
This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

<https://books.google.com>





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

WIDENER



HN H89F 3

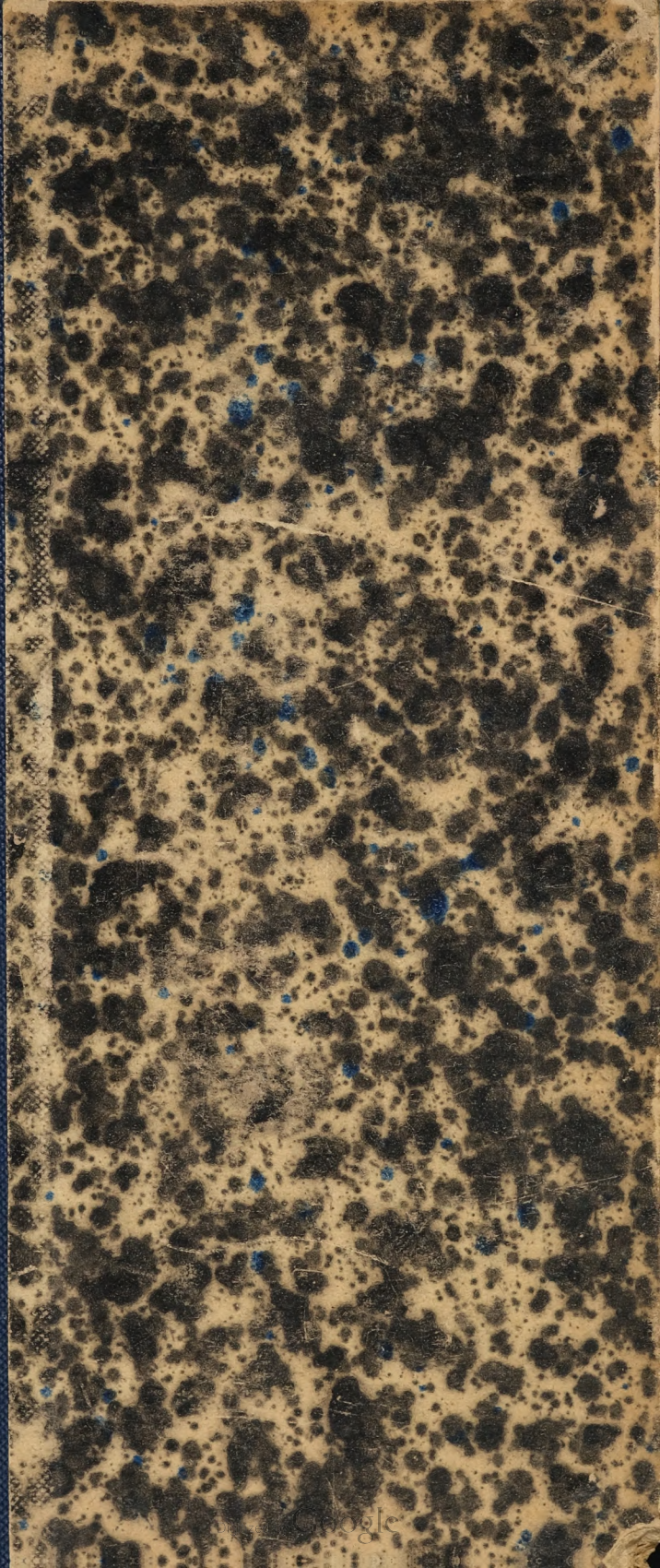
32

IN
CIE
NE

61

THE
JAN

THE



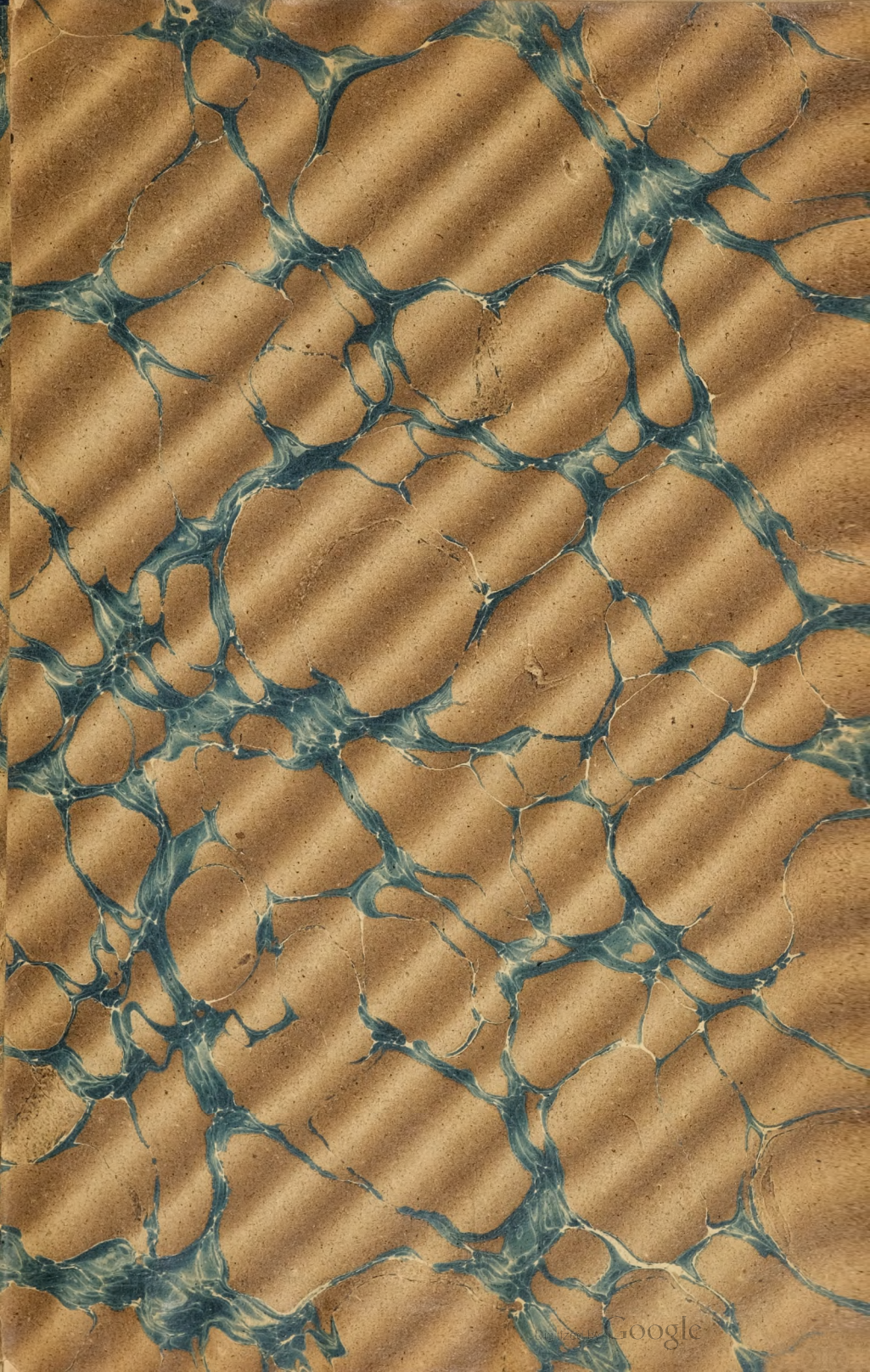


From the Fund given by
Francis Cabot Lowell
A.B. 1876, Fellow of Harvard College 1895-1911,
and Cornelia Prime Lowell, his wife,
to supplement his
Collection of Books
relating to
JOAN OF ARC

HARVARD COLLEGE LIBRARY

Printed in U.S.A.

A. D. S. Co. 1912



BULLETIN MENSUEL
DE LA
SOCIÉTÉ D'ARCHÉOLOGIE LORRAINE
ET DU
MUSÉE HISTORIQUE LORRAIN

2^e Série, Tome XII^e (61^e Volume)

1912



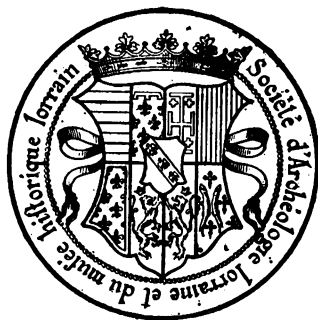
NANCY
AU SIÈGE DE LA SOCIÉTÉ
PALAIS DUCAL
GRANDE-RUE (VILLE-VIEILLE)

—
1912

BULLETIN MENSUEL
DE LA
Société d'archéologie lorraine
ET DU
Musée historique lorrain

2^e Série, Tome XII^e (61^e Volume)

1912



NANCY

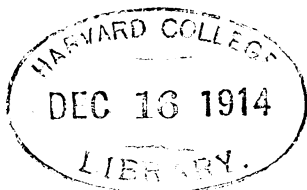
AU SIÈGE DE LA SOCIÉTÉ

PALAIS DUCAL

GRANDE-RUE (VILLE-VIEILLE)

1912

~~7-38-8~~ FA 27.3.90



F. C. LOWELL FUND



Bulletin mensuel
DE LA
SOCIÉTÉ D'ARCHÉOLOGIE LORRAINE
ET DU
MUSÉE HISTORIQUE LORRAIN

12^e ANNÉE. — NUMÉRO 1. — JANVIER 1912.

Procès-verbal de la séance du vendredi 8 décembre 1911.

Présidence de M. Pierre Boyé, président.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Communications.

M. le Maire de Longlaville remercie de l'admission de la Commune en qualité de membre titulaire. MM. Jean Bohin, Raymond Cahen et Victor Didelon ont également adressé des lettres de remerciements à l'occasion de leur admission.

Distinctions honorifiques.

M. Paul Fournier a été élu membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

Ont été nommés membres du Comité des travaux historiques et scientifiques : MM. Paul Marichal et Christian Pfister ; et membres non résidants du même Comité : MM. le comte Jules Beaupré, Émile Duvernoy et Léon Germain de Maily.

L'Académie française a décerné un prix Montyon à M. Émile Hinzelin pour son livre : *Images d'Alsace et de Lorraine*.

Admissions.

La Commune de Varangéville, M^{lle} Jane Hazon de Saint-Firmin, MM. le baron Ameil, François Audiat, Charles Bernel, le commandant Marcel Burchard-Bélavary, Jules Chaty, le vicomte de Lambel, le comte Olry de Labry, Victor Poirel, le docteur Magnant, l'abbé G. Thiriot et Louis Thiriot sont admis comme membres titulaires.

Présentations.

Sont présentés en la même qualité : la **Ville de Toul**, par MM. Albert Denis, le docteur Chapuis et Pierre Boyé ; l'**Association des Amis du Vieux-Nancy**, par MM. Pierre Boyé, Émile Duvernoy et Léon Germain de Maily ; l'**Association des Amis du Nouveau-Nancy**, par MM. Charles Donders, Pierre Boyé et Justin Favier ; la **Bibliothèque de garnison de Lunéville**, par MM. le commandant Henri de Conigliano, Pierre Boyé et Justin Favier ; la **Banque d'Alsace et de Lorraine**, par MM. Pierre Boyé, Justin Favier et Léon Germain de Maily ; M^{me} Victor **Courtois**, 41, place de la Carrière, par MM. Alexandre et Jean de Roche du Teillo, et Pierre Boyé ; M^{me} Émile **Grand**, 33, rue Saint-Dizier, par les mêmes ; MM. René **Bazin**, de l'Académie française, 6, rue Saint-

Philippe-du-Roule, Paris, par MM. Pierre Boyé, Alexandre de Roche du Teilloy et Justin Favier ; Gabriel **Hanotaux**, de l'Académie française, ancien ministre, 15, rue d'Aumale, Paris, par MM. Pierre Boyé, Justin Favier et Léon Germain de Maily ; le général **Lyautey**, commandant le 10^e corps d'armée, Quartier général, Rennes, par les mêmes ; le général **Poline**, commandant la 11^e division d'infanterie, 8, place de la Carrière, par MM. Alexandre et Jean de Roche du Teilloy, et Pierre Boyé ; le lieutenant-colonel Émile **Mangin**, détaché en mission au Maroc, par les mêmes ; Paul **Acker**, homme de lettres, 6, quai Debilly, Paris, par MM. Pierre Boyé, Justin Favier et Léon Germain de Maily ; Pierre **Bachelard**, avocat, 8, rue Mazagran, par MM. Alexandre et Jean de Roche du Teilloy, et Pierre Boyé ; Eugène **Banck**, 2, rue Grandville, par les mêmes ; Georges **Biet**, architecte, 22, rue de la Commanderie, par les mêmes ; l'abbé Georges **Bodenreider**, professeur à l'École supérieure de théologie, 14, rue Haute, Saint-Dié, par MM. Charles Sadoul, Georges Demeufve et Pierre Boyé ; Gaston **Bouvier**, industriel, 53, rue du Faubourg-Saint-Jean, par MM. Alexandre et Jean de Roche du Teilloy, et Pierre Boyé ; Armand **Chevillot**, représentant de commerce, 39, rue Saint-Nicolas, par les mêmes ; **Contal**, lieutenant au 10^e bataillon de chasseurs à pied, Saint-Dié, par MM. Pierre Boyé, Georges Demeufve et Charles Sadoul ; Robert **Didier**, lieutenant au 37^e régiment d'infanterie, 35, rue du Faubourg-Saint-Jean, par MM. Alexandre de Roche du Teilloy, Charles Sadoul et Pierre Boyé ; Georges **Gardien**, intendant militaire en retraite, 32, rue Félix-Faure, par MM. Georges Goury, Edmond des Robert et Gustave Goury ; Louis **Gaudin**, négociant, 97, rue Charles-III, par MM. Alexandre et Jean de Roche du Teilloy, et Pierre Boyé ; Jules **Legay**, antiquaire, 38, rue Stanislas, par MM. Alexandre de Roche du

Teilloy, Charles Sadoul et Pierre Boyé; Gabriel **Lorrain**, docteur en droit, avocat à la Cour d'appel, 66, rue Stanislas, par MM. Alexandre et Jean de Roche du Teilloy, et Charles Sadoul; l'abbé E. **Mouton**, curé de Manheulles (Meuse), par MM. Edmond des Robert, le comte de Labry et le docteur Henry Thorion; Eugène **Nathan**, 3, rue Victor-Poirel, par MM. René Wiener, Justin Favier et Pierre Boyé; Antonin **Noël**, capitaine au 155^e régiment d'infanterie, commandant d'armes du fort d'Écrouves, par MM. Alexandre et Jean de Roche du Teilloy, et Pierre Boyé; Henry **Pigeon**, inspecteur adjoint des eaux et forêts, 10, avenue de la Garenne, par MM. Ferdinand Bretagne, Charles Sadoul et Pierre Boyé; Édouard **Rodolphe**, inspecteur des eaux et forêts, 17, rue de Guise, par MM. Alexandre et Jean de Roche du Teilloy, et Pierre Boyé; Georges **Roesch**, ingénieur civil, 98, rue Isabey, par les mêmes; Ferdinand **Schmitt**, 26, rue de Malzéville, par les mêmes; Alfred **Thomas**, architecte de la Ville de Nancy, 40, rue Michelet, par MM. Jasson, Paul Charbonnier et Pierre Boyé; Henri **Vogt**, professeur à la Faculté des sciences, 29, rue du Grand-Verger, par MM. Alexandre de Roche du Teilloy, Charles Sadoul et Pierre Boyé.

Ouvrages offerts à la Société.

Émile Mellier, inspecteur d'académie honoraire (1837-1910), s. l. n. d. (Nancy, Crépin-Leblond, 1911), in-8 de 28 p., avec portrait. (Envoi de M^{me} Émile Mellier.)

La crise viticole en Lorraine, par Jean BOHIN. Nancy, Crépin-Leblond, 1911, in-8 de 179 p.

Mirecourt et ses habitants, par Ch. GUYOT. Mirecourt, A. Chassel, 1911, in-8 de 24 p.

« *Bacchi Ara* » et la « *Tour de Bacha* », par L. GERMAIN DE MAIDY. (Ext. de 3 p. in-8.)

Sur la prétendue armoire au cierge pascal de l'église d'Avioth, par le même. (Ext. de 9 p. in-8.)

L'étymologie du nom de Cléry, par le même. (Ext. de 5 p. in-8.)

L'« arbre des Fées » à Domremy se trouvait-il en un lieu mal famé ? par le même. (Ext. de 10 p. in-8 du B. S. A. L., février 1911.)

Notes sur l'église de Senon (Meuse), par le même. (Ext. de 13 p. in-8, avec 2 planches hors texte.)

La légende de la famille de Tillon, par le même. (Ext. de 15 p. in-8 du B. S. A. L., mai 1911.)

La défense de Nancy, par le général DE LARDEMELLE. Paris, Nancy, Berger-Levrault, 1911, in-8 de 11 p., avec carte,

Le lieutenant-général François Berthelot, baron de Baye (1703-1776), par le commandant Emm. MARTIN. Paris, Leroy, 1911, in-8 de 15 p., avec portrait hors texte.

Lectures.

M. Pierre Boyé lit, pour M. Christian PFISTER absent, une étude biographique sur *Les députés du département de la Meurthe sous la Révolution (1791-1799)*. La Société en vote l'impression dans les *Mémoires* et nomme, pour former la Commission de revision, MM. Alexandre de Roche du Teilloy, Georges Pariset et Émile Duvernoy.

M. Pierre Boyé lit également une notice de M. Edmond SPÉRY sur *La vierge de l'église de Ceintrey*. notice destinée au *Bulletin*.

M. Edmond des Robert commence la lecture d'un travail de M. Gaston ZELLER sur *Le traité de Montmartre (6 février 1662)*, d'après des documents inédits.

MÉMOIRES

La localité dite Rammon.

Le *Bulletin mensuel* de notre Société (livraison de juillet 1914) contient une communication fort intéressante de M. Robert Parisot (1). Notre savant confrère y signale un fragment de la *Translatio* de saint Firmin, évêque de Verdun, qui est le plus ancien texte où soit nommée la commune lorraine de Chaligny ; ce fragment date en effet du x^e siècle (2). Je regrette de ne l'avoir pas connu, lorsque, il y a quelques années, j'écrivis l'histoire de Chaligny et de son comté.

A cette occasion, M. Parisot s'est efforcé d'identifier deux localités, à coup sûr peu éloignées de Chaligny, que l'auteur de la *Translatio* désigne sous les noms de « Rammon » et de « Mansilis Teutberti ». Il croit que ce dernier vocable désigne le village qui porte actuellement le nom de Richarménil ; un changement de propriétaire expliquerait la modification du nom. Évidemment ce n'est là qu'une hypothèse ; mais elle est plausible. Il n'en est pas de même, à mon sens, de l'hypothèse que propose M. Parisot pour identifier Rammon. Il estime, non sans hésitation, que Rammon n'est autre que le village connu aujourd'hui sous le nom de Messein.

(1) « Rammon » (Messein) ? et « Mansilis Teutberti » (Richarménil), dans *B. S. A. L.*, 1914, p. 156-161.

(2) Texte publié par dom CALMET, *Histoire de Lorraine*, 2^e éd., t. III, preuves, col. 339 et ss. ; publié en partie, par M. HOLDER-EGGER, dans les *Monumenta Germaniae historica, Scriptores*, t. XV, p. 803 et ss.

Cette explication n'est fondée sur aucun texte ; elle s'accorde assez mal avec ce fait incontestable que, au moins dès le commencement du xii^e siècle, le village de Messein était en possession du nom qui lui appartient encore de nos jours (1). Mais le plus grave défaut de l'explication proposée est qu'elle est inutile ; en effet Rammon existe fort bien à côté de Messein. Il faut voir dans ce vocable une forme, peut-être altérée, du nom du lieu qui, de nos jours, est appelé Remnaumont ; ce lieu est situé à l'extrémité du promontoire boisé qui domine la Moselle, entre Chaligny en aval et le Val-de-Fer en amont. Il était connu dès une époque très ancienne : il est désigné en 1117 sous le nom de Rameroimons et en 1184 sous le nom de Ramaramunt (2). C'est, à mon sens, le *vicus qui dicebatur Rammon*, très voisin de Chaligny, que mentionne la *Translatio* de saint Firmin (3).

Si l'on accepte cette interprétation, voici comment durent se passer les faits racontés par l'auteur de la *Translatio*. Les reliques du saint évêque furent transportées solennellement de Verdun à Flavigny-sur-Moselle aux fêtes de la Pentecôte d'une année qui, des indices certains en font foi, ne peut être antérieure à 963, mais ne saurait en être éloignée (4).

Au cours de ce voyage, le cortège, après avoir passé

(1) Metciens (charte de 1126, dans dom CALMET, *Histoire de Lorraine*, 1^{re} édit., t. II, preuves, col. 279) ; Mincins (charte de 1184, aux Archives de M.-et-M., H. 484). Cf. *Chaligny, ses seigneurs et son comté*, p. 468 du tirage à part, note 2.

(2) Acte de 1117 : Original à la Bibl. Nat., coll. lorr., 977, série de Saint-Vincent de Metz, n° 2, texte publié dans dom CALMET, *Histoire de Lorraine*, 1^{re} édit., t. II, preuves, col. 279, et 2^e édit., t. V, preuves, col. 156. — Acte de 1184, Bibl. Nat., coll. lorr., 977, série de Saint-Vincent, n° 5.

(3) Remnaumont n'est plus habité de nos jours, mais il est possible que ce lieu ait été habité dans les premiers siècles du moyen âge.

(4) Cette date résulte de l'examen des noms des divers personnages mêlés à la *Translatio*.

une nuit à Toul, vint à Chaligny par la voie qui suit la Moselle, et fit halte dans les prés fleuris que traverse la rivière, *circa prata*. Le lendemain, les porteurs de la chasse continuèrent leur route, non sans avoir été arrêtés pendant deux heures par un événement miraculeux. Mais la chaleur était grande, la pieuse troupe n'était pas loin de Chaligny quand les porteurs se sentirent altérés. Ils demandèrent à un vigneron du pays de leur vendre du vin. Celui-ci, homme dur et avare, leur répondit par un refus dont bientôt un miracle devait le punir ; dans la journée, par un nouveau miracle, tout le vin de sa cave disparut comme par enchantement. Cependant une pauvre femme, nommée Godvide, descendait de Remnaumont où elle habitait, et donnait généreusement à boire aux porteurs ; sans tarder, sa charité fut récompensée. Dans sa précipitation, elle avait négligé de fermer le foudre où elle avait puisé ; le vin y demeura sans s'écouler par l'ouverture béante. Quant aux porteurs, ainsi rafraîchis, ils se remirent en marche pour arriver le soir à Richardménil, où un dernier miracle signala le passage du saint ; le lendemain, ils étaient à Flavigny.

Le texte mis en lumière par M. Parisot me suggère une autre conclusion. La charte par laquelle, en 1117, l'évêque de Toul, Riquin de Commercy, confirma les droits et possessions du prieuré de Saint-Vincent de Metz, établi sur le territoire de Neuves-Maisons, rappelle que la fondation de ce prieuré est due à deux époux de Chaligny, Odon et Godvide, et à un évêque de Metz du nom de Thierry, seigneur de Chaligny, qui à cette époque dépendait directement du temporel de son église (1). N'ayant sous les yeux

(1) C'est pour ce motif que l'auteur de la *Translatio* dit que Chaligny est une *villa sancti Stephani* ; on sait que l'église cathédrale de Metz est placée sous le vocable de saint Étienne. Dom CALMET, et après lui M. HOLDER-EGGER, ont eu tort de prétendre, dans leurs notes, que l'auteur du *x^e* siècle s'était trompé et aurait dû écrire *villa*

que la charte de Riquin, j'avais cru que l'évêque Thierry, qu'elle mentionne, n'était autre que Thierry II (1006-1047) et que par conséquent la fondation du prieuré devait être placée au ^x^e siècle. Or, voici qu'il est permis de constater l'existence à Chaligny, vers 963, d'une dame riche et bien-faisante nommée Godvide. Je suis fort tenté de voir en elle la pieuse femme qui provoque la fondation du prieuré. Il faudrait alors placer cette fondation, non pas au ^x^e siècle, mais dans la seconde partie du ^x^e : l'évêque Thierry qui a secondé Godvide serait Thierry I^{er} (964-984), le fondateur de l'abbaye de Saint-Vincent, et non Thierry II. Ceci n'est qu'une conjecture ; mais elle ne me semble nullement invraisemblable.

Quoi qu'il en faille penser, nous devons être reconnaissants à M. Parisot d'avoir signalé un texte peu connu. J'imagine d'ailleurs que les femmes de Chaligny seront touchées d'apprendre que l'histoire cite pour la première fois le nom de leur village dans un récit, vieux de près de mille ans, où l'une de leurs ancêtres, femme d'un vigneron de ce temps, la bonne Godvide, est justement louée pour sa piété et sa charité.

PAUL FOURNIER.

sancti Vincentii. L'abbaye Saint-Vincent de Metz posséda, sur le territoire de Chaligny, un prieuré doté de biens immobiliers ; mais, à l'époque où se passèrent les événements racontés dans la *Translatio*, ce prieuré n'existait pas encore. Tout le territoire relevait du temporel de l'évêché de Metz, c'est-à-dire de saint Étienne ; Chaligny était vraiment, depuis une date que nous ne pouvons déterminer, une *villa sancti Stephani*. C'est sans doute pour le même motif qu'une portion de la forêt de Haye, voisine de Chaligny, était encore désignée en 1184 sous le nom de *nemus sancti Stephani* (Cf. la convention de 1184 entre les abbés de Saint-Vincent et de Clairlieu : *Chaligny, ses seigneurs et son comté*, p. 468, note 2).

Notes de toponymie lorraine. — « Rammon ».

Notre confrère M. Robert Parisot a récemment consacré quelques pages (1) à l'identification des deux localités que le récit de la translation de saint Firmin appelle *Rammon* et *Mansilis Teutberti*.

On ne peut contester que ce dernier vocable désigne Richardménil. « Entre la seconde moitié du x^e siècle et la fin du xiii^e, le *Mansilis Teutberti* sera passé entre les mains d'un certain Richard, qui lui aura donné son nom (2) » ; s'il était nécessaire d'insister sur la vraisemblance de cette hypothèse, nous la rapprocherions de celle, toute semblable, moyennant laquelle M. Georges de Manteyer (3), s'autorisant de l'avis du regretté Auguste Longnon, rapporte à Robert-Espagne, un autre village de notre région, la mention, relevée dans une charte du 23 janvier 1019, d'une *villa quæ Membodi Spania dicitur* (4).

Mais doit-on voir dans *Rammon* « le nom porté autrefois par une localité qui a reçu plus tard celui de Messein.... mais dans tous les cas, antérieurement à 1126 (5) » ? M. Parisot nous permettra de ne point partager l'opinion que, sous réserves d'ailleurs, il a exprimée là.

« Messein » est un nom dont on ne saisit pas la signifi-

(1) « *Rammon* » (*Messein*) [?] et « *Mansilis Teutberti* » (*Richardménil*), dans le *B. S. A. L.*, 1911, p. 156-161.

(2) *Ibid.*, p. 160.

(3) *École française de Rome. Mélanges d'archéologie et d'histoire*, XIX^e année (1899), p. 510 et 511.

(4) *Gallia christ.*, t. IV, instr., col. 142. — Le résumé de ce que M. de Manteuyer a écrit sur *Membodi Spania* a fait l'objet d'une communication de M. Firmin COMTE à la Société des lettres, sciences et arts de Bar-le-Duc, le 6 février 1901 (cf. *Mém. de ladite Société*, 4^e série, t. I, p. 27-28 du *Bull. mensuel*).

(5) *B. S. A. L.* cité, p. 158 et 159.

cation (1) et dont, pour ce motif, il serait bien surprenant que l'usage ne remontât qu'aux environs du *x^e* siècle. Nous préférons voir dans *Rammon* une altération du nom de Maron (2).

Cette altération serait l'effet d'un échange de sons consonnes, phénomène de phonétique dont les exemples ne manquent pas. Nous rappellerons les mots : « breuvage », qui se disait anciennement *beuvrage*, et « réglisse », qui vient du latin *liquiritia*, ainsi que le nom de *Ligerz*, appellation allemande du bourg de Gléresse, près du lac de Bienne. Et pour établir que ce phénomène est de tous les temps et de tous les pays, nous alléguerons l'incontestable parenté du grec *μορφή* et du latin *forma*. Il se manifeste et s'est manifesté accidentellement. Qui ne connaît *blouque*, prononciation populaire du mot « boucle » ? Nous avons entendu un Suisse, de passage à Épinal, parler d'une promenade à *Délivère* ; ainsi désignait-il Deyvillers (3). Dans un rôle de paiements ordonnés par le roi François I^{er} en octobre 1538, il est question de Bernard de Ruthie, abbé de Saint-Pierre de *Lesne* (4) : on doit reconnaître sous cette forme le nom de Nesle-la-Reposte (5). Enfin l'on trouve le

(1) Il y a une analogie frappante entre ce nom et l'adjectif formé sur le nom de la ville de Metz. Nous n'osons fonder aucune hypothèse sur ce fait ; mais il est impossible de ne pas le rapprocher de ce que la plus ancienne forme du nom de Verdun (M.-et-M., cant. Blâmont) est *Virdunesium*, qu'on rencontre en 1114 (*Doc. hist. Vosg.* t. II, p. 158 ; cf., sur cette identification, *Bull. de la Soc. philom. vosg.*, t. III, p. 9), et qui ressemble fort à *Virdunensis*.

(2) M.-et-M., cant. Nancy-Nord.

(3) Vosges, cant. d'Épinal. Il est à peu près certain que ce Suisse avait lu le nom du village en question, puisqu'il en prononçait l'*r*. Dans le pays on dit « *Deyvillé* et non *Deyvillaire* » (*Ann. de l'Est*, 1889, p. 61).

(4) Arch. nat., J 96214, n° 43. — La mention dont il s'agit figure au t. VIII du *Catal. des actes de François I^{er}*, publié par l'Académie des Sciences morales et politiques, sous le n° 31 833.

(5) Marne, cant. d'Esternay. — Cf. *Gallia christ.*, t. XII, col. 556.

nom d'Happoncourt écrit *Hacompourt* dans une charte de 1496 (1).

Nous en avons assez dit pour expliquer le *lapsus* qui aurait eu pour effet de transformer en *Rammon* le nom du village de Maron. Dans le récit de la translation de saint Firmin, on ne saurait être surpris de rencontrer mention de ce village, que traversèrent nécessairement, pour se rendre de Dommartin-lès-Toul à Chaligny, les moines qui firent cette translation. Mais alors on nous demandera pourquoi nous n'admettons pas avec M. Parisot, qui n'a là-dessus, semble-t-il, aucun doute, que ces moines n'aient atteint *Rammon* qu'après avoir dépassé Chaligny.

Base principale de l'identification proposée par notre confrère, cette opinion résulte uniquement, si nous ne nous abusons, de la constatation que voici : c'est après avoir rapporté que le cortège quitta Chaligny, et avant de relater son arrivée au *Mansilis Teutberti*, que le narrateur a parlé de *Rammon*.

Or voici dans quels termes il l'a fait : *Matrona quaedam de vico qui dicebatur Rammon, nomine Goduydis, bonis semper moribus dedita, ut viri Dei sequaces in tanta fragilitatis passione fatigatos persensisset, accedens, juxta mandatum Apostoli, hylari vultu, proprium tabernaculum vini sui penetrat, et clavo vasculi subtracto, lagenam implet, ac fratribus reficiendis propinat* (2).

On le voit, *Rammon* est mentionné, non pas comme un des points de l'itinéraire suivi par les moines, mais bien comme la résidence d'une personne qui vint leur faire un présent (3). Du texte qu'on vient de lire, la seule informa-

(1) Arch. M.-et-M., B. 887, n° 11.

(2) *Mon. Germ. hist.*, SS, t. XV, p. 806.

(3) De même, au chap. vi de la *Translatio*, il est question de Ludres, dont les habitants se rendirent au *Mansilis Teutberti* pour faire des offrandes à saint Firmin. Cette mention de Ludres, sous la forme *Lusda*, remontant à la seconde moitié du x^e siècle, est plus ancienne que toutes celles qui figurent au *Dictionnaire topographique de la Meurthe*, publié par H. LEPAGE en 1862.

tion d'ordre topographique à tirer, et encore pourvu qu'on tienne compte de ce qui le précède, c'est que *Rammon* n'était pas très éloigné de Chaligny : or il n'y a guère plus de trois kilomètres de Chaligny à Maron.

PAUL MARICHAL.

Document sur le protestantisme en Lorraine.

M. Lucien Febvre, professeur au lycée de Besançon, qui vient de soutenir en Sorbonne une thèse brillante sur *La Franche-Comté au temps de Philippe II*, nous communique une lettre adressée de Salins, 17 janvier 1567, n. st., par Claude Belin, avocat fiscal du bailliage d'Amont (c'est-à-dire de la région de Vesoul, limitrophe de la Lorraine) au cardinal de Granvelle. Cette lettre est empruntée au fonds Granvelle de la Bibliothèque de Besançon, vol. 24, fol. 71. Belin avait été à Nancy, au mois de janvier précédent, pour y négocier un règlement de frontières, notamment en ce qui concernait Fontenoy-le-Château. Faut-il prendre à la lettre ce que dit Belin de l'insolence des huguenots à Nancy, en cette année 1567 ? Il nous semble que l'avocat fiscal exagère. Mais il ne faut pas oublier que, peu de temps auparavant, le prévôt de Nancy avait été jeté « en fond de fosse » pour s'être déclaré en faveur des huguenots, et que, vers 1590, Charles III confisqua à Nancy beaucoup de maisons d'hérétiques (1). On voit aussi, dans notre lettre, quelles racines profondes le protestantisme avait jetées à Deuilly (2), aux confins de la Lorraine et de la Franche-Comté, dont le seigneur était Olry du

(1) *Histoire de Nancy*, t. II, pp. 118 et 128.

(2) Deuilly, hameau de la commune de Sérécourt, Vosges, arr. Neufchâteau, cant. Lamarche.

Châtelet. C'est ce dernier qui avait appelé à Gerbéviller (1), un autre de ses fiefs, le pasteur Jean de Madoc, assassiné près de Mont-sur-Meurthe (2) à la fin d'août 1564 (3).

CHR. PFISTER.

Mon seigneur, ayant ouy la response que mon seigneur le gouverneur (4) me fait quant au voyage de Lorraine dont je vous ay escript, je me déterminay quoy qu'en advint, d'aler celle part, ce que j'ay fait ; et suis icy (5) venu rendre compte de ma charge, de quoy la court m'a déclaré qu'elle avoyt bon contentement. J'ay trouvé celle part (6) gens qui ne se veulent joindre à la raison, mais poursuyz d'un coustel, ilz saultent à l'autre. Là, j'ay entendu en plusieurs compaignies que les Gueulx, avec ceulx de leurs faveurs, n'entendent permectre que le Roy (7) mette le pied ès pays d'Embas, mais que sur le chemin ils le veulent combattre.

Monsr Damondans (8) me dict à Nancy, la veille des Roys, que l'on avoyt nouvelles comme le lansgrave, le conte palatin, le filz du présent duc de Saxe et le duc de Wurtemberg s'estoyent déclaré pour lesdicts gueulx.

Le sr de Vielleville, gouverneur de Mectz, arriva à Nancy ladicte veille (9), et le lendemain il y séjourna et le mardy matin il en resortit, alant comme l'on disoyt (10)..... Mectz.

(1) Gerbéviller, chef-lieu de cant., Meurthe-et-Moselle, arr. Lunéville.

(2) Mont-sur-Meurthe, cant. Gerbéviller.

(3) *Histoire de Nancy*, t. II, p. 116.

(4) Le gouverneur de Franche-Comté, François de Vergy.

(5) C'est-à-dire à Salins, où le Parlement de Dole siégeait à cause d'une peste qui ravageait sa résidence habituelle.

(6) En Lorraine.

(7) Philippe II, dont on espérait alors très vivement le passage d'Espagne aux Pays-Bas.

(8) Conseiller de la reine Christine, mère du duc Charles III ; il semble avoir renseigné les Francs-Comtois sur ce qui se passait en Lorraine.

(9) Dimanche 5 janvier ; il reste à Nancy le jour des Rois, lundi 6, et en repart le mardi 7.

(10) Déchirure dans le texte ; il manque un mot : il faut sans doute lire : vers.

L'on tenoit aussy propos comme, à ce printemps, le roi de France veult commencer une citadelle à Verdun et fortifier Toul.

Les Lorrains craignent fort le passage du Roy par les pais du sr Duc de Lorraine, à cause de la faminne qu'ilz en attendent (1).

Je veis tant peu de gens en l'esglise Saint-George de Nancy, ledict jour des Roys et la veille, oyans la messe, que c'estoit un grand ennuyt aux catholiques estans celle part.

Audict Nancy, ès logis, tout communément l'on voyt huguenotz qui licentieusement et sans craincte disent choses tout manifestement contraires à nostre sainte foy.

Alant en Lorraine, je alay le premier jour loger à Godoncourt (2), seigneurie de Jonvelle ; et là, j'entendis de plusieurs du lieu que l'on avoyt dressé un presche à Dully (3), distant dud. Godoncourt d'environ trois lieues, et que ceulx des lisières et aultres voisins de Lorraine y vont communément ; de quoy j'en advertiz la court et qu'il faict à craindre que plusieurs de ce pais, voisins dudict Dully, royaume de France (4), cy voient, sy par édict n'y est porveu. Trois personnages dudict Godoncourt, gens de ma cognoissance et tous bons crestiens, m'ont promis que s'ilz entendoient que aucungs de ce pais voient audict presche, ilz m'en avertiroit incontinent par homme exprès et, en ce cas, je feray tout le bon office requis (5)..... De Salins, bien hastivement, le xvii^e jour de janvier 1566 (6).

(1) En fait, le roi de France ne vint pas cette année en Lorraine.

(2) Vosges, arr. Mirecourt, cant. Monthureux-sur-Saône. Cette localité était en Franche-Comté.

(3) Sur ce prêche, cf. les textes rassemblés par L. FEBVRE, *Notes et documents sur la Réforme et l'Inquisition en Franche-Comté*, pp. 123 et 235.

(4) Deully se trouvait dans le Barrois mouvant.

(5) La suite de la lettre a trait aux affaires comtoises.

(6) 1567, n. st.

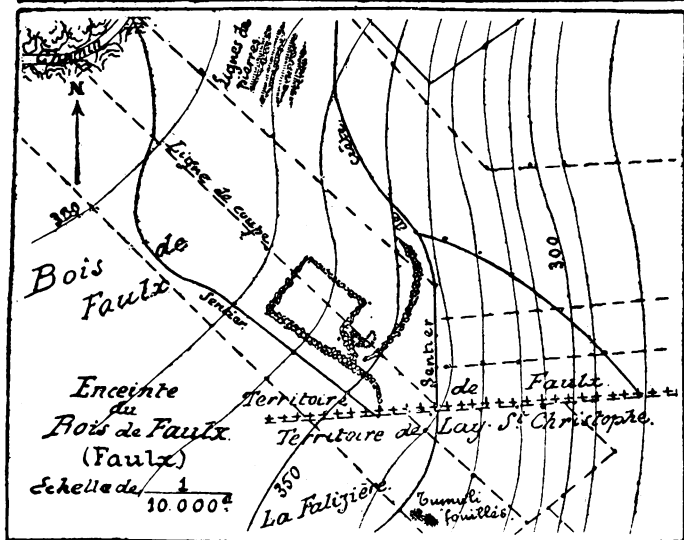
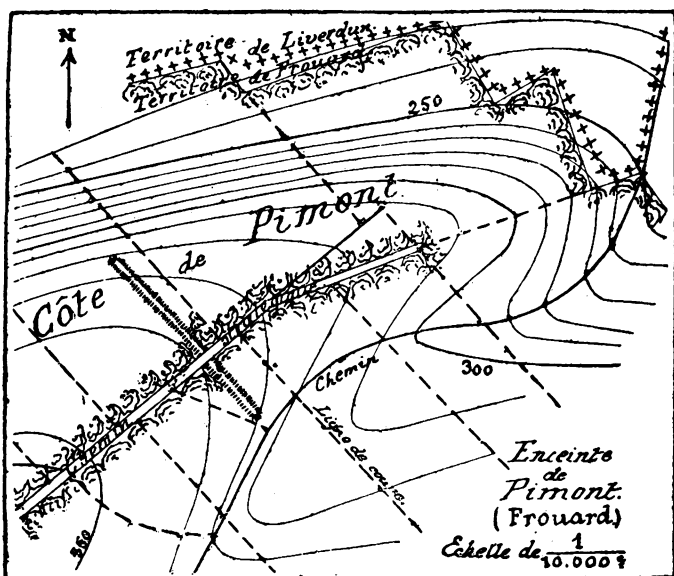
Deux enceintes préhistoriques ou anhistoriques (1) inédites.

Continuant la série de leurs recherches, pendant les vacances de 1911, mes fils me signalèrent, il y a quelque temps, deux enceintes inédites situées l'une à la côte de Pimont, territoire de Frouard, l'autre à la limite du bois de la Falizière, territoire de Faulx. Profitant des derniers beaux jours, je me décidai à aller reconnaître ces deux enceintes.

1^o Enceinte de la côte de Pimont. — Lorsque, du vieux château de Frouard, on se dirige vers la forêt, on rencontre deux chemins ; prenant celui de droite (chemin d'intérêt commun n^o 51), on trouve, à droite, à un kilomètre dans le bois, un chemin stratégique se dirigeant vers la côte de Pimont. En prenant ce chemin, et le suivant sur environ 400 mètres, on rencontre, encore à droite, un autre chemin stratégique se dirigeant vers la vallée de la Moselle, et allant finir, en impasse, à la crête du plateau. A peu près au milieu de ce chemin, on coupe un vallum, d'une longueur d'environ 350 mètres, qui sépare entièrement du reste du plateau, vers la Moselle, la pointe de la côte de Pimont, et en forme une enceinte du type dit : éperon barré. Ce vallum se trouve à environ 500 mètres de la dite pointe et présente, approximativement, 7^m de largeur à la base et 1^m50 de relief au-dessus du sol ; il est formé de pierres et de terre, et n'est pas calciné.

2^o Enceinte du bois de Faulx. — Du sanatorium de Lay-Saint-Christophe, en traversant le plateau dans la direction du nord-est, on rencontre, à l'angle du bois de la Fali-

(1) La Société préhistorique de France distingue deux sortes d'enceintes : les préhistoriques et les anhistoriques ou sans histoire, ces dernières n'étant pas nécessairement préhistoriques et pouvant être beaucoup plus récentes.



zière, un sentier de crête allant vers le bois de Faulx. En suivant ce sentier sur 1 500^m on arrive à une ligne de coupe formant limite du territoire de Lay-Saint-Christophe et de Faulx. Si, au lieu de prendre cette ligne, on suit celle qui, aboutissant au même point sur le sentier de crête, se dirige vers le nord-ouest, on ne tarde pas à rencontrer trois lignes de pierres qui attirent forcément l'attention. En se hasardant à suivre, à travers les fourrés, la 2^e ou la 3^e de ces lignes, on s'aperçoit bientôt que celles-ci se continuent l'une l'autre et forment le vallum d'une enceinte assez curieuse, affectant la forme d'un rectangle de 100 à 120^m environ de côté, à l'angle sud-est duquel on aurait ajouté une sorte de triangle de 60^m de longueur, et du sommet extrême duquel se détache un autre vallum allant se perdre à une centaine de mètres plus loin, en s'incurvant vers le sud.

Ces vallums, formés de pierres et de terre, atteignent jusqu'à 6^m de largeur à la base et 1^m80 de hauteur. Celui de l'enceinte est surtout très fort à la partie sud et sud-est de celle-ci ; on croirait, en un point, qu'il y a eu là une sorte de construction, aujourd'hui ruinée.

Si, ensuite, on suit la première ligne de pierres rencontrée, on voit qu'elle forme un vallum d'une longueur d'environ 150^m, s'incurvant vers le nord et le nord-ouest, sorte de demi-lune flanquant l'enceinte à l'est et au nord-est. Ce vallum est constitué comme celui de l'enceinte elle-même.

En explorant les environs, on remarque aussi d'assez nombreuses buttes de pierres (sans doute des tumuli) et des lignes, également de pierres, isolées, semblant indiquer des restes soit de vallums, soit de constructions ou d'épierrages en vue de cultures ; mais seules quelques fouilles nous paraissent pouvoir renseigner d'une façon certaine à leur sujet.

A. POIROT.

Épitaphe à Saulxures-lès-Nancy.

Il est rare, dans ce pays-ci, de trouver une épitaphe de simple paysan antérieure à la Révolution. En voici une qui provient de Saulxures (canton de Nancy-Sud). Elle est gravée sur une pierre scellée dans le mur, à l'extérieur de l'église, du côté épitre.

E. D.

D. O. M.

CY DEVANT REPOSE LE
CORPS DU S^r CLAUDE
THIRIAT LORS QU'IL
VIVOIT LABOUREUR
A SAUSURE, DÉCÉDÉ LE
16 8^{bre} 1742, AGÉ DE 55
ANS ET UN MOIS.
ET MARIE PELTIER, SON
ESPOUSE, QUI A DÉCÉDÉ
LE 14 DU MOIS DE MARS
DE L'ANNÉE 1771, AGÉE
DE 77 ANS. PRIÉ DIEU POUR
LEURS AMES.

CHRONIQUE

Cours de M. Robert Parisot.

Le *Bulletin* de 1911 a annoncé (p. 259) le cours public que devait faire à la Faculté des lettres de Nancy notre confrère, M. Robert Parisot, sur l'histoire de notre province. A la leçon d'ouverture, qui a eu lieu le 6 janvier, M. Parisot a tracé le plan de ce cours qui, nous l'avons dit, durera plusieurs années, et en même temps exposé les grandes divisions de l'histoire de la région lorraine. Il la répartit en six périodes : 1^{re} période, depuis l'apparition de l'homme dans notre pays jusqu'à la fin du

ve siècle de notre ère, période des origines ; 2^e période, de la fin du ve siècle au début du x^e, période franque ; 3^e période, du début du x^e siècle au milieu du xiii^e, période allemande ; 4^e période, du milieu du xiii^e siècle au début du xix^e, période d'extension française ; 5^e période, du début du xix^e siècle à 1871, période de recul de l'influence française, par suite des traités de 1815 et de 1871 ; 6^e période, commençant en 1871 et non encore close, marquée par un développement remarquable de l'industrie, mais en même temps par un certain déclin de l'agriculture. E. D.

Vœux de nouvelle année.

1912

« Umbra fugit, volat hora, dies fugit, occidit annus ; »
« Mors venit et saxis », olim cecinere poetæ.
Nos umbras, horas, scriptis revocamus et annos.
Reddimus et saxis latebrosis lumina vitæ.
Sic agri cultor glebas invertit aratro,
Ut mandet curvis viventia semina sulcis.
Tu, soror, ardentem studium excolis, artis aratro !
Campus historiæ florentes verte frequenter,
Et per te, celebris florebit gloria patrum !

Tels sont les souhaits que, fidèle à une aimable tradition, la Société archéologique de Tarn-et-Garonne nous a adressés au début de cette année.

Par la plume aussi spirituelle qu'élégante de notre si dévoué confrère M. Alexandre de Roche du Teilloy, la Société d'archéologie lorraine a remercié en ces termes son émule de Montauban :

Non satis est blandæ nunc respondere saluti
Versibus, atque procul repetita remittere vota ;
Mox utinam audacter tentemus, nave feroces
Æria, supra fluvios nos credere cælo !
Ut, rapido lapsu transgressi culmina montis
Albani, assidue penetremus limina vestri
Concillii, et libeat chartas audire disertas
Inclyta magnorum celebrant quæ facta virorum
Præteritam et gaudent monumentis reddere laudem.
Hæc optata dies dum concedatur, amici,
Accipite expressas devoto pectore grates.

Nancy, 12 janvier 1912.

BIBLIOGRAPHIE

— Un érudit allemand, M. FR. KERN, privat-docent à l'Université de Kiel, vient de faire paraître deux ouvrages d'un intérêt général, mais où il y a beaucoup à glaner pour l'histoire spéciale de la Lorraine. Dans le premier de ces ouvrages, intitulé : *Les débuts de la politique d'expansion de la France jusqu'en 1308 (Die Anfänge der französischen Ausdehnungspolitik bis zum Jahr 1308)*, J. Mohr, Tübingen, 1910, gr. in-8 de xxxii-375 pages, avec une carte, l'auteur expose, d'une manière souvent très neuve, les relations des princes et des villes de la région lorraine avec le roi Philippe IV le Bel. A signaler surtout l'étude sur la pénétration de la France dans l'évêché de Toul, et l'intéressante discussion sur les limites du Royaume et de l'Empire, soit dans l'Argonne, soit sur la haute Meuse. — L'autre ouvrage est intitulé : *Acta Imperii, Angliæ et Franciæ, ab anno 1267, ad annum 1313*, J. Mohr, Tübingen, 1911, gr. in-8 de xxx-347 pages. C'est un recueil de 317 documents, en grande partie inédits, et dont une cinquantaine, généralement de langue française, se rapportent exclusivement à la Lorraine. On y remarquera surtout le texte complet du traité de Bruges (1301), qui constitua le Barrois-mouvant, les deux enquêtes françaises de 1387 et de 1390 sur la frontière de la Meuse, enfin 12 textes spéciaux à l'évêché de Toul. Cette publication, aussi bien que la précédente, est faite avec le plus grand soin. Des concordances et des index en facilitent l'étude et la consultation. Enfin, la plupart des noms de lieux sont identifiés avec un soin et une exactitude très méritoires chez un savant étranger à la Lorraine.

Ch. A.

— M. l'abbé Fourier BONNARD, ancien chanoine régulier de saint Augustin, a publié l'histoire de son village natal : *Au pays de saint Pierre Fourier. Histoire du village de Mattaincourt en Lorraine*. Paris, A. Picard, s. d. (1910), in-8 de xv-237 p. Il commence avec les origines chrétiennes du pays et s'arrête après avoir narré les belles fêtes de la canonisation de saint Pierre Fourier en juillet 1897. Il donne des renseignements abondants, précis, puisés surtout dans les archives départementales et communales, sur la situation féodale et reli-

gieuse de Mattaincourt, sur la fabrication des draps qui y était florissante au xvi^e siècle, sur la sorcellerie qui y fit bien des victimes à la même époque, sur les anciennes familles, et surtout, on le conçoit, sur saint Pierre Fourier, sur ses reliques, et sur l'église qui a été élevée pour les abriter. En tête du volume, une belle lettre de notre éminent confrère, M. Maurice Barrès, de l'Académie française; à la fin, quelques pièces justificatives, entre autres des contrats d'échange passés par les ducs Mathieu II et Thibault II. E. D.

— M. l'abbé Henri THÉDENAT, membre de l'Institut, vient de publier le *Journal d'un prêtre lorrain pendant la Révolution (1791-1799)*. Paris, Hachette, 1912, in-12 de XLIX-291 p. Ce prêtre est Nicolas Alaidon, né en 1738, sans doute à Commercy, qui mourra à Nancy en 1827, et qui était en 1791 curé de Saint-Pierre, dans le faubourg Saint-Mansuy à Toul. Le refus de prêter le serment l'obligea à fuir et à se réfugier à Trèves, puis dans le Luxembourg, dans diverses parties de l'Allemagne, en Pologne même, jusqu'à ce que le rétablissement du culte lui eût permis de rentrer en France. Le manuscrit où il raconte ses épreuves et ses voyages a été écrit en 1799 et 1800; il a appartenu à notre défunt confrère, le cardinal Mathieu, et pour le publier, M. Thédénat a trouvé une aide précieuse chez notre confrère, M. l'abbé Mangenot, dont les recherches sur le clergé de la Meurthe pendant la Révolution sont bien connues; enfin, le *Journal* d'Alaidon mentionne beaucoup de personnages lorrains, clercs ou laïques. Toutes ces circonstances le recommandent à l'attention. E. D.

— Le général H. BONNAL a entrepris d'écrire dans le détail *La vie militaire du maréchal Ney, duc d'Elchingen, prince de la Moskowa*. On sait que Michel Ney est né le 10 janvier 1769 à Sarrelouis, qui faisait alors partie de la généralité de Metz. A ce jour, deux volumes ont paru, Paris, libr. Chapelot, 1910-1911, in-8 de 448 et 508 p., avec cartes, portraits et autographes. Ils mènent le récit jusqu'au traité de Tilsitt en 1807. — E. D.

Pour la Commission de rédaction, le Président : PIERRE BOYÉ.

L'imprimeur-gérant : A. CRÉPIN-LEBLOND, 21, rue Saint-Dizier, Nancy.

Bulletin mensuel

DE LA

SOCIÉTÉ D'ARCHÉOLOGIE LORRAINE

ET DU

MUSÉE HISTORIQUE LORRAIN

12^e ANNÉE. — NUMÉRO 2. — FÉVRIER 1912.

Procès-verbal de la séance du vendredi 12 janvier 1912.

Présidence de M. Pierre Boyé, président.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Communications.

M^{lle} Jane Hazon de Saint-Firmin, MM. François Audiat, Charles Bernel, le commandant Marcel Burchard-Bélavary, le comte Olry de Labry et l'abbé G. Thiriot ont adressé des lettres de remerciements à l'occasion de leur admission comme membres titulaires.

M. le Président donne lecture d'une circulaire du comité d'organisation du 14^e Congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques qui se tiendra à Genève au commencement de septembre 1912. MM. le comte Jules Beaupré et Louis Schaudel y représenteront la Société.

La Société d'archéologie de Tarn-et-Garonne, suivant une aimable tradition, a envoyé à notre Société ses souhaits en vers latins. M. Alexandre de Roche du Teilloy a bien voulu y répondre.

Nécrologie.

Il est fait part du décès de MM. Valentin Robert, juge honoraire au tribunal de Nancy ; l'abbé Eauclaire, ancien curé de Rosières-aux-Salines ; et l'abbé Barbier, curé de Saint-Vincent-Saint-Fiacre, mort à l'âge de 86 ans, membre de notre Société depuis 1849 et sans doute dernier témoin de nos origines.

Admissions.

La Ville de Toul, l'Association des Amis du Vieux-Nancy, l'Association des Amis du Nouveau-Nancy, la Bibliothèque de garnison de Lunéville, la Banque d'Alsace et de Lorraine, M^{me} Victor Courtois, M^{me} Émile Grand, MM. René Bazin, Gabriel Hanotaux, le général Lyautey, le général Poline, le lieutenant-colonel Émile Mangin, Paul Acker, Pierre Bachelard, Eugène Banck, Georges Biet, l'abbé Bodenreider, Gaston Bouvier, Armand Chevillot, les lieutenants Contal et Robert Didier, l'intendant Georges Gardien, Louis Gaudin, Jules Legay, Gabriel Lorrain, l'abbé Georges Mouton, Eugène Nathan, Antonin Noël, Henry Pigeon, Édouard Rodolphe, Georges Roesch, Ferdinand Schmitt, Alfred Thomas et Henri Vogt sont admis comme membres titulaires.

Présentations.

Sont présentés en la même qualité : la **Commune de Homécourt**, par MM. Pierre Boyé, Justin Favier et Léon Germain de Maily ; la **Bibliothèque de garnison de Nancy**, par les mêmes ; M^{lle} Eugénie **Boyer**, 8, rue des Chanoines, par MM. Alexandre et Jean de Roche du Teilloy, et Pierre Boyé ; M^{me} **de Pommery**, rue Chanzy, Lunéville, par les mêmes ; M^{me} **du Pré de Saint-Maur**, 2, avenue Ingres, Paris, par les mêmes ; M^{me} **Albert de Prui-nes**, Plombières-les-Bains, par les mêmes ; MM. Paul

Adam, homme de lettres, 46, quai de Passy, Paris, par MM. Alexandre de Roche du Teilloy, Pierre Boyé et Jean de Roche du Teilloy ; Louis **Bertrand**, homme de lettres, 183, rue de l'Université, Paris, par les mêmes ; Albert-Joseph **Collignon**, officier d'administration en retraite, 9, rue de Serre, par MM. Julien Knecht, Jean Lambert et Victor Vagner ; Léon **Daloz**, capitaine au 4^e bataillon de chasseurs à pied, Saint-Nicolas-de-Port, par MM. Alexandre et Jean de Roche du Teilloy, et Pierre Boyé ; André **Hallays**, avocat à la Cour d'Appel, homme de lettres, 49, rue de Lille, Paris, par MM. Alexandre de Roche du Teilloy, Pierre Boyé et Jean de Roche du Teilloy ; Robert **Laurent**, 152, avenue Victor-Hugo, Paris, par MM. Louis Marin, Émile Duvernoy et Pierre Boyé ; le vicomte Eugène **de Montureux**, 34, rue de Chaillot, Paris, par MM. l'abbé Edmond Chatton, le baron de La Chaise et Edmond des Robert.

Ouvrages offerts à la Société.

Annuaire de Lorraine. Nancy, 1914, A. Crépin-Leblond, in-8 de 2 182 p. (Envoi de l'éditeur.)

Étude de généalogie lorraine. La famille Parisot, de Plombières. Nancy, Crépin-Leblond, 1914, in-8 de 246 p., avec 5 pl., 12 tableaux et fig.

Un Vendéen ; documents historiques, par Edmond STOFFLET. Nancy, Vincent-Forest et Émile Grimaud, 1877, in-8 de 31 p.

Le samedi de Jeanne-d'Arc, par le même. Nancy, A. Crépin-Leblond, 1914, in-8 de 48 p.

Notice généalogique sur la famille Milleret de Preisch, par Émile DIDERRICH. Luxembourg, Bourg-Bourger, 1914, in-8 de 41 p., avec fig.

Les pierres à bassins dans les Vosges, par L. SCHAUDEL. Paris, 1910, Secrétariat de l'Association française pour l'avancement des sciences, in-8 de 12 p., avec fig.

Lectures.

Le commandant Henri DEMIAU continue à exposer le plan de son travail : *Le recrutement dans la Moselle (1791-1796)*.

M. LÉON GERMAIN DE MAIDY lit une notice, destinée au *Bulletin*, sur *Un tableau religieux aux armoiries de Marie-Louise d'Apremont, duchesse de Lorraine*.

MÉMOIRES

Pseudo-sceau d'un prétendu « promoteur de la Cour des Grands Jours de Saint-Mihiel ».

L'érudit qui restreint le champ de ses investigations à un ordre d'études bien défini, éprouve, quand un autre chercheur, glanant sur ce domaine, vient à y découvrir quelque détail échappé à sa perspicacité, un sentiment complexe, fait de plaisir et d'un peu de dépit, la proportion variant d'ailleurs suivant le caractère de chacun.

Ce sentiment, nous sigillographe, nous l'avons éprouvé en parcourant la table des illustrations d'un ouvrage récent sur Ligier Richier (1). La mention d'un « sceau du promoteur de la cour des Grands Jours de Saint-Mihiel » ne nous révélait-elle pas : tout d'abord un document sphragistique nouveau (et pourtant nous avons trouvé aux seules archives départementales de Meurthe-et-Moselle environ soixante-dix sceaux différents relatifs à Saint-Mihiel) ; ensuite, lacune plus regrettable de notre modeste savoir,

(1) Paul DENIS, *Ligier Richier, l'artiste, son œuvre*. Berger-Levrault, Paris-Nancy, 1911, in-4 de xxv-423 p., avec 51 pl. hors texte et 44 illustrations dans le texte.

l'existence d'un important magistrat, aussi inconnu que son sceau.

Le promoteur, dit Littré (1), est un homme d'église qui, dans la juridiction ecclésiastique, fait ce que le procureur du roi fait dans la juridiction laïque. Promoteur ! Ce terme de droit canon, fort rarement employé par les laïques, nous avait toujours paru jusqu'ici ne devoir évoquer que procès de canonisation, officialités, monitoires et sentences ecclésiastiques (2).

Dans quelques coutumiers, comme celui de Senlis (3), promoteur est synonyme de procureur. A l'Université de Pont-à-Mousson, le promoteur, nommé par le duc, est un assez modeste fonctionnaire, aux gages de 300 francs barrois, chargé de maintenir l'ordre et de faire dans les Facultés les communications du duc ou du recteur (4).

A Paris le promoteur des maîtres d'école est « celui qui interroge, met en possession et visite les maîtres d'école pour voir s'ils font leur devoir, et en fait rapport au chantre (5) ».

(1) LITTRÉ, *Dictionnaire de la langue française*, t. III, p. 1347.

(2) Aux Archives de M.-et-M. voici quelques traces de ces fonctionnaires : G. 94. Nomination d'un promoteur capitulaire pour revendiquer un chanoine assigné devant le lieutenant criminel et demander son renvoi devant l'officialité capitulaire. — G. 1264. Provision de la charge de promoteur général de l'évêché pour André Poirier, archidiacre de Reynel. — G. 1343. Contestation entre le promoteur de la cour capitulaire de Toul et le curé de Lay-Saint-Christophe, touchant le droit prétendu par le premier de faire la visite de l'église de cette paroisse.

(3) Voir *Dictionnaire de Trévoux*, Nancy, P. Antoine, 1734, t. IV, col. 1130.

(4) Voir M. l'abbé Eugène MARTIN, *L'Université de Pont-à-Mousson*, Paris-Nancy, Berger-Levrault, 1891, p. 168, et aux Archives de M.-et-M., B. 48, f^{os} 95 v^o à 97, les lettres patentes du 7 avril 1579 portant établissement de Didier Étienne, licencié en loix, substitut du procureur du Barrois au marquisat du Pont, comme promoteur à l'Université de Pont-à-Mousson, assisté de deux sergents « pour prévenir aux débauches qui s'y pourroient commectre cy-après par l'insolence d'aucuns escoliers... »

(5) *Dictionnaire de Trévoux*, loc. cit.

A Toul, au moins depuis le ^{xvii}^e siècle, il existait dans chaque doyenné un promoteur rural, prêtre nommé par l'officialité, qui à la fois transmettait les exploits et assignations de la Cour ecclésiastique et renseignait le promoteur général (1).

Comme les autres promoteurs, avant tout officiers de l'évêché, le promoteur de la Cour des Grands Jours de Saint-Mihiel était-il à la nomination de l'évêque et pouvait-il au besoin être destitué par lui ? Exigeait-on la production de ses diplômes, car il y a des exemples de promoteurs non gradués ? Était-il clerc ou laïc ? Hésitation possible, aucune loi civile n'obligeant les évêques à nommer des clercs pour cet emploi, bien qu'un décret du Concile de Tours en eût décidé autrement (2).

Prouver, par la présentation de son propre sceau, l'existence d'un personnage dont aucun historien de nos juridictions lorraines ou barroises n'avait encore parlé, c'était là, assurément, une double et sensationnelle découverte.

Mais notre joie et, disons-le, notre confusion, furent de courte durée. Il nous suffit, en effet, de nous reporter à la page 98 de l'ouvrage cité, pour n'avoir pas de peine à reconnaître dans le prétendu sceau du prétendu promoteur, malgré l'identification séduisante qui y était réitérée, le simple sceau des Grands Jours de Saint-Mihiel, sceau presque classique, duquel il subsiste de nombreux exemplaires (3) et duquel, précisément, nous avons naguère dessiné une reproduction, pour la belle étude sur Saint-Mihiel que publie notre confrère M. Henri Bernard dans la *Revue lorraine illustrée* (4).

(1) Abbé Eugène MARTIN, *Histoire des diocèses de Toul, de Nancy et de Saint-Dié*, Nancy, A. Crépin-Leblond, 1900-1903, t. II, p. 322.

(2) Voir notamment : Louis DE HÉRICOURT, *Les lois ecclésiastiques de France*.... Paris, 1771, in-fol., p. 210 (E., ch. II, art. 36-38).

(3) Archives de M.-et-M., B. 510, 1^{re} et 3^e pièces du n° 43, avec contre-sceau. — B. 512, n° 23, avec contre-sceau. — B. 762, n° 10. — B. 786, n° 19, avec contre-sceau. — B. 916, n° 103 ; etc.

(4) Année 1910, p. 64. Nos remerciements à MM. Charles Sadoul, di-

Comment aussi cette plaisante méprise a-t-elle pu être commise ? Il est facile, semble-t-il, de l'établir. Au lieu de se reporter à un sceau original (1), ou, à défaut de cette confrontation, de s'inspirer du travail si consciencieux de M. Henri Bernard, l'auteur du *Ligier Richier* s'est contenté de faire photographier un mauvais croquis donné autrefois par Dumont à la page 144 du tome III de son *Histoire de Saint-Mihiel* (2).

Or, sur ce croquis, la légende réelle : S(igillum) PRO MAGNIS DIEBVS SANCTI MICHAELIS ORDINATVM, a été défigurée par un dessinateur naïf et inexpérimenté, qui n'avait peut-être sous les yeux qu'une empreinte défectueuse. Le G et l'N de MAGNIS sont peu nets ; évidemment mal familiarisé avec les caractères gothiques, l'inhabile dessinateur, trompé par une certaine analogie de forme, a pris le G pour un o et l'N pour un R. Trop rapprochés, PRO et MAORIS semblent ne plus faire qu'un seul mot, de sorte qu'à la rigueur, servilement, on pourrait enfin lire : S(igillum) PROMAORIS DIEBVS SANCTI MICHAELIS ORDINATVM.

Mais Dumont qui, quelques pages plus loin, donne la composition détaillée de la Cour des Grands Jours, liste à laquelle il aurait été prudent à un profane de se reporter, s'il n'a pas cru devoir dénoncer expressément l'inexactitude de l'image, a du moins remis implicitement les choses bien au point en accompagnant la vignette fautive de l'indication normale : « Scel de la Cour des Grands Jours ».

Voici où la confusion s'aggrave. A la légende dénaturée, incohérente plutôt, tracée par un méchant crayon en 1861, l'auteur du *Ligier Richier* a cherché et donné une recons-

recteur de la *R. L. I.*, et Henri Bernard, qui ont bien voulu nous prêter le cliché de notre dessin que nous reproduisons en cul-de-lampe à la fin de cette note.

(1) Voir notre planche, fig. 2.

(2) DUMONT, *Histoire de Saint-Mihiel*, t. III, Nancy-Paris, 1861. — Voir fig. 1 de la planche ci-contre.

titution imprévue : S(igillum) PROMA[T]ORIS DIEBVS SANCTI MICHAELIS ORDINATVM. Puis, tombant de Charybde en Scylla, il a élaboré cette traduction encore plus risquée et sur les différentes impossibilités de laquelle nous ne ferons pas aux lecteurs du *Bulletin* l'injure d'insister :

SCEAU DU PROMOTEUR (DE LA COUR) DES (GRANDS) JOURS DE SAINT-MIHIEL (1).

Le haut fonctionnaire avait donc été inventé de toutes pièces. Mais son règne tardif, aux derniers jours de 1911, n'aura été que trop éphémère. Un bref coup d'œil sur la gravure, et notre magistrat fantôme s'est évanoui pour toujours, emportant avec lui son mystérieux sceau.

EDMOND DES ROBERT.

(1) L'auteur aurait-il par hasard lu PROMOORIS ? Tout en continuant à se méprendre, il eût été certes plus logique de voir dans MAORIS une abréviation, peu ordinaire il est vrai, de MAIORIBVS. Il est aussi à remarquer que cette traduction, prétendant donner le sens exact de l'inscription, supposait omis les mots CVRLÈ et MAGNIS, et passait sous silence ORDINATVM ; suivant cette version, la traduction littérale aurait donné : SCEL ORDONNÉ DU PROMOTEUR AUX JOURS DE SAINT-MIHIEL.





FIG. 1. — REPRODUCTION DONNÉE PAR DUMONT.



FIG. 2. — PHOTOGRAPHIE D'UN ORIGINAL.

SCEAU DE LA COUR DES GRANDS JOURS DE SAINT-MIHIEL.

Notes de toponymie lorraine. — « Gehenneio ».

Dans une charte donnée en faveur de l'abbaye de Clair-lieu par l'évêque de Toul Henri de Lorraine, qui mourut le 6 juin 1165, notons le passage suivant : *Confirmamus vobis alodium de Iane, infra parrochiam de Gehenneio situm* (1).

Il est absolument impossible d'identifier *Gehenneium* avec Germiny (2), comme Henri Lepage a cru pouvoir le faire, d'abord au bas du texte qu'il a donné de cette charte, ensuite dans l'article que consacre à cette commune le *Dictionnaire topographique du département de la Meurthe*. Disons en passant que de cet article, où pouvait figurer *Rodulphus de Germineio*, témoin d'une charte de 1097 (3), il semble qu'on doive exclure les vocables *Grimaldi vicinium*, *Grimaldi vicinum* et *Grimauldi mansum*. Empruntés à des titres de l'abbaye de Saint-Èvre de Toul, ils désignent incontestablement une seule et même localité (4), dont la mention accompagne celle de Crépey (5) ; mais cette dernière particularité ne saurait prévaloir contre le fait qu'ils n'ont rien de commun avec *Germaniacum*, thème étymologique du nom de Germiny.

Une autre considération s'oppose à ce qu'on rapporte à cette dernière localité le texte cité plus haut, dans lequel on lit : *parrochiam de Gehenneio*. Il est douteux qu'au XII^e siècle Germiny ait eu rang de paroisse : on n'en trouve pas mention dans le pouillé de 1402 ; et, s'« il paraît

(1) *M. S. A. L.*, 1835, p. 152.

(2) M.-et-M., arr. Toul, cant. Colombey.

(3) Dom CALMET, *Hist. de Lorr.*, 1^{re} éd., t. I, pr., col. 511.

(4) En raison de l'emploi flottant des mots *vicinium* ou *vicinum* et *mansus* pour désigner le domaine d'un tenancier originel du nom de *Grimaldus*, nous nous demandons s'il ne s'agit pas de Grimonviller, autre commune du canton de Colombey. Il n'est pas inutile de faire observer que l'église de Grimonviller a pour patron saint Èvre.

(5) M.-et-M., arr. Toul, cant. Colombey.

que Germiny et Crépey furent alternativement paroisse et annexe (4) », rien n'atteste ce fait antérieurement au xvi^e siècle.

Or, parmi les chartes de l'abbaye de Chaumousey (2) qui sont publiées dans le tome X des *Documents rares ou inédits de l'histoire des Vosges* (3), nous en signalerons une qui débute ainsi: *Petrus, Dei gratia Tullensis episcopus, L., de Domnomartino, R., de Gehemno, D., de Hannocourt, eadem gratia presbyteris et amicis suis...* Non datée, elle émane du successeur immédiat d'Henri de Lorraine, Pierre de Brixey, qui mourut le 26 mars 1492 : ce prélat charge les trois curés auxquels il s'adresse d'enquêter sur certains dégâts dont l'abbaye a eu à souffrir. Évidemment, les trois paroisses dont il s'agit doivent être cherchées dans le voisinage de Chaumousey : *Domnomartino* désigne Dommartin-lès-Ville (4), qu'on verra, au siècle suivant, mentionné positivement comme le siège d'une cure (5), plutôt que Dommartin-aux-Bois (6). Dans *Hannocourt*, Hennecourt (7) est aisément reconnaissable. Quant à *Gehemno*, qu'il aurait fallu lire *Gehennio*, ce nom doit être traduit, non pas, comme on l'a fait (8), par Gorchey (9), mais par Gigney (10).

(1) *Pouillé du diocèse de Toul en 1402*, publié par Henri LEPAGE, (Nancy, 1863, in-8°), p. 53, note.

(2) Vosges, cant. Épinal.

(3) P. 138.

(4) Comm. de Ville-sur-Ilton, Vosges, arr. Mirecourt, cant. Dompaire.

(5) *Curatum de Dompmartino prope Villam sor Ilton*, 1295 (*Doc. Vog.*, X, 295).

(6) Vosges, cant. Épinal. C'est, croyons-nous, de ce lieu, simple annexe de Girancourt, qu'il est question en ces termes dans une bulle de 1419 : *Donum altaris capelle de Domno Martino* (Ulysse ROBERT, *Bullaire du pape Calixte II*, t. I, p. 413).

(7) Vosges, arr. Mirecourt, cant. Dompaire.

(8) *Doc. Vog.*, t. X, p. 139.

(9) Vosges, arr. Mirecourt, cant. Dompaire.

(10) Vosges, arr. Épinal, cant. Châtel-sur-Moselle.

On nous accordera qu'il n'y a guère de différence entre *Gehennio* et *Gehenneio*. Ce dernier vocable désigne-t-il aussi Gigney ? Nous avons plusieurs raisons de le penser.

Peu après le passage que nous venons de citer, la charte d'Henri de Lorraine présente le suivant, qui nous paraît singulièrement suggestif : *Confirmamus etiam vobis decimas predicti alodii et benevisis, de pratis, campis et silvis, et de omnibus nutrimentis vestris ibidem nutritis, quas consilio Odonis, archidiaconi de Jorceio, et rogatu Mastuldis, venerabilis abbatisse Romaricensis, et idem decanisse et totius capituli, et assensu ipsorum clericorum, ad quos prefate decime pertinebant, videlicet Gerardi de Jorceio et Widrici, nepotis sui, et Rofridi de Gehenneio, vobis inperpetuum possidendas concessimus* (1). L'intervention de l'archidiacre de Jorxey (2) n'est explicable que s'il s'agit d'une paroisse de sa juridiction : or, jusqu'au démembrement du diocèse de Toul en 1778, Gigney a fait partie du doyenné de Jorxey. La cure de ce lieu était à la collation du chapitre de Remiremont, qu'on ne s'étonnera pas de voir intervenir aussi. Enfin *Rofridus clericus de Gehenneio* n'est-il pas le même personnage que *R., presbyter de Gehennio*, à qui est adressée la charte de Pierre de Brixey ?

Considérons d'autre part que, sur le territoire communal de Gigney, la section A comprend les lieux dits Jaunay-Montant et Bois-de-Jaunay, et dans ce nom de Jaunay nous serons tenté de reconnaître celui de l'*alodium* de

(1) *M. S. A. L.* cités, p. 153.

(2) Vosges, arr. Mirecourt, cant. Dompaire. — Jorxey était le chef-lieu, non d'un archidiaconé, mais d'un des doyennés de l'archidiaconé de Vosges ; cet état de choses est attesté dès le xiii^e siècle : *Decani christianitatis de Jorxeyo*, 1246 (*Doc. Vosg.*, t. X, p. 237). *Archediacre de Vouge*, 1270 (*Arch. de M.-et-M.*, B. 608, n^o 2). Doit-on, du texte que nous venons de citer, conclure qu'au xiii^e siècle l'archidiaconé de Vosges avait Jorxey pour chef-lieu ? Ou bien Henri de Lorraine entendait-il simplement désigner l'archidiacre de qui relevait le doyenné de Jorxey ?

Iane, dont on nous permettra d'accentuer l'*e* final et de remplacer l'*i* initial par un *j*.

Ce que nous venons d'exposer entraînerait la rectification de certaine note mise par Henri Lepage au bas de la charte de Pierre de Brixey ; mais, à vrai dire, cette note doit être totalement supprimée.

Nous nous expliquons. Dans le passage de ce document que nous avons reproduit en dernier lieu, on a pu remarquer le mot *benevisis* ; ce mot figure une première fois dans un autre passage ainsi conçu : *Confirmamus etiam vobis totum tenorem Teobaldi de Jorceio, in agris, pratis et pascuis juxta predictum alodium jacentibus, qui vulgo benevisis vocatur*. Lepage, qui a imprimé *Benevisis* avec un *b* majuscule, s'est exprimé ainsi : « Benevise, localité, ou plutôt simple métairie (*grangia*), qui n'existe plus et était située non loin du village de Germiny (1) » ; évidemment il fondait cette indication topographique sur ce que les mots *predictum alodium* désignent l'*alodium de Jane infra parrochiam de Gehenneio situm* ; à l'indication de Germiny on substituera celle de Gigney, et, à première vue, il ne nous répugnerait pas de tirer parti de ce qu'à une faible distance de Gigney il y a, sur les territoires de Bouxières-aux-Bois (2) et de Derbamont (3) des lieux dits respectivement dénommés Bennevis (4) et Ez Bennevises (5). Quant à penser que, dans la charte de Pierre de Brixey, *Benevisis* désigne une « métairie qui n'existe plus », c'est là une supposition toute gratuite, et c'est en vain que Lepage a tenté de la corroborer, dans la *table des formes anciennes* de son *Dictionnaire topographique*, en rapprochant de *Benevisis* des textes empruntés à deux chartes

(1) *M. S. A. L.* cités, p. 152, note 9.

(2) Vosges, arr. Mirecourt, cant. Dompierre.

(3) Même canton.

(4) Comm. de Bouxières-aux-Bois, sect. B.

(5) Comm. de Derbamont, sect. B.

qui figurent parmi les *Preuves de l'Histoire de Lorraine*. Rien ne justifie la mention d'une « grange de Benevise », insérée par dom Calmet dans le titre qu'il a mis en tête de l'un de ces documents ; et puis, bien que ces deux chartes aient été données, comme celle de Pierre de Brixey, en faveur de l'abbaye de Clairlieu, le vocable qui nous occupe s'y applique, non plus à l'ancienne tenure de Thiébaut de Jorxey, mais bien à des dépendances de la grange de Forêt, au territoire de Praye (1).

D'ailleurs, et c'est là que nous voulions en venir, ce vocable, qu'on rencontre en bien d'autres lieux qu'à Bouxières-aux-Bois et à Derbamont (2), n'est pas, comme dom Calmet et Lepage l'ont cru, un nom propre ; les mots *qui vulgo vocatur* (3), dont l'encadre la charte de Pierre de Brixey, et dont on trouve l'équivalent dans les deux autres titres de Clairlieu auxquels nous venons de faire allusion, le désignent comme un nom commun ; et de ce nom, dont le sens est celui qu'avait, au début du moyen âge, le mot *beneficium*, la dernière édition du *Glossarium mediæ et infimæ latinitatis* présente bien des variantes et des dérivés : *abenevisare*, *adbenevisare*, *abenevisatio*, *abenevisum*, *benevisa*, *benevisatio*, *benevisium*, *benevisum*, *beneviser*.

PAUL MARICHAL.

(1) M.-et-M., arr. Nancy, cant. Vézelize.

(2) Nous l'avons noté à Bayecourt, à La Bresse, à Domèvre-sur-Durbion, à Dompaire, à Étival, à Jainvillote, à Lépanges, à Puzieux, à Racécourt, à Rapey, à Rupt-sur-Moselle, à Saint-Nabord, à Sercœur, à Villers et à Viménil : toutes ces communes appartiennent au département des Vosges, le seul dont nous ayons dépouillé systématiquement la nomenclature cadastrale.

(3) On voit les mots *quod vulgo dicitur* précéder des substantifs germaniques dans une charte de Gorze (*Mettensia*, t. II, p. 26) dont la fausseté a été démontrée (*ibid.*, p. 392-393 et t. III. p. 18-19), mais qui a été fabriquée antérieurement au XII^e siècle, peut-être à la fin du X^e. — Cf. *in allodio meo, sito juxta castrum Philliche domini archiepiscopi Treverensis, quod vulgariter hove nuncupatur*, 1246 (*Mettensia*, t. IV, p. 325) ; *quedam bona, que dicuntur vulgari vocabulo stellen*, 1258 (*ibid.*, p. 555).

Une vacance inexpliquée dans l'abbatiai de Remiremont (1294-1304).

C'est un point resté obscur dans les annales remiremontaises, que la vacance de dix ans qui laissa l'église de Remiremont sans abbesse titulaire, de 1294 à 1304, et fit reposer, durant toute cette période, toute la charge de l'administration sur les épaules de la secrète, Clémence d'Oiselay. Comment s'expliquer que cette noble dame, toute désignée pour la crosse, ne put en prendre possession avant cette dernière date, quoiqu'elle fût véritablement acceptée et reconnue, depuis 1294, comme la présidente et la supérieure de fait de la communauté romaricienne ?

Dans les nombreux documents où elle intervient avec pleins pouvoirs, elle traite les affaires et les conclut sans représenter aucune personne dont elle aurait été la déléguée et la mandataire. On ne peut donc trouver, dans les archives propres du chapitre, aucune indication qui révèle de quelle part vient l'obstacle à son intronisation. Celle-ci se réalise enfin, comme une chose attendue et inévitable, et l'on ne peut se défendre de conjecturer qu'elle est liée à la disparition d'une abbesse, qui a eu quelque droit au moins nominal et n'a jamais été admise à l'exercer.

La solution de ce problème, ou plutôt la clef de cette énigme, inviolablement tenue dans son mystère à Remiremont, doit être cherchée ailleurs.

Il y avait, au monastère franciscain de Thann, un registre de chroniques tenu à jour par les gardiens qui se succédaient, ou sous leur impulsion. Le dernier rédacteur connu fut le père Tschamser, en religion frère Malachie, qui gouverna le couvent de 1724 à 1742, date de sa mort. C'est lui qui mit en ordre les compilations et les notes de

ses devanciers, et leur donna une forme arrêtée et définitive (1). Naturellement cette chronique copie toutes les autres, pour les faits d'intérêt général ; mais ce qui lui donne sa valeur spéciale, c'est la consignation des événements régionaux qui se sont passés dans le cercle où s'exerçait l'activité apostolique des religieux. C'est ainsi que parfois l'on y rencontre des mentions relatives à l'abbaye noble de Massevaux, peu éloignée de Thann.

Or, voici précisément ce que nous y lisons sous la date de 1287 : « Madame Véronique de Fürstenberg, abbesse de Massevaux, devient en même temps princesse de Remiremont ou du Mont Saint-Romary en Lorraine ».

Franchissons un espace de 17 ans et arrêtons-nous à 1304 ; nous rencontrerons ces lignes : « Madame Véronique, comtesse de Fürstenberg et abbesse de Massevaux, a quitté cette vie, après avoir gouverné glorieusement pendant 28 ans. »

C'est, en effet, en 1276, que son élection est inscrite dans la chronique : « En cette année mourut l'illustre dame Marguerite de Fontenoy, abbesse de Massevaux, après avoir louablement gouverné pendant 19 ans ; à sa place fut élue dame Véronique, comtesse de Fürstenberg, demandée à Seckingen pour cette abbaye-ci, personne pleine de piété et de dévotion. »

On remarquera ce détail d'une postulation d'abbesse à Seckingen, chapitre noble du diocèse de Constance, non loin de Bâle. En 1267, d'après un titre cité dans Trouillat (2), le monastère était gouverné par une abbesse nommée Anne : tout porte à croire que cette supérieure ne fait qu'une avec Anne de Seraucourt, qui paraît avoir été la sœur de Ferry de Charmes, chanoine de Toul, l'un des

(1) La chronique a été éditée à Colmar, 1864, 2 vol. in-8, par l'abbé A. MERKLEN (n° 431 du *Catal. de la Biblioth. Chauffour*).

(2) *Monuments de l'histoire de l'ancien évêché de Bâle*, Porrentruy, 1852-1867, 5 vol. in-8, t. II, p. 173.

derniers représentants mâles de la maison de Fontenoy, et qui fut, peu après, la cause de troubles si violents dans le chapitre de Remiremont.

Avant de mourir, Agnès de Salm avait résigné l'abbaye de Remiremont en faveur d'Anne de Seraucourt, abbesse de Seckingen, *vulgo* Siconie. Mais de graves difficultés s'élevèrent ; ni cette résignation, ni une réélection du chapitre ne purent lui assurer le paisible exercice de son cumul. Les *Annales* des dominicains de Colmar (ad annum 1287) disent qu'elle était, en outre, *procuratrix* de l'abbaye de Massevaux, où elle avait mis une abbesse de son choix, puisqu'on lui avait demandé, pour cette charge, Véronique de Fürstenberg, l'une de ses chanoinesses. On peut conjecturer par là son insatiable avidité. Sept ans durant, elle employa tous les moyens, sans excepter la force, pour s'emparer des revenus abbatiaux de Remiremont, malgré l'opposition de Rome.

Les conservateurs de cette église, délégués du pape, chargèrent l'abbé de Luxeuil, probablement Thiébaud de Faucogney, de lui signifier le monitoire qu'ils durent fulminer contre elle. Les griefs exposés sont qu'elle s'est intruse par violence, avec l'aide du bailli d'Épinal, qu'elle a même rompu les portes de la chapelle abbatiale, et qu'elle s'est mise à couvert sous l'autorité du duc de Lorraine et de quatre autres puissances séculières.

Ces détails ont été enregistrés par Marquis, dans son *Recueil historique* (p. 97) ; c'est une des rares contributions nouvelles dont on doit lui savoir gré.

Entre temps, le vieux Rodolphe de Habsbourg était venu célébrer, à Remiremont même, ses secondes noces avec la très jeune fille du duc de Bourgogne. Son intervention de suzerain fut-elle invoquée pour amener une détente dans ces dissensions ? Anne de Seraucourt vint-elle à mourir, ou à se désister devant l'imminence de l'excom-

munication ? Toujours est-il que l'année même du monitoire, en 1287, trois ans après le passage de l'empereur, les diptyques inscrivent, comme abbesse en titre régulier, Félicité dite Lore de Dombasle, celle-là, sans doute, que le testament d'Agnès de Salm appelle « Lorette ma nièce », et qui peut-être avait été désignée en expectative pour succéder à l'intrépide Anne de Seraucourt. On sait avec quelle facilité l'abbesse Félicité obtint de Rodolphe ses régales et le titre de princesse.

Mais, justement à cette date de 1287, où, pour la dernière fois, nous voyons paraître, en assez triste figure, l'abbesse de Seckingen, où les archives de Remiremont ne reconnaissent que Félicité de Dombasle, lorraine évidemment appuyée par les puissances lorraines, un parti considérable a élu la déléguée d'Anne de Seraucourt, sortie, elle aussi, de Seckingen, Véronique de Fürstenberg, dont les chroniques alsaciennes, soit à Colmar, soit à Thann, prennent soin d'enregistrer l'élection, sans aucune allusion à des contestations.

La ratification de Rome fut évidemment refusée à ce vote entaché d'irrégularité, mais on peut croire qu'il n'y eut pas de désistement formel de l'intéressée, et que, à la mort de Félicité de Dombasle, en 1294, ses prétentions furent derechef mises en avant, et menacèrent le chapitre de nouveaux troubles. Pour y échapper, il faut le supposer, une entente, au moins secrète, fut ménagée. Presque à la même époque, où Félicité de Dombasle prenait la crosse, Clémence d'Oiselay était revêtue de la dignité de secrète, pour succéder à Thomasse de Salm, dont l'apparement très rapproché avec les abbesses Agnès et Félicité ne fait pas de doute. Clémence, d'accord avec le Chapitre, et apparemment la candidate acceptée de la majorité, dut s'abstenir expressément de poser ou de laisser poser la question de l'abbatiate, en abandonnant le vain titre, et peut-

être quelque pension d'indemnité, à Véronique de Fürstenberg. Cette conduite était bien digne de la noble femme dont l'administration, d'après les documents, se révèle pleine de sagesse, de fermeté et de conciliation (1).

Enfin, lorsque, en 1304, l'abbesse de Massevaux passa de vie à trépas, toutes les difficultés purent s'aplanir. Dès lors, jusqu'au 9 novembre 1328, date de sa mort, Clémence d'Oiselay porta très honorablement le titre et la charge de la suprême dignité de l'illustre communauté, qui avait peu à peu renoncé à la règle bénédictine, pour adopter le genre de vie, plus large et plus mondain, des chanoinesses.

Il va sans dire que, dans la période où se placent les événements rappelés par cette note, il n'y a pas à tenir compte de certains noms que la confusion des catalogues a suggéré d'inscrire sur les listes d'abbeses, et qui ont même eu l'honneur de l'adoption dans la *Gallia Christiana*. Ainsi, l'admission d'une Catherine de Vaudémont n'est due qu'à une fausse interprétation d'un passage de Jean de Bayon (2), lequel est incontestablement relatif à Jeanne de Vaudémont, l'abbesse qui succéda immédiatement à Clémence d'Oiselay. Par le fait, il convient de rayer les noms d'une prétendue Félicité III et d'une non moins prétendue Ode II, également produites par dom Calmet, la *Gallia* et l'abbé Didelot. Aux dates où l'on croit découvrir une mention de ces abbeses, l'abbesse de Remiremont était incontestablement Clémence d'Oiselay.

Abbé J.-M.-A. DIDIER-LAURENT.

(1) C'est Clémence d'Oiselay qui mena à bonne fin la construction de l'église monumentale du Chapitre, telle que nous l'admirons aujourd'hui.

(2) Cité dans BELHOMME, *Historia Mediani in monte Vosago Monasterii*, Strasbourg, 1724, in-4, ch. 83.

CHRONIQUE

Parmi les thèses soutenues en janvier 1912 à l'École nationale des chartes pour le diplôme d'archiviste paléographe, nous en remarquons deux qui ont la Lorraine pour objet : l'une, due à notre confrère M. François BOUCHER, est une étude historique et archéologique de la cathédrale de Toul ; l'autre, de M. Eugène GIROD, porte sur *Charles II, duc de Lorraine (1390-1431), ses relations politiques avec la France et l'Empire de 1390 au 24 octobre 1420* (date du mariage de la fille de Charles II avec René d'Anjou). Les thèses de l'École des chartes sont déposées et soutenues en manuscrits. On souhaitera que ces deux travaux, si intéressants pour nous, soient prochainement publiés.

Dans son étude sur *Louis XIV et Balthazard de Chaponay*, M. Louis CAILLET cite, à la p. 281 du *Bulletin* de 1911, un certain Guillaume Blancheton. Dans les documents dont il s'est servi, nous observe-t-il lui-même, ce prénom de Guillaume figure par erreur. En se reportant à Emmanuel MICHEL, *Biographie du Parlement de Metz*, p. 33, on trouve une notice sur Jacques-Philibert de Blancheton, écuyer, né à Beaune en Bourgogne en 1636, nommé conseiller au Parlement de Metz en 1684, qui céda sa charge à son fils Pierre-Philibert en 1724.

BIBLIOGRAPHIE

— M. l'abbé CONSTANTIN vient de publier dans la *Revue des questions historiques* une très intéressante étude intitulée : *Le serment constitutionnel dans le département de la Meurthe*. (Tirage à part, Paris, 1912, in-8 de 66 p.) Il connaît fort bien toutes les brochures qui furent répandues dans le pays pour ou contre le serment ; il décrit de façon pittoresque cette journée du dimanche 23 janvier 1791 où, à Nancy, à Lunéville et à Pont-à-Mousson, les fonctionnaires ecclésiastiques devaient prêter le serment à la constitution civile du clergé ; à Nancy, il y a 29 réfractaires ; seuls jurent 9 chanoines réguliers, professeurs

au collège. M. Constantin établit ensuite une statistique des réfractaires et des assermentés au 3 juin 1791, au moment où l'oratorien Lalande, élu évêque de département, fait son entrée dans sa cité. Il compte à cette date 333 assermentés et 409 réfractaires ou ayant juré avec des restrictions. Nous souhaitons que M. l'abbé Constantin poursuive ces études minutieuses et nous expose, dans un prochain article, l'élection de nouveaux prêtres par les assemblées de district et la lutte entre les deux clergés.

C. PF.

— M. René PERROUT a réuni, sous le titre de *Promenades sentimentales* (Épinal, Imprimerie nouvelle, 1912, 348 p., in-12), une série de charmantes descriptions, nouvelles, récits ou pages d'histoire publiés en différentes revues. Voici diverses méditations sur deux sommets lorrains, Vaudémont et La Mothe ; voici une description des ruines du château de Bauffremont, qui dominant le village d'Aulnois, au canton de Bulgnéville ; du château d'Haroué, œuvre de Boffrand ; de l'humble maison de Claude Gelée à Chamagne. Et surtout, tous les environs d'Épinal défilent devant nous, soit en plein soleil, soit le soir quand le jour est à son déclin ; et ce sont des notations très sincères et très douces. On lira avec émotion : *Mon premier jardin, La fête d'Épinal* ; on assistera aux représentations des marionnettes de M. Collignon, retiré aujourd'hui, peut-être mort, à Hanéville-les-Chanteurs. Et un autre article raconte l'histoire de Varin Doron qui, en 1676, délivra Bruyères de sa garnison bourguignonne ; un autre décrit les occupations des chanoinesses d'Épinal, dames tantes et dames nièces, traitant souvent en leur logis les bourgeois spinaliens. — C. PF.

— Poursuivant ses fructueuses recherches sur la Révolution à Toul, M. Albert DENIS, maire de cette ville, député de Meurthe-et-Moselle, a eu l'heureuse idée de distraire de l'histoire d'ensemble d'une période mouvementée tous les documents par lui recueillis sur le Comité de surveillance, ou plutôt sur les divers Comités de surveillance qui se succédèrent à Toul. Sous le titre : *Le Comité de surveillance révolutionnaire de Toul, 1793-1795* (Toul, G. Laurent, 1911, in-8 de 160 p.), notre confrère publie, outre de nombreux actes officiels, 70 tableaux de renseigne-

ments concernant les personnes détenues, dressés à la demande du Comité de sûreté générale. Une liste chronologique des membres du Comité, depuis le 12 avril 1793 jusqu'au 30 ventôse an III (20 mars 1795), termine le travail. Cette monographie, claire et substantielle, se présente comme l'utile et même nécessaire complément de l'étude que l'auteur a consacrée, en 1895, au Club des Jacobins de Toul, fondé deux mois avant le Comité de surveillance et qui disparut avec lui. — P. B.

— Un de nos confrères, dom Jean PARISOT, vient de publier une *Étude de généalogie lorraine, la famille Parisot, de Plombières*, (Nancy, Crépin-Leblond, 1911, in-8 de 246 p., avec 5 planches, 12 tableaux et fig.). L'auteur, insistant sur le caractère exclusif de ce travail, termine la préface en écrivant : « Aussi a-t-on réduit cette étude aux limites d'une publication essentiellement privée qui n'intéressera pas même la critique et ne paraîtra pas en librairie. » Il nous est cependant permis, sans faire œuvre de critique, d'insister sur l'intérêt que présentent ces monographies de familles, non seulement de celles qui jouèrent un rôle plus ou moins important dans l'histoire, mais aussi de celles plus modestes qui, sans quitter leur localité originelle, y ont vécu, remplissant de modestes fonctions, subissant le contre-coup des vicissitudes qui marquèrent les époques troublées de l'histoire de notre patrie lorraine. Des tableaux synoptiques font connaître les différentes branches de la famille Parisot, sa descendance féminine. Quelques portraits égayent l'ouvrage et une table alphabétique, minutieusement rédigée, complète cette publication qui, contrairement à ce qu'avance son trop modeste auteur, intéresse non seulement les généalogistes, mais apporte aussi une contribution à l'histoire de la vieille bourgeoisie lorraine. — E. R.

— Le poète Pierre Gringoire n'est pas né en Lorraine, mais a passé la fin de sa vie dans ce pays. Signalons donc deux thèses de doctorat que M. Charles OULMONT vient de publier simultanément à la librairie A. Champion : *La poésie morale, politique et dramatique à la veille de la Renaissance. Pierre Gringoire*, in-8 de xxxii-388 p. — *Étude sur la langue de Pierre Gringoire*, in-8 de viii-156 p.

MUSÉE HISTORIQUE LORRAIN

DONS

SECTION I

Par M. Georges DEMEUFVE : Hache polie en serpentine, forme rare, trouvée près de Dabo.

— M. Edmond DES ROBERT : Fragment d'andouiller de cerf, travaillé, trouvé sur le territoire de Létricourt (époque incertaine).

SECTION II

Par M. DRISCH, gardien au Musée lorrain : Médaille en argent, avec bélière et ruban, du centenaire des pompiers de Thionville.

— M. RENAULT, 13, rue de Thionville : Médaille de porteur de sacs de la ville de Nancy.

— M. Louis VILGRAIN, président de la Chambre de commerce : Médaille de l'Exposition de Nancy, 1909.

— M. Léonce VOIRIN, 13, rue des Vignes, à Paris : Monnaies et médailles diverses.

SECTION III

Par M. le commandant BARBIER et le MUSÉE DES SAPEURS-POMPIERS : Quatre casques des sapeurs-pompiers de Nancy (1863-1914). Manuel du sapeur-pompier.

— le comte Jules BEAUPRÉ : Hausse-col d'officier de la garde nationale de Nancy.

— le comte Louis BEAUPRÉ : Deux targettes provenant de Saint-Urbain, près Rosières-aux-Salines (xvii^e siècle).

— M. BLOUET, entrepreneur de serrurerie : Petite plaque provenant de la porte de la maison n^o 18 de la rue du Duc-Raoul.

— M. DELCHARD, chapelier : Armes de Nancy et emblèmes brodés sur les casquettes et képis d'uniforme des différents services municipaux.

— M. DRISCH : Diplôme de la médaille de Sainte-Hélène au nom de *Jaumain*, garde national, né à Lagrange, près Thionville.

— M. FÈVRE, 35, place de la Carrière: Poignée de porte provenant de la maison n° 40 de la Grande-Rue.

— M. René de GOUSSAINCOURT, à Givet: Deux masses d'armes, dites « Morgenstern », provenance suisse (xvi^e siècle).

— M. HENRIOT, 17, rue Clodion: Plaque de heurtoir provenant de sa maison (xviii^e siècle).

— M. LEGLÈRE, 35, rue des Maréchaux: Petite plaque de heurtoir provenant de sa maison (xvii^e siècle).

— M. MATHIOT, serrurier, rue de la Charité: Ancienne balance dite romaine, provenance lorraine.

— M. Henri MENGIN, avocat à la Cour d'appel, ancien bâtonnier: Quatre plaques de schakos de la garde nationale.

— Mme Valentin ROBERT, 44, rue des Carmes: Chapeau du général baron Buquet (Charles-Joseph), né à Charmes en 1776, mort à Nancy en 1838.

— M. Marcel WAGNER, 3, rue du Manège: Portrait de « Madame de Battincourt, femme du capitaine de l'une des compagnies des gardes de Stanislas, avant son mariage »; pastel.

— M. Léonce VOIRIN: Deux gouaches, œuvres de Léon Voirin, peintre militaire, né et mort à Nancy.

Serrure accompagnée de sa clé (xviii^e siècle).

Paire de pistolets signés: *Pietro Moreto*, avec batteries à silex ancien modèle.

Deux couteaux de chasse garnis d'argent (xviii^e siècle).

Petit fer de hallebarde.

— M. Louis WENDER, à Saint-Nicolas-de-Port: Petit biscaïen trouvé au lieu dit « Les Garennes », territoire de Varangéville.

Un certain nombre de heurtoirs, provenant des maisons de Nancy ci-après désignées, ont été offerts au Musée pour la nouvelle salle de la ferronnerie:

Par M. BABILLON, épicier: Heurtoir daté de 1712 (n° 98, rue de la Hache); heurtoir du xvii^e siècle (n° 35, rue Notre-Dame).

— M. BARBIER, architecte: Heurtoir du xvii^e siècle (n° 8, rue de la Charité).

— M. BLAISE, serrurier, rue des Tiercelins: Heurtoir du xviii^e siècle (n° 4 bis, rue Sainte-Anne).

— M. DESNOS, avocat à la Cour d'appel: Heurtoir du xvii^e siècle (n° 43, rue Jacquard).

— M. HASSE, 27, rue Saint-Michel : Heurtoir du xvii^e siècle (n^o 43, rue Braconnot).

— M. HEITZ, lieutenant de sapeurs-pompiers : Heurtoir du xviii^e siècle (n^o 31, place de la Carrière, corps de logis donnant sur la Grande-Rue).

— Mmes HUSSON et MAUGÉ, nées Pernet, 56, rue du Bastion : Heurtoir du xvii^e siècle (n^o 58, Grande-Rue).

— M^{me} Gabriel MATHIEU, 21, rue Saint-Michel, en souvenir de son mari : Heurtoir du xvii^e siècle (n^o 4, rue du Duc-Raoul).

— M^{lle} M. MATHIEU, 45, Grande-Rue : Heurtoir du xviii^e siècle (n^o 45, Grande-Rue).

— M. MULLER, professeur à l'Université : Heurtoir du xviii^e siècle (n^o 22, Grande-Rue).

— M. Eugène NATHAN : Heurtoir du xviii^e siècle (n^o 96, rue Stanislas).

— M. RUCK, 44, rue de la Source : Heurtoir daté de 1713 (n^o 44, rue de la Source).

— M^{me} RUCK : Heurtoir du xvii^e siècle (même immeuble).

— M. VUILLAUME, épicier : Heurtoir du xvii^e siècle (n^o 3, rue de la Charité).

SECTION IV

Par M. Paul JEAN, 28, place du Marché : Adresse-vignette ancienne de *Bureau, chapelier à Nancy* ; adresse-vignette ancienne de *Bour, chapelier à Nancy*.

— M. Henri Mengin : Sceau de la mairie de Nancy (Restauration) ; sceau de la mairie de Han-sur-Meuse (second Empire) ; sceau de la mairie de Lutzelbourg, Meurthe.

ACQUISITIONS

SECTION III

Assiette en ancienne faïence de Lorraine.

Plaque de poêle ; sujet : destruction de Sodome.

Hausse-col et boutons d'uniforme de la garde nationale.

Pour la Commission de rédaction, le Président : PIERRE BOYÉ.

L'imprimeur-gérant : A. CRÉPIN-LEBLOND, 21, rue Saint-Dizier, Nancy.

Bulletin mensuel

DE LA

SOCIÉTÉ D'ARCHÉOLOGIE LORRAINE

ET DU

MUSÉE HISTORIQUE LORRAIN

12^e ANNÉE. — NUMÉRO 3. — MARS 1912.

Procès-verbal de la séance du vendredi 9 février 1912.

Présidence de M. Pierre Boyé, président.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Communications.

M. le Président des Amis du Vieux-Nancy a fait parvenir ses remerciements pour l'admission de cette Association comme membre titulaire de la Société. MM. le général Poline, Eugène Banck, Georges Biet, Armand Chevillot, le lieutenant Contal, l'intendant Georges Gardien, Jules Legay, l'abbé E. Mouton, Eugène Nathan, Alfred Thomas et Henri Vogt ont également adressé des lettres de remerciements à l'occasion de leur admission.

M. le Président annonce que M. le Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts vient d'allouer à la Société une subvention de 500 francs, « à titre d'encouragement pour ses travaux, fouilles archéologiques exécutées dans les enceintes et tumulus de la région ».

5

Le Ministère de l'Instruction publique a aussi honoré d'une souscription à 50 exemplaires notre dernier volume de *Documents*, œuvre de M. Christian Pfister.

Le programme du troisième Congrès archéologique international, qui se tiendra à Rome du 9 au 16 octobre prochain, est mis à la disposition des membres de la Société.

M. le Président dépose sur le bureau le volume des *Mémoires* de 1911. Ces *Mémoires* seront incessamment distribués aux sociétaires admis antérieurement à l'impression de l'ouvrage et ayant, par conséquent, acquitté leur cotisation pour le même millésime.

Nécrologie.

Il est donné avis du décès de M. le lieutenant-colonel Claudin, mort à Vandœuvre le 13 janvier, dans sa 75^e année ; de M. Lucien Beszard, docteur ès lettres, mort à Nancy le 17 janvier, à l'âge de 30 ans ; et de M. le docteur Benech, médecin-inspecteur du cadre de réserve, mort à Maxéville le 29 du même mois, dans sa 64^e année.

Distinctions honorifiques.

MM. Alfred Florentin, vice-président du Conseil général de Meurthe-et-Moselle, Louis Bertrand et André Halays ont été nommés chevaliers de la Légion d'honneur.

MM. François Audiat et Casimir Pèlerin viennent d'être promus officiers de l'Instruction publique ; MM. le docteur Voinot, maire de Haroué, et Watrin, maire de Briey, nommés officiers d'Académie.

M. Édouard Rodolphe a été promu officier du Mérite agricole.

L'Académie de Stanislas a élu comme membres titulaires : MM. Émile Ambroise, Pierre de Lallemand de Mont et Victor Prouvé ; comme associés-correspondants : MM. Paul Adam et Léon Malgras.

Admissions.

La Commune de Homécourt, la Bibliothèque de garnison de Nancy, M^{lle} Eugénie Boyer, M^{me} de Pommery, M^{me} du Pré de Saint-Maur, M^{me} Albert de Pruines, MM. Paul Adam, Louis Bertrand, Albert-Joseph Collignon, le capitaine Léon Daloz, André Hallays, Robert Laurent et le vicomte Eugène de Montureux sont admis comme membres titulaires.

Présentations.

Sont présentés en la même qualité : M^{me} Georges **Beauvais**, 6, rue de Rigny, par MM. Alexandre et Jean de Roche du Teilloy, et Pierre Boyé ; M^{me} Alphonse **Gomien** (Jeanne France), 180, rue Jeanne-d'Arc, par les mêmes ; M^{me} Jean-Baptiste **Gubian**, 3, rue de Rigny, par MM. Alexandre de Roche du Teilloy, Émile Bertier et Pierre Boyé ; M^{me} la comtesse **Molitor**, 40, rue de Monceau, Paris, par MM. Émile Duvernoy, Pierre Boyé et Marcel Maure ; M^{me} Henri **Stainville**, 2 bis, rue de la Craffe, par MM. Alexandre de Roche du Teilloy, Pierre Boyé et Charles Sadoul ; MM. Vincent **Bousse**, à Nomeny, par MM. Pierre Boyé, Georges Demeufve et Edmond des Robert ; Henri **Cournault de Seyturier**, château de Saint-Thiébaud, Méréville, par MM. Edmond des Robert, Gédéon Le Duchat d'Aubigny et André de Chevigny ; Jules **Jacquot**, orfèvre, 16, rue des Dominicains, par MM. Edmond des Robert, Pierre Boyé et Georges Demeufve ; Charles **Jeanpierre**, château du Charmois, Vandœuvre, par MM. Edmond des Robert, Octave Élie et Marcel Maure ; Jean-François *dit* Émile **Marcot**, ancien conseiller municipal, 6, rue Palissot, par MM. Alexandre de Roche du Teilloy, Charles Donders et Pierre Boyé ; l'abbé Paul **Laurent**, curé d'Essey-lès-Nancy, par MM. Edmond des Robert, Marcel Maure et Pierre Boyé ;

Émile **Lemoine**, secrétaire général de la Société centrale d'horticulture, 134 *bis*, rue du Montet, par MM. Alexandre et Jean de Roche du Teilloy, et Pierre Boyé ; A. **Pierrot**, professeur au collège, bibliothécaire de la Ville, 30, rue Jacques-Delille, Saint-Dié, par MM. Pierre Boyé, Émile Duvernoy et Justin Favier ; le docteur Pol **Serrière**, licencié ès sciences, Foug, par MM. Pierre Boyé, Émile Duvernoy et Léon Germain de Maidy.

Ouvrages offerts à la Société.

Inventaire sommaire des archives départementales antérieures à 1790, par Émile DUVERNOY ; *Meurthe-et-Moselle, t. IX, série E supplément, t. III, arrondissement de Nancy, 1^{re} partie*. Nancy, Crépin-Leblond, 1912, in-4 de 615 p.

Le Comité de surveillance révolutionnaire de Toul (1793-1795), par Albert DENIS. Toul, G. Laurent, 1914, in-8 de 160 p.

Le nom latin de sainte Odile, par dom G. DE DARTEIN. Colmar, H. Huffel, 1912, in-8 de 26 p.

La procession de la résurrection fondée par le cardinal de Lorraine en l'église métropolitaine de Reims, 1549-1907, par H. JADART. Reims, L. Michaud, 1908, in-8 de 23 p.

Présentation d'un crâne humain trouvé, avec la squelette, à la base du moustérien de la Quina, par le docteur Henri MARTIN. Le Mans, Monnoyer, 1911, in-8 de 12 p., avec 3 pl.

Association des amis de Saint-Pierre-Bonsecours ; compte-rendu de l'année 1910-1911. Malzéville-Nancy, Thomas, 1911, in-8 de 47 p. (Envoi de M. Émile Badel.)

Procès-verbal de l'incendie de l'abbaye de La Chaise-Dieu en 1574, par Charles JACOTIN DE ROSIÈRES. Le Puy, Régis Marchessou, 1904, in-8 de 35 p., avec 4 pl.

Sigillographie des preuves de la maison de Polignac, par le même. S. l., 1906, in-4 de 14 p., avec fig.

L'église de Chamalières-sur-Loire, par Noël THIOLLIER. Le Puy, Régis Marchessou, 1901, in-8 de 17 p., avec fig. (Ces trois derniers ouvrages envoyés par M. F. Dumont, de Bressoux-lez-Liège.)

Lectures.

M. Edmond DES ROBERT communique une notice intitulée : *Pseudo-sceau d'un prétendu « promoteur de la Cour des Grands Jours de Saint-Mihiel »*. Cette notice est destinée au *Bulletin*.

En l'absence de l'auteur, M. Emile Duvernoy donne lecture d'un travail de M. Paul MARICHAL : *Notes de toponymie lorraine : Gehenneio. — A propos du Rabodeau*. Ces notes paraîtront également dans le *Bulletin*.

M. Edmond des Robert continue la lecture du mémoire de M. Gaston ZELLER : *Le traité de Montmartre (6 février 1662), d'après des documents inédits*.

MÉMOIRES

Note sur un laraire, représentant Minerve, trouvé à Vaudeville.

Ce laraire a été découvert récemment près des ruines d'une villa romaine dite : *A Villers*, au lieu nommé *le Mesé* (1), territoire de Vaudeville (2).

(1) *Mesé* est la forme patoise de *museau*.

(2) Vaudeville, M.-et-M., arrond. Nancy, cant. Haroué.

C'est un buste en bronze, revêtu d'une belle patine verte, représentant Minerve coiffée d'un casque dorien à visière immobile. Il a 0 m. 10 cm. de hauteur.

Le cimier du casque supporte douze plumes, six de chaque côté, et il est terminé antérieurement par une aigrette faite de trois grandes plumes étalées au-dessus du front de la déesse. Les plumes du cimier augmentent de longueur d'arrière en avant. Les côtés du casque sont ornés de quatre points, réunis deux à deux par des lignes en creux se coupant à angle droit.

Les cheveux de la déesse ne sont pas enroulés en belles torsades comme ceux des laraires représentant Minerve non irritée trouvés à Naix (1) et à Autrécourt (2), mais ils se relèvent ébouriffés en avant et sur les côtés de la tête, recouvrant les oreilles et débordant légèrement du casque.

La face de Minerve est allongée, et son aspect est celui d'une femme de quarante ans, en fureur et proférant des injures.

Son front, très bas, est sillonné de nombreux plis transversaux, le plus profond partant obliquement de la racine du nez vers la bosse frontale droite. Les autres plis s'irradient perpendiculairement à la courbe des sourcils et la patte d'oie est fort prononcée.

Les sourcils sont très arqués, surtout le droit, ce qui ouvre considérablement les paupières et donne un aspect hagard à la physionomie. Les yeux, très rapprochés du nez, présentent un léger strabisme convergent.

Le nez est long et assez large. Le pli nasogénien est plus prononcé à droite, où il est double, qu'à gauche.

La lèvre supérieure est épaisse et bestiale ; la lèvre inférieure est plus mince et légèrement inclinée, de sorte

(1) BRETAGNE, *Description d'un lairair antique trouvé à Naix*, dans *M. S. A. L.*, 1883, p. 370.

(2) DE WIDRANGES, *Description des objets antiques en bronze et en acier trouvés dans les ruines d'Autrium*, dans *M. S. A. L.*, 1862, p. 49.



LARAIRE REPRÉSENTANT MINERVE
TROUVÉ A VAUDEVILLE.

que la bouche est ouverte et tordue à droite sous le repli nasogénien, ce qui indique une contraction de tous les muscles du côté droit de la face. Le menton est court et gras ; le cou, épais ; les épaules sont largement découvertes. La poitrine est bombée et la tunique qui l'encadre forme cinq gros plis imitant une sorte de dentelle grossière.

La face postérieure du laraire a été évidée pour être plus facilement soudée à un appui, tel qu'un coin d'autel ou l'angle d'un réchaud à parfums.

L'auteur de notre statuette a voulu représenter une Minerve en courroux, et il a réussi à lui donner une physionomie très expressive. L'aspect terrible donné au laraire, protecteur du foyer, avait pour but d'épouvanter et de chasser les esprits malins et malfaisants.

On avait déjà découvert, il y a longtemps, à Vaudeville, une autre statuette en bronze qui a disparu.

Docteur J. VOINOT.

Inscriptions inédites à Pont-à-Mousson.

(Suite.)

Dans le *Bulletin* d'avril de l'année 1911, nous avons publié diverses *Inscriptions inédites à Pont-à-Mousson*. Depuis, nous avons reconnu que deux de ces inscriptions, celles du couvent des clarisses, avaient déjà été publiées par notre confrère M. Fourier de Bacourt, dans un livre que nous avons le tort d'ignorer (1). Nous tenons à lui

(1) Comte FOURIER DE BACOURT, *Épitaphes et monuments funèbres inédits de la cathédrale et d'autres églises de l'ancien diocèse de*

restituer le mérite d'avoir le premier connu et déchiffré ces deux épitaphes, et aussi à signaler quelques différences entre son texte et le nôtre.

Nous datons (p. 88 du *Bulletin*) de 1690 l'épitaphe de Didier Le Loup ; dans l'ouvrage de M. de Bacourt (p. 89), on lit : 1590. Une différence d'un siècle est chose importante, et qui mérite qu'on s'y arrête. Nous sommes retournés à Pont-à-Mousson, et avons examiné longuement la date de l'original : le second chiffre de ce millésime a une forme équivoque, et qui s'accommode assez bien aux deux lectures ; cependant, il nous semble être plutôt un 6 qu'un 5. De plus, à la troisième ligne, la graphie *dudit*, qui est tout à fait certaine, rend plus probable la fin du xvii^e siècle que la fin du xvi^e, où l'on aurait plutôt écrit *dudict*. Pour tous ces motifs, nous croyons devoir maintenir 1690 jusqu'à plus ample informé.

L'autre inscription est datée de 1536 dans l'ouvrage de M. de Bacourt (p. 74), comme dans le *Bulletin* (p. 89). Le nom que nous avons lu : *Malieh* doit être, avec M. de Bacourt, lu *Maljeh*[an], pour *Manjean*, nom d'une famille notable de Pont-à-Mousson qui possédait une chapelle dans le cimetière des clarisses. A la fin, avant la date, M. de Bacourt a vu : *anno*, et nous : *amen*, version à préférer, comme le montre bien la planche qui accompagne notre article. Il y a encore quelques légères divergences entre les deux éditions : ainsi que nous l'avons expliqué, cette épitaphe est en caractères gothiques, et de plus très endommagée, ce qui en rend le déchiffrement difficile et explique ces différences d'interprétation.

E. DUVERNOY.

Toul. Bar-le-Duc, impr. Contant-Laguerre, in-8 de 161 pages, avec 46 planches hors texte. Ce volume a paru en trois fascicules non datés ; le premier doit être de 1898, ayant été signalé par le *J. S. A. L.* de cette année, p. 419,

La vierge de l'église de Ceintrey.

Nous avons trouvé récemment, dans l'église de Ceintrey (1), une statue de la Vierge, que nous croyons peu connue et qui paraît être celle qu'Étienne Olry signale, dans le *Répertoire archéologique du département de la Meurthe*, de la façon suivante : « Une vierge en pierre sculptée, du x^e siècle, venant de Pulligny (2) ».

La Vierge est représentée debout, portant l'Enfant Jésus sur le bras gauche ; la hanche gauche légèrement saillante et le haut du corps rejeté vers la droite. Elle tenait dans la main droite, légèrement levée et écartée du corps, un objet qui a disparu : probablement une fleur de lis. Elle est vêtue d'une tunique unie, serrée à la taille, un peu haut, par une ceinture étroite dont on n'aperçoit que la boucle. Le haut de la tunique, largement décolletée en rond, forme sur la poitrine une série de petits plis verticaux tuyautés, et la partie inférieure tombe sur les pieds en larges plis obliques, suivant le mouvement du corps ; on n'aperçoit que l'extrémité des manches, courtes et ajustées sur le poignet. Sur cette tunique, la Vierge porte un manteau formé d'un simple lé d'étoffe mince et souple, non taillé ni ajusté, mais posé sur les épaules et drapé de façon assez arbitraire : un pan se relève sur l'avant-bras droit tendu horizontalement et va se perdre sous le bras gauche ; un autre pan, très large, part du côté droit, se drape en avant en un système de plis courbes et retombe, sous le bras gauche, en volutes minces et étagées, assez maniérées. Le visage de la Vierge est encadré par les mèches ondulées de ses cheveux, recouvertes par un petit voile tombant librement sur les côtés à la hauteur du cou et sur lequel est

(1) M.-et-M., arr. Nancy, cant. Haroué.

(2) *M. S. A. L.*, 1866, suppl., p. 417.

posée une couronne à larges fleurons égaux, un peu lourde. Au bord de la robe apparaît l'extrémité des pieds, chaussés de souliers à bouts pointus.



L'Enfant est assis sur le bras gauche de la Vierge, qui le maintient de sa main aux doigts allongés, relevés verticalement. Il est vêtu d'une longue chemise à manches, laissant le cou libre, serrée à la taille par un cordon sur lequel elle se plisse légèrement, et retombant sur les pieds nus en volutes étagées.

La Vierge a la tête légèrement inclinée en avant et regarde l'Enfant en souriant. Les traits du visage sont fins et doux ; le front et les sourcils présentent un modèle simplifié un peu conventionnel, et les yeux, trop petits, donnent à l'expression une nuance de préciosité. L'Enfant a la figure ronde, un peu large, les oreilles trop grandes et trop écartées (1), les cheveux

(1) Ces caractères se retrouvent notamment dans l'Enfant que tient sur le bras la vierge de Han-devant-Pierrepont (Meuse, arr. Montmédy, cant. Spincourt), cependant plus ancienne,

abondants et bouclés : il est moins beau que la Vierge, mais l'expression de son visage est vive et riante. Il appuie sa main droite fermée sur la poitrine de sa mère, et tenait sans doute dans sa main gauche, aujourd'hui brisée, un objet avec lequel il jouait.

Les proportions des figures sont exactement observées, bien que le mouvement et le parti des draperies donne à l'ensemble une largeur exagérée et le fasse paraître un peu lourd. La sculpture est d'une exécution habile et soignée ; les draperies se creusent en plis souples et bien observés ; la différence des étoffes est habilement rendue, plus légère pour le manteau, plus épaisse pour la tunique. Si les mains sont assez frustes, le visage de la Vierge présente par contre une finesse d'exécution que l'on ne rencontre pas toujours dans les ouvrages de sculpture que renferment les églises lorraines.



La statue a une hauteur de un mètre environ ; elle est en

Pierre peinte et dorée. Elle était destinée à être appliquée contre un mur, ou plutôt à être logée dans une niche, car la partie postérieure est aplatie et fruste. Elle est dans un assez bon état de conservation, mais le bras gauche de l'Enfant est brisé et la peinture a été renouvelée d'une façon médiocre.

En l'absence de tout document, nous ne pouvons essayer d'assigner à cette statue une date approximative que par des comparaisons avec quelques œuvres analogues. Elle est certainement postérieure à la vierge de l'église de Maxéville (1), ainsi qu'en témoignent le corsage plissé ajusté sur la poitrine, la recherche du naturel dans la pose, le visage de la Vierge, plus fin et plus près aussi de la nature (2). Elle nous paraît, de même, moins ancienne que la vierge placée sur un autel au fond de l'église de Vézelize, dont le déhanchement très accusé et les draperies en volutes sèches et compliquées présentent les caractères de la fin du xiv^e siècle. Par contre, si nous la comparons à des statues qui offrent nettement les particularités du style du xv^e siècle, comme par exemple la vierge du portail ouest de l'église de Longeville, près de Bar-le-Duc, nous trouvons, dans la vierge de Ceintrey, des marques certaines d'archaïsme, dont les principales sont le parallélisme des plis obliques du bas de la robe, le large pan du manteau ramené en forme de tablier sous le bras gauche, les volutes tombant en cascade sous la main gauche de la Vierge, la longue chemise enveloppant soigneusement le corps de l'Enfant, les souliers à bouts pointus, le petit voile de tête

(1) Publiée par M. Paul DENIS (*B. S. A. L.*, 1906, p. 233), qui la date du milieu du xiv^e siècle.

(2) Comparez également la statue placée dans une niche, sur une maison voisine de l'église, dans le village d'Ormes, à quelques kilomètres de Ceintrey, et la vierge en pierre de l'église de Barisey-au-Plain (M.-et-M., arr. Toul, cant. Colombey).

et la simplicité du costume de la Vierge, dans lequel la peinture seule indiquait les broderies et les ornements. Toutes ces considérations, ainsi que les caractères généraux de l'œuvre, nous permettent de proposer la date de la première moitié du ^{xv}^e siècle. C'est à ce moment, en effet, qu'apparaît en Lorraine, avec un retard que l'on peut évaluer à 25 ou 30 ans, la tendance au réalisme, à l'observation plus serrée de la nature, qui avait fait son apparition à la fin du ^{xiv}^e siècle et au début du ^{xv}^e dans la Bourgogne et l'Ile-de-France. Malgré la lente pénétration de l'esprit nouveau, les sculpteurs — et les sculpteurs lorrains particulièrement — restèrent encore longtemps attachés aux traditions iconographiques du siècle précédent, et ce mélange d'archaïsme et de nouveauté donne à leurs ouvrages une saveur et un charme tout particuliers.

Si nous avons tenu à attirer l'attention de la Société d'archéologie lorraine sur la vierge de Ceintrey, ce n'est pas seulement à cause de son importance pour l'histoire de l'art lorrain, mais aussi pour des raisons d'ordre plus pratique. Cette statue n'est pas exposée dans l'église, et nous avons dû à l'obligeance de M. le curé de Ceintrey de la découvrir dans une sacristie de débarras, parmi les toiles d'araignée et les objets hors d'usage. Elle n'a pas été portée sur l'inventaire dressé en exécution de la loi de séparation ; les habitants du village paraissent en faire fort peu de cas, et rien absolument ne la protège contre les entreprises des marchands d'antiquités. Nous avons eu trop souvent, au cours de nos voyages, la déception de constater ainsi la disparition d'œuvres intéressantes, vendues à des antiquaires et perdues, non seulement pour l'histoire de l'art local, mais encore pour la France : c'est pourquoi nous croyons devoir faire tout notre possible pour contribuer à la sauvegarde des monuments intéres-

sants, particulièrement menacés, qui parviennent à notre connaissance (1).

E. SPÉRY.

Les anciennes cloches de Varennes-en-Argonne.

Avant la Révolution, la petite ville de Varennes-en-Argonne (2), alors chef-lieu administratif du Clermontois (3), possédait deux églises. L'une, dédiée à Notre-Dame, et située dans le *Bourg* ou quartier-bas, sert encore aujourd'hui d'église paroissiale. C'est un assez bel édifice des XII^e-XIV^e siècles, malheureusement défiguré au XVIII^e siècle. Il est précédé d'un clocher en charpente qui porte la date de 1776. Quant à l'autre église, placée sous le vocable de saint Gengoult, elle servait de chapelle de secours aux habitants du *Château* ou quartier-haut de la ville. Elle a été absolument rasée au début de 1793 et remplacée par un modeste beffroi, qu'on appelle officiellement la « tour de l'horloge ». C'est dans ces deux clochers — la tour de l'église paroissiale et le beffroi municipal — que se trouvent les deux anciennes cloches dont nous allons donner la description, après avoir retracé brièvement leur histoire.

.
.
.

Le 13 novembre 1764, les habitants de Varennes, réunis, selon la coutume, devant le porche de Notre-Dame, à

(1) Nous aurions souhaité le classement de cette statue parmi les monuments historiques, mais il n'a pas semblé que son mérite artistique fût suffisant pour justifier cette mesure.

(2) Meuse, arr. Verdun, chef-lieu de canton.

(3) Depuis 1677. On sait que le Clermontois avait été érigé en comté par Louis XIV (décembre 1648) en faveur du Grand Condé, et qu'il comprenait les anciennes prévôtés et seigneuries barroises de Clermont, Dun, Jametz, Stenay, Varennes et des Montignons.

l'issue des vêpres, décidaient de faire fondre quatre cloches nouvelles destinées aux deux églises de la ville (1). L'une des deux cloches de Notre-Dame, datant de 1604, venait en effet de se briser, et, d'autre part, on voulait harmoniser la petite cloche de Saint-Gengoult, fondue en 1679, avec les deux autres cloches de cette église.

Un mois plus tard (16 décembre), toujours à l'issue des vêpres, eut lieu l'adjudication des quatre nouvelles cloches, en présence de plusieurs fondeurs attirés par cette importante affaire. C'étaient les « sieurs Bridier, Bourlon et Guillemain (2) ». Après une assez longue discussion, et après un rabais considérable consenti par Bridier, celui-ci l'emporta sur ses concurrents. Mais il mourut dans la quinzaine et dès le 30 décembre il fallait procéder à une nouvelle adjudication. Finalement, la fonte des cloches de Varennes fut adjugée pour 400 livres à Joseph Simon et à son associé « Joseph-Nicolas Chevresson (3), fondeur ducal à Bourmont de Lorraine ».

Au mois d'avril 1765, Simon et Chevresson établirent leurs fourneaux au « château » de Varennes et, le 26 juin

(1) Les détails qui suivent, sont tous empruntés aux Archives communales de Varennes: Registre des Délibérations municipales, (1764-1765), f^os 21-31 et 46-48.

(2) Il s'agit sans doute de Pierre Guillemain, de Breuvannes (Haute-Marne, arr. Chaumont, cant. Clefmont), qui fonda en 1756 les deux bourdons de la cathédrale de Verdun. Voir notre *Étude sur la cathédrale de Verdun*. Nancy, 1909, in-8, p. 198. V. aussi l'article de M. L. GERMAIN sur *Les Fondeurs de cloches lorrains*, dans les *Mém. Soc. Lettres, Bar-le-Duc*, 1887, p. 95, et le répertoire des *Fondeurs de cloches de la sénéchaussée de Bourmont*, par J. MARCHAL, publié par M. BERTHELÉ (*Revue de l'Art chrétien*, 1893, p. 129).

(3) Ces deux fondeurs avaient déjà signé ensemble en 1758 la cloche de Mairy (Ardennes, arr. Sedan, cant. Mouzon). Voir H. VINCENT, *Inscriptions anciennes de l'arrondissement de Vouziers*, Reims, 1892, in-8, p. 112 et ss. Cet auteur signale encore (pp. 20-21, 32-33, 112) diverses cloches fondues par Guillemain, Chevresson et Simon, dans l'ancien diocèse de Reims, dont faisait alors partie Varennes. Sur Chevresson en particulier, v. l'article déjà cité de M. BERTHELÉ, p. 127.

suivant, ils invitaient les officiers de l'Hôtel de Ville à assister à la pesée des nouvelles cloches (1). On trouva que la plus grosse, destinée à l'église Saint-Gengoult, pesait 2 180 livres. Quant aux trois autres cloches, qui devaient former la nouvelle sonnerie de l'église Notre-Dame, elles pesaient respectivement 1400, 993 et 720 livres.

La bénédiction des quatre cloches fut fixée au 29 juin, en la fête de saint Pierre et de saint Paul. S. A. S. le prince de Condé, seigneur de Varennes, avait accepté d'être parrain de la plus grosse cloche, et il avait délégué, pour le représenter à la cérémonie de bénédiction, son intendant dans le Clermontois, M. de Saint-André. A la sollicitation de ce dernier, la municipalité se décida à offrir un banquet aux parrains et marraines des cloches, ainsi qu'aux principaux officiers du prince de Condé, en résidence à Varennes, avec « autant de convives et cependant autant de décence qu'il sera possible » (2). Nous ne savons si ce repas solennel eut lieu dans la grande salle de l'« Auditoire » du château, ou à l'« Hôtel du Grand-Monarque », destiné à devenir bientôt historique (3).

Des quatre cloches fondues en 1763, une seule subsiste aujourd'hui. C'est la plus grosse, « Louise », la filleule du prince de Condé. Mais, à la Révolution, elle a dû émigrer du clocher de Saint-Gengoult dans celui de Notre-Dame, où elle voisine actuellement avec deux cloches modernes. Elle mesure en ligne verticale 1 m. 15 de hauteur avec les anseaux, et son grand diamètre a 1 m. 21. Au-dessous d'une frise circulaire de palmettes et d'arabesques, se dé-

(1) Préalablement avait eu lieu l'expertise du métal, et le procureur-syndic de Varennes n'avait pas hésité à se rendre à Rarécourt (Meuse, arr. Verdun, cant. Clermont) pour le faire vérifier par un « potier d'étain ».

(2) Registre cité, fol. 47.

(3) En 1791, lors de l'arrestation de Louis XVI à Varennes. Voir V. FOURNEL, *L'Événement de Varennes*. Paris, 1890, in-8, p. 154 et ss.

roule sur six lignes, réunies par des mains indicatrices, l'inscription suivante (1), en belles lettres capitales :

† J'AY ÉTÉ TENUE PAR S. A. S. TRÈS HAUT, TRÈS PUIS-
SANT ET TRÈS EXCELLENT [PRINCE MO]NSEIGNEUR LOUIS-
JOSEPH [DE BOURBON-CONDÉ] (2) | PRINCE DU SANG, PAIR ET
GRAND MAITRE DE FRANCE, COMTE DE CLERMONT, STENAY,
JAMETZ, DUN, VARENNES & ET PAR S. A. S. TRÈS HAUTE,
TRÈS | PUISSANTE ET TRÈS EXCELLENTE PRINCESSE, MADE-
MOISELLE DE CONDÉ (3), NON ENCOR NOMMÉE, L.L. D. A.A.
S.S. REPRÉSENTÉES PAR MESSIRE ALEXANDRE | DUGROU RU-
TANT DE S^t-ANDRÉ (4), CHEVALIER, SEIGNEUR DE CHEPY,
CHEVALIER DE L'ORDRE ROYAL ET MILITAIRE DE S^t-LOUIS,
COMMENDANT ET | INTENDANT POUR S. A. S. MONSEIGNEUR
LE PRINCE DE CONDÉ DANS LE CLERMONTOIS ET DÉPENDAN-
CES, ET PAR DAME MARIE ÉLIZABET RUTANT DE | CHEPY (5),
SON ÉPOUSE, PARRAIN ET MARRAINE, ET J'AY ESTÉ NOMMÉE
LOUISE.

Vers le bord inférieur de la cloche on lit :

JOSEPH SIMON ET JOSEPH-NICOLAS CHEVRESSON M'ONT FAIT
EN AVRIL 1763 (pour 1765).

(1) Les passages rétablis entre crochets ont été enlevés au burin pendant la Révolution.

(2) Né le 9 août 1736, émigré en 1789, chef de l'armée des Princes en 1792, meurt le 13 mai 1818.

(3) Louise-Adélaïde de Bourbon, fille du précédent, née le 5 octobre 1757, abbesse de Remiremont en 1786, carmélite puis bénédictine du Saint-Sacrement, meurt à Paris le 10 mars 1824.

(4) Ancien capitaine de grenadiers au régiment de Bourbon, succède vers 1758 comme intendant du Clermontois à son oncle, J.-B. Dugrou, seigneur de Grandville. Il avait épousé avant cette date Marie-Élisabeth de Rutant, citée plus haut ; il meurt à Varennes le 6 février 1782. (État civil de Varennes.)

(5) La famille de Rutant, originaire de Saint-Mihiel (voir DUMONT, *Nobiliaire de Saint-Mihiel*. Nancy, 1864, in-8, t. I, p. 176 et ss.) possédait la seigneurie de Cheppy (Meuse, arr. Verdun, cant. Varennes) dès la fin du xvii^e siècle. Signalons Philippe de Rutant en 1698, Robert de Rutant en 1749. Marie-Élisabeth de Rutant mourra à Varennes le 24 mars 1786.

En outre de ces inscriptions, la cloche est ornée d'un grand crucifix et de quatre écussons de forme ovale. Sur le plus grand, qui a été martelé pendant la Révolution, on peut encore reconnaître les trois fleurs de lis et le bâton péri de la Maison de Bourbon-Condé. Des trois autres écussons, qui sont placés sur une même ligne au-dessous du premier, l'un porte les armoiries de la ville de Varennes (1).

Quant aux deux derniers, placés dans un même cartouche oblong et surmontés d'une couronne de comte, ils présentent les armes de M. de Saint-André et de sa noble épouse (2).

A noter que cette cloche aux flancs fleurdelisés et armoriés, par surcroît filleule d'un Bourbon, devait annoncer, dans la nuit tragique du 21 juin 1791, l'arrestation du roi Louis XVI à Varennes, et sonner le glas de la Monarchie (3).

..

La grosse cloche, qui occupe actuellement le beffroi de la Tour de l'horloge, est l'héritière directe, non pas de l'ancien carillon de Saint-Gengoult, mais de la sonnerie de Notre-Dame, reconstituée, comme on l'a vu plus haut, en 1765. En effet, le 8 février 1793, le conseil général

(1) *Coupé d'azur, à trois fleurs de lis d'or, au bâton péri de gueules, en bande; et d'argent à la croix de Lorraine, entre deux barbeaux adossés d'or.* (C. LAPAIX, *Armorial des villes, bourgs et villages de la Lorraine...* 2^e éd., Nancy, 1871, in-8, p. 259.) Cet auteur ne mentionne pour Varennes que la première partie de l'écu (armes de Condé) et omet la seconde. Celle-ci rappelle que, jusqu'en 1618, Varennes fut le chef-lieu d'une prévôté barroise et lorraine.

(2) *D'argent à la fasce d'azur, chargée d'une croix pattée, accompagnée en chef de deux étoiles d'or et en pointe d'un croissant d'argent.* — *D'argent à trois pals alaisés et aiguisés par le bas, de sable.* Ces armes ne se trouvent pas dans le *Nobiliaire de Lorraine*, par dom PELLETIER, p. 723, ss., article : Rutant.

(3) Le roi fut précisément arrêté sous la voûte que formait l'église Saint-Gengoult, où était alors placée notre cloche.

de la commune de Varennes décida d'employer les deux plus grosses cloches de l'église de Bourg à faire une « cloche du tocsin » (1). Celle-ci devait être placée dans la nouvelle tour de l'horloge, qui s'élevait alors sur l'emplacement de l'église du Château, récemment démolie. Le fondeur choisi par la municipalité était Claude Farnier, alors établi à Romagne-sous-Montfaucon (2), et qui, après avoir travaillé pour les églises sous l'Ancien Régime, s'était fait depuis la Révolution le fournisseur des beffrois municipaux (3).

Le 31 août 1793, Claude Farnier s'engagea à « faire et parfaire la [nouvelle] cloche au poids d'environ deux mille quatre cents livres, suivant toutes les règles de l'art, à dire d'expert... », le tout pour la « somme de cinq cents livres, qui lui seront payées aussitôt la réception ».

Du 15 au 20 septembre suivant, le fondeur devait « commencer les moules et cheminées de la dite cloche, faire à ses frais les excavations nécessaires pour les placer, les fourneaux et conduits en bois nécessaires pour la fonte ». Mais c'est seulement au mois d'octobre que la cloche fut terminée, et qu'elle fut hissée, probablement sans cérémonie, dans le nouveau beffroi. Elle y est encore aujourd'hui.

Haute de 1 m. 16, non compris les anseaux, large de 4 m. 35 au grand diamètre, cette cloche doit peser les 2400 livres prévues au devis primitif. Sa décoration, très sobre, consiste en un cordon d'arabesques vers le haut et en un faisceau de piques, surmonté du bonnet phrygien, vers le bord inférieur ; le tout encadrant l'inscription suivante en lettres capitales, établie sur deux lignes :

LIBERTÉ. ÉGALITÉ. JE SUIS LE RÉVEIL DES BONS FRANÇAIS
POUR LA DEFFENCE DE LA LIBERTÉ ET L'ÉGALITÉ. LE 6 DE LA

(1) Les détails qui suivent, sont empruntés aux Archives de Varennes, reg. des Délibér. manic., février-août 1793.

(2) Meuse, arr. Montmédy, cant. Montfaucon.

(3) Sur les travaux de ce fondeur meusien dans l'arrond. de Vouziers, voir H. VINCENT, *op. cit.*, p. 389.

PREMIÈRE DÉCADE DU SECON MOIS DE L'AN SECON (1) | DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE, UNE, INDIVISIBLE.

Des six cloches que possédaient avant la Révolution les deux églises de Varennes, trois sont donc restées, au moins équivalement, dans cette ville. Quant aux trois autres cloches, elles furent transportées le 22 pluviôse an II (8 février 1794) à la fonderie de Metz (2). Elles y avaient été précédées, le 27 janvier 1792, par les cloches des anciennes maisons religieuses de Varennes, à savoir deux cloches enlevées au couvent des Cordeliers et deux petites cloches provenant du monastère des Annonciades (3). La plus grosse cloche de ces religieuses avait été donnée par échange à la municipalité du Neufour (4). Nous ignorons si elle existe encore dans ce village.

CH. AIMOND.

CHRONIQUE

Versement de membre perpétuel.

A versé la somme de 200 francs dans les conditions indiquées à la délibération du 8 avril 1891, et est, en conséquence, devenu membre perpétuel de la Société d'archéologie lorraine :

M. Robert PARISOT, professeur à la Faculté des lettres, membre de l'Académie de Stanislas, 15, rue Sigisbert-Adam, à Nancy.

(1) C'est-à-dire le 6 brumaire (27 octobre) 1793. Cette inscription campanaire, aussi bien que la précédente, a été déjà publiée, mais d'une manière assez imparfaite, dans l'*Ami des Foyers* (Bulletin paroissial de Varennes), n° de février 1906. M. H. VINCENT (*op. cit.*, p. 447) signale dans l'arrond. de Vouziers une cloche à inscription patriotique, datant comme celle de Varennes de l'an II.

(2) Archives départ. de la Meuse, série Q. Mobilier des églises (non coté).

(3) *Ibid.*

(4) Meuse, arr. Verdun, cant. Clermont.

Publication des textes.

A deux reprises, en 1908, p. 81, et en 1911, p. 7, le *Bulletin* a fourni aux membres de notre Société quelques indications pratiques sur la manière de rédiger leurs travaux et de les préparer pour l'impression. La première de ces notes signalait en deux mots l'utilité de mettre des accents dans les textes anciens pour les rendre intelligibles. Nous trouvons de plus grandes précisions sur ce point assez délicat dans une instruction due à un savant de haute valeur et de grande autorité, M. Paul Meyer, directeur de l'École des chartes et membre de l'Institut. Rédigée pour la Société des anciens textes français, cette instruction a paru dans le *Bulletin* de cette Société, 1909, p. 64-79, et dans la *Bibliothèque de l'École des chartes*, 1910, p. 224-233. Elle donne des renseignements très variés et très précis sur les différentes parties de l'art difficile d'éditer les textes du moyen âge, et ceux de nos confrères que cette tâche d'éditeur n'effraie pas feront bien de la lire dans son entier : quoique composée surtout en vue de la publication des textes littéraires, elle est tout aussi bien applicable à l'édition des chartes et autres documents d'archives. Nous en extrayons seulement une partie de ce qui touche aux accents et au tréma :

« L'introduction d'accents dans des textes qui en sont dépourvus est sans inconvénient, pourvu qu'ils ne soient pas placés à contresens, puisque le lecteur, sachant bien que ces signes typographiques n'existent pas dans les manuscrits, peut en faire abstraction. En revanche, l'usage des accents a certains avantages, de même que la distinction de l'*i* et du *j*, de l'*u* et du *v* et autres artifices typographiques. Il facilite la lecture et empêche de confondre *livre* et *livré*, *jure* (et *ivre*) et *juré*. Nous transportons légitimement à l'ancien français un usage qui ne s'est établi chez nous que du *xvi^e* au *xvii^e* siècle... Nous introduisons donc les accents dans les vieux textes français pour la commodité des nombreux lecteurs qui, sans avoir poussé bien loin l'étude de notre vieille langue, veulent cependant prendre une connaissance directe de nos anciens auteurs. Et, comme le but qu'on se propose est simplement d'ordre pratique, on ne pré-

tendra pas régler l'emploi des accents conformément aux règles d'une rigoureuse logique. Logiquement, il y aurait lieu d'appliquer nos deux accents à toute voyelle ayant deux sons. On placerait l'accent grave sur l'o ouvert, et l'accent aigu sur l'o fermé. L'accent circonflexe, qui est originairement un signe d'abréviation, doit être rejeté. Il n'existe dans notre ancienne langue aucun cas où son emploi soit légitime. En fait, nous n'employons nos accents que pour distinguer l'e ouvert de l'e fermé. C'est notre usage depuis Corneille. Nous transportons cet usage à l'ancien français, parce qu'il en résulte une certaine commodité pour le lecteur...

« L'emploi du tréma est, en français actuel, comme celui des accents, fort irrégulier. On le fait servir à des fins diverses (ainsi dans *haïr* et dans *aïeul*). Appliqué à l'ancien français, ce signe doit être réservé aux cas où l'on veut indiquer que deux voyelles juxtaposées ne forment pas une diphtongue, mais se prononcent séparément (*eür*, *seür*, *Noël*, *praël*, *siënce*). Les éditeurs ne sont pas d'accord sur la place qu'il convient d'assigner au tréma : les uns le placent sur la première voyelle, les autres sur la seconde ; certaines lettres attirent le tréma de préférence à d'autres, sans qu'on sache bien pourquoi, notamment l'i. Cela est assez peu important, pourvu qu'un des deux systèmes étant adopté, on s'y tienne. Autre difficulté. Ici, comme pour l'emploi des accents, nous sommes dirigés plutôt par nos habitudes modernes que par la pure logique. Actuellement on écrit *muer* sans tréma, parce qu'il n'y a pas de doute sur la prononciation, l'ancienne diphtongue *ue* n'existant plus (cependant *accueil*, *recueil*) ; mais en ancien français la graphie de *muer* (lat. *mutare*) et celle de *muer* (*morior*) sont semblables, bien que le premier ait deux syllabes, tandis que le second n'en a qu'une, d'où il suit que le tréma établirait ici une distinction nécessaire. »

Congrès.

Au Congrès des Sociétés savantes qui vient d'avoir lieu à la Sorbonne du 9 au 13 avril, ont été lus les mémoires que voici, relatifs à notre région : E. RICHARD, *La commune de Bussang (Vosges) sous le Consulat et l'Empire*. — J. BEAUPRÉ : *Sur un fer à cheval de l'époque halstattienne*. — HAILLANT, *Différence entre le patois d'Uriménil (Vosges) et celui de Renauvoid, commune voisine*. — De plus, notre confrère M. le commandant Demiau a lu un travail sur *Les Volontaires et le recrutement dans l'Yonne pendant la Révolution (1791-1796)*.

La 79^e session du Congrès archéologique de France, dirigé par la Société française d'archéologie, s'ouvrira cette année à Angoulême, le lundi 17 juin.

BIBLIOGRAPHIE

— Le tome IX de l'*Inventaire sommaire des Archives de Meurthe-et-Moselle* qui vient de paraître (Nancy, Crépin-Leblond, 1912, in-4 à 2 col. de 615 p.), est consacré comme les deux précédents à la série E Supplément, c'est-à-dire à l'analyse des documents antérieurs à 1790 conservés dans les mairies. Cet inventaire se publie par cantons et par arrondissements, et un volume avait suffi pour chacun des arrondissements de Briey (t. VII) et de Lunéville (t. VIII). Avec l'arrondissement de Nancy, où les documents sont plus nombreux, il en faudra davantage : le présent volume fait connaître les archives communales des cinq cantons d'Haroué, Nancy Est, Nord, Ouest et Sud. Le dixième volume, dont la rédaction est commencée, donnera le reste de l'arrondissement, c'est-à-dire les cantons de Nomeny, Pont-à-Mousson, Saint-Nicolas et Vézelize. La ville même de

Nancy reste en dehors de cette collection, ses riches archives ayant, comme on le sait, été cataloguées par H. Lepage, en 4 vol. in-8 publiés en 1865. — Avis aux bibliophiles : 10 exemplaires de ce t. IX sont tirés sur papier vergé à grandes marges.

— Notre confrère M. Hippolyte Roy est l'auteur d'un volume de vers, *Les Enluminures*, Paris, Léon Vanier, 1910, in-12 de 252 p., dont l'inspiration est souvent historique et parfois d'histoire lorraine. Signalons, par exemple, aux p. 61-82, les pièces sur Jeanne d'Arc, Charles le Téméraire, Toul, Nancy, Saint-Nicolas-de-Port, Pont-à-Mousson, Metz.

— Dans la revue *Feuilles d'histoire du XVII^e au XX^e siècle*, n^o du 1^{er} mars 1912, p. 227-230, sont quelques documents sur les exactions commises par le général Loison au Tyrol en 1806 et dans la Poméranie en 1807. Le général Loison (Louis-Henri) est né à Damvillers le 16 mai 1771. Dans *Le Pays lorrain* de 1907, M. Alfred PIERROT a écrit sa biographie et rappelé surtout comment il se faisait la main, dès 1793, en pillant et en brûlant la célèbre abbaye d'Orval. Ce n'est pas là un de ces soldats dont la Lorraine puisse être fière.

— La Faculté des lettres de Nancy vient de faire paraître, par les soins de notre confrère M. Robert Parisot, deux répertoires fort utiles : la seconde année (1910-1911) de cette *Bibliographie lorraine*, Nancy, Berger-Levrault, 1911, in-8 de 155 p., dont le *Bulletin* de l'an dernier a déjà expliqué, p. 43, le plan et le contenu ; — les *Tables alphabétiques et méthodiques des Annales de l'Est, 1897-1904, et des Annales de l'Est et du Nord, 1905-1909*, Nancy, Berger-Levrault, 1911, in-8 de 75 p. On se souvient qu'une table générale des dix premières années des *Annales de l'Est* avait paru à la fin du volume de 1896. Maintenant, ce périodique si intéressant pour l'histoire de la Lorraine est complètement répertorié, et les recherches y sont des plus aisées.

Pour la Commission de rédaction, le Président : PIERRE BOYÉ.

L'imprimeur-gérant : A. CRÉPIN-LEBLOND, 21, rue Saint-Dizier, Nancy.

Bulletin mensuel

DE LA

SOCIÉTÉ D'ARCHÉOLOGIE LORRAINE

ET DU

MUSÉE HISTORIQUE LORRAIN

12^e ANNÉE. — NUMÉRO 4. — AVRIL 1912.

Procès-verbal de la séance du vendredi 8 mars 1912.

Présidence de M. Pierre Boyé, président.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Communications.

MM. les Présidents des Bibliothèques de garnison de Lunéville et de Nancy ont adressé des lettres de remerciements à l'occasion de l'admission de ces Bibliothèques comme membres titulaires de la Société. M^{me} de Pommery, MM. Albert-Joseph Collignon, Robert Laurent et Louis Thiriot, nouvellement admis, ont également fait parvenir leurs remerciements.

En raison des vacances de Pâques, la prochaine séance est reportée au vendredi 19 avril.

Nécrologie.

Il est donné avis du décès de M. le général Langlois, de l'Académie française, sénateur de Meurthe-et-Moselle, mort à Paris le 12 février dernier.

Distinctions honorifiques.

M. Charles Sadoul a été promu officier de l'Instruction publique ; MM. Henri Honnorat et Hippolyte Roy ont été nommés officiers d'Académie.

Admissions.

M^{me} Georges Beauvais, M^{me} Alphonse Gomien, M^{me} Jean-Baptiste Gubian, M^{me} la comtesse Molitor et M^{me} Henri Stainville ; MM. Vincent Bousse, Henri Cournault de Seyturier, Jules Jacquot, Charles Jeanpierre, Jean-François *dit* Émile Marcot, l'abbé Paul Laurent, Émile Lemoine, A. Pierrot et le docteur Pol Serrière sont admis comme membres titulaires.

Présentations.

Sont présentés en la même qualité : MM. Jean **Benech**, étudiant en médecine, 7, rue de Nancy, Maxéville, par MM. Pierre Boyé, Justin Favier et Léon Germain de Maidy ; André **de Failly**, étudiant à la Faculté des sciences, 16, cours Léopold, par MM. Lucien Hubert, Émile Duvernoy et Auguste Guyot.

Ouvrages offerts à la Société.

Lucien Beszard, notice nécrologique, par Robert TRIGER. Mamers, Fleury, et Le Mans, A. de Saint-Denis, 1912, in-8 de 7 p.

Lucien Beszard, notice nécrologique, par Ambroise LEDRU. Laval, A. Goupil, 1912, in-8 de 7 p.

Un livre de raison de la maison d'Erne court, 1536-1659. Montbrison, E. Brassart, 1912, in-4 de 25 p. Tirage à 50 exemplaires numérotés. (Envoi du comte de Nettancourt-Vaubécourt.)

Lectures.

M. Pierre Boyé donne lecture d'une étude de M. Alcide MAROT sur *Les Cahiers du Tiers dans le bailliage de Bourmont en 1789*. La Société en vote l'impression dans ses *Mémoires* et nomme pour former la Commission de revision : MM. Marcel Maure, Charles Étienne et Henri Bernard.

M. Georges GOURY présente *Un instrument naviforme en calcaire du rauracien, trouvé dans la Meuse*. Cet instrument sera publié, avec une notice, dans le *Bulletin*.

M. Pierre Boyé termine la lecture du travail de M. Gaston ZELLER : *Le traité de Montmartre (6 février 1662), d'après des documents inédits*. L'impression de ce travail dans les *Mémoires* est décidée. La Commission de revision sera composée de MM. Robert Parisot, le commandant Henri Demiau et Edmond des Robert.

Le commandant DEMIAU communique les conclusions de son étude sur *Le recrutement dans la Moselle (1791-1796)*. La Société vote également l'impression de cette étude dans ses *Mémoires* et désigne pour former la Commission de revision : MM. Alexandre de Roche du Teilloy, Émile Duvernoy et Lucien Hubert.

MÉMOIRES

Notes de toponymie lorraine. — A propos du Rabodeau.

Le nom de Rabodeau désigne, on le sait, le petit affluent de la Meurthe qui passe à Senones et à Moyenmoutier. La plus ancienne mention que nous en ayons rencontrée paraît dans un diplôme donné en 948 par l'empereur Otton I^{er} en faveur de l'abbaye de Senones : *Monasterium in sylva Vosago vocata, in loco Senonico dicto, prope fluvio Rabadoni* (1). Entre ce dernier mot et le vocable adopté de nos jours, la ressemblance est remarquable assurément ; mais un philologue éprouvera quelque surprise à comparer les deux terminaisons, ainsi qu'à constater la persistance d'un *b* et d'un *d* qui sont placés l'un et l'autre entre deux voyelles.

Pour expliquer pareille anomalie, on passera utilement en revue les appellations qui ont servi, dans le cours des temps, à désigner le ruisseau dont il s'agit. Celle qu'on a vue dans le diplôme de 948 se retrouve dans plusieurs textes, dont le dernier en date est une bulle d'Innocent II, donnée à Cluny le 11 février 1132, et portant confirmation des biens de l'église de Toul : *Abbatiam Mediani Monasterii sitam in comitatu Calmontensi in Vosago, super fluvium Rabadonem* (2). Mentionnons, sans y attacher plus d'importance qu'il ne convient, les variantes *Rapido* et *Rabasonem*. La première a été imaginée, dans un dessein que l'on devine, par l'auteur de la *Prima sancti Hildulfi vita*, qui écrivait au x^e siècle : *Fluviolus quidam ob vali-*

(1) *Monum. Germ., Dipl.*, t. I, p. 186, n° 103.

(2) *Défense de l'antiquité de la ville.... de Toul* (Toul, 1727, in-4), pièces justif., p. 14.

dum cursum Rapido nomine (1). Quant à *Rabasonem*, on voit cette forme dans une bulle de 1051 qu'a publiée Benoît Picart (2) ; mais un autre texte de la même pièce est donné dans la *Défense de l'antiquité de la ville.... de Toul* (3), et porte *Rabadonem*.

En 1284, l'antique *Rabado* est tout simplement le ruisseau de Moussey : *l'awe que cort par Muscey*, porte une charte de Senones transcrite au cartulaire de cette abbaye que possède la Bibliothèque nationale (4) ; une autre pièce du même recueil, non datée, mais qu'on a cru pouvoir rapporter à l'année 1328 (5), mentionne *l'awe qui vient de Senonnes* (6).

Dans les *Sainctes antiquitez de la Vosge* (7), édition de 1633, Ruyr parle d'« un ample ruisseau qui pour estre rapide en son cours fut nommé Rapin » : on reconnaît là une réminiscence évidente de la *Vita prima*. Une vingtaine d'années plus tard, le géographe Nicolas Sanson, peut-être documenté plus ou moins directement par Ruyr, grave le nom de « Rapin » sur la carte des *archidiaconé de Port et prévosté de Saint-Diey* qu'il publie en 1636 ; mais dès 1661, s'étant, semble-t-il, ravisé, il substitue à ce nom celui de « Senone » sur une carte de *la Lorraine*. Durival imprime « Rapodon ou Rapodo » en 1753 (8), « Rappido ou Rapide » en 1779 (9). L'édition, donnée en 1759, du Dictionnaire de Moréri (10), place Moyenmoutier sur « la rivière de Rahodeau ». Sur la carte de Cassini, nous lisons « Rabodot ». Et, dans l'Histoire de l'abbaye

(1) *Acta sanctorum*, juillet, t. III, p. 122.

(2) *Hist. de Toul*, preuves, p. 427.

(3) Pièces justif., p. 12-14.

(4) Bibl. nat., ms. lat. 9203, fol. 447.

(5) *Bull. de la Soc. philom. vosg.*, t. IV (1878-1879), p. 134-135.

(6) Bibl. nat., nouv. acquis. lat., ms. 9203, fol. 218 v°.

(7) P. 145.

(8) *Mémoire sur la Lorraine et le Barrois*, p. 21.

(9) *Description de la Lorraine et du Barrois*, t. III.

(10) T. VII, p. 593.

de Senones, qui n'a été publiée que de nos jours, dom Calmet avait écrit que ce monastère « est situé dans les montagnes de Vosge, sur la petite rivière de Rabodo, en latin *Rapida aqua* » (1).

Résumons cet exposé. Le nom, vraisemblablement fort ancien, qui désignait en 948 le cours d'eau sur lequel est bâti Senones, est demeuré en usage jusqu'au xii^e siècle. Au xiii^e, il tombe en désuétude, et quand on veut désigner ce cours d'eau, l'on se contente de rappeler qu'il arrose telle ou telle localité. Au xvii^e siècle et au xviii^e, les érudits imaginent, se flattant de les faire adopter, diverses appellations plus ou moins adroitement calquées sur les anciens textes (2); peut-être faut-il voir, dans celle qui a prévalu, un nominatif latin dont l'*o* final a été, par le populaire, transformé en la désinence française *eau*.

« Rabodeau » est, dans son ensemble, ce que les philologues appellent un mot « savant » : il ne ressemble guère à ce que pourrait donner, conformément aux lois de la phonétique romane, un des cas obliques du latin *Rabado*, par exemple son accusatif *Rabadonem*. Un *b* placé entre deux voyelles devient *v*. Une dentale en pareille situation disparaît. La seconde syllabe de *Rabadonem*, suivie de celle qui a l'accent tonique, et précédée d'une syllabe à demi accentuée, a tendance à disparaître aussi ; mais une stabilité provisoire lui est assurée par l'*a* qu'elle comprend, lequel devient un *e* muet. *Rabadonem* devait donc donner quelque chose comme *Raveon*, dont les trois syllabes pouvaient se réduire à deux : *Ravon*.

Or *Ravon* est la forme sous laquelle ont été désignées, jusqu'à une époque peu éloignée de la nôtre, les cinq localités de la région vosgienne dont le nom s'écrit aujourd'hui « Raon ».

(1) *Documents rares et inédits de l'histoire des Vosges*, t. V, p. 10.

(2) De nos jours l'auteur du *Dictionnaire topographique... de la Moselle* n'a-t-il pas procédé de même en désignant par le nom de « Gorzia » le ruisseau qui arrose Gorze ?

L'une de ces localités, la Petite-Raon (4), est située sur le Rabodeau ; on n'hésitera donc pas à la ranger parmi celles qui, comme la ville de Mayenne, le bourg de Gironde (2) et le village de Meuse (3), pour nous en tenir aux exemples les plus notables, ont reçu chacune le nom même du cours d'eau sur lequel elle est située (4).

Nous n'avons pas les moyens de prendre pareil parti au sujet de Raon-aux-Bois (5), car nous ignorons comment s'appelait au moyen âge la Niche, ruisseau qui arrose ce village.

Mais nous croyons que dans Raon-sur-Plaine (6), Raon-lès-Leau (7) et Raon-l'Étape il faut reconnaître, comme dans la Petite-Raon, d'anciens *Rabado*. L'homonymie de ces trois Raon est incontestable. Le vocable *Rawon* désigne Raon-sur-Plaine en 1328 (8), Raon-l'Étape en 1367 (9) et, sous la forme *Rawons*, Raon-lès-Leau en 1314 (10). Pour

(1) Vosges, arr. Saint-Dié, cant. Senones. — Peut-être convient-il de signaler ici le nom de Ravine, porté par un affluent de droite du Rabodeau, et par le hameau, compris dans le territoire de Moyemoutier, qui s'élève au confluent des deux cours d'eau. Ce nom représente, à notre avis, un primitif *Rabadina*, diminutif à rapprocher du nom de Madine, qui désigne un des affluents du Ru de Mâd.

(2) Gironde, arr. et cant. La Réole. — On sait que « Gironde » et « Garonne » ont pour origine commune le nom rendu en latin par *Garumna* ; on n'a donc pas lieu de s'arrêter au fait qu'officiellement Gironde est « encore » sur la Garonne.

(3) Haute-Marne, arr. Langres, cant. Montigny-le-Roi.

(4) Un cas qu'il est intéressant de rappeler ici, car il se présente plusieurs fois dans l'est de la France, est celui où, la localité ayant conservé un nom qui représente l'appellation originelle du cours d'eau, celui-ci est aujourd'hui désigné par un diminutif de cette appellation. Aux exemples, que nous avons cités ailleurs (*Mettensia*, t. III, p. 28, note 2), de l'Amezule, de l'Ezrule et de l'Ornelle, on peut ajouter ceux du Cusancin, qui naît à Cusance (Doubs, arr. et cant. Baume-les-Dames), de la Frezelle, qui arrose Fruze (Vosges, arr. Neufchâteau, cant. Coussey), et de la Saônelle, qui passe à Sionne (même canton).

(5) Vosges, arr. et cant. Remiremont.

(6) Vosges, arr. Saint-Dié, cant. Raon-l'Étape.

(7) M.-et-M., arr. Lunéville, cant. Badonviller.

(8) Bibl. nat., ms. lat. 9203, fol. 217 v°.

(9) Arch. M.-et-M., B. 904, n° 48.

(10) LEPAGE, *Dict. topogr. de la Meurthe*, p. 115.

Raon-l'Étape, en particulier, on a d'autres formes anciennes, dont plusieurs sont intéressantes à signaler ici. C'est dès 1243 qu'on rencontre le *Ravon* (1) qui, comme nous l'avons dit, s'est fort longtemps conservé (2). La valeur du *v* qu'on observe dans ce mot est suffisamment attestée par les formes allemandes *Rafon* et *Rafen* (3) que présentent des chartes de 1396 ; de ce *v* le *w* qui paraît ailleurs n'est qu'une altération, prélude de la chute complète du *v*, aujourd'hui consacrée, et qui s'annonçait dès 1458 (4). La forme *Raheon*, qu'on rencontre en 1510 (5), fait constater une survivance du trisyllabisme qui caractérise le vocable *Raveon*, tout à l'heure supposé par nous.

Raon-sur-Plaine, dont Raon-lès-Leau est comme un faubourg, est à quelque vingt-trois kilomètres de Raon-l'Étape, mais sur le même cours d'eau : cette dernière circonstance est, nous n'en doutons pas, la raison d'être de leur homonymie.

Pareil fait se présente ailleurs. Le village de Mortagne (6), dans le département des Vosges, et le hameau de Mortagne (7), en Meurthe-et-Moselle, doivent leur nom à la rivière qui les arrose tous deux. Le nom du village d'Aroffe (8) procède de celui que portait jadis le ruisseau que nous appelons le Vicherey : *Visqueriacum... super fluviolo quæ dicitur Urofia* (9), lit-on dans un diplôme de 883. Ce ruisseau se perd sous terre à Gémonville (10), et

(1) *Doc. Vosg.*, t. VIII, p. 14.

(2) Raon-l'Étape et Raon-aux-Bois sont encore appelés *Ravon*, le premier en 1713 (*Arch. Vosges*, G. 332), le second en 1753 (*ibid.*, G. 1115).

(3) ALBRECHT, *Rappoltsteinisches Urkundenbuch*, t. II, p. 406 et 427.

(4) *Arch. M.-et-M.*, B. 902, n° 42.

(5) *M. S. A. L.*, 1888, p. 17.

(6) Vosges, arr. Saint-Dié, cant. Brouvelieures.

(7) M.-et-M., arr. Lunéville, cant. Gerbéviller, comm. Mont.

(8) Vosges, arr. Neufchâteau, cant. Châtenois.

(9) P. BENOIT, *Hist. de ...Toul*, pr., p. 4.

(10) M.-et-M., arr. Toul, cant. Colombey.

on croit le reconnaître dans le ruisseau des Bouvades, qui joint la Moselle près de Chaudeney (1); mais en temps de crue le trop plein du gouffre de Gémonville s'en va rejoindre le lit du ruisseau de Gibeauveix, qui se jette dans la Meuse à Rigny-Saint-Martin (2). Or, ce dernier ruisseau, que les *Gesta episcoporum tullensium* appellent *Arufla* (3) — appellation qui ne diffère guère d'*Urofla* — passe à *Uruffe* (4), qu'il est impossible de ne pas considérer comme un homonyme d'Aroffe.

En émettant l'hypothèse que Raon-sur-Plaine et Raon-l'Étape doivent leur nom au cours d'eau sur lequel ils sont situés, nous donnons à entendre que celui-ci s'appelait jadis *Rabado*. On nous objectera que ce ruisseau est dénommé la Plaine, et qu'il serait surprenant que, coulant parallèlement au Rabodeau, à une distance qui n'est guère, en moyenne, que de cinq kilomètres, il ait été jadis désigné par le même nom.

Ces deux objections ne sont pas sans réponse.

C'est sur la carte de Lorraine, publiée en 1661 par Sanson, qu'on voit pour la première fois le nom de Plaine appliqué au cours d'eau dont il s'agit : il y a là, pensons-nous, l'effet d'une méprise en ce qui concerne le sens du déterminatif « sur-Plaine ». Dans le texte qui nous a fourni mention de *l'eawe qui vient de Senonnes*, il est aussi question de *l'eawe qui court par le vau de Rawon sur Pleine* (5) : périphrase dont on aurait peine à s'expliquer l'emploi s'il était vrai que *Pleine* désignât précisément cette *eawe*.

Que faut-il donc entendre par ce vocable ? Nous dou-

(1) M.-et-M., cant. Toul-Sud.

(2) Meuse, arr. Commercy, cant. Vaucouleurs.

(3) *Mon. Germ.*, SS., t. VIII, p. 635. Ce texte, entre autres localités situées *super fluvium Aruflam*, mentionne *Vennam*, qui ne peut être que Vannes-le-Châtel (M.-et-M., arr. Toul, cant. Colombey).

(4) M.-et-M., arr. Toul, cant. Colombey.

(5) Bibl. nat., ms. lat. 9203, fol. 217 v°.

tons fort qu'il s'agisse du village de Plaine (1), situé à une douzaine de kilomètres de là, à une altitude supérieure à celle de Raon-sur-Plaine (2), et d'ailleurs de l'autre côté de la chaîne vosgienne. Et nous inclinons à reconnaître dans « Plaine » l'ancien nom d'une partie du massif du Donon : n'est-ce pas ce massif que désigne, dans le traité conclu en novembre 1261, entre Baudouin, abbé de Senones, et Henri, comte de Salm, l'expression *montanes de Fraide Plenne et de Forramont* (3) ? Ce dernier nom, qu'on trouve aussi sous la forme *Farramont*, s'applique à Framont, qui se trouve du côté opposé à celui de Raon-sur-Plaine.

Il n'y a rien à tirer, disons-le en passant, du nom de Celles-sur-Plaine : le déterminatif qui constitue la dernière partie de ce nom est d'usage tout moderne ; adopté par l'administration des postes dès 1859, il n'est employé, dans le libellé des actes de l'état civil de la commune, que depuis 1895.

Doit-on, en raison de la proximité de la Plaine et du Rabodeau, hésiter à croire que jadis ces deux cours d'eau aient porté le même nom ? En faveur du sentiment contraire nous alléguerons l'exemple du Grand-Morin et du Petit-Morin, affluents de la Marne, qui coulent de l'est à l'ouest, à une dizaine de kilomètres l'un de l'autre, et dont on n'a songé que de nos jours à différencier les appellations au moyen des adjectifs « grand » et « petit » (4). Préférera-t-on cet autre exemple emprunté à la région vosgienne ? La Vologne et la Moselotte, ces deux affluents de la Moselle, dont les sources ne sont séparées que par

(1) Basse-Alsace, cercle Molsheim, cant. Saales.

(2) Plaine est à 455 mètres d'altitude (*Das Reichsland Elsass-Lothringen*, 3^e partie, p. 840) et Raon-sur-Plaine à 431 seulement (P. JOANNE, *Dictionnaire... de la France*, t. VI, p. 3790).

(3) GRAVIER, *Histoire... de Saint-Dié*, Épinal, 1836, in-8, p. 357.

(4) Voir les formes anciennes des noms de ces deux cours d'eau données dans le *Dict. topogr. de la Marne* par Aug. LONGNON.

une distance à vol d'oiseau de moins de trois kilomètres, ont été homonymes. La mention, qu'on relève dans un acte notarié de 1435, de *la rivière de Voloingne, que vient de devers Wahegney* (1), désigne évidemment autre chose que la Vologne, dont le cours ne passe pas à proximité de Vagney (2). Mais voici qui est tout à fait précis ; dans un registre des acensements de la prévôté d'Archives en 1593, on lit : « *Le moulin et battant de la pointe du pont de Belmont assis sur la rivière de Voulongne...., sur la rivière de Voillongne, au lieu dit au dessus du pont de Belmont, ban de Wangney* » (3) ; par Belmont, il faut entendre le hameau de Bémont, dépendance de la commune du Syndicat (4) ; conséquemment la rivière de Voulongne ou de Voillongne ne peut être que la Moselotte qui passe par ce hameau (5). D'ailleurs, de nos jours encore, la vallée que la Moselotte arrose en amont du point où elle reçoit le Chajoux est dite « Colline (6) de Vologne ».

Il est permis, nous croyons l'avoir démontré par analogie, de penser que le ruisseau qu'on nomme aujourd'hui la Plaine portait primitivement, comme celui qui passe à Senones, le nom de *Rabado* ; il l'aurait d'ailleurs perdu antérieurement au xiv^e siècle, car une charte de 1302 désigne ce cours d'eau par la périphrase : *la rivière qui vat de Celles à Rawon* (7).

PAUL MARICHAL.

(1) Bibl. nat., nouv. acq. franç., ms. 1287, fol. 143 v^o.

(2) Vosges, arr. Remiremont, cant. Saulxures-sur-Moselotte.

(3) Arch. M.-et-M., B. 2510, fol. 15 et v^o.

(4) Vosges, arr. et cant. Remiremont.

(5) Quant à la Vologne, appelée *Voloigne* dans une charte de 1285 (*Doc. Vosg.*, t. VIII, p. 7), on ne saurait hésiter à le reconnaître dans ce texte de 1416 : *on parrochage de Docelle* [Docelles, Vosges, arr. Épinal, cant. Bruyères] *sur la rivière de Volongne* (Bibl. nat., nouv. acq. franç., ms. 1286, fol. 51).

(6) On sait que dans les Vosges l'expression « colline » a le sens de vallée.

(7) Arch. M.-et-M., B. 488, n^o 11.

L'ancien cimetière juif de Nancy.

« Au temps où les juifs construisaient à Nancy leur synagogue, ils sollicitèrent l'autorisation de créer un cime-



Tombes de l'ancien cimetière juif de Nancy,
dessin original de R. Wiener.

tière pour leurs coreligionnaires. Jusqu'en 1788, les israélites défunts étaient transportés à Metz et enterrés au

cimetière de Chambièrre. L'autorité écouta les doléances et un cimetière juif fut créé cette année-là à Nancy, en dehors de la porte Saint-Jean. Il fut placé au nord de la rue de la Commanderie, et la maison qui servait au gardien est encore debout sur cette voie. Le cimetière juif fut ensuite transporté, en 1840, dans un coin de Préville, et entouré d'un mur particulier. »

Ainsi s'exprime le savant M. Pfister dans son *Histoire de Nancy*, tome III, au chapitre consacré à l'histoire des juifs à Nancy. Il est peut-être bon de compléter cette note succincte par la publication de quelques documents qui sont en notre possession. Nous donnons *in extenso* le principal et résumons les deux autres.

Lettres patentes qui permettent aux familles juives établies à Nancy et à Lunéville d'acquérir un terrain pour y pratiquer un cimetière (novembre 1787).

Louis, par la grâce de Dieu, Roi de France et de Navarre : à tous présents et à venir, salut. Les familles juives établies tant à Nancy et à Lunéville qu'aux environs de ces deux villes nous ont fait exposer qu'elles n'ont eu jusqu'à présent d'autre cimetière que celui qui est destiné, à Metz, à la sépulture des individus de leur religion, que le transport des cadavres dans un lieu si éloigné est difficile et coûteux ; que d'un autre côté, la putréfaction de ces cadavres peut porter la contagion dans les lieux par lesquels ils passent et surtout à Metz où ils sont déposés après une traversée de quinze ou vingt lieues ; que le seul moyen de faire cesser ces inconvénients aussi grands pour le public que pour elles-mêmes serait qu'elles se procurassent un cimetière aux environs de Nancy ; qu'ainsi elles espéroient que nous voudrions bien les y autoriser. A quoi ayant égard et voulant favorablement traiter les dites familles ; à ces causes et autres, à ce nous mouvant, de l'avis de notre Conseil et de notre grâce spéciale, pleine puissance et autorité royale, nous leur avons permis, et par ces présentes, signées de notre main, nous leur permettons d'acquérir, à un quart de lieue de Nancy ou environ, une petite maison et un terrain clos de mur sur le quel

elles puissent pratiquer un cimetière qui leur sera destiné ; les autorisons à passer à cet effet tous actes nécessaires que nous avons dès à présent validés et validons ; les exceptons en conséquence, en tant que de besoin, de la rigueur de toutes loix qui pourraient être à ce contraire. Si donnons en mandement à nos amés et feaux, les gens tenant notre Cour de Parlement à Nancy et à tous autres nos officiers et justiciers qu'il appartiendra, que ces présentes ils aient à faire registrer, et du contenu en icelles faire jouir et user les dites familles pleinement, paisiblement et perpétuellement, cessant et fesant cesser tous troubles et empêchement, et nonobstant toutes choses à ce contraires. Et afin que ce soit chose ferme et stable à toujours, nous avons fait mettre notre scel à ceux des présentes. Donné à Versailles, au mois de novembre, l'an de grâce mil sept cent quatre-vingt-sept, et de notre règne le quatorzième.

Signé : LOUIS.

Par le Roi :
DE LOMENIE.

Visa :
DE LAMOIGNON.

Registrées ès registres du greffe de la Cour, du consentement du procureur général du Roi, suivant l'arrêt de ce jour, fait en Parlement de Nancy le dix-huit décembre mil sept cent quatre-vingt-huit.

BEURARD.

Le 3 juillet 1788, Mayer Marx, ancien inspecteur général des fourrages, et Berr Isaac Berr, ancien caissier général desdits fourrages et « pensionnaire de Monsieur notre frère », tous deux syndics de la Communauté des juifs de Nancy, y résidant, ...acquièrent une maison, terrain au devant, jardin et vignes fermés de murs au derrière, au dehors de la porte Saint-Jean, vulgairement appelée la Guinguette, des terres de la Commanderie, d'une part, et Litaize de l'autre, donnant au levant sur le chemin qui conduit à Saint-Jean, ...moyennant une somme de 7 351 livres 9 deniers au cours du royaume.

Le 9 septembre 1788, le doyen des conseillers au bailliage de Nancy, Noël, scellait l'acte de vente, pour lequel les droits portés en recette au Journal furent :

Au roi.	72 l. 7 s. 4 d.
Au conservateur. . . .	7 l. 4 s.
Au greffier.	4 l. 4 s.
Papier et parchemin. .	4 l. 17 s. 3 d.
	85 l. 9 s. 7 d.

Sur la somme de 9 000 livres, les vendeurs chargent les acquéreurs de payer à M. de Landrian, major au régiment Royal-Dauphin infanterie, la somme capitale de 5 000 livres, dont M. Léopold-Sigisbert Berment, conseiller du roi, aussi notaire audit Nancy, en qualité de procureur spécialement fondé de M. Étienne-Énard de Landrian, lieutenant-colonel au régiment d'infanterie de Monseigneur le Dauphin, donne décharge.

R. WIENER.

Identification d'un abbé de Clairlieu.

Les ecclésiastiques, comme nous le faisons remarquer dans une précédente étude (1), lorsqu'ils n'appartenaient pas à une famille noble, ce qui était le cas le plus fréquent, portaient le nom de la localité dont ils étaient natifs. Aussi est-il fort difficile de leur donner leur nom de famille, peu fixé encore au moyen âge, et c'est une bonne fortune pour le chercheur de pouvoir le trouver.

Cette satisfaction nous a été donnée pour le 19^e abbé de Clairlieu (2), que la *Gallia christiana* (3) indique comme

(1) *Recherches sur l'origine du nom d'Arc*, dans *M. S. A. L.*, 1910, p. 222.

(2) Clairlieu, autrefois abbaye d'hommes de l'ordre de Cîteaux, ruinée à la Révolution, maintenant ferme sur le territoire de Villers-lès-Nancy.

(3) *Gallia christiana*, édit. PALMÉ, t. XIII, 1874, col. 1376.

étant le 8^e du nom de Jean (1389-1393). Le nom qu'il portait, mentionné dans une charte de 1389 citée au *B. S. A. L.*, 1885, p. 127, nous apprend qu'il était originaire du village de Houdemont (4).

Une pièce conservée aux Archives de Meurthe-et-Moselle, liasse H. 511, nous fait connaître la famille de ce religieux.

En effet, nous voyons que « Houllons de Houdemont, fille Bagay (2), genre Jehans Bernier qui fuit (3), et Katherine, femme audit Houllon », reconnaissent, par lettres du 20 novembre 1400, devoir à l'abbaye de Clairlieu trois gros de cens annuel et perpétuel, payable à chaque Saint-Martin d'hiver (4), redevance gagée sur un pré sis au ban de Houdemont, lieu dit *en giron* (5), pour célébrer l'anniversaire de Jean de Houdemont, jadis abbé de Clairlieu, et de Jean Bernier, père dudit Jean.

Ainsi, c'est au sentiment de piété qui incita Houllon de Houdemont, fils d'un certain Le Bagay, à faire une fondation en souvenir de son beau-père, Jean Bernier, et de son beau-frère, Jean dit de Houdemont, 19^e abbé de Clairlieu, que le nom de la famille auquel appartenait ce prélat a pu être sauvé de l'oubli.

EDMOND DES ROBERT.

(1) Houdemont, canton de Nancy-Ouest.

(2) Serait-ce pour *le Bagué*, c'est-à-dire, le (bien) fourni, nippé. Voir DUCANGE, *Glossaire français*, édit. FAVRE, 1887, p. 63. — Frédéric GODEFROY, *Dictionnaire de l'ancienne langue française*, t. I, p. 550, t. VIII, p. 471-318. *Le Bague* aurait voulu dire *le Besque*.

(3) Gendre de Jean Bernier qui est mort. — Bernier, d'après L. LARCHEY, *Dictionnaire des noms propres*, Paris, 1880, p. 37, aurait deux significations. Ce serait d'abord un nom de saint d'origine germanique et secondement *bernier* voudrait dire, en langue d'oïl, valet de chien. — Suivant GODEFROY, *loc. cit.*, t. I, p. 637, *Bernier* ou *Brenier*, en plus des deux versions données par LARCHEY, aurait aussi signifié : marchand de bran, de son.

(4) La Saint-Martin d'hiver tombe le 11 novembre.

(5) *Giron* désigne une pièce de terre en forme de triangle arrondi d'un côté, comme une marche d'escalier à vis, ou, plus vulgairement, comme une tranche de tarte. Ce terme subsiste encore en blason pour désigner une figure triangulaire. Certains héraldistes ont voulu y voir la forme de l'échancrure d'un corsage !

Le défenseur de Blâmont en 1587.

Notre confrère M. l'abbé Chatton vient de publier un important travail sur l'itinéraire de reîtres en Lorraine(1); il s'est attaché à identifier un grand nombre de localités dont les récits de l'époque ont dénaturé les noms, et il paraît y être généralement parvenu d'une manière heureuse; il a fait de même pour plusieurs personnages désignés d'une façon inexacte ou seulement par des noms de terres. Je crois pourtant qu'à propos de la défense de Blâmont (2), l'auteur n'a pas tenu compte suffisamment de la note que j'ai fait paraître dans *Le Pays lorrain*, au mois de mars de l'année passée (3) ; peut-être l'a-t-il connu trop tard pour s'en servir facilement : il n'aurait pas dû négliger les textes que je cite et j'estime qu'il convient de les reproduire ici.

D'après les annotateurs de La Huguerie, dit M. Chatton, le chef de la défense de Blâmont serait Jean-Jacques Kiecler. Or, il semble, ai-je fait remarquer, qu'il y a là une erreur de prénoms, résultant d'un passage du *Nobiliaire* de dom Pelletier où il est dit : « Jean-Jacques Kiecler fit abjuration du luthéranisme et rendit de grands services à son prince (le duc de Lorraine), et notamment en 1587, à Blâmont, qu'il deffendit si vigoureusement contre les hérétiques, qu'il les obligea de lever le siège (4). » Mais dom Pelletier, ou ceux qui lui ont envoyé des renseignements, a probablement confondu, touchant cet acte guerrier,

(1) Abbé Edmond CHATTON, *Itinéraire et ravages des reîtres en Lorraine sous la conduite du duc de Bouillon (1587)*, dans *M. S. A. L.*, 1911, p. 177-308.

(2) *Ibidem*, p. 209.

(3) *Le Pays lorrain et le Pays messin*, 1911, p. 186-187. L'épreuve de cet article ne m'a pas été communiquée et partout, au lieu de Kiecler, on a imprimé Kieder. Il est surprenant que M. Chatton n'ait pas reconnu là une faute typographique : si j'avais cru cette dernière forme préférable, je l'aurais dit, et j'en aurais donné les raisons.

(4) Dom PELLETIER, *Nobiliaire*, p. 422.

Jean-Jacques avec son père, dont le rôle est attesté par un document authentique, postérieur de moins de trente ans. En effet, Jean-Jacques et ses frères furent confirmés dans leur noblesse par lettres patentes du duc Henri, données à Nancy le 26 mars 1616, et ces lettres portent : « qu'ils sont tous fils de Thomas Kiecler, châtelain au comté de Richecourt (1), *qui a servi en 1587 au passage* (2) *de la grande armée d'Allemagne qui assiégea la ville de Blâmont et en brûla les faubourgs*, et depuis le cardinal de Lorraine (3) ès guerres de ses évêchés de Strasbourg et de Metz (4) », etc.

Le même événement est encore rappelé dans des documents plus récents : « Les lettres de gentillesse (5), puis de baron (6), dit Henri Lepage, accordées à des membres de la famille Kiecler, rectifient un fait diversement rapporté par nos historiens. On y lit qu'un de leurs ancêtres, Thomas, « ayant quitté la Franconie, sa patrie, pour venir au « service des comtes de Linange et de Réchicourt, et du-
« quel ayant passé à celui du duc Charles III, il y signala
« son courage et sa valeur, notamment en l'année 1587,
« temps auquel les protestants d'Allemagne ayant assiégé
« la ville de Blâmont, il se jeta dans cette place avec un
« petit corps de troupes et y fit une si vigoureuse résis-
« tance, que l'armée des protestants, après plusieurs
« efforts inutiles, fut contrainte de lever honteusement
« le siège (7). »

D'après cela, il me semble impossible de mettre en doute que Thomas Kiecler a été le défenseur principal, ou du

(1) Réchicourt, anc. Meurthe, arr. de Sarrebourg ; chef-lieu de canton.

(2) C'est-à-dire : lors du passage.

(3) Le fils du duc Charles III.

(4) Dom PELLETIER, *o. c.*, p. 422.

(5) Du 2 juillet 1708.

(6) Du 4 mai 1726.

(7) H. LEPAGE et L. GERMAIN, *Complément au Nobiliaire de Lorraine*, p. VI.

moins l'un des défenseurs principaux de Blâmont : les éloges donnés dans les lettres patentes relatives à des privilèges exagèrent quelquefois les services des bénéficiaires ; il se pourrait que les ducs aient attribué d'une manière trop exclusive à Thomas Kiecler le mérite de la défense de Blâmont ; à côté de lui, on devrait sans doute placer le héros évoqué par d'autres auteurs et que je crois être le capitaine Philippe Le Poignant (ou Lepougnan) ; mais l'importance du rôle de ce dernier me paraît moins bien établie qu'il n'est fait pour Thomas Kiecler (1).

L. GERMAIN DE MAIDY.

BIBLIOGRAPHIE

N'ayant pas, ce mois-ci, de livres ou articles nouveaux à signaler, nous consacrerons cette bibliographie à quelques questions rétrospectives.

Le comte de Thierstein.

Le *Bulletin* de 1910, p. 140-2, a signalé et loué, comme il convenait, le savant ouvrage de notre confrère M. l'abbé AIMOND sur *Les Relations de la France et du Verdunois de 1270 à 1552*. A la p. 293, M. Aimond cite, d'après dom Calmet, une lettre du 10 août 1468, par laquelle le roi Louis XI mande aux officiers de René d'Anjou dans le Barrois de ne pas laisser passer le comte de Distain et ses alliés qui veulent traverser ce pays pour envahir le royaume. Qu'est-ce que ce comte de Distain ? Ni dom Calmet ni M. Aimond ne le disent, non plus que Vaesen, qui a donné un meilleur texte de cette missive dans ses *Lettres de Louis XI*, t. III, p. 255. Mais M. de MANDROT, qui a terminé la publication de Vaesen après la mort de celui-ci, a bien vu de qui il s'agissait, et dans la table générale des *Lettres* (t. XI, p. 277), il écrit : Distain, lisez Thierstein.

Ainsi, nous avons affaire dès 1468 à un personnage qui, huit ou dix ans plus tard, sera au premier plan dans la guerre

(1) Que l'on me permette de renvoyer à ma note du *Pays lorrain* pour ce qui concerne le capitaine Le Poignant et Mathias Klopstein.

contre Charles le Téméraire, le comte Oswald de Thierstein, dont les biens patrimoniaux s'étendaient aux environs de Bâle, et qui, en récompense de ses services, recevra de René II des terres en Lorraine (Cf. LEPAGE, *Commentaires sur la Chronique de Lorraine*, p. 113-5; *Annales de l'Est*, 1901, p. 619; *M. S. A. L.*, 1903, p. 112 et ss.). On changeait aisément de parti au x^ve siècle, et Oswald de Thierstein, qui devait mener rude guerre contre le duc de Bourgogne et contribuer puissamment à sa chute, avait commencé par être à son service : il avait reçu du Téméraire le titre de conseiller et assistait à son entrevue de Trèves avec l'empereur, en septembre et octobre 1473 (PFISTER, *Hist. de Nancy*, t. I, p. 697-8); aussi n'y a-t-il pas à s'étonner de le voir opérer contre Louis XI en 1468.

Ce nom allemand de Thierstein est fréquemment estropié dans les écrits français contemporains : Distain, dans la lettre de Louis XI; d'Abstain, dans la *Chronique scandaleuse*, édit. de la Soc. de l'hist. de France, t. II, p. 37; Dirstaing, dans la *Relation de la desconfiture de Mgr de Bourgogne*, publiée par Lenglet du Fresnoy aux preuves de son édition de Commines, t. III, p. 493-6.

Le poète Bertrand Bruand.

Dans son *Histoire de Nancy*, t. II, p. 128, n. 2, M. PFISTER signale une poésie du temps en l'honneur du mariage d'Henri de Lorraine, fils aîné du duc Charles III, avec Catherine de Bourbon, sœur d'Henri IV, et il en cite quelques vers. Cette poésie eut les honneurs de l'impression en une plaquette petit in-8 de 12 p., publiée à Nancy, chez Blaise Andréa, s. d., et dont un exemplaire, peut-être unique, est dans le vol. 20, fol. 162-173 de la Collection de Lorraine à la Bibliothèque nationale. Cette plaquette contient des sonnets et morceaux plus longs adressés à Henri IV, au duc de Lorraine, à son fils Henri, qui avait été fait duc de Bar pour la circonstance, à ses autres fils, le cardinal Charles et François de Vaudémont, au duc de Mercœur, au comte de Salm, gouverneur de Nancy, au peuple lorrain, enfin à Catherine de Bourbon; à la fin de cette dernière pièce est la date 1599, prouvant qu'elle fut bien écrite l'année même du mariage.

Quel est l'auteur de tous ces vers? L'*Histoire de Nancy* l'appelle M.-B. Durand, curé de Millery-sous-Condé. C'est là une faute d'impression, car nous venons de revoir la plaquette de

la Collection de Lorraine et elle porte M.-B. Bruand. D'autre part, aux Arch. de M.-et-M., H. 2186, est un acte du 14 février 1602 certifiant que la mise en vente d'une maison d'Autreville a été annoncée au prône trois dimanches de suite. Cet acte est signé très lisiblement : « Bertrand Bruand, curé de Millery », et nous fait ainsi connaître le prénom du curé, en même temps qu'il nous confirme son nom de famille. BEAUPRÉ ne parle pas de cet auteur dans ses *Recherches sur l'imprimerie en Lorraine*, et dans ses *Nouvelles Recherches de bibliographie lorraine*, mais dom CALMET, *Bibliothèque lorraine*, col. 171, cite : « Bruan, de Nancy, curé de Pont-à-Mousson, a donné un discours en vers français sur la maison de Lorraine, imprimé à Lyon en 1590, in-8 ». Est-ce le même personnage ?

Ouvrage à retrouver.

Jules-César BOULENGER, né à Loudun en 1558, mort en 1628, membre de la Compagnie de Jésus, est l'auteur d'ouvrages assez nombreux d'érudition, dont l'un est indiqué ainsi dans la *Bibliothèque historique de la France* du P. LELONG et de FEVRET DE FONTETTE, t. III, Paris, 1771, in-fol., n° 40.115 : « *De insignibus gentilitiis ducum Lotharingorum*, Pise, 1617, in-4 », ce qui signifie : des insignes de famille, c'est-à-dire des armoiries. Dans les notices qu'elles consacrent à Boulenger, la *Biographie universelle* de MICHAUD et la *Nouvelle Biographie générale* de HÆFER reproduisent ce titre sans plus. Nous avons en vain cherché cet ouvrage à Nancy, puis à Paris. Le *Catalogue général* des auteurs de la Bibliothèque nationale, qui s'imprime actuellement et comptera peut-être 200 volumes, énumère les différents ouvrages de Boulenger au t. XVII, col. 517-520, mais pas celui qui intéresse la Lorraine. Il n'est pas dans les Bibliothèques de l'Arsenal, Sainte-Geneviève, Mazarine, de l'Institut. Mais, à la Mazarine, sous la cote A. 11.069, nous avons vu un recueil petit in-4 de pièces historiques imprimées, dont le n° 8 a pour titre : « *De insignibus gentilitiis augustissimæ Austriacæ familiæ, dissertatio ad serenissimam Austriæ archiducissam, magnam Hetruriæ ducissam, auctore Julio-Cæsare Bulengero, in Academia Pisana humanitatis doctori*. Pisis, apud Joannem Fontanum, MDCXVII, Superiorum permissu. » C'est un petit in-4 de six feuillets non paginés,

imprimés en italique. L'ouvrage, comme le titre, est rédigé en latin ; il décrit, sans l'aide d'aucune planche, et explique les armoiries de la maison d'Autriche.

Dès lors, on peut se demander si Fevret de Fontette n'a pas fait une confusion, et rapporté à la Lorraine cet ouvrage consacré à l'Autriche. Pour singulière, la confusion s'expliquerait, parce qu'au temps où cet érudit publiait une nouvelle édition très accrue de l'œuvre du P. Lelong, la maison de Lorraine était devenue maison d'Autriche par le mariage de François III avec Marie-Thérèse. Ce qui nous porte à le croire, c'est que le P. Carlos SOMMERVOGEL, dans la nouvelle édition de sa *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus*, t. II, 1891, a un article copieux sur Jules-César Boulenger (vo Bulenger), qu'il énumère de lui 26 ouvrages imprimés et 6 manuscrits, et qu'aucun n'est le *De insignibus gentilitiis ducum Lotharingorum*. Il est vrai que Sommervogel ignore aussi l'ouvrage sur le blason de l'Autriche, apparemment très rare, et qu'ayant fait une omission, il a bien pu en faire deux. Il indique seulement, sous le n° 14, un gros in-4 sur les *Insignes de l'empire romain*, Paris, 1614, qui montre que Boulenger avait l'habitude de ces sortes d'études. En somme, la question reste en suspens.

Libraires nancéiens d'il y a un siècle.

Le Pays lorrain de 1912, p. 17-19, parle d'un sieur Guivard, qui, en 1811, combina un projet de ballons de guerre destinés à lancer des projectiles dans les places fortes assiégées. Il y a eu un Guivard, imprimeur à Nancy, qui, sous la République et sous l'Empire, édita divers almanachs dont M. FAVIER donne l'énumération dans son *Catalogue du fonds lorrain de la Bibliothèque municipale de Nancy*, nos 5531, 5533, 5534, 5539, 5541. Est-ce le même que cet initiateur en matière d'aérostation militaire, qui paraît avoir pressenti des progrès réalisés seulement de nos jours ?

Dans la *Revue d'histoire littéraire de la France*, 1911, p. 666-8, M. Victor GIRAUD signale, d'après Chateaubriand lui-même, que, sous le Consulat, se serait faite à Nancy une contrefaçon d'*Atala*. Il serait intéressant de savoir si l'accusation est exacte, et quel imprimeur d'alors s'est rendu coupable de cet acte indélicat.

E. DUVERNOY.

MUSÉE HISTORIQUE LORRAIN

DONS

SECTION I

Par M. Georges DEMEUFVE : Une fusaïole en terre cuite et trois grains de collier en serpentine, trouvés aux environs de Vic-sur-Seille.

SECTION III

Par le comte Jules BEAUPRÉ : Jugulaires et plaque de schako d'officier de la garde nationale de Nancy (1848).

— M. F. CHESNEY, juge d'instruction près le Tribunal de la Seine (par l'intermédiaire de M^{me} G. MATHIEU) : Heurtoir daté de 1727, provenant d'une maison de l'ancienne rue de la Cour, à Nancy.

— M. LINTZ, ébéniste : Fragment de grille provenant de l'ancien théâtre de Nancy.

— M. Henri MENGIN, avocat à la Cour d'appel, ancien bâtonnier : Boutons d'uniforme de la garde nationale mobile.

Palme en fer forgé.

— M. le pasteur NYEGAARD : Trois rubans de décorations ayant appartenu au maréchal Molitor.

— M. Charles SADOUL : Trois clés du XVIII^e siècle.

— M. Léonce VOIRIN, à Paris : Paysage avec ruines, peinture à l'huile (XVIII^e siècle).

SECTION IV

Par M. René WIENER : Thèse de logique publiée par le prince Nicolas-François de Lorraine, évêque de Toul, pour être présentée à l'Université de Pont-à-Mousson, le 14 juillet 1624 ; ornée d'une grande planche gravée par Appier Hanzelet, où figurent les portraits des ducs de Lorraine. Placard mesurant : 663 × 430 mm.

— M. Eugène DE L'ESCALE : Thèse de théologie, publiée par le même prince, devenu cardinal de Lorraine, pour être présentée à la même Université, en novembre 1627 ; ornée de deux grandes planches dessinées par A. Van Diepenbeke et gravées par S. a Bolswert, avec les portraits du pape Urbain VIII, de saint Mansuy, premier évêque de Toul, et de plusieurs person- nages de la famille ducale. Placard mesurant : 1.034 × 700 mm.

SECTION V

Par le comte Louis BEAUPRÉ : Bénitier en étain, fabrication lorraine (commencement du XIX^e siècle).

— M. BONNAUD, coutelier : Importante collection comprenant plus de cent pièces de coutellerie et instruments de chirurgie (1).

— M. Georges GOURY : Baratte à beurre provenant de Messein.

— M. René DE GOUSSAINCOURT, à Givet : Paire de mouchettes en fer.

ACQUISITIONS

SECTION III

Sabre d'officier de la garde nationale (1830).

Montre signée : *Gabriel Anthoine à Nancy*.

Assiette dite « patriotique », décorée d'un aigle ; ancienne faïence de Lorraine.

SECTION V

Armoire sculptée et marquetée, la marqueterie représentant entre autres sujets : l'empereur d'Autriche François I^{er} et le tsar Alexandre I^{er} ; fabrication lorraine (1815).

Pétrin ou *maie*, provenant de Vincey (Vosges).

Moule à gaufres, ornementé et daté de 1702 ; même provenance.

Corne à jus de tabac, à l'usage des bergers, avec sculptures ; provenant d'Amance (XIX^e siècle).

Etui à pierre à faulx, corne sculptée, même provenance.

Dix bénitiers en faïence de Lorraine.

Couvercle de terrine à pâté, figurant un lièvre écorché ; poterie lorraine.

Moule à gâteau, cuivre rouge repoussé, figurant une écrevisse.

Cire représentant sainte Marie-Magdeleine avant et après le repentir ; fabrication nancéienne (XVIII^e siècle).

(1) Une notice sera consacrée à cette collection dans un des prochains numéros du *Bulletin*.

Pour la Commission de rédaction, le Président : PIERRE BOYÉ.

L'imprimeur-gérant : A. CRÉPIN-LEBLOND, 21, rue Saint-Dizier, Nancy.

Bulletin mensuel
DE LA
SOCIÉTÉ D'ARCHÉOLOGIE LORRAINE
ET DU
MUSÉE HISTORIQUE LORRAIN

12^e ANNÉE. — NUMÉRO 5. — MAI 1912.

Procès-verbal de la séance du vendredi 19 avril 1912.

Présidence de M. Pierre Boyé, président.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Communications.

M^{me} la comtesse Molitor, M^{me} Henri Stainville, MM. Émile Marcot et le docteur Pol Serrière ont adressé des lettres de remerciements à l'occasion de leur admission.

Nécrologie.

Il est donné avis du décès de M. Philippe Berger, de l'Institut, sénateur du territoire de Belfort, qui représenta le Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts aux fêtes du Cinquantenaire de la Société et avait reçu, en cette circonstance, le titre de membre honoraire.

La Société a aussi le regret d'enregistrer la perte de deux de ses membres titulaires : le général Alfred Michon, du cadre de réserve, mort à Toul le 8 mars dernier, et M. Eugène Lederlin, doyen honoraire de la Faculté de droit, mort à Nancy le 2 avril.

Distinctions honorifiques.

M. le Président se déclare heureux de pouvoir transmettre directement à notre distingué vice-président, M. Justin Favier, conservateur de la Bibliothèque publique, qui assiste à la séance, les vives félicitations de ses confrères et amis, à l'occasion de sa nomination comme chevalier de la Légion d'honneur. Il rappelle les services éminents rendus par M. Favier tant à la Bibliothèque, dont il a su faire une institution modèle, qu'à notre Société, à la prospérité et au bon renom de laquelle il contribue pour une si ample part, grâce à l'excellence de ses conseils avisés et à sa collaboration érudite.

MM. Georges Durand, archiviste de la Somme, membre titulaire, et Henri Jadart, secrétaire général de l'Académie de Reims, membre correspondant, ont été également nommés chevaliers de la Légion d'honneur.

M. Paul Charbonnier, architecte des monuments historiques, membre du Comité du Musée, a reçu les palmes d'officier d'Académie, et M. Laurent la médaille d'argent de la mutualité.

M. Émile Châtelain a été élu membre titulaire de l'Académie de Stanislas.

Admissions.

MM. Jean Benech et André de Failly sont admis comme membres titulaires.

Présentations.

Sont présentés en la même qualité : MM. Paul **Cayotte**, entrepreneur de plâtrerie, 45, rue du Faubourg-Stanislas, par MM. Paul Charbonnier, Justin Favier et Pierre Boyé ; Jean **de Guerre**, filature de la Moselle, Remiremont, par MM. Émile Duvernoy, Pierre Boyé et A. Pierrot ; Gabriel **Lallemand**, instituteur, à Faulx, par MM. Émile Duvernoy, François Parisot et Charles Sadoul ; Léon **Maujean**, instituteur, à Vallières (Lorraine), par MM. Jean-Julien Barbé, Charles Sadoul et Pierre Boyé ; Ferdinand **de Spinette**, 2 *bis*, rue Bergnier, par MM. Lucien Hubert, Émile Duvernoy et Auguste Guyot ; A. **Vincent**, entrepreneur de peinture, 29 *bis*, rue du Faubourg-Stanislas, par MM. Paul Charbonnier, Georges Demeufve et Pierre Boyé ; L. **Voirin**, 39, rue des Vignes, Paris, par MM. Georges Demeufve, Charles Sadoul et Pierre Boyé.

Ouvrages offerts à la Société.

Ahnenverlust und nationale Gruppen auf der Ahnentafel des Erzherzogs Franz-Ferdinand, par Otto Forst. Vienne, 1912, in-12 de 32 p.

Les députés du département de la Meurthe sous la Révolution (1791-1799), par Christian Pfister. Nancy, Crépin-Leblond, 1911, in-8, p. 309-425.

Le pays de Briey. Hier et aujourd'hui, par Georges Hottenger (*Bibliothèque du Musée social*). Nancy, Berger-Levrault, 1912, in-12 de xix-251 p.

Sur Stenay et le culte de saint Dagobert. Compte-rendu critique, par L. Germain de Maidy. Nancy, Crépin-Leblond, 1912, in-8 de 10 p.

Notice historique sur la famille de Ryaville, par Émile Diderrich. Luxembourg, 1912, in-8 de 9 p.

Le comte P.-E. de Mansfelt, représentant le roi d'Espagne comme parrain au baptême du duc Henri II de Lorraine, par le même. Luxembourg, 1912, in-8 de 4 p.

Rapport de la Commission des finances.

M. Charles GUYOT donne lecture du rapport qu'il présente, au nom de la Commission des finances, pour l'exercice 1911. Les conclusions de ce rapport sont mises aux voix et adoptées.

Lectures.

M. Justin FAVIER donne lecture d'une étude sur *Les thèses du prince Nicolas-François de Lorraine. Notes biblio-iconographiques*. La Société en vote l'impression dans ses *Mémoires*, et nomme pour former la Commission de revision : MM. Eugène de L'Escale, René Wiener et Ferdinand Bretagne.

RAPPORT FAIT AU NOM DE LA COMMISSION DES FINANCES POUR L'ANNÉE 1911.

Messieurs,

Votre Commission des finances a bien voulu me confier, comme les années précédentes, le soin de vous rendre compte des résultats financiers de l'année écoulée. Des vérifications auxquelles elle s'est livrée dans sa séance du 25 mars, nous pouvons extraire le résumé suivant.

Compte de la Société pour l'année 1911 :

Recettes :

Cotisations perçues dans le courant de l'exercice.....	6.030 »
Ventes de livres, y compris la Table.....	96 40
Publicité du Bulletin.....	47 50
Arrérages de rentes sur l'État (membres perpétuels).....	319 70
Intérêts des sommes en banque.....	50 »
Versements de nouveaux membres perpétuels.....	600 »
Total des recettes de l'exercice.	<u>7.143 60</u>

Dépenses :

Impressions: Mémoires.....	2.520 50	}	4.319 80
— Bulletin.....	1.719 60		
— Divers....	80 »		
Planches et illustrations.....	462 70		
Achats de rentes 3 p. % (membres perpétuels).....	576 80		
Recouvrements, écritures, correspondance et frais divers.....	529 80		
Chauffage et éclairage.....	57 65		
Total des dépenses de l'exercice.	<u>5.946 80</u>		

Le fait le plus remarquable qui ressort de ce compte, c'est le produit très considérable des cotisations perçues : ce produit est en augmentation de près de 1.000 fr. sur celui de 1910. Telle est la conséquence des admissions de nouveaux membres ; elles se poursuivent avec une régu-

larité qui fait le plus grand honneur à ceux auxquels est confiée la direction de la Société. L'effet de ces admissions promet d'être aussi sensible dans les recettes de l'exercice prochain. Ces 6.030 fr. de cotisations résultent du versement de 704 membres, dont 462 abonnés au *Bulletin*. Nous comptons de plus en ce moment 47 membres perpétuels, dont 29 vivants ; ce nombre s'est accru de trois, au cours de l'année 1911.

De même que les recettes, les dépenses ont progressé, mais dans une moindre proportion. Ce sont d'abord les impressions, qui deviennent toujours plus coûteuses ; puis les frais divers de recouvrements, écritures, correspondances, etc., qui s'augmentent proportionnellement au nombre des membres : conséquence nécessaire, dont il n'y a pas lieu de s'étonner.

Au Musée, nous pouvons apprécier déjà les heureux résultats des travaux entrepris pour l'installation de nos collections dans les nouveaux locaux que la Ville a bien voulu nous abandonner. Cette installation est l'œuvre de MM. les Conservateurs, et nous devons leur être très reconnaissants de leur dévouement. Ainsi qu'il fallait s'y attendre, ces travaux ont été fort coûteux, et toutes les dépenses qui en résultent sont loin d'être soldées. Mais de plus, l'augmentation du nombre des salles rendant la surveillance plus difficile, nous avons dû créer un emploi de second gardien, dont le traitement va grever d'une manière permanente le budget du Musée. Du moins nous pouvons espérer que le produit des entrées nous permettra de faire face à une partie de ces charges nouvelles ; ce produit a été de 2.900 fr. en 1911, mais nous avons de bonnes raisons de croire qu'il augmentera pendant la présente année.

Un autre élément des recettes du Musée consiste dans les subventions de la Ville et du Département. Il s'y est

ajouté, en 1911, une subvention de 500 fr. du Ministère de l'Instruction publique, en considération des fouilles entreprises par nos confrères dans les stations préhistoriques de la région. C'est une marque de sympathie accordée aux travaux de la Société, à laquelle nous sommes très sensibles.

Messieurs, la gestion financière de votre Société est devenue depuis quelques années beaucoup plus compliquée qu'autrefois ; la multiplication du nombre des membres, l'importance et la variété des travaux dont il faut régler le paiement augmentent singulièrement la tâche de votre trésorier. Nous devons donc témoigner toute notre gratitude à M. Julien Knecht, qui malgré ses nombreuses occupations veut bien consacrer à la gestion de nos finances des soins absolument désintéressés.

GII. GUYOT.

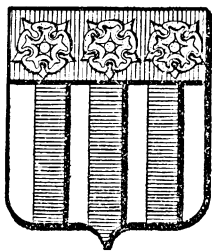
MÉMOIRES

Lettre à la princesse de Lillebonne.

Le document que nous publions est conservé à la Bibliothèque nationale et fait partie de la Collection de Lorraine, vol. 349, fol. 228. Il est signé : Parisot, et ne porte aucune suscription indiquant quelle en était la destinataire. Il existait plusieurs familles du nom de Parisot, mais la qualité de conseiller à la Cour souveraine que se donne le signataire, ainsi que les indications de parenté fournies par le texte, établissent qu'il s'agit ici de Nicolas-François

Parisot (1), fils de Jacques, conseiller aux Grands Jours de Saint-Mihiel, et de Dorothee Sarazin, né le 23 octobre 1661. Sorti de l'Université de Pont-à-Mousson, il fut d'abord avocat au Parlement de Metz, conseiller au bailliage de Verdun, puis à celui de Saint-Mihiel, ensuite en 1707 conseiller à la Cour souveraine de Lorraine où il devint successivement second président, puis président à mortier ; il mourut le 23 août 1746.

En premières noces, il avait épousé, le 28 avril 1688, Marie-Marguerite Vincent, fille de François Vincent, conseiller en la Cour souveraine, et de Marie-Charlotte Chevalier, veuve elle-même de François-Paul de Lespée, prévôt de Charmes, décédée à 42 ans le 23 août 1720.



La famille Parisot avait été anoblie le 13 septembre 1625, elle tirait son origine de Ligny ; nous en donnons ci-contre les armoiries : *D'argent à trois pals d'azur ; au chef de gueules, chargé de trois roses d'or* (2).

Le contexte nous a facilement conduit à identifier la destinataire de la lettre : il s'agit ici d'une princesse de la maison de Lorraine, se rattachant d'autre part aux Cusance ; ce ne peut donc être qu'Anne-Marie de Lorraine, fille naturelle de Charles IV et de Béatrix de Cusance, née le 23 août 1639, mariée le 7 octobre 1660 à François-Marie de Lorraine, comte de Lillebonne, et décédée le 19 février 1720 (3).

(1) Voir la *Biographie de la Cour souveraine de Lorraine et du Parlement de Nancy (1641-1790)*, par le comte Antoine de MAHUET, p. 182-183.

(2) Nos remerciements au comte Antoine de Mahuet qui nous a prêté ce cliché.

(3) Voir *M. S. A. L.*, 1910 : Ferdinand et Edmond DES ROBERT, *Documents sur la captivité de Charles IV à Tolède (1654-1659)*, p. 349, notes 2 et 4.

Cette lettre, accompagnée des notes que nous avons eu la curiosité de réunir sur le sujet qu'elle traite, nous a paru mériter publication.

Madame,

Il y a quelque temps que j'ai trouvé dans les papiers de Madame Vincent (1), ma belle-mère, des pièces qui regardent Votre Altesse. L'inclination respectueuse que Madame Vincent a toujours eue de même que feus Messieurs Thierry (2) et Vincent (3) pour votre maison ne luy a pas permis, non plus qu'à moy, de vous en donner avis ; j'aurais donc l'honneur de vous dire, Madame, que la principale de ces pièces est une généalogie de la maison de Cusance (4). En voici le titre : *Origine royale et impériale de Madame Béatrix de Cusance, duchesse de Lor-*

(1) Marguerite Thiéry, née le 10 mai 1628, était le neuvième enfant de Jean Thiéry et de Marguerite de La Réaulté ; elle épousa François Vincent, conseiller à la Cour souveraine.

(2) Jean Thiéry, né à Étain, avait épousé à Saint-Mihiel Madeleine de La Réaulté. Avocat, puis conseiller d'État, intendant de la maison de Charles IV, il devint ensuite premier président de la Cour souveraine de Lorraine. Voir F. et E. DES ROBERT, *loc. cit.*, p. 368, note 1. Il reçut des lettres d'anoblissement le 26 mars 1613 et ses descendants portèrent le nom de Thiéry de Saint-Baussant. Voir DE MAHUET, *loc. cit.*, p. 238.

(3) Edmond Vincent, père de François, naquit à Mirecourt et épousa à Nancy, le 1^{er} mars 1620, Marthe Jeannot ; substitut du procureur général, plus tard conseiller en la Cour souveraine, il avait été envoyé en Espagne pour prendre part aux négociations engagées en vue d'obtenir l'élargissement de Charles IV, prisonnier à Tolède. Il avait été anobli le 20 avril 1626. Voir DE MAHUET, pp. 249-250.

Ainsi les deux grands-pères de Mme Parisot, née Thiéry, avaient été au nombre des plus fidèles serviteurs de Charles IV et avaient donné des preuves répétées de leur dévouement, aux moments les plus critiques de la vie si mouvementée du prince lorrain.

(4) La famille de Cusance était une maison féodale du bailliage de Baume, en Franche-Comté, remontant au xii^e siècle. Elle s'éteignit en 1633 en la personne de Clériade de Cusance, comte de Champlitte et baron de Elvoir, frère de Béatrix de Cusance, princesse de Cantecroix, puis « femme de campagne » de Charles IV. Les armoiries de cette famille étaient : *D'or à l'aigle de gueules.*

raïne (1). Cette généalogie est imprimée en mil six cent cinquante deux et à la fin d'icelle voicy ce qui est escrit : Première preuve que les rois de la troisième race sont issus d'Hadevide (2) de Saxe, fille de l'empereur Henri premier, sœur d'Othon le Grand (3); seconde preuve que les seigneurs de Vergy et de Cusance descendent des roys de France par la branche royale de Dreux (4), et à la suite les preuves en sont rapportées, tirées de différents historiens.

Les autres preuves servent encore à justifier cette généalogie. On voit mesme dans quelques-unes d'icelles qu'il y a un saint de cette maison qui est saint Aumandfroid (5). Si Votre Altesse trouve que ces pièces luy soient de quelque conséquence, qu'elle souhaite les avoir, je me ferais un plaisir et un honneur de luy obéir en ce qui luy plaira de m'ordonner à ce sujet comme en tout autre; en tout cas j'aurais eu un reproche sensible à me faire à moi-mesme, si je ne m'étais donné l'honneur d'en informer Votre Altesse.

(1) Cet opuscule n'est mentionné ni dans la *Bibliographie héraldique de France* de Joannis GUIGARD, ni dans la *Bibliographie nobiliaire de la Lorraine* du comte de BIZEMONT, pas plus que dans le *Catalogue du fonds lorrain* de Justin FAVIER. La Bibliothèque nationale ne le possède pas, et nous nous sommes renseigné auprès de différents érudits, spécialistes en matière de généalogie, qui ne le connaissent point.

(2) Hadevide ou Hadwige, fille de Henri de Saxe, dit l'Oiseleur, empereur en 919, et de Mecthilde de Ringelheim, sa seconde femme, épousa en 938 Hugues le Grand, comte de Paris, veuf pour la seconde fois, et mourut en 956. Elle fut mère de Hugues Capet, roi de France, fondateur de la troisième race de nos rois.

(3) Otton le Grand, empereur en 936, fils de Henri l'Oiseleur et de Mecthilde, mort en 973.

(4) Béatrix de Vergy épousa en 1377 Vandelin-Simon de Cusance, seigneur de Belvoir. Elle descendait d'Henri de Vergy, sénéchal de Bourgogne, qui avait épousé en 1298 Mahaud de Trie, fille de Jean de Trie, comte de Dommartin, et de Yolande de Dreux. La maison de Dreux, dont sortit celle des ducs de Bretagne, issus de la tige capétienne, avait eu pour auteur Robert de France, qui lui avait donné en apanage le comté de Dreux en 1137. Robert de Dreux mourut le 11 octobre 1188.

(5) Pour Ermenfroy.

Madame Vincent d'ailleurs ne le pouvant, ayant perdu la vue il y a cinq ans, je me trouve en cela l'occasion de vous témoigner, Madame, d'en estre persuadée et du profond respect avec lequel j'ay l'honneur d'estre, Madame,

de Votre Altesse

le très humble et très obéissant serviteur,

PARISOT, conseiller

en la Cour souveraine de Lorraine et Barrois.

A Nancy, ce 16 mars 1714.

Nous exprimerons le désir de nous voir signaler l'ouvrage généalogique cité dans le corps de cette lettre, s'il était connu d'un des lecteurs de cette notice, notice que nous croyons devoir faire suivre de quelques mots sur saint Ermenfroy, personnage religieux peu connu.

..

Saint Ermenfroy (1), mort en 670, dont la fête se célèbre le 25 septembre, était fils d'Ermeurik et de Vadaline, et appartenait ainsi à une puissante famille de Bourgogne. Recommandé, suivant l'usage du temps, à Clotaire II, il fut élevé à la cour de ce prince, ainsi que son frère Vandelin. Touché par la grâce, voulant fonder un monastère sur les bords du Cusancin (2) où il possédait d'importants domaines, obvenus par héritage, il alla se former à la vie religieuse dans la célèbre abbaye de Luxeuil, puis revint donner suite à son pieux désir. Ce descendant des fiers Varasques, venus des pays rhénans à la suite des inva-

(1) Consulter : EGILBERTUS, *Vita S. Ermenfridi*, dans les *Acta Sanctorum*, t. VII de septembre, p. 120. — MONTALEMBERT, *Les Moines d'Occident*, Paris, Lecoffre, 1860, in-8, aux pp. 514 et *passim*, t. II. — Abbé DALLAY, *Saint Ermenfroy et l'abbaye de Cusance*, Besançon, Jacquin, 1886, br. in-8.

Au vi^e siècle, l'abbaye de Luxeuil avait vu un autre de ses fils, du même nom d'Ermenfroy, monter sur le trône épiscopal de Verdun.

(2) Le Cusancin est un ruisseau qui prend sa source près de Cusance et qui se jette dans le Doubs à Cour, un peu en-dessous de Baume-les-Dames.

sions burgondes, se consacra désormais au service de Dieu et des humbles. Montalembert, suivant le témoignage d'Egilbert, prévôt de l'abbaye de Cusance (1), qui rédigea une vie du saint, cinquante ans après sa mort, le montre baisant, par humilité et amour des travailleurs, les mains calleuses des laboureurs dont il devint le patron.

Il avait confié l'administration du temporel du couvent à son frère Vandelin, resté dans le monde, et on a vu là, avec la provenance même des biens de l'abbaye, l'origine du droit de patronage toujours exercé par la maison de Cusance, maison qui n'apparaît sous ce nom qu'au ^{xiii}^e siècle, ce qui lui donne déjà une antiquité très reculée. D'après Dunod (2), les sires de Cusance seraient issus de la race de saint Ermenfroy par Vandelin son frère, fait qui serait controuvé, puisque le biographe du saint semble indiquer que Vandelin, sans avoir fait les trois vœux, garda néanmoins celui de virginité ; la dévotion populaire l'associa au culte rendu à saint Ermenfroy.

Au cours des siècles, le monastère devint un simple prieuré sous le vocable de Notre-Dame, plus tard centre d'une confrérie de l'Immaculée Conception et lieu de pèlerinage fréquenté. Sur un tableau de l'église de Belvoir (3) (seigneurie possédée par la maison de Cusance), daté de 1646, se voit la Vierge avec son divin fils. L'artiste donne à Marie, paraît-il, les traits de Béatrix de Cusance et le gentilhomme, agenouillé au premier plan, ne serait autre que Charles IV, qui aurait, au cours d'une de ses désastreuses campagnes, fait un vœu à Notre-Dame de Cusance.

EDMOND DES ROBERT.

(1) Cusance, maintenant Cuisance, Doubs, arr. et cant. Baume-les-Dames.

(2) DUNOD DE CHARNAGE, à la p. 117 du *Nobiliaire du comté de Bourgogne*, au t. III de ses *Mémoires pour servir à l'histoire du comté de Bourgogne*, Besançon, 1740, in-4°.

(3) Belvoir, Doubs, arr. Baume-les-Dames, cant. Clerval.

La famille d'Anneville (correction à dom Calmet).

Dans sa *Notice de la Lorraine* (1), dom Calmet avance qu'en 1499, René II céda la mairie du Val de Liepvre à Jean d'Anneville, chevalier, capitaine dudit Liepvre.

Or, si l'on se reporte au texte des lettres patentes de donation (2), on voit qu'il ne s'agit pas du tout de Liepvre, gros bourg d'Alsace appartenant alors au duc de Lorraine, qui a donné son nom à une vallée des Vosges allant de Sainte-Marie-aux-Mines à Schiestadt, mais d'un village situé presque à l'autre extrémité des États de René II, de Kœurs, sur la Meuse, qui faisait alors partie de la prévôté et du bailliage de Saint-Mihiel, et qui dépend aujourd'hui de l'arrondissement de Commercy et du canton de Pierrefitte. On sait que dom Calmet employait de nombreux collaborateurs ; celui qui lui fournit ce renseignement était bien novice en écritures anciennes, ou léger à l'excès, car sur ces lettres patentes, le nom de Kœurs est tout à fait lisible, et il n'y a pas moyen raisonnablement d'y lire Liepvre.

L'acte de René II est exactement du 22 septembre 1499. Il mentionne que Jean d'Anneville est chambellan du duc (3), et que précédemment il avait été pourvu de l'office de capitaine de Kœurs, et avait reçu « pour son entretenement » une pension annuelle de 100 fr. sur la recette dudit lieu ; il nous apprend aussi le nom de sa femme,

(1) Nancy, 1736, in-folio, t. I, col. 646.

(2) L'original est aux Arch. de M.-et-M., B. 733, nos 36, 70 ; l'enregistrement est *ibid.*, B. 7, fol. 76 v°.

(3) Il ne figure pas à ce titre dans les *Offices des duchés de Lorraine et de Bar*, d'Henri LEPAGE (*M. S. A. L.*, 1869, p. 350), répertoire fort précieux, mais qui n'est pas et ne pouvait pas être complet.

Marguerite de Savigny, qui avait épousé en premières nocces Jean de Sampigny, écuyer, seigneur de Nouviant (1). Par ces lettres patentes, René II donne au mari et à la femme conjointement, et au dernier survivant des deux, pour leurs vies seulement, « touz les proffitz et émolumens de nostredicte chastellenie et mayerie de Keures ».

Cette famille d'Anneville n'est pas très connue : Cayon (2) ne sait que la nommer et décrire ses armoiries : *d'argent semé d'hermines, à la fasce de gueules chargée d'une étoile d'or*. Dans les titres du ^{xv}^e et du ^{xvi}^e siècle, son nom s'écrit le plus souvent : d'Ainneville. Nous ne savons si elle est d'origine lorraine, car il n'y a pas de localité du même nom dans les duchés, et au contraire, on trouve un Annéville (avec accent) dans la Haute-Marne, arrondissement de Chaumont, canton de Vignory, et plusieurs Anneville (sans accent) dans la Seine-Inférieure et dans la Manche. Voici l'indication de quelques documents du premier tiers du ^{xvi}^e siècle qui la concernent (3). On remarquera que tous parlent d'un certain Jean d'Anneville. Le prénom de Jean étant alors des plus usités, il n'est pas certain que ce personnage doive être identifié au bénéficiaire des lettres patentes de René II ; il a pu y avoir alors deux Jean d'Anneville. Dans le cas contraire, ce seigneur, après avoir perdu sa première femme, Marguerite de Savigny, aurait épousé en secondes nocces Marguerite ou Mahaut d'Apremont.

1520. Dans le compte du trésorier général de Lorraine et Barrois : « A Jehan d'Anneville, bailli de Bar, la somme de cent cinquante frans à luy payez pour la parpaye de

(1) Nouviant est, ou bien Nepvant, arr. Montmédy, cant. Steuay, ou bien Void, chef-lieu de cant. de l'arr. de Commercy.

(2) *Ancienne chevalerie de Lorraine*, p. 6.

(3) Nous les devons presque tous à notre obligé confrère M. Ed. des Robert.

ses gaiges, que luy povoient estre deuz du passé jusques à la datte de ceste (1). »

1521, 10 avril. Jean d'Anneville, seigneur de Kœurs et Esclance, met son sceau à un aveu de Balthasar de Housse, écuyer (2).

1530, 19 août. Échange de fiefs entre Mahaut d'Apremont, veuve de Jean d'Anneville, bailli de Bar, et Jacques de Villeneuve, chevalier, seigneur de Beauvoisin en Languedoc, mari de Philippe de Danneville (*sic*, pour d'Anneville) [3].

1532, 21 novembre. Reprises faites à Madeleine de Grandpré, comtesse de Linange, dame d'Apremont, par Mahaut d'Apremont, dame d'Esclance, de Levigny et de Villotte-devant-Louppy en partie, veuve de Jean d'Anneville, seigneur d'Esclance, bailli de Bar (4).

1534, 28 septembre. Reprises de la même dame au duc de Lorraine et de Bar (5).

E. DUVERNOY.

Une tombe mérovingienne, à Saint-Jean-lès-Marville

Sur le territoire de Saint-Jean (6) existent deux lieux dits voisins, intitulés, l'un : « A Chatel », l'autre « Au Mahomet ». Les noms de ces lieux dits évoquent immédia-

(1) Arch. de M.-et-M., B. 1023, fol. 54 v°.

(2) *Ibid.*, B. 593, n° 46. — Esclance doit être Scance, faubourg ruiné de Verdun,

(3) *Ibid.*, B. 735, n° 60. — Beauvoisin, Gard, arr. Nîmes, cant. Vauvert.

(4) *Ibid.*, B. 513, 3^e liasse, n° 21. — Levigny, Aube, arr. Bar-sur-Aube, cant. Soulaines ; Villotte-devant-Louppy, Meuse, arr. Bar-le-Duc, cant. Vaubecourt.

(5) *Ibid.*, B. 748, n° 161 ; B. 791, n° 2.

(6) M.-et-M., arr. Briey, cant. Longuyon.

tement l'idée de constructions et de cimetières anciens, et leur proximité en confirme l'hypothèse. Il suffit d'ailleurs de faire quelques pas sur le terrain de « A Chatel », pour buter dans des morceaux de tuiles à rebords et apercevoir, à même le sol, les débris caractéristiques d'enduits ou de béton de ciment romain (1). De même « Au Mahomet », nous avons découvert en mars 1914, après quelques recherches, des dalles recouvrant une tombe antique que nous allons décrire (2).

En suivant, depuis Saint-Jean, la route nationale qui se dirige vers Longuyon (3), on rencontre à 3 kilomètres, dans la vallée, le vieux chemin qui va de Vezin à Petit-Failly. C'est dans l'angle sud de ce chemin et de la route, qu'est le lieu dit « A Chatel » ; il monte depuis la route jusque près du sommet de la colline qui domine au sud. Au-dessus, quelques champs, vers la crête du même revers, forment l'autre lieu dit : « Au Mahomet » ; c'est là qu'à l'aide d'une sonde, nous avons rencontré dans un sillon, à 42 mètres à l'est du vieux chemin et à 20 centimètres sous terre, deux dalles rectangulaires au bout l'une de l'autre et dirigées de l'ouest à l'est.

Ces dalles étaient soutenues, chacune, dans le sens de leur longueur, par deux pierres dressées ; mais alors que l'une des dalles était à plat, l'autre ne reposait plus que sur l'un de ses supports ; elle avait glissé à l'intérieur de la tombe et écrasé le crâne, qui par suite, sans doute, de ce glissement, se trouvait tourné vers le sud alors que le reste du squelette était dans la position horizontale.

Nous remarquons d'abord dans la terre, sous les dalles, quelques débris de poterie noirâtre, assez grossière, ornée

(1) Ces débris s'étendent sur plus d'un hectare et, à l'extrémité est du lieudit, on a exhumé, en 1895, des dallages en béton sur 30 mètres carrés environ.

(2) Trois tombes avaient déjà été mises à jour, il y a quelques années, par le locataire d'un des champs de ce lieudit, en le cultivant.

(3) Voir la carte d'état-major au 80.000^e, feuille de Metz nord-ouest.

de cordons striés en creux à la roulette par de petits rectangles de 3 millimètres de hauteur, juxtaposés dans le sens de leur largeur ; puis à 50 centimètres de profondeur, les vertèbres apparaissent dans leur position normale. L'exploration se poursuit alors avec précaution, à l'aide d'un grattoir et d'une petite truelle de cimenteur, et l'on découvre successivement :

1^o Un petit vase en terre gris-noire, de 12 centimètres de diamètre et 10 centimètres de hauteur, rempli de terre comme le reste de la tombe et placé entre les pieds. Ce vase, en poterie assez tendre, est de forme rhomboïdale, sans pied, sans ornements ni autres reliefs que cinq petits renflements, répartis symétriquement sur le pourtour vers la partie supérieure du vase et simulant des anses.

2^o Une tige de fer torse se terminant en anneau cylindrique à sa partie supérieure, et rongée par la rouille à sa base ; ici étaient en groupe quelques petites ferrailles dont deux semi-cylindriques et en spirale, qui, avec la tige, formaient probablement une clef bénarde : le tout situé le long du tibia droit, entre les jambes.

3^o Immédiatement en dessus, près du genou, un petit ferret, de 7 centimètres de hauteur, en forme de trapèze allongé, ayant 3 centimètres de largeur à la partie supérieure, deux à la base et 3 millimètres d'épaisseur.

4^o Sur le côté gauche du bassin, à hauteur de la ceinture, une boucle en fer ovale, mobile, ainsi que l'ardillon dans sa monture en fer ; celle-ci décorée de filets ou dessins, plaqués en argent et en partie recouverts par l'oxydation. Les ornements en argent de cette monture paraissent figurer un groupe de feuilles et de fleurs surmontées de filets horizontaux et de stries inclinées en forme d'arêtes de poissons, mais l'oxydation est trop prononcée pour permettre quelque certitude à cet égard.

5^o En dessous de cette boucle, sur le côté extérieur du

fémur gauche, la monture d'un peigne en os, à deux fins, de 20 centimètres environ de longueur, dont quelques dents sont presque entières. Cette monture est renforcée par deux traverses, en os également, assemblées par des rivets en fer ; les traverses sont décorées à leurs extrémités et dans leur milieu par des filets parallèles, gravés en travers, entre lesquels le dos des traverses semble vermiculé, mais, peut-être, cela résulte-t-il d'un séjour prolongé en terre, plutôt que d'une décoration primitive.

6° Puis, un peu plus bas, deux passants en fer, fort rouillés, disposés à 17 centimètres l'un au-dessus de l'autre, et un clou effilé provenant probablement du cercueil.

Aucune monnaie, arme, bague, bracelet ou collier, qui aide à dater approximativement l'époque de l'inhumation.

Il ne paraît pas que cette tombe ait été violée, car le squelette était entier et les objets se trouvaient aux emplacements où on les rencontre habituellement dans les inhumations où les corps étaient habillés ; cependant des os d'un autre bassin se trouvaient non loin du tibia gauche, et une partie de fémur désarticulé se prolongeait même jusqu'à ce tibia où il était cassé. Peut-être avait-on creusé cette tombe dans l'emplacement d'une autre plus ancienne, comme les fragments de poterie striée, rencontrés plus haut, tendraient à le confirmer ? L'espace cependant ne devait pas manquer, car une tranchée de 7 ou 8 mètres de longueur, ouverte aux abords, n'a décélé que le sol naturel, sans aucune trace de fouille.

Le corps mesurait 1^m65 des talons au sommet du crâne ; les dents, fort usées et quelque peu cariées, les têtes et cols des fémurs, fort déprimés, devaient appartenir à une personne d'âge mûr.

Les placages argent sur fer de la boucle et la forme de celle-ci paraissent de l'art franc (1). Le vase unique entre

(1) COCHET, *La Normandie souterraine*, Dieppe, 1855, in-8, p. 17 ; Jules PILLOY, *Étude sur d'anciens lieux de sépulture dans l'Aisne*, t. I, Saint-Quentin, 1886, in-8, p. 277.

les jambes, recevant l'eau lustrale ou l'eau bénite, semble indiquer l'époque carolingienne, et cependant, la boucle, le peigne, les clef et passants, et leur position sur le squelette, marqueraient plutôt une période antérieure, où l'on inhumait le mort, soit en grand appareil, soit avec ses objets d'usage ou préférés.

THÉOPHILE COLLIGNON.

Le Recueil historique de Marquis.

Cette nouvelle source a besoin d'être un peu connue pour enrichir les références des historiens. C'est le motif et le but de cette note.

Après l'inventaire des Archives de Remiremont, exécuté sur l'ordre de Louis XIV, en 1694, par Rodolphe Thierry, l'abbesse Béatrix crut devoir faire procéder, en 1727, à une nouvelle recherche et à un nouveau compte rendu. Ce fut l'œuvre des célèbres Edmond Martène et Ursin Durand, bénédictins de la Congrégation de Saint-Maur, à qui ce travail d'exploration, dans le Trésor de l'illustre Chapitre, ne pouvait manquer d'agréer. Ils préparèrent ainsi et rendirent possible la monumentale compilation du cordelier Vuillemin, à la fin du xviii^e siècle.

Le clergé inférieur de l'église capitulaire comptait alors parmi ses membres un prêtre sacristain du nom de Jean-Baptiste-Nicolas Marquis, esprit curieux, d'une médiocre culture, qui prenait plaisir aux vieilles choses et aux vieilles notes. Marquis ne parvint jamais à l'honneur d'une stalle, mais ses aptitudes spéciales lui valurent le titre de généalogiste du Chapitre. C'est ainsi qu'il se désigne dans l'acte du mariage célébré à Vagney, le 10 février

1762, entre Claude-Nicolas Marquis, marchand bourgeois de Remiremont, veuf de demoiselle Claude-Antoinette Le Coq, et Anne-Catherine, fille du notaire Jean-Baptiste Godignon. Un autre des témoins signataires est Joseph Marquis, inspecteur général des fortifications de Schlestadt.

Dès 1729, l'abbé Marquis avait terminé son *Recueil historique des choses mémorables de l'insigne chapitre de Remiremont*. C'était un petit in-folio, qui, dans son état actuel, comporte 210 pages encadrées de motifs ou filets en rouge. Le feuillet de garde, qui semble transporté de la fin au commencement du volume, puisqu'il est paginé 223 et 224, trahit en même temps une probable mutilation.

L'auteur avait fait un choix des documents qui lui avaient paru les plus intéressants. Il y ajouta la substance des controverses qui furent le plus agitées de son temps. C'est ainsi qu'il y inséra, dès le début, les réflexions de Riguet sur la fausseté du titre de fondation de l'abbaye de Remiremont.

Somme toute, cette compilation désordonnée ne révèle rien ou presque rien à quiconque a étudié un peu, dans le détail, l'histoire de l'illustre Chapitre. Même quand l'auteur annonce, comme p. 149, une série de *Notes faites sur des titres et autres papiers tant des Archives de l'insigne église Saint-Pierre de Remiremont que de ceux que J'AY TROUVÉS DANS DES MAISONS PARTICULIÈRES*, il faut se garder d'espérances illusoires.

On n'a guère affaire qu'à un novice, encore peu averti, qui enregistre précieusement ce qu'il croit des découvertes ; par exemple, il met à les transcrire, d'une écriture complaisamment moulée, un soin dont le lecteur lui sait le meilleur gré ! Et puis, après tout, il y a toujours à glaner quelque chose dans ces *Keep-Sake* d'amateurs. Le

temps et aussi l'oubli ont travaillé avec eux, pour donner un air de nouveauté aux inventions les plus banales.

Au surplus, les rares apparitions de l'homme à travers le patient copiste ne sont pas sans charme. Lisez plutôt cette réflexion à propos des objections perpétuellement renouvelées contre la sécularité du Chapitre :

« J'ay eu le portrait en grand du grand-père maternel de M^{me} la comtesse de Bergk : il était peint mort dans un habit de saint François, parce qu'il s'était voué à ce saint. Il n'était cependant pas capucin. »

Le bon Marquis n'a pas l'air de savoir ce qu'est un tertiaire, et la philosophie de son époque n'est pas sans percer sous sa plumè.

L'insuffisance de ses informations serait facile à relever, et cela serait peut-être bon pour le tenir en son rang dans la nomenclature des sources historiques.

Ainsi, sur la foi de son recueil, on a pu dire, pour nous en tenir à un exemple, que le premier grand chancelier de Remiremont qui soit connu, est Ancelin d'Ancelles. Assurément, celui-là se distingue par un titre féodal, alors que plusieurs, certainement plus anciens — il en est du xii^e siècle — ne sont désignés que par leur nom de baptême et le titre de leur charge. Bourguignon par l'origine de sa famille (Arcelot, arrond. de Dijon), lorrain par les alliances de celle-ci avec les Deuilly, champenois par son attache à l'église de Langres, dont il est chanoine, Anselme, *aliàs* Ancel, *aliàs* Anséas et Ancelin d'Ancelles, paraît avec la charge de grand chancelier en 1290 et 1304. Il teste en 1305, et, détail important pour l'hagiographie lorraine, détail inaccessible à *Marquis*, il fonde à Saint-Mammès de Langres plusieurs chapelles, dont une à saint Romain et saint Amé.

Notons cette date de 1290, année où se révèle, pour la première fois, le chancelier Ancel d'Ancelles. Une main

de la même époque (fin XIII^e siècle), au jugement du très compétent dom Quentin (1), a inséré, dans un nécrologe ancien de Remiremont, la mention suivante : *III calend. Aprilis. Obiit Nicholaus de Daullei cancellarius*. Une main plus récente a ajouté : *et canonicus*.

Rapprochons maintenant cette note du *Catalogue des actes de Mathieu II*, si consciencieusement dressé par Lemer cier de Morière (2). Au n° 288, nous trouvons l'analyse d'un titre du 8 décembre 1245, d'après lequel Agnès, abbesse élue de Remiremont, et tout son « Convent » notifient au duc Mathieu l'élection de Nicolas de Deuilly, clerc, à la charge de chancelier, priant le duc de l'agréer. Voilà donc un grand chancelier bien authentique, dont la carrière commence près d'un demi-siècle avant celle du chanoine d'Ancelles, et se prolonge jusqu'à la fin de son existence. Marquis n'avait garde de le savoir.

Encore un détail, si l'on veut, qui ne permet pas d'accepter, sans contrôle sérieux, les informations de Marquis. On sait quelle place tenait la secrète dans l'antique communauté de Remiremont. C'était presque une tradition ininterrompue, pendant des siècles, de faire de cette dignité, l'échelon suprême d'où l'on passait à l'abbatiate. Dans la série de ces dames, de moins en moins moniales, il en est une qui marqua particulièrement, à la fin du XIII^e siècle et au commencement du XIV^e, dans les annales capitulaires, c'est Clémence d'Oiselet, ou Oiselay, de l'illustre famille bourguignonne de ce nom. Un latiniste avisé, connaissant le mont Oiselay qui portait le château familial, n'aurait pas traduit le nom de la secrète autrement que par *Clementia de Monte-Avium*. Mais il paraît que Marquis avait su lire *de Monte-Arium*... Ce n'est pas fort !

(1) *M. S. A. L.*, 1904, p. 247, 254.

(2) Nancy, 1893, in-8, t. XVII du *Recueil de documents sur l'histoire de Lorraine*, publié par notre Société.

Mais cessons de quereller ce candide amateur qui s'est donné la peine de butiner, plus ou moins à l'aventure, dans le champ de son histoire locale. Parlons plutôt du sort fait à son cher registre.

Devenu vieux, et voulant, sans doute, assurer à son œuvre une protection durable, l'abbé généalogiste inscrivit, d'une main désormais peu assurée, la note suivante à la page qui est maintenant le feuillet de garde :

« Je prie M. le Chanoine Thiébaut de recevoir ce manuscrit de ma main, comme un faible gage de l'amitié de son très humble serviteur. L'abbé Marquis, 1784. »

Notre curiosité se reporte naturellement sur le destinataire du précieux registre. Grâce aux recherches de M. le chanoine Mangelot, il nous est facile de la satisfaire, en prenant connaissance d'une note insérée au bas de la page 241 de son bel ouvrage sur les *Ecclésiastiques de la Meurthe, martyrs et confesseurs de la foi* (Nancy, 1895, in-8).

Jean-François Thiébaut, nous apprend cette note, né à Rouvres-la-Chétive en 1748, ordonné en septembre 1771, fut d'abord vicaire communal à Blénod. Il devint curé d'Andilly en 1776. Deux ans plus tard, il obtenait un canonicat à Remiremont. Il fut aussi receveur des grandes aumônes. La Révolution dispersa le chapitre et les chanoines. On trouve Thiébaut, domicilié à Toul en 1793. Puis il émigra en Suisse. Son frère Claude, qui avait été curé de Viviers-lès-Offroicourt, avait dû également s'exiler. Il mourut précepteur en Pologne dans le cours de l'année 1800. L'ancien chanoine lui survécut ; il revint, à la réorganisation du culte, dans les environs de la ville d'où la Révolution l'avait chassé. Il fut nommé en 1803 curé succursaliste de Saint-Étienne-lès-Remiremont.

Je ne saurais dire par quel concours de circonstances le manuscrit de Marquis, devenu la possession du chanoine Thiébaut, passa dans celle de la famille Jacquinet, pro-

priétaire des biens de l'ancien prieuré de Droiteval. Il s'y trouvait encore à la mort du dernier survivant de cette famille. L'héritier universel ne s'en dessaisit pas. Mais son décès ayant nécessité une nouvelle liquidation, le registre remiremontais est devenu, par légitime acquisition, la propriété de M. l'abbé Géhin, curé d'Attigny, près de Darney.

Feu M. le chanoine Pierfitte en a bien eu quelque temps et fait partager l'utile communication. C'est grâce à cette circonstance que des copies, intégrales ou partielles, ont pu en être prises. Mais c'est une erreur de croire qu'il ait jamais fait partie de sa collection, ni d'aucune autre.

A. DIDIER-LAURENT.

CHRONIQUE

Erratum.

Une correction faite à tort au récent article de M. MARICHAL, *A propos du Rabodeau*, a dénaturé le titre de l'ouvrage qu'il citait, p. 76, n. 2. Il alléguait là le livre anonyme de BROULIER, *Défense de l'Église de Toul...* (n° 6 094 du *Catalogue du fonds lorrain*, par J. FAVIER), et non pas, comme l'on a cru, le livre également anonyme du P. Benoît PICART, *Défense de l'antiquité de la ville et du siège épiscopal de Toul* (n° 5 768 du même *Catalogue*). La date de publication de ce volume, 1727, reste exacte.

Pour la Commission de rédaction, le Président : PIERRE BOYE.

L'imprimeur-gérant : A. CRÉPIN-LEBLOND, 21, rue Saint-Dizier, Nancy.

Bulletin mensuel
DE LA
SOCIÉTÉ D'ARCHÉOLOGIE LORRAINE
ET DU
MUSÉE HISTORIQUE LORRAIN

12^e ANNÉE. — NUMÉRO 6. — JUIN 1912.

Procès-verbal de la séance du vendredi 10 mai 1912.

Présidence de M. Pierre Boyé, président.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Communications.

M^{me} Georges Beauvais, MM. le baron Ameil, André de Failly et Édouard Rodolphe ont adressé des lettres de remerciements à l'occasion de leur admission.

Nécrologie.

Il est donné avis du décès de M^{lle} Laure Dubois, morte à Vézelize le 16 avril, dans sa 73^e année.

Distinctions honorifiques.

L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres a accordé, sur la fondation Prost : 500 francs à M. Gavet pour son

édition du *Diarum Universitatis mussipontanæ* ; 500 francs à la *Bibliographie lorraine*, publiée sous la direction de M. Robert Parisot ; et 200 francs aux revues : *Le Pays lorrain et le Pays messin* et la *Revue lorraine illustrée*, paraissant sous la direction de M. Charles Sadoul.

Admissions.

MM. Paul Cayotte, Jean de Guerre, Gabriel Lallemand, Léon Maujean, Ferdinand de Spinette, A. Vincent et L. Voirin sont admis comme membres titulaires.

Présentations.

Sont présentés en la même qualité : MM. le commandant **Colson**, 20, rue Saint-Michel, par MM. Pierre Boyé, Justin Favier et Marcel Maure ; François **de Thierry**, lieutenant de vaisseau, 1, via Santorio, Pola (Autriche), par MM. Émile Duvernoy, Edmond des Robert et Léon Germain de Maidy.

Ouvrages offerts à la Société.

L'invasion prussienne de 1792 en Lorraine et en Champagne, par R. PARISOT (Ext. de 32 p. in-8.)

Charles IV et Marie Mancini, par le même. (Ext. de 7 p. du *B. S. A. L.*, avril 1910.)

« *Rammon* » (*Messein*) [?] et « *Mansilis Teutberti* » (*Richardménéil*), par le même. (Ext. de 6 p. du *B. S. A. L.*, juillet 1911.)

Compte rendu annuel de l'Association amicale des anciens élèves des Lycées de Nancy, Metz, Strasbourg et Colmar. Nancy, 1911, in-8 de 96 p. (Envoi de M. Alexandre DE ROCHE DU TEILLOY.)

Lectures.

M. Pierre BOYÉ lit, pour l'auteur absent, M. l'abbé

NICOLAS, une notice intitulée : *Un testament de paysan au XVII^e siècle*, destinée au *Bulletin*.

M. Pierre BOYÉ continue ensuite la lecture de ses *Recherches sur l'agriculture en Lorraine au XVIII^e siècle*. — III. *La grande culture*.

MÉMOIRES

Deux mandements du XVI^e siècle.

Notre confrère M. George, notaire à Lunéville, veut bien une fois de plus communiquer au *Bulletin* des documents de sa riche collection. Le premier est un mandement de Nicolas de Lorraine, comte de Vaudémont, plus tard duc de Mercœur, oncle du duc Charles III, qui fut son tuteur conjointement avec la mère du jeune prince, Christine de Danemark, de 1545 à 1552, et son unique tuteur de 1552 à 1559. Il est adressé à l'un des principaux personnages de l'administration lorraine, Claude Mengin, qui fut président de la Chambre des comptes du duché de Lorraine de 1552 à 1569. Comme cela se pratiquait souvent au XVI^e siècle, ce magistrat est chargé d'une mission essentiellement diplomatique : négocier avec les Suisses un traité, ou plutôt le renouvellement de l'alliance passée par le duc René II avec les 13 Cantons, en octobre 1476, c'est-à-dire au plus fort de la lutte contre Charles-le-Téméraire, en ce même mois où la garnison bourguignonne qui occupait Nancy était obligée de capituler et de rendre au jeune prince sa capitale (1).

(1) Sur les conditions de cette alliance, cf. E. TOUTEY, *Charles le Téméraire et la ligue de Constance*, Paris, 1902, in-8, p. 367-8. — Le

A nostre très cher et féal conseiller, le président de Lorraine, maistre Claude Mengin.

De par le comte de Vaudémont, tuteur.

Très cher et féal, suyvant ce que jà esté pourparlé pour l'alliance d'avec les Suysses, laquelle désirerions estre effectuée, nous ferez service si, en retournant du voyaige que faictes présentement à Lyon, vous repreniès vostre chemin par leur pays, et adviser avec eulx quelques bons moiens d'en traicter sous nostre bon plaisir. Et s'il est possible de les emmener à ce point qu'ilz nous priassent pour leur plus grande commodité d'avoir sel, grains et aultres vivres des pays de par deçà, sera le plus expédient pour oster les difficultez et disputtes qui pourroient revenir d'ailleurs sur ceste nouvelle alliance. Nous confians qu'y ferez debvoir, prions le Créateur vous avoir en sa garde.

De Nomeny (1) ce XI^e mars 1555.

NICOLAS.

DE LAMOTHE.

Claude Mengin s'acquitta de sa mission et, à son retour en Lorraine, adressa au duc un assez long rapport relatif au projet d'alliance et surtout au commerce du sel : jusqu'alors, la Suisse se fournissait de sel en Franche-Comté, en Souabe, en Savoie ; la Lorraine voudrait bien supplanter ces pays pour la fourniture d'une denrée dont elle regorge ; aussi le président des Comptes insiste sur le peu de distance entre Bâle et la Lorraine, et observe que pour ne pas venir à vide, les charretiers peuvent prendre au passage de ces vins d'Alsace dont les Lorrains étaient très friands. S'ils ne veulent pas pousser jusqu'à Rosières, dont la saline est destinée à ce trafic, qu'à cela ne tienne : on leur livrera le sel, soit à Saint-Hippolyte, petite ville d'Alsace appartenant à la Lorraine, soit à Bussang, au

traité particulier passé avec le canton de Soleure le dimanche après la Saint-André (c'est-à-dire le 1^{er} décembre 1476) est aux Archives de M.-et-M., B. 948, n° 3, original parchemin scellé.

(1) Nomeny, ch.-l. de cant. de l'arr. de Nancy, était une possession personnelle de Nicolas, qui y résida souvent.

pied d'un col des hautes Vosges où passe la route de Remiremont à Bâle (1).

Ces efforts intelligents pour assurer des débouchés au sel lorrain ne furent pas sans succès : nous voyons qu'en 1577, les salines de Rosières fournissent aux Suisses 240 muids de sel à 16 fr. le muid (2). En 1578 et 1581, nouvelles fournitures faites spécialement au canton de Berne (3).

L'autre mandement, daté de Saverne et du 23 octobre 1592, est signé CHARLES. A première vue, on pourrait croire qu'il émane du duc Charles III, mais en y regardant de plus près, on reconnaît qu'il est de son fils cadet, le cardinal Charles, évêque de Metz. La signature est bien de ce dernier et diffère tout à fait de celle du duc (4). D'autre part, la présence de celui-ci à Saverne le 23 octobre 1592 ne s'explique pas : ses troupes venaient d'être battues le 14 de ce mois à Beaumont (Ardennes) par le duc de Bouillon (5), et Charles devait être, ou à Nancy, ou sur la frontière nord du Barrois, pour réparer cet échec. Au contraire, son fils le cardinal avait de bonnes raisons d'être à Saverne : le 9 juin 1592 (6), il avait été élu évêque de

(1) Arch. de M.-et-M., B. 948, n° 7. — Ce rapport n'est pas daté.

(2) *Ibid.*, B. 948, n° 25. — Nous ne savons pas ce que valait le muid au xvr^e siècle ; au xviii^e, le muid légal des salines de Lorraine contenait environ 544 litres. Cf. P. Boyé, *Les Salines et le sel en Lorraine au XVIII^e siècle*, Nancy, 1904, in-4, p. 4, n. 2, et p. 32, n. 2.

(3) Arch. de M.-et-M., B. 948, n° 42, 60.

(4) Pour s'en convaincre, il suffit de comparer la signature du mandement de 1592 à celles de deux autres documents qui sont à peu près du même temps, une lettre de Charles III de 1599 (Arch. de M.-et-M., H. 2056) et une lettre du cardinal Charles de 1600 (*ibid.*, H. 1809) ; on sera frappé des ressemblances entre la première et la troisième, tandis que la seconde est tout autre. — Une signature du cardinal Charles est reproduite dans les *Annales de la Société d'émulation des Vosges*, 1880, p. 156, mais comme elle est de 1559, c'est-à-dire antérieure de trente-trois ans, on ne peut en faire état.

(5) DIGOT, *Hist. de Lorr.*, t. IV, p. 279.

(6) D'après la *Gallia christiana*, t. V, col. 818 ; GRANDIDIER, *Alsatia sacra*, t. I, p. 14, dit le 8 juin.

Strasbourg ; or, depuis que Strasbourg avait adopté la Réforme, Saverne était devenu la résidence habituelle des évêques. C'est à Saverne que l'évêque précédent, Jean de Manderscheid, était mort le 2 mai ; c'est à Saverne que Charles de Lorraine avait été élu évêque le 9 juin par les chanoines restés catholiques, tandis que les chanoines devenus protestants élisaient à Strasbourg, le 28 mai, le prince Jean-Georges de Brandebourg (1). Obligé maintenant de se partager entre ses deux évêchés de Metz et de Strasbourg, le cardinal Charles devait souvent résider à Saverne, et l'intérêt du mandement, du reste très bref, que nous publions, est de faire voir qu'il y était en octobre 1592, ainsi que de nous apprendre les noms de deux capitaines à son service.

E. DUVERNOY.

Au cappitaine Champigneulle.

Cappitaine Champigneulle, j'ay veu les vostres, et par icelles entendu le nombre des gens de pied qui sont en la compagnie du cappitaine Salazart, mais par ce que ne m'escrivez s'ilz sont armez ou non, vous ne fauldrez à me le mander. Sur ce, finiray cestes, et je supplie Nostre Seigneur vous donner ses saintes grâces.

De Saverne, ce 23^e d'octobre 1592.

CHARLES.

MENGIN.

(*en marge*) Et scachez s'ilz voudront marcher.

Un testament de paysan au XVII^e siècle.

Dans une liasse de pièces récemment tombée en notre possession, se trouvent plusieurs testaments rédigés aux XVII^e et XVIII^e siècles par de simples paysans, par des habi-

(1) Sur cette double élection, cf. la biographie du cardinal par M. PFISTER dans les *Mém. Acad. Stanislas*, 1906-7, p. 153.

tants de Laneuville-sur-Meuse (1). Il nous a paru intéressant de faire connaître l'un de ces documents les plus anciens. Si la lecture de telles pièces manque d'intérêt général, elle n'est pas du moins sans offrir quelque aperçu digne de fixer l'attention. Voici le testament de Jean Rouyer, daté du 15 juillet 1636 :

« Ce jourd'huy, xve jour de juillet 1636, nous soubsignez, Jean Pierrard le jeune, eschevin jurez en la iustice de la Neufville, Guiot et Lambert les Lambottin, Jean Minon, François Mathurin, Gilles Guiot et Thierry Lambottin, tous habitants et bourgeois dudit la Neufville, pour l'absence du mayeur et des eschevins dudit lieu, sommes été requis de la part de Jean le Rouyer, bourgeois dud. la Neufville, nous transporter en la maison de Jean Colin, dud. la Neufville, ou led. Rouyer fait de présent sa résidence, où estant acheminés, l'avons trouvé sur sa couche malade, néanmoins de bon mémoire et sain d'entendement, comme il nous est aparuu. Considérant que toute créature sont subiette à la mort et qu'il n'est rien plus certain qu'icelle mort, et rien plus incertain que l'heure d'icelle, afin qu'il ne demeurat intestat, a dict et desclaré en nos présences, qu'il voulait que les choses cy après desclarées sortassent en leur plain et entier effect sans y estre forcez ni contraint en aucune sorte comme choses concernant son salut.

Premièrement a recommandez son ame à Dieu et à la v̄ge Marie, à tous les saints et saintes de Paradis.

Item a dict et ordonné qu'il veut que son corps soit inhumé dans l'église dud. la Neufville (2) et pour ce estant, a donnez a ladicte Église dix francs barrois (3) pour son droict, et qu'il luy soit faict ung tombeaux enfermez.

Le jour de son obsecq, veut et ordonne qu'il soit dict messe

(1) Arr. de Montmédy, cant. de Stenay, Meuse.

(2) Cette église n'existe plus : l'église actuelle datant du xviii^e siècle.

(3) On voit par là que les anciennes Fabriques touchaient un droit pour accorder aux gens du peuple la sépulture dans les églises. Les anciens rituels de Trèves, de Toul et de Verdun, que nous avons consultés, ne parlent pas de ce droit : ils se contentent de blâmer l'usage devenu trop général de la sépulture dans les églises.

haulte, vigille et recommandise, priant Dieu pour le repos de son âme.

Item led. jour de son obsecq, veut et ordonne qu'il soit distribuez aux pauvres qui assisteront audits services la somme de quatre francs barrois.

Le jour de sa quarantaine veut et ordonne qu'il soit dict et celebrez messe haulte, vigille et recommandise pour le salut de son âme.

Item a dict et ordonnez qu'il luy soit faict faire ung luminaire pour fournir à ses dicts services.

Item a desclaré que Jean Dal, hostellain (1), demeurant à Sthenay avoit une pièce d'or vallant vingt quatre francs barrois et une pistolle d'Espagne en main, appartenant aud. testateur et qu'il les avoit en garde et que sy ces deux pièces d'or n'estoient suffisantes pour subvenir aux frais qu'il conviendra faire à l'exécution de sondict testament, veut et ordonne qu'il soit venduz des autres meubles qu'il a dans ung coffre à la maison et domicile de Jean Bilardin de Sthenay et à la maison de Epyrard Michel (2) et au domicil de la grand Zabelle, tous dem̄t aud. Sthenay et en donne la puissance audit Pierrard.

Item a desclaré qu'il debvoit à la place de ce lieux (3), dix huict ou vingt sols. Item à Jean Lambottin, cy devant hostellain, luy doit environ deux francs. Item a desclaré qu'il debvoit cinq francs à la ville de Sthenay.

De plus, ledict Rouyer a fondez ung anniversaire en lad. Église à perpetuitez pour prier Dieu pour le salut de son âme, d'une messe haulte, vigille et recommandise, laquelle messe se dira le jour de son décès ou dans la sepmaine d'iceluy, dont pour rétribution de lad. messe, led. testateur a donnez et donne à lad. Église ung demy cent de pretz à prendre dans ung cent à luy appartenant scytuez et assis sur le ban et finaige de Sthenay, en la prairie basse dud. lieux eu lieudict l'Islette, royé (4)

(1) Hôtelier.

(2) Les mots *Epyrard Michel* ont été écrits après coup. On avait d'abord écrit *Estienne*, qui est raturé.

(3) Sans doute la forteresse, par suite de quelques droits à payer au seigneur.

(4) Voisin de.

Jamin Bernier de Servizy d'une part, et (1) d'aulture, lequel cent de pretz se change par chacun an avec le sieur Nicolas Millet dud. Sthenay, dont dud. demy cent de pretz, l'herbaige de haut poil se vendra par chacun an par les gouverneurs de l'Église dud. la Neufville pour subvenir a payer lad. messe pour laquelle le sieur curez dud. lieux aura pour son salaire dix-huit gros, le margueillier six gros, et le reste du louaige de l'herbaige dud. demy cent de pretz, demeurera au proffit de lad. Église pour payer les luminaires et encens dudict anniversaire, pour lequel présent testament et ordonnance de dernière volonte, entheriner et mettre à exécution, led. testateur a nommez esleus et choisis la personne de Jean Pierrard le Jeune cy-dessus nommez, son bon Amy, auquel il luy a donné plain pouvoir et auctoritez de faire et accomplir ce présent testament au plustost qu'il pourra et des biens par luy delaissez, desquels biens pour ce faire, il luy cedde et transporte et mets en main..... jusqu'à l'accomplissement de ce dict présent son testament, revocquant et mettant au néant tous autres testaments par luy fait ne voulant qu'il soit adjoustez créance à aultres qu'à cestuy présent.

En foy de quoy, nous tesmoins soubsignés avons ce présent testament signez et marquez de nos signes et marques accoustumez cy mis, certiffiant ce que dessus estre véritable, ledit testateur desclarant ne sçavoir signer.

Faict aud. la Neufville le jour et an que dessus.

PIERRARD,
eschevin.

marcq de † G. LAMBOTTIN.

marcque de † de
GILLE. GUYOT.

marcque † de
FRANÇOIS. MATHURIN.

La date inscrite en tête de ce testament était douloureuse entre toutes. Ce fut, au début de 1636, l'invasion des Croates qui ravagèrent cruellement le pays de Stenay, de sorte qu'il n'y eut plus de sécurité dans la région. Les

(1) Espace laissé en blanc.

habitants des villages s'étaient réfugiés dans la petite ville où y avaient transporté ce qu'ils avaient de plus précieux.

Lisant entre les lignes du testament de Jean Rouyer, nous découvrons la trace de ces calamités. Pourquoi cette « absence du mayeur et des eschevins » remplacés, comme témoins d'un acte public, par des « habitants et bourgeois » quelconques ? Les personnages officiels sont sans doute occupés par d'autres soucis. Le testateur « trouvé sur sa couche malade » réside dans une maison étrangère. A-t-il encore un chez-lui ? Les deux pièces d'or, les meubles qu'il possède, sont à l'abri derrière les proches remparts de Stenay et dispersés dans quatre famille différentes. Ces circonstances ne sont-elles pas suggestives ?

Quelques jours après la rédaction de ce testament, à la fin de juillet, la peste éclatait à Stenay où elle faisait, ainsi que dans les environs, de nombreuses victimes. La terrible contagion emporta-t-elle le testateur malade ? Quoi qu'il en soit, le pauvre Lorrain dut mourir accablé des malheurs de sa patrie (1).

J. NICOLAS.

Sur un instrument en pierre polie de la région lorraine.

Il y a quelque vingt-cinq ans, notre collègue, M. J. Drouet, organisait une tendue aux petits oiseaux autour d'une source, située au fond d'un vallon, près du bois des Corés, à Grimaucourt (Meuse). En nettoyant la source, un de ses compagnons retira la pierre qui fait l'objet de

(1) Cf. notre opuscule intitulé : *Quelques épisodes de la Guerre de Trente Ans dans la région Montmédienne*. Montmédy, Girardot, 1911, p. 15 et suiv.



(fig. 1)

CASSE-TÊTE TROUVÉ A GRIMAUCCOURT (MEUSE).
Grandeur nature.



(fig. 2)

CASSE-TÊTE TROUVÉ A GRIMAUCCOURT (MEUSE).
Grandeur nature.

cette note et la lui donna, comme hache polie. Quelque temps après, la même personne recueillit encore, et au même endroit, un nouvel instrument semblable au premier.

C'est une pierre de forme allongée, mesurant 179^{m/m} dans sa plus grande longueur ; les extrémités, amincies en tranchant, sont légèrement arrondies à la partie inférieure, et relevées en pointe à la partie supérieure, ce qui leur donne une apparence de proue de navire. Une des faces latérales est plane ; elle mesure 40^{m/m} de large ; l'autre, légèrement bombée, mesure 45^{m/m} (Fig. 4).

Cette pierre est en calcaire du rauracien ; à l'origine, elle fut polie ; l'usure du temps en a rendu actuellement la surface rugueuse.

Il y a là un curieux produit de l'industrie humaine. C'est bien la première fois qu'un pareil instrument est trouvé dans notre région, mais d'autres semblables ont déjà été décrits, dans l'Orléanais en particulier (1). M. Bourlon, qui les dénomme *casse-têtes*, remarque « leur forme arquée dans le sens de la longueur et l'obliquité de leur double tranchant, leur donnant l'aspect d'une pirogue aux extrémités relevées ». En outre, note cet archéologue, les casse-têtes naviformes sont toujours taillés dans des roches compactes et tenaces, mais tendres ; c'est bien ici le cas de notre casse-tête.

Les pièces signalées présentent toutefois un trou pour l'emmanchement ; ici, le trou n'existe pas, on ne pouvait d'ailleurs songer à le forer sans risquer de provoquer le bris de la pierre, sinon pendant le travail lui-même, du moins au premier emploi ; on se rendra facilement compte du peu d'épaisseur de la pièce en considérant la figure 2.

Simplement tenue à la main, dans laquelle elle s'adapte

(1) M. BOURLON, *Les Casse-têtes de l'Orléanais*, dans la *Revue pré-historique*, 1911, p. 84.

parfaitement, cette pierre pouvait être, pour celui sachant la manier, une arme terrible, susceptible, par un coup bien appliqué, de fendre le crâne de l'adversaire.

Faut-il voir dans la présence de deux pièces semblables, gisant dans la source des Corés, une offrande faite à la divinité des eaux? On doit se montrer très prudent dans ces suppositions, car s'il est permis d'induire de la forme de l'objet la destination prévue par celui qui le façonna, il est téméraire de préjuger de la pensée du possesseur primitif par le seul fait du lieu de la trouvaille.

GEORGES GOURY.

Deux manuscrits latins des Évangiles venus de Toul à la Bibliothèque nationale de Paris.

En 1902, j'ai signalé ici (1) le manuscrit grec des Évangiles, d'Hector d'Ailly, évêque de Toul, comme ayant appartenu à un chanoine de la cathédrale de Toul, Louis Machon, et comme ayant été donné par lui au chancelier Séguier. Il passa dans la bibliothèque de Mgr de Coislin, puis à l'abbaye bénédictine de Saint-Germain-des-Prés, enfin à la Bibliothèque nationale, où il est encore. Aujourd'hui, je puis assigner la même origine et la même odysée à un manuscrit latin des Évangiles. C'est le n° 11 960 du fonds latin de la Bibliothèque nationale. Sur le fol. 2, à la marge supérieure, on lit : *L. Machon*, et à la marge inférieure : *Ex Bibliotheca Ludo. Machon. Archid. de Portu. Canon. Tullen. Capellan. Epdilis consiliarius, etc.* Au fol. 32, où commence l'Évangile de saint Matthieu, à la

(1) *B. S. A. L.*, 1902, p. 79.

partie de droite de la marge supérieure, le propriétaire a encore écrit son nom : *L. Machon*. Ce chanoine de Toul, qui était archidiacre de Port et conseiller épiscopal, a donc donné à Séguier ce manuscrit, qui provenait sans doute aussi, comme le Ptolémée de Pèlerin le Viateur et l'Évangélaire grec d'Hector d'Ailly, du Chapitre de la cathédrale de Toul. Un papillon imprimé, collé au bas du fol. 1, verso, par le bibliothécaire de Saint-Germain-des-Prés, note en latin que ce manuscrit provient de la bibliothèque de Coislin et auparavant de celle de Séguier et qu'il a été légué à l'abbaye en 1732 par l'évêque de Metz. A Saint-Germain-des-Prés, il était coté 107. Il est relié en veau.

C'est un manuscrit sur velin, ayant 187 feuillets et mesurant 327 centimètres sur 215. Il est écrit en onciales à pages pleines et il a 27 lignes à la page. Sa date n'est pas déterminée. Il est du ^x^e siècle au plus tôt; il pourrait être du ^{xii}^e. Les tables des canons évangéliques sont reproduites sous des colonnades, fol. 1-6, puis viennent le *Capitulaire*, fol. 7 b-24, l'Épître de saint Jérôme au pape Damase, les *Capitula*, l'*Harmonia ad mentem Eusebii*, fol. 25-31, le texte de saint Matthieu, fol. 32-76, celui de saint Marc, fol. 78-104, celui de saint Luc, fol. 106-151, et celui de saint Jean, fol. 153-187. Au dernier folio est inscrite une pièce de huit vers latins, dans lesquels le scribe fatigué se félicite d'être arrivé au terme de sa tâche et se réjouit de se reposer; il appelle aussi la récompense du Christ sur celui qui lui a commandé d'écrire ce livre.

La donation de ce manuscrit au chancelier Séguier est postérieure au 25 septembre 1633, jour auquel Louis Machon, déjà chanoine et chapelain épiscopal, fut nommé archidiacre de Port, le jour même où Louis XIII, roi de France, entra à Nancy (1).

(1) *Polion* de L. Machon, ms. fr. 18 913 de la Biblioth. nat., fol. 142. Est-il nécessaire de signaler aux lotharingistes cet important Pouillé,

Un autre manuscrit des Évangiles a appartenu aussi à Louis Machon, qui a écrit son nom à la marge supérieure du fol. 2. C'est le manuscrit latin 14407 de la Bibliothèque nationale de Paris. Il ne provient pas du même fonds que le précédent. Il a appartenu à la bibliothèque de l'abbaye de Saint-Victor à Paris, où il portait le n° 23. Il a passé à la Bibliothèque nationale à la Révolution. On le date de la fin du ix^e siècle. Il est en velin et compte 141 feuillets (330 × 260) sur 2 colonnes de 33 lignes. Les tables des canons sont à entrelacs, fol. 1-7. Dans les *capitula*, le chiffre 6 est écrit par l'*episema* grec. Au fol. 44, il manque les cinq derniers versets de saint Matthieu et le commencement des *capitula* de saint Marc; une colonne de ce feuillet a été coupée. Pareil phénomène s'est reproduit au fol. 115. La fin de saint Jean, xx, 12-xxi, 25, a également disparu. Selon Samuel Berger (1), son texte se rapproche de celui de deux autres manuscrits de la même Bibliothèque : 17 226, qui vient de Notre-Dame de Paris et qui est du vii^e siècle, et 256, qui vient de Colbert, qui porte la cote de Saint-Denis marquée au xv^e siècle et qui est

qui forme le ms. français 18913 ? Son long titre en marque bien l'importance : *Polion extrait et compilé du vieux de l'évêché en rouleau de parchemin sans date, de celui du chapitre de la cathédrale de Toul de l'an 1402, du nouveau de l'évêché fait l'an 1599, d'un autre de l'an 1556 et d'un autre de l'an 1580, par Louis Machon, archidiaque de Port, chanoine et chappelain épiscopal*. On y trouve la liste des collateurs de tous les bénéfices du diocèse de Toul, le dénombrement des rentes fixes et annuelles de l'archidiaconé de Port, le registre des cures du même archidiaconé, conférées du 26 septembre 1633 au 13 juin 1644, les comptes et les quittances des droits et deniers synodaux payés à l'archidiaque de Port de 1634 à 1643, les comptes et quittances de l'Oratoire de Nancy (1646, 1647), du chapitre de Liverdun (1633-1639) et du chapitre de Saint-Gengoul (1633-1641). Le rouleau de parchemin avait été écrit au mois d'août 1402 par Vautrin d'après celui de 1303, fol. 94. L. Machon était conseiller secrétaire de l'évêché, quand il acheva son Pouillé, fol. iv.

(1) *Histoire de la Vulgate pendant les premiers siècles du Moyen-Age*, Paris, 1893, p. 91. Cf. p. 409.

également du ^{vii}^e siècle. Nous ignorons s'il a appartenu au Chapitre de la cathédrale de Toul et comment il a passé de la bibliothèque de Louis Machon à celle de Saint-Victor. Il est muni d'une forte reliure en maroquin vert, et on a inscrit au dos le titre : *Quatuor Evangelia* et le chiffre de Louis-Philippe.

Note additionnelle. Les manuscrits ayant appartenu à Louis Machon ou reproduisant ses œuvres, conservés à la Bibliothèque nationale de Paris.

1^o *Manuscrits lui ayant appartenu.* — Les Évangiles d'Hector d'Ailly, ms. grec 197, du fonds Coislin. Voir *B. S. A. L.*, 1902, p. 79. — La seconde partie d'un missel de Toul, ms. latin 11 592 de la Bibliothèque nationale. Voir E. Martin, *Histoire des diocèses de Toul, de Nancy et de Saint-Dié*, Nancy, 1901, t. II, p. 634. — Deux manuscrits latins des Évangiles 11 960 et 14 407. Voir plus haut.

2^o *Manuscrits contenant des écrits de L. Machon.* — En tête d'un recueil de traités politiques, on trouve « Traicté politique des différens ecclésiastiques arrivez depuis le commencement de la monarchie jusques à présent tant entre les papes et les rois de France que le clergé de leur royaume, à Paris, 1635 ». Ms. français 15 725. C'est la copie du premier livre de cet ouvrage qui existe complet en original dans le ms. français 17 617. Voir *Catalogue général des manuscrits français. Ancien Saint-Germain français*, Paris, 1898, t. I, p. 155-156. — Matériaux et brouillons du « Traicté, etc., à Paris 1646. Ms. *original*, « commencé le 1^{er} décembre 1645, achevé le 21 novembre 1646 ». C'est le ms. français 15 726. Voir *Catalogue*, t. I, p. 156-157. — La mise au net du même « Traitté..., à Paris 1648 », avec dédicace au chancelier Séguier, est le ms. français 17 617. Sur le premier feuillet de garde on lit cette note : « Ce livre a été arrêté et n'a point eu de privilège pour estre imprimé à cause qu'il contient plusieurs erreurs sur

la loy de l'Église. » Cf. *Catalogue*, t. II, p. 133. — « Dix méditations faittes par le s^r Louis Machon, archidiacre de Port et chanoine de l'Église cathédrale de Toul, pendant les dix jours de sa retraite dans la maison de Saint-Lazare au faubourg Saint-Denis les Paris. » Exemplaire de dédicace au chancelier Séguier. C'est le ms. français 17109. Cf. *Catalogue*, t. II, p. 13. La *Préface en forme d'Epistre liminaire à M. Vincent, général des Prêtres de la Mission*, est datée du 15 avril 1643. Elle a été publiée dans les *Annales de la Congrégation de la Mission*, Paris, 1909, p. 358-359. — Le *Polion*, ms. français 18913. Voir *Catalogue*, Paris, 1900, t. III, p. 120, et plus haut. — « Apologie pour Machiavelle, en faveur des princes et des ministres d'Etat. » Manuscrit *autographe*, daté de 1643 et dédié à Séguier, coté 19046-19047 du fonds français. Voir *Catalogue*, t. III, p. 198.

E. MANGENOT.

Le Grimé de Saint-Dié

ADDENDUM.

Notre très regretté confrère le chanoine Pierfitte avait bien voulu m'adresser deux observations au sujet de mon travail sur le Grimé, publié dans le *Bulletin* d'octobre et novembre 1909.

De ce que les textes des statuts capitulaires de 1574 et des manuscrits de l'abbé de Riguet disent « Grimé », sans article, il lui paraissait difficile que ce nom derivât de *Grime*, parce que, selon l'usage populaire, l'on n'aurait pas manqué, devant ce nom spécial, et monosyllabique

comme prononciation, de mettre l'article et de dire : « le Grime ».

Mais je pense, en effet, que l'on a dû s'exprimer ainsi, de même que de nos jours on dit habituellement : « le Grimé ». Si, dans les textes ecclésiastiques, on a omis l'article, c'est, je crois, parce que l'on s'est inspiré directement du latin, langue dans laquelle l'article n'existe pas ; en outre, le mot *Grimé*, étant dissyllabique, appelait moins l'article.

La seconde observation a trait à l'emplacement du Grime dans l'église, et là, je ne puis qu'accepter l'opinion compétente de notre confrère. Il estime que le lutrin se trouvait au milieu du chœur capitulaire, au-devant duquel était placé l'autel : autel à deux faces, l'une du côté de la nef, où l'on officiait pour les cérémonies publiques, l'autre du côté du chœur, pour l'usage particulier du Chapitre. Au fond de ce chœur, l'on voyait le siège du Prévôt, remplacé de nos jours par la *cathedra* épiscopale ; latéralement existaient les stalles ; au-devant de chaque rangée, il y avait une porte, donnant entrée aux sacristies. Sortant de l'une de ces sacristies pour aller à l'autre côté s'asseoir aux basses-stalles, les « chanoines non sacrés » passaient entre le lutrin et l'autel ; au moment où ils arrivaient « devant Grime », c'est-à-dire dans l'axe du chœur, ils saluaient le crucifix de l'autel. Il en était de même des chanoines occupant les hautes-stalles, lorsqu'ils passaient d'un côté du chœur à l'autre ; mais ceux-ci se bornaient à faire une inclination (le Saint-Sacrement n'étant pas au grand autel), tandis que les enfants de chœur et les chanoines non sacrés se prosternaient.

Le livre récent de M. l'abbé Ch. Aimond, *La Cathédrale de Verdun* (Nancy, 1909, grand in-8), donne quelques renseignements intéressants sur les lutrins (p. 142-143). Les jours de fêtes solennelles, « à la grand'messe, le sous-

diacre et le diacre venaient chanter au jubé l'épître et l'évangile. Ils se servaient pour cette cérémonie d'un pupitre supporté par un aigle en cuivre, qu'avait donné un chanoine du xvi^e siècle..... Au milieu du chœur se trouvaient deux gros pupitres en cuivre. C'était, en avant, contre les degrés qui menaient au sanctuaire, le pupitre des musiciens. En arrière, au centre même de la croisée, se dressait le grand lutrin, qui supportait les lectionnaires ».

Voici encore l'indication d'un « Moïse », que je dois à l'obligeance d'un de mes confrères de la Société française d'archéologie (M. Paul Denis). Ce lutrin existe dans l'église Saint-Pierre à Chablis (Yonne) :

« En entrant dans l'édifice, à droite de la porte, statue en pierre représentant Moïse. Il tient devant lui, à la hauteur de la poitrine, les tables de la loi. A la partie inférieure de ces tables un rebord assez proéminent, de deux à trois centimètres environ d'épaisseur, fait de l'attribut très caractéristique du personnage un véritable pupitre pouvant, à l'occasion, recevoir un livre assez fort.

« La statue, médiocre au point de vue de l'exécution, mesure environ 1^m50 de hauteur et n'est certainement pas antérieure au xvii^e siècle. »

L. G. DE M.

BIBLIOGRAPHIE

Diarium Universitatis mussipontanæ. (1572-1764.) Publié sous les auspices et aux frais de la Société des amis de l'Université de Nancy, par G. GAVET, professeur à la Faculté de droit, etc. Paris-Nancy, Berger-Levrault, 1911, in-4^o de xviii pages et 748 colonnes.

M. Gavet vient de publier le *Diarium*, c'est-à-dire le *Registre-Journal* du recteur de l'Université de Pont-à-Mousson, qu'il avait eu la bonne fortune de trouver, il y a quelques années, dans une bibliothèque particulière. Nous devons savoir gré à notre confrère d'avoir eu l'idée, et, disons le mot, le courage d'entreprendre ce travail et de l'avoir mené à bien malgré les difficultés de toutes sortes qu'il a rencontrées.

Ce registre est certainement le document le plus important que l'on connaisse, jusqu'à ce jour, pour l'histoire de cette Université dont la Lorraine a eu le droit d'être fière, surtout pendant le premier tiers du *xvii^e* siècle.

Dans une *Introduction* très substantielle, M. Gavet décrit le manuscrit ; il nous indique la façon dont il semble avoir été composé ; il nous apprend quels sont les renseignements que l'on peut y trouver ; et enfin il nous expose les raisons pour lesquelles il a eu beaucoup de peine à mettre sa copie au point : variations très nombreuses, noms propres d'autant plus difficiles à identifier que l'orthographe en change d'une page à l'autre.

Le *Diarium* n'est pas un livre que l'on puisse analyser ni résumer, même en y consacrant plusieurs pages ; mais c'est un répertoire très copieux de renseignements sommaires sur la vie au jour le jour à l'Université mussipontaine. Pour donner aux lecteurs de notre *Bulletin* une idée exacte de tout ce qu'ils pourront y chercher, nous ne saurions mieux faire que de reproduire ce passage où le savant éditeur a énuméré les différents points sur lesquels il a rencontré des notes souvent très courtes, mais d'autant plus précieuses qu'elles sont en quelque sorte officielles.

« Comme il (le *Diarium*) s'intéresse au Collège en même temps qu'aux Facultés, nous pouvons, avec une confiance qui est rarement trompée, lui demander en principe tout ce qui concerne l'organisation générale de l'Académie, les matières et la répartition de l'enseignement à ses deux degrés, les conditions d'obtention des grades, les attributions du Recteur, du Chancelier, des doyens, la grosse question du Rectorat et du Cancellariat occupés par les Jésuites, revendiqués par les Juristes, la longue dé-

fense du Droit et de la Médecine contre l'hégémonie du Collège, les privilèges du personnel, l'expectative des gradués, les noms des professeurs (même de grammaire ou d'humanité), le *curriculum vitæ*, scolaire de chaque étudiant ès arts ou en théologie, le nom tout au moins des écoliers juristes ou médecins ayant fait leur profession de foi, souvent les pays, diocèse ou lieu d'origine des uns et des autres, les sujets des discours de rentrée, les titres des pièces représentées sur la scène universitaire, les conflits, plus nombreux qu'amusants, soulevés par les questions de préséance dans les processions, aux distributions de gants, à l'église ; les visites des grands personnages, etc., etc. En voilà assez pour faire voir que le *Diarium* est tout au moins le gros morceau de tous ces monuments du passé universitaire mussipontain. »

C'est parfait ; il est incontestable que tout cela se trouve dans le précieux registre-journal ; mais tout cela y est pêle-mêle, rangé dans un ordre strictement chronologique et, à moins d'être déjà versé dans l'histoire de l'Université, on tâtonnera souvent avant de rencontrer le passage désiré, et on aura toujours beaucoup de peine à découvrir un nom propre donné, si on le cherche au hasard parmi les noms de ces milliers d'étudiants dont les listes occupent la plus grande partie du volume. C'est donc à juste titre que M. Gavet déclare qu'il ne serait pas pleinement satisfait de cette publication s'il devait s'en tenir là : « Isolé, dit-il dans son *Préambule*, le *Diarium* n'est qu'un monument incomplet de notre passé universitaire lorrain, et tel qu'il est, sans tables, il est d'une consultation impossible. »

Cependant nous sommes rassuré, car notre confrère a exprimé la volonté, et nous savons ce que cela veut dire, de mettre les choses au point ; il nous promet, qu'il obtienne ou non les subventions désirables, qu'un fascicule complémentaire paraîtra avec documents, annexes et tables.

Nous faisons des vœux pour que les subventions qu'il désire lui soient accordées le plus tôt possible, et nous sommes convaincu qu'avec le zèle et la compétence dont il vient de nous fournir une nouvelle preuve, il nous donnera sous peu les compléments indispensables du *Diarium*.

J. F.

— Notre confrère M. Lucien HUBERT vient d'étudier *La harouille au prieuré de Cons*, Paris, libr. Chapelot, 1912, in-12 de 143 p. A une époque difficile à fixer, les moines avaient commencé à distribuer des harengs aux pauvres de la localité, le lundi avant le carême. Bientôt, ce furent tous les habitants de Cons, puis ceux des villages voisins qui prétendirent participer à ces largesses ; ils arrivaient au nombre de plusieurs milliers, envahissaient le prieuré et y commettaient toutes sortes de désordres et d'inconvenances. En 1613, les moines se plaignirent au duc de Lorraine et en obtinrent la suppression de la harouille, mais les intéressés réclamèrent et firent un procès qui se termina seulement en 1656 par la disparition complète de cette vieille coutume. Après un préambule de quelques pages, M. Hubert imprime toutes les pièces de cette curieuse affaire, qu'il a trouvées aux archives d'Arlon, parce que le prieuré de Cons dépendait de l'abbaye de Saint-Hubert en Ardennes. Nous lui signalons qu'il parle à tort (p. 12, n. 1) d'un conseiller de Son Altesse Royale en 1614 : c'est seulement en octobre 1700 que le duc Léopold prit le titre d'Altesse Royale jusqu'alors inconnu en Lorraine.

E. D.

— Dans la *Semaine religieuse* du 40 février 1912, notre confrère M. le chanoine Eugène MARTIN commence une étude historique sur *La dévotion à la sainte Vierge dans le diocèse de Toul*, dont la publication s'étendra, paraît-il, sur plusieurs années de ce périodique, et qui formera ensuite un volume illustré.

— Un personnage lorrain maintenant bien oublié, qui fit beaucoup de bruit jadis, dans sa province et même au dehors, est l'écrivain Charles Palissot. Il va revivre grâce au fort volume que lui consacre M. Daniel DELAFARGE, professeur au lycée de Lyon, *La vie et l'œuvre de Palissot (1730-1814)*. Paris, Hachette, 1912, in-8 de xxi-554 p. C'est une étude disposée dans l'ordre chronologique, où la biographie de Palissot et la critique de ses livres sont menées de front, parce qu'on ne peut les

séparer, l'homme et son œuvre s'expliquant réciproquement. S'il avait consulté *Les Archives de Nancy* de LEPAGE (t. III, p. 279), M. Delafarge y aurait trouvé l'acte de baptême de Palissot, paroisse Saint-Sébastien.

E. D.

— A signaler deux articles de notre confrère M. André HAL-LAYS, dans le *Journal des Débats* des 28 juin et 5 juillet 1912. Le premier parle d'Épinal et fait l'histoire des fameuses images d'Épinal d'après les belles études de notre confrère M. René Perroux parues dans la *Revue lorraine illustrée*. Le second décrit La Mothe, que M. Hallays a visitée récemment avec deux autres de nos confrères, MM. Ch. Sadoul et Alcide Marot pour guides ; il donne un récit vivant de ses sièges et de sa destruction. On saura gré à M. Hallays de faire ainsi connaître au grand public l'histoire et les sites de notre Lorraine, et de lui signaler les travaux de mérite dont elle a été l'objet.

E. D.

— Le *Bulletin* de 1911, p. 168, a signalé une étude de notre confrère M. PFISTER, qui commençait à paraître dans la *Revue de synthèse historique*. Cette étude est terminée et en voici le tirage à part : *Les régions de la France, VIII, La Lorraine, le Barrois et les Trois-Évêchés*, Paris, libr. Léopold Cerf, 1912, in-8 de 137 pages. On trouve là sur toutes les périodes et sur tous les côtés de l'histoire de notre pays l'indication des sources, des travaux faits et de ce qui est encore à faire. Il n'est pas besoin d'ajouter que toutes ces indications sont données avec la plus extrême précision ; mais on se tromperait si on ne voyait là qu'une simple bibliographie : c'est une étude rédigée, remplie de vues personnelles et pénétrantes, où tout est groupé de façon fort heureuse. L'auteur apprécie la valeur des ouvrages qu'il cite en quelques mots fort justes, parfois, osons l'avancer, avec une grande indulgence, par exemple quand il parle de l'*Histoire de Lorraine* de Digot. A la p. 38, on lira avec plaisir et gratitude ce que M. Pfister dit de l'œuvre réalisée par notre Société, puis l'éloge d'Henri Lepage, qui fut si longtemps son président. En un mot, ce petit volume est un instrument de travail incomparable pour tous ceux qui s'occupent de notre histoire locale, et

les débutants surtout ne pourront pas s'en passer. M. Pfister termine son livre en souhaitant que se révèlent des vocations d'historiens lorrains. Rien ne pourra y aider davantage qu'un pareil ouvrage, disant la beauté de cette tâche et à quel point elle en est.

E. D.

MUSÉE HISTORIQUE LORRAIN

DONS

SECTION I

Par M. MAGNIEN, étudiant en médecine : Vase de l'époque barbare découvert entre Igney et Repaix.

SECTION II

Jeton de présence des actionnaires de la Compagnie des chemins de fer de l'Est.

Par M. Émile KRANTZ, doyen honoraire de la Faculté des lettres : Coin du revers du jeton de Thomas de Bérard, maître-échevin de Metz (1678).

SECTION III

Par M. BARBIER, commandant la compagnie des sapeurs-pompiers : Série de boutons d'uniformes des différents services municipaux de Nancy.

— M. CARTIER-BRESSON, industriel : Casque de pompier de Celles-sur-Plaine (1830).

— M. René MOUGENOT, vice-consul d'Espagne : Trois gouaches, peintes par Nicolas Mougenot, son trisaïeul, né à Ochev en 1740, mort à Nancy en 1814.

— M. Gustave PRÉVOT, bijoutier : Saladier en ancienne faïence d'Angoulême, portant la mention : *Ce // présent // saladier. apa // rtient, a moy. An // toine. Nancy.de // meurand. a // Morvillie* [Morville-sur-Seille] // *an Lorraine // 1780.*

— M. Achille REMY : Heller trouvé dans une fouille, rue Jean-Lamour.

SECTION IV

Par M. le Commandant COLSON, en souvenir et selon les intentions de feu M. Alexandre CHARLOT, ancien juge au Tribunal civil de Nancy, son cousin : Nombreux manuscrits, livres et brochures (1).

— M. Eugène DE L'ESCALE : Reproduction d'un brevet de vainqueur de la Bastille, au nom de Jean-Baptiste Fournier, né à Nancy.

— M^{me} MALGRAS : Un congé militaire (règne de Louis XVI). Dispense de service (Premier Empire). Deux diplômes de la garde nationale d'Art-sur-Meurthe.

— M. Gaston WALLIN : Quatre-vingts actes, contrats notariés et pièces de procédure, sur parchemin et papier, concernant des terres de l'ancien bailliage de Nomeny et en particulier la seigneurie de Fossieux.

ACQUISITIONS

SECTION III

Deux pichets, deux écuellen à bouillon et une cruche, le tout en étain, provenant de l'ancien Hôpital Saint-Charles de Nancy. Les deux pichets portent la marque : *H St C.*

Assiette en ancienne faïence de Moyen.

(1) Une notice spéciale sera ultérieurement consacrée à ce don important.

Pour la Commission de rédaction, le Président : PIERRE BOYÉ.

L'imprimeur-gérant : A. CRÉPIN-LEBLOND, 21, rue Saint-Dizier, Nancy.

Bulletin mensuel

DE LA

SOCIÉTÉ D'ARCHÉOLOGIE LORRAINE

ET DU

MUSÉE HISTORIQUE LORRAIN

12^e ANNÉE. — NUMÉRO 7. — JUILLET 1912.

INAUGURATION DU MUSÉE

Le dimanche 28 juillet, le Musée historique lorrain a été inauguré solennellement sous la présidence de MM. Raymond Poincaré, Président du Conseil des Ministres, Ministre des Affaires étrangères, Membre de l'Académie française, et Albert Lebrun, Ministre des Colonies, Président du Conseil général de Meurthe-et-Moselle.

Un compte rendu détaillé de cette cérémonie paraîtra dans un prochain numéro du BULLETIN.

Procès-verbal de la séance du vendredi 14 juin 1912.

Présidence de M. Pierre Boyé, président.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Communications.

MM. A. Pierrot, Ferdinand de Spinette et L. Voirin ont adressé des lettres de remerciements à l'occasion de leur admission.

M. le Président a reçu, trop tardivement pour en faire part à la Société, une invitation de M. le Questeur de l'Académie de Stanislas à assister à la séance publique solennelle de cette Compagnie.

La prochaine réunion de la Société aura lieu exceptionnellement le 19 juillet, troisième vendredi du mois.

Distinction honorifique.

L'Académie de Stanislas a décerné le prix Stanislas de Guaïta à M. Hippolyte Roy, pour son volume de poésies : *Les Enluminures*.

Admissions.

MM. le commandant Colson et François de Thierry, lieutenant de vaisseau, sont admis comme membres titulaires.

Présentations.

Sont présentés en la même qualité : MM. Albert **Marin-ger**, adjoint au maire de la Ville de Nancy, 25, rue des Goncourt, par MM. René Martz, Pierre Boyé et Justin Favier ; Pierre **Sasias**, administrateur en chef des colonies, Mont-devant-Sassey, par Dun (Meuse), par MM. Armand Migette, Léon Germain de Maidy et Pierre Boyé.

Ouvrages offerts à la Société.

Diarum universitatis mussipontanæ(1572-1764), publié sous les auspices et aux frais de la *Société des Amis de*

l'Université de Nancy, par G. GAVET. Paris-Nancy, Berger-Levrault, 1911, in-4 de xxviii-748 p.

Dictionnaire des artistes et ouvriers d'art de la France. Franche-Comté, par l'abbé Paul BRUNE. Paris, Bibliothèque d'art et d'archéologie, 1912, in-8 de xxviii-357 p. (Envoi de M. Jacques Doucet.)

Les soldats de Vézelize en l'an II, par le capitaine DE SANDT. Nancy, A. Crépin-Leblond, 1917, in-8 de 97 p.

Un chêne, histoire naturelle, roman d'énergie lorraine, par Pierre XARDEL, 2^e édition. Paris, Edition lorraine, 1912, in-12 de 246 p.

Textes patois recueillis en Lorraine, par L. ZELIQZON et G. THIRIOT. Metz, 1912, in-8 de 477 p.

Une taque de foyer ardennaise en Morvan, par Louis BOSSU. Paris, A. Picard, 1912, in-8 de 12 p.

Tableau généalogique de la maison souveraine de Bar..., dressé par Pierre D'HOZIER, publié, continué et mis en ordre par S. WEISS. Paris, H. Mignard, 1910, in-4 de 16 p.

Revue d'histoire nobiliaire et d'archéologie héraldique, 1^{re} année (seule parue). Paris, 1887, (offerte par M. Léon Germain de Maily.)

Lectures.

M. Pierre Boyé lit, pour l'auteur absent, le travail de M. Henri BERNARD : *Un bas-relief de Jean Richier, provenant de Haraucourt*. La Société en vote l'impression dans ses *Mémoires* et nomme, pour former la commission de revision : MM. Léon Germain de Maily, Albert Grenier et Albert Rieder.

M. Pierre Boyé donne encore communication d'une note de M. l'abbé Eugène MANGENOT : *Le ruisseau l'Aroffe et le village d'Aroffe*, note destinée au *Bulletin*.

M. Pierre Boyé donne lecture de sa notice sur : *La poudrerie et la salpêtrière de Nancy*.

MÉMOIRES

Les manuscrits lorrains de la Bibliothèque de Modène

La Bibliothèque d'Este à Modène possède une collection importante de 39 manuscrits français in-folio du xvii^e siècle et traitant de sujets divers sur l'histoire de France, particulièrement des démêlés de la France avec les ducs de Lorraine à propos de la limite des deux états (15 d'entre eux roulent sur cette matière). Cette collection avait été signalée de façon très sommaire en 1839 par Paul Lacroix (le bibliophile Jacob) (1), puis de nouveau en 1847 par Champollion-Figeac (2). Nous avons nous-même attiré l'attention sur elle dans une courte note des *Mémoires de la Société d'archéologie lorraine* en 1900 (3). Lors d'un nouveau voyage en Italie, nous avons examiné les volumes de plus près et nous pouvons aujourd'hui en déterminer le caractère.

Dans l'ancien catalogue manuscrit de Modène, ces volumes qui sont cotés dans les fonds en langue étrangère n^{os} 69 à 106 sont ainsi décrits : *Rerum gallicarum collectio amplissima. gallice scripta, voluminibus 39 constans, in quibus multa ad aulam ipsam regiam, ejusque mores et ritus, multa ad negocia regis ejusdemque familie, multa denique ad œconomiam politicam et totius regni jura spectantia comprehenduntur.* Les titres de chaque volume ont été reproduits en 1889-1890, dans le catalogue des manuscrits français de la

(1) *Dissertations sur quelques points curieux de l'histoire de France*, n^o IV, Paris, Techener.

(2) *Documents historiques inédits tirés des collections manuscrites de la Bibliothèque royale et des Archives*, t. III, p. 307.

(3) P. 128, n^o 2.

bibliothèque d'Este par M. Jules Camus (1), professeur à l'école militaire de Modène, le même qui, l'année suivante (1891), devait analyser en détail les manuscrits romans du moyen-âge de cette bibliothèque (2) : parmi ces derniers se trouve, pour l'indiquer en passant, un curieux exemplaire de *l'Image du Monde*, de Gossuin de Metz.

Les 39 volumes sont de format identique, copiés sur le même papier, reliés de la même façon ; dès l'origine ils formaient une collection et ils ont été transcrits pour former une collection. Or, il est aisé de prouver que nous sommes en présence de copies faites de la collection de Brienne qui se trouve à notre Bibliothèque nationale. Des 39 volumes, 38 ont certainement cette origine : les textes se suivent à Paris et à Modène absolument dans le même ordre ; on relève de part et d'autre les mêmes fautes, avec quelques-unes en plus dans la collection de Modène ; à deux ou trois reprises la copie de Modène reproduit après le titre le numéro de classement de la collection Brienne. Le 39^e volume a été copié dans la collection Dupuy qui a du reste de grandes analogies avec celle de Brienne et où se retrouvent parfois les mêmes documents (3) : Dupuy a surveillé la confection de la collection Brienne.

Nous reproduisons les titres des manuscrits de Modène soit d'après le catalogue de Jules Camus, soit d'après nos recherches ; nous indiquons le numéro correspondant de la collection Brienne. Le fonds Brienne qui comprenait 362 volumes a été versé dans le fonds des nouvelles

(1) *I codici francesi della regia biblioteca Estense*. Modena, 1890, in-8° de 74 pages. Estratto dalla *Rassegna Emiliana*, anno II. La date de 1889 sur le titre, celle de 1890 sur la couverture.

(2) *Notices et extraits des manuscrits français de Modène antérieurs au XVI^e siècle*, dans la *Revue des langues romanes*, 1891, pp. 169-262.

(3) LÉON DOREZ, *Catalogue de la collection de Dupuy*. Paris, Leroux, t. I (1899), Nos 4-500, t. II (1901) Nos 501-958. Le tome III est actuellement sous presse.

acquisitions françaises où il occupe les nos 6972 à 7328. Un très petit nombre de volumes, parmi eux l'un dont la copie est à Modène, sont aujourd'hui en *déficit*. Un excellent catalogue de ce fonds a été donné, avec les nouvelles acquisitions françaises, par M. Henri Omont (1). Le numéro que nous mettons entre parenthèses, après celui du fonds Brienne, est la cote actuelle des *N. acq. fr.* Nous nous occuperons de tous les volumes de Modène, pour que notre démonstration soit complète ; mais nous insisterons sur les manuscrits lorrains que nous signalerons par un astérisque ; aussi bien les historiens du duché n'ont guère dépouillé le fonds Brienne qui contient pourtant tant de documents sur la Lorraine, particulièrement au xvi^e et au début du xvii^e siècle.

1 (69) [2]. — Suscriptions et souscriptions que le Roy Louis XIII mettoit aux lettres qu'il escrivoit aux Princes estrangers et autres, durant l'exercice de Monsieur Boutillier en sa charge de secrétaire d'Estat. — Brienne, 232 (7203) (3).

2 (70). — Règlements antiens de l'hostel du Roy et de la Roynie (1261-1390). — Brienne, 233 (7224).

3 (71). — Recueil de plusieurs règlements faits en divers temps et par divers Roys pour établir un bon ordre en leur maison, affaire de leurs Estats et conseil (1578-1632). — Brienne, 236 (7225).

4 (72). — Règlements des conseils d'Estat, des secrétaires d'Estat et des finances (1578-1632). — Brienne, 237 (7226).

5 (73). — Assignats de douaires donnez aux reines de France (1328-1592). — Brienne, 240 (7209).

(1) *Catalogue général des manuscrits français de la Bibliothèque nationale. Nouvelles acquisitions françaises*, t. III, pp. 62-92. Paris, E. Leroux, 1900.

(2) Le premier n^o est le n^o d'ordre de la collection ; le second entre parenthèses est la cote actuelle des fonds en langue étrangère à Modène.

(3) Le titre du manuscrit de la collection Brienne est un peu différent. Voir OMONT, p. 81. Mais l'identité des manuscrits est certaine. D'ailleurs, le manuscrit de Modène porte à l'intérieur, sur la couverture, n^o 232.

6 (74). — Divers discours de la majorité des Roys de France et de la régence du Royaume (1226-1611). — Brienne, 144 (7115).

7 (75). — Mémoires de la Roine Marguerite de France, ensemble plusieurs lettres et aultres discours concernant la dicte dame (1568-1601). (Il s'agit de la femme de Henri de Navarre, le futur Henri IV). — Brienne, 295 (7264).

8 (76). — Mémoires de M. le duc de Rohan sur aucunes choses avenues en France depuis la mort de Henry le Grand jusques en l'année 1626. — Brienne, 230 (7201).

9 (77). — Divers discours et autres mémoires et advis de M^{re} Claude de La Chastre, mareschal de France (1536-1594). — Brienne, 143 (7114).

11 (79). — Divers discours et lettres de Mr de Villeroy, secrétaire d'Estat (1588-1617). — Brienne, 291 (7260) [1].

12 (80). — Mémoires, tiltres, lettres et procès-verbaux touchant les limites du côté de Bresse et de Savoie (1605-1606). — Lettres, escritures et mémoires dressez à Rome, en l'année 1588, au sujet du marquisat de Saluces. — Brienne, 83 (7054).

13 (81). — Actes et mémoires pour le differend qui est entre les Roys de France et d'Espagne pour la rivière d'Endaye. — Mémoires et enquestes sur la construction d'un port à Soccona et bastimentz commencez au dit lieu par ceux d'Urongue, et sur la réparation de la barre de Saint-Jean-de-Luz. — Brienne, 73 (7044).

14 (82). — *Extractio documentorum facientium ad causam comitatus Pedemontis pro regibus Siciliae, Provinciae et Forcalquerii ac Pedemontis comitibus, et successive pro christianissimo domino Francorum rege, herede universali dictorum regum et comitum* (1203-1342). — Tiltres et mémoires concernant la seigneurie de Nice (1325-1380). — Brienne, 341 (7307) [2].

15 (83). — Procès-verbal, actes et tiltres faits et produitz en la conférence tenue entre Gravelines et Calais, entre les commissaires du Roy et des archiducs, pour le fait du canal que les dits archiducs faisoient faire de nouveau, tirant de Gravelines

(1) Cf. Collection Dupuy, n° 3.

(2) Sur le ms. de Modène, on lit, après le titre donné en français : tiltres antiens pour montrer que le comté de Piedmont est une des dépendances du comté de Provence, le n° 341. chiffre de la collection Brienne. Cf. Collection Dupuy, n° 151.

jusques à la mer, au travers des pastures appelées le Hasme de Saint-Paul, 1628. — Brienne, 325 (7292).

16 (84). — Procès-verbal des commissaires deputez par le Roy et par les archiducs, comtes de Bourgongne, pour le partage des terres de surséance et reiglement des limites du duché de Bourgongne (1611). — Brienne, 334 (7301) [1].

17 (85). — Deux plaidoiers, l'un de M. Cappel, advocat du Roy, l'autre de Mr Marion, lors advocat en Parlement, touchant le Barrois et limites du Royaume du costé de la Champagne (1539 et 1572) [2]. — Brienne, 124 (7095).

18 (86). — Procès-verbal d'une conférence entre les commissaires des Roys de France et d'Espagne sur le differend de l'abbaye de Saint-Jean-au-Mont-lez-Terouenne, 1560. — Procès-verbal des commissaires des dits deux Roys sur le differend de l'abbaye de Dommartin, 1586. — Deux enquestes des commissaires du Roy et des Archiducs sur le ressort du village et abbaye de Fémy (1601) [3]. — Brienne, 328 (7295).

19 (87). — Advis donné au Roy Francois I^{er} par les bonnes villes de son royaume sur quelques articles [concernant le commerce et les monnaies] à eux proposez par M. le chancelier de la part du dit seigneur Roy pour le bien et utilité du public (1516-1518). — Brienne, 173 (7144).

20 (88). — Procès-verbal des commissaires du Roy, des Archiducs comtes de Bourgongne, et du duc de Lorraine, concernant le différent de la mouvance de la terre et seigneurie de Saint-Loup en Vosges (1611). — Brienne, 336 (7303) [4].

21 (89). — Testamens des roys d'Espagne (1322-1597). Pièces

(1) Un second volume s'occupait des pays de Bassigny, Bresse, comté d'Auxonne et autres terres dépendantes de la souveraineté de France. — Brienne, 335 (7302). Il n'est pas représenté dans les copies de Modène. — Deux volumes analogues dans la collection Dupuy, n° 344-345.

(2) Le premier plaidoyer est en réalité une remontrance faite au roi François I^{er}, le second a été prononcé au conseil privé du roi tenu à Meudon le 2 juillet 1572. Ces deux documents se trouvent aussi dans la collection Dupuy, n° 210 et n° 63. Les deux plaidoyers sont réunis dans la même collection, n° 870.

(3) Sur une enquête plus ancienne (1559 v. st.) au sujet de Dommartin et Fémy, cf. Collection Dupuy, n° 234.

(4) Le même texte dans la collection Dupuy, n° 234.

et mémoires pour le differend qui est entre le Roy de France et le Roy d'Espagne pour la rivière d'Endaye. — Brienne, 55 (7026).

22 (90). — Tiltres et procédures sur le differend pour les limites entre les sujets du Roy, habitans de Chaumont, terre du Dauphiné, le Procureur du Roy joint avec eux, d'une part ; et la communauté et habitans de la ville de Suze, terre de Piedmont, le Procureur patrimonial du duc de Savoie, prince de Piedmont, joint, d'autre part, 1581. — Brienne, 339. Le volume est en *déficit* à la Bibliothèque nationale.

23 (91). — Mémoires pour les limites de Picardie et comté de Saint-Paul. — Normandie, Champagne, Auvergne (1201-1608). — Brienne, 297 (7266).

24 (92). — Inventaire des tiltres produitz par le procureur général du Roy contre le roy d'Espagne sur les limites de Picardie et enclavementz d'Artois (1559). — Brienne, 330 (7297).

25 (93). — Deux discours touchant les differens qui estoient entre les maisons de France et de Bourgogne, pour raison des duché et comté de Bourgogne et autres grandes seigneuries (faits en faveur de Marie de Bourgogne contre les prétentions de Louis XI). — Brienne, 58 (7029).

26 (94). — Procès-verbal touchant plusieurs villages contentieux entre le Roy et le duc de Lorraine, estans sur la frontière de Champagne et du Verdunois, 1561. — Informations touchant l'abbaye de Beaulieu en Argonne et d'aucuns villages qui en dependent, 1561-1564. — Enquete touchant les limites du Royaume vers Commercy et touchant le village de la Neufville-au-Rupt, 1599. — Brienne, 326 (7293).

27 (95). — Mémoires, actes et tiltres concernant la ville et evesché de Toul (1261-1624). — Brienne, 128 (7099).

28 (96). — Inventaires, tiltres et actes et une enquete touchant les usurpations de Monsieur le Duc de Lorraine sur la ville et comté de Verdun, produites par le procureur du Roy audit Verdun par devant Messieurs Le Bret, De Lorme et Dupuy, commissaires depputez par le Roy es villes et pais de Metz, Toul et Verdun en l'année 1625. — Brienne, 132 (7103) [1].

(1) Ce volume et les n^{os} 34 et 39 forment une seule série. Ils débutent par la commission donnée par Louis XIII à Lebre et Delorme du 13 novembre 1624, par la commission au Sr Dupuy, adjoint aux deux

* 29 (97). — Deux conférences tenues à Urville entre les deputtez de Mr le duc de Lorraine, d'une part, et les deputtez de la ville de Metz, pour terminer les differends d'entre les Srs de Panges et Du Chat pour raison de la mouvance du lieu de Maizeroy, 1609. — Conférence tenue à Novéant entre les deputtez du Roy pour ceux de la ville de Metz, d'une part, et les deputtez de Mr de Lorraine, d'autre part, touchant le droit de forfuyance et les prétentions des Srs de Panges et Du Chat, 1612. — Brienne, 127 (7098) [1].

* 30 (98) Escritures du Procureur du comté de Bourgogne avec les responses du Procureur du Roy concernant plusieurs bourgs et villages limitrophes contestez entre le Roy et le dict comté, 1451. — Procès-verbal des commissaires du Roy et de Monsieur le Duc de Lorraine touchant la forrest de Passavant, 1574. — Procès-verbal des commissaires du Roy et de Monsieur le Duc de Lorraine touchant le partage provinsional de la forrest de Passavant, 1584. — Brienne, 333 (7300).

* 31 (99). — Procès-verbal des Srs Viart, président de Metz, et Miron, premier président aux requestes du Palais à Paris, commissaires depputez par le Roy, pour traicter avec les deputtez des Archiducs de Flandres, comme ducs de Luxembourg, touchant les villages de Peuvillers, Escurey, Moirey, Gibercy, Brecheville, Muserey, Lucey (2) et autres, dont les doën, chanoines et chappitre de l'église cathedrale de Verdun estoient en different avec les ditz archiducs (1602-1610). — Brienne, 434 (7105).

précédents, du 16 novembre, par les instructions baillées aux trois commissaires (novembre). Ils continuent par les remontrances et conclusions du procureur du Roy à Verdun, Toul ou Metz, par l'inventaire des pièces fournies par ce procureur et se terminent par l'ordonnance des commissaires sur ce qu'ils ont fait dans chacune des trois cités.

(1) Ces deux titres en tête des deux parties. Le ms. a comme titre général : Conférences entre les depputez du Roy pour ceux de la ville de Metz et de Monsieur de Lorraine touchant plusieurs droictz et terres contentieuses entre le dict sieur Duc de Lorraine et ceux de la dicte ville de Metz. Le même texte dans la collection Dupuy, n° 188.

(2) Aujourd'hui Peuvillers, Écurey, Moirey, Gibercy, Bréhéville, au cant. de Danvillers ; Muzeray, au cant. de Spincourt, et Luzy, au cant. de Stenay (arrond. de Montmédy, Meuse).

* 32 (100). — Mémoires, tiltres et actes concernans l'evesché de Metz. — Mémoires et tiltres touchant l'abbaye de Saint Arnoul de Metz. — Tiltre touchant la seigneurie de Malatour (1). — Tiltres et mémoires touchant l'abbaye de Gorze (1313-1618). — Brienne, 126 (7097).

* 33 (101). — Mémoires, actes et tiltres touchant les abbayes de St Mansuet et de St Epvre, estant aux faux bourgs de la ville de Toul (982-1608). — Brienne, 129 (7100).

* 34 (102). — Inventaires, tiltres et actes et une enquête touchant les usurpations de Monsieur le Duc de Lorraine sur la ville et le comté de Toul, produites par le procureur du Roy audit Toul par devant Messieurs Le Bret, de Lorme et Dupuy, commissaires depputez par le Roy ès villes et païs de Metz, Toul et Verdun en l'année 1625. — Brienne, 133 (7104).

* 35 (103). — Mémoires, actes et tiltres touchant la ville et evesché de Verdun et le païs verdunois (1315-1628). — Brienne, 130 (7101).

* 36 (104). — Traictez, actes et mémoires concernant la ville de Metz et le païs messin (1313-1632). — Brienne, 125 (7096).

* 38 (105). — Mémoires concernant le duché de Bar et la Lorraine (1231-1633). — Brienne, 342 (7308).

* 39 (106). — Inventaire, tiltres, actes et enquêtes touchant les usurpations de Monsieur le duc de Lorraine sur la ville de Metz et païs messin, sur les abbayes de St Arnoul et de Gorze, produites par le procureur du Roy audit Metz, par devant les sieurs Le Bret, de Lorme et Dupuy, commissaires depputez par le Roy ès villes et païs de Metz, Toul et Verdun en l'année 1625. — Brienne, 131 (7102).

Un seul volume de la collection de Modène n'a pas été copié dans la collection Brienne : c'est le n°

40 (78). — Discours des dames de la cour de France, fait par messire Pierre de Bourdeille, seigneur de Brantôme et dédié à la reine Marguerite de France et de Navarre.

Mais il est aisé de trouver sur quel manuscrit la copie a été prise : comme il a déjà annoncé plus haut, c'est dans

(1) La copie de Modène porte Matatoux. Il s'agit de Mars-la-Tour.

la collection Dupuy, au t. 611. C'est le « premier volume des Dames ». Il contient les biographies d'Anne de Bretagne, de Catherine de Médicis, de la reine d'Ecosse, d'Elisabeth de France, de la reine Marguerite, de Mesdames filles de France et des deux reines Jeanne de Naples. La copie de Dupuy porte la date de 1646 : les copies de Modène sont par suite postérieures.

Tous ces volumes ont été certainement copiés en France, comme l'atteste la calligraphie générale et la manière dont est formée la lettre *s* à la fin des mots. Les copistes ont été du reste assez nombreux, car les écritures varient. A la fin du t. 72, on lit le nom de Dubourg qui est peut-être un nom de copiste. Ces copies sont du reste très médiocres. Les noms propres des villages lorrains sont très souvent estropiés. On écrira même dans le titre *Matatoux* au lieu de Malatour (Mars-la-Tour). Les phrases n'ont pas toujours été comprises et il faut les restituer. Les scribes étaient préoccupés de terminer au plus vite leur besogne. Quand les volumes de la collection Brienne sont pourvus d'une table, cette table a été reproduite par les copistes français ; quand cette table fait défaut, une table a été ajoutée en Italie, d'une écriture très différente. Bien plus une table générale des 39 volumes a été faite en Italie et cette table forme le t. 40 (107) de la collection : *Indice delle memorie contenute nelli tomi sotto scritti*.

Cette table italienne nous apprend que la collection réduite aujourd'hui à 39 volumes (1) comprenait autrefois un 40^e volume en 2 tomes. Ce 40^e volume était un *Inventario indice di tutti gli instrumenti che sono nel Tesoro o Archivio de Vic*, c'est-à-dire un inventaire-index de tous les documents qui sont au trésor ou archives de Vic (2).

(1) L'auteur de la table s'est un peu embrouillé dans la numérotation des derniers volumes ; mais il reste bien 39 volumes en tout.

(2) Ce ms. devait avoir pour titre : Inventaire de tous les tiltres et papiers qui concernent l'évêché de Metz et l'abbaye de Gorze, qui

Il s'agit incontestablement des archives de l'évêché de Metz qui étaient conservées à Vic. Une note additionnelle affirme que jamais ces deux tomes n'ont été vus à la Bibliothèque ducale. Nous savons d'ailleurs que le manuscrit défaillant a été remplacé, pour parfaire le chiffre 40, par un autre de tout autre origine, d'un format différent, plus luxueux, d'une écriture beaucoup plus soignée et qui aujourd'hui porte la cote 41 (108) : *Briefve description du royaume de Naples, d'où se trouve issuë l'illustre famille de Brancas. Généalogie de l'une de ses branches passée en France environ l'an 1379. Ses principales alliances avec les noms et armes d'icelles.*

Ce qu'il y a d'important à observer, c'est que ce volume italien de tables, n° 40 (107), porte au plat de la reliure les armoiries de la famille Cibo (1). On peut en conclure qu'un membre de cette famille, à laquelle appartenaient les ducs de Massa, princes de Carrare, a fait copier ces manuscrits à Paris après 1646 et en a composé une collection particulière pour sa bibliothèque. D'autres copies de la collection Brienne ou de la collection Dupuy ont été faites à la même époque (2) et l'on a dû rechercher les

sont dans le trésor de la chancellerie de la ville de Vic, en la garde et possession du Sr de Rembervillier, chancelier dudit évêché. Fait par l'ordre du roy Louis XIII, en 1633. (L'inventaire fut dressé en 1634 par Michel Marescot et Nicolas Fouquet, conseiller au Parlement de Metz.) On en trouve des copies à la Bibl. nationale, ms. fr. n° 2729, n° 4467, n° 18.910. Table alphabétique des noms de lieux, n° 2730, n° 18.911. Les nos 2729 et 2730 paraissent avoir été copiés sur deux volumes manuscrits de la collection Brienne aujourd'hui disparus et analogues aux deux volumes qui ont été perdus en Italie. Cf. *infra*, n. 3.

(1) De gueules à la bande échiquetée d'argent et d'azur, de trois tires ; au chef d'argent à la croix de gueules, abaissé sous un autre chef d'or chargée d'une aigle éployée de sable, accompagnée d'un listel d'argent, posé en fasce, chargé du mot LIBERTAS et passant sur le corps et les ailes de l'aigle.

(2) Après la mort d'Antoine de Loménie (17 janvier 1638), qui avait réuni cette collection, le cardinal de Richelieu obligea son fils Henri-Auguste de Loménie, comte de Brienne, à céder ces manuscrits

manuscripts des *Dames* de Brantôme ; car cet ouvrage n'a été édité pour la première fois qu'en 1665. Pour quelles raisons les copistes dont le travail se trouve à Modène se sont-ils attaqués de préférence aux manuscrits touchant la Lorraine ? Il est assez difficile de le dire ; peut-être est-ce résultat d'un simple hasard et non d'un choix raisonné (1). Nos manuscrits ne sont entrés à la Bibliothèque d'Este qu'à une date tardive, le 20 juillet 1772 ; ils furent donnés (2) par un corps italien, le

au roi. Henri-Auguste en fit faire alors une copie qui passa en 1685 au chancelier Boucherat, puis à la marquise de Vielbourg ; en 1789, cette copie se trouvait dans la bibliothèque Gilbert de Voisins. Il semble bien qu'un certain nombre de volumes de cette copie passèrent à Jules-François de Cotte et ils sont entrés (83 numéros), au début du XIX^e siècle à la Bibliothèque de la Chambre des députés. É. COYECQUE, *Catalogue des manuscrits de la Chambre des députés*, pp. 110-123. — Foucquet fit faire une copie de la même collection qui fut dispersée après la disgrâce du chancelier ; un grand nombre de volumes de cette copie passèrent à Le Ragois de Bretonvillers et quelques-uns furent acquis au XVIII^e siècle par la Bibliothèque nationale où ils sont classés dans le fonds français sous les nos 2721 et suiv. (anciennement 8857 ; la série a été souvent brisée dans la numérotation actuelle) — Colbert fit faire une troisième copie qui fut acquise par Mégret de Sérilly. Cette copie revint à la Bibliothèque nationale qui la céda en 1878, par voie d'échange, au Musée britannique. — Une quatrième copie fut acquise par le duc de Wolfenbüttel et est aujourd'hui à la Bibliothèque royale de Berlin. L. DELISLE, *Le cabinet des manuscrits de la Bibliothèque impériale*, t. I, pp. 216-217, p. 273, et t. III, p. 357.

(1) Il faut remarquer que tous les manuscrits concernant la Lorraine de la collection Brienne ne se retrouvent pas dans la collection de Modène, ainsi les nos 122-123 (7093-7094) qui contiennent une série de pièces sur la Lorraine allant de 1218 à 1634 ; le n^o 332 (7299) : Procès-verbaux et mémoires touchant la forêt de Dieulet (1606-1608) et de Passavant en Vosge (1360-1581) ; le n^o 346 (7312) ; Partages, contracts de mariages et testamentz faictz par les ducz de Lorraine et autres princes de leur maison (1390-1632) ; le n^o 347 (7313) ; Deux procès-verbaux de Samuel de La Nauve, conseiller au Parlement, touchant la saisie et la réunion au domaine royal du duché de Bar (1633 et 1634) ; le n^o 349 (7315) ; Actes, mémoires et advsi touchant la validité ou invalidité de mariage contracté par M^r le duc d'Orléans, frère unique du Roy, avec Madame Marguerite de Lorraine (1632).

(2) Le bibliothécaire n'a pas mis le prix d'achat comme il le fait d'habitude.

Conseil supérieur d'économie, *dal sup^o Consiglio d'Economia*, sur lequel on n'a pas pu nous fournir à Modène de renseignements. Le bibliothécaire Girolamo Tiraboschi a mis sur son registre d'acquisition à la date indiquée : « Quaranta volumi in-foglio di mss. Francesi, i quali contengono atti, processi e documenti risguardanti contese e dispute fra la corte di Francia e gli ducati de Borzegno e Lorena ed altri stati limitrofi, abbadi e vescovati ; lettere di vary Rei e Regine e Regolamenti dello lore case e famiglie e memorie importanti del 1261 sotto il regno di S. Luigi (1) fino a quello di Lodovico XIII inclusivamente ; ed il quarantesimo forma il catalogo delle materie compresse nei detti trenta nove volumini. Dico vol. ms. 40 (2). »

CHR. PFISTER.

A propos de la famille d'Esch.

Au moment où il était question d'entreprendre la restauration, partielle tout au moins, du vieux château ruiné d'Esch-sur-la-Sûre, M. Jules VANNÉRUS a jugé bon de publier une importante notice (3) sur la race féodale qui en tira son nom :

(1) Cette date est celle du règlement de l'hôtel de Louis IX (août 1261) qui a été copié au t. 2 (70). En réalité on trouve dans la collection des copies de pièces plus anciennes.

(2) Signalons encore un autre manuscrit français de Modène qui, au moins d'une manière indirecte, intéresse la Lorraine : le n° 419, des fonds de langue étrangère, Recueil des plans du petit Trianon, par le S^r Mique, chevalier de l'ordre de S^t Michel, premier architecte honoraire, intendant général des bastimens du Roy et de la Reine, 1786. (On y voit des coupes et des plans du Belvédère, du théâtre, du temple de l'Amour, du hameau, etc., avec des aquarelles). Le tout est peut-être de la main de Mique ; mais nous n'oserions être trop affirmatif.

(3) *Les anciens dynastes d'Esch-sur-la-Sûre*. Luxembourg-gare, Bourg-Bourger, 1910, in-8 de 431-xxxI p. avec 5 pl. hors texte et 4 fig. dans le texte.

Le nom d'Esch présente une grande analogie avec celui de deux localités : Aix (1) et Eix (2), situées justement entre Metz et Verdun, région où s'habituerent vers le ^{xiii}^e siècle les dynastes luxembourgeois de ce nom.

Cette maison, qu'il y a lieu de ne pas confondre avec certaines familles de noms identiques ou similaires : de Burg-Esch, d'Esch-sur-la-Salm ou d'Uden-Esch, etc., joua du ^x^e au ^{xiv}^e siècle un rôle assez important dans le pays d'entre Rhin et Meuse.

Esch-sur-l'Alzette, localité située aussi en Luxembourg, a toujours appartenu directement au souverain et n'a pu donner son nom à une famille.

L'auteur étudie d'abord, d'après un cartulaire de Stavelot-Malmédy, du ^{xiii}^e siècle, l'acte de la cession de la montagne d'Esch, faite le 3 juin 925 par Giselbert, comte-abbé de Stavelot à Maingaud, Hiledrude, sa femme et Godefroid, leur fils. Ce sont là les premiers degrés connus des sires d'Esch.

Ensuite, l'auteur énumère un assez grand nombre de documents sur les premiers membres de cette famille pour en arriver à proposer l'identification des deux frères *de Ascha*, compagnons de Godefroid de Bouillon, fréquemment mentionnés dans les chroniques de la 1^{re} croisade. Ce sont Henri et Godefroid d'Esch, fils de Frédélon d'Esch et d'Ermengarde.

Ne pouvant analyser complètement cet ouvrage, nous nous occuperons spécialement des membres de la famille d'Esch qui prirent alliances et eurent possessions en terres lorraine et barroise.

Comment ces dynastes luxembourgeois vinrent-ils dans cette région de Conflans-en-Jarnisy où nous les trouvons seigneurs et voués au début du ^{xiii}^e siècle ? C'est ce que

(1) Aix ou Aische, M.-et-M., arr. Briey, cant. Conflans-en-Jarnisy, com. Gondrecourt.

(2) Eix, Meuse, arr. Verdun, cant. Étain.

M. Vannérus établit en étudiant la question des alliances matrimoniales que Barthelemy d'Esch (1175-1184), Henri III d'Esch (1176-1214) et Robert II d'Esch (1220-1262) durent contracter dans les familles de Bettange ou Bettingen, de Conflans-en-Jarnisy et d'Apremont (1).

L'auteur donne des renseignements précieux sur Jean d'Esch ou d'Aix (1245-1253) élu de Verdun, sur son frère Robert (1259-†1275) archidiacre de Toul, fils ainsi que Henri IV d'Esch (1249-1251), marié à une comtesse de Salm-le-Vieil, et Jeoffroy (1261-1291) dernier de sa race à Esch, tous fils, disons-nous, de Robert II d'Esch, seigneur et voué de Conflans et d'Ermengarde d'Apremont. Notons ici qu'en 1221, d'après une charte (2), non mentionnée au régeste dressé par M. Vannérus, Robert, seigneur de Conflans accorde certaine exemption à l'abbaye de Sainte Marie-au-Bois, acte qu'il scelle de son sceau rond avec un écu en forme d'amande portant le burelé de 10 pièces. D'après Bretex, dans le *Tournoi de Chauvency*, M. Vannérus nous fait savoir que ce burelé était : *d'argent et de gueules*.

Henri IV d'Esch eut un fils : Robert de Bezu ou Bissen (3) et de Neuvron-la-Grange (4) dont descendirent les maisons de Bezu ou Bissen et d'Useldange.

Comme annexes à son travail, M. Vannérus suit les destinées ultérieures de la seigneurie d'Esch ; puis, entr'autres familles de noms analogues dont il a entretenu ou

(1) Les dates entre parenthèses sont celles des documents extrêmes concernant ces différents personnages.

(2) Arch. M-et-M., H. 1171.

(3) Bezu ou Bissen, en Luxembourg.

(4) Neuvron, M-et-M., arr. Briey, cant. Conflans-en-Jarnisy, com. Olley. — D'après DE BOUTELLER, *Dictionnaire topographique de la Moselle*, La Grange à Neweroy serait Norroy-le-Sec, même canton que ci-dessus. D'ailleurs, dès 1220, Renaud de Briey, chevalier tenait la vouerie de Norroy-le-Sec de Robert II d'Esch et l'engageait à l'abbaye de St-Arnould de Metz. Voir VANNÉRUS, p. 91.

entreteindra le lecteur, il donne une généalogie de la famille d'Esch ou Dex, de Metz, dont les armoiries, présentant une analogie frappante avec celles des dynastes féodaux du même nom, à la seule différence que des mouchetures d'hermines chargent les buréles d'argent, semblent indiquer une origine commune, non prouvée jusqu'ici. Cette généalogie est d'ailleurs tirée de *Metz ancien*, du baron d'Hammoncelles.

Des tableaux de descendance font connaître que diverses maisons souveraines, entr'autres la maison impériale de Lorraine-Autriche, comptent au nombre de leurs lointains aïeux nos seigneurs luxembourgeois, principalement par Ermengarde d'Esch, fille de Robert II d'Esch et d'Ermengarde d'Apremont, mariée à Frédéric de Neuerbourg.

Une analyse aussi courte, aussi sèche ne peut exprimer tout ce que contient le consciencieux travail de M. J. Vannérus.

Le sujet traité, les dissertations sur les chartes, celles en vue d'établir une parenté, de supposer une alliance, semblent parfois un peu ardues, mais les méthodes actuelles d'érudition exigent semblable approfondissement de la question. Il faut savoir gré à M. J. Vannérus d'avoir mis à la portée des chercheurs tant de renseignements sur des périodes obscures parce que lointaines. Une table bien complète permet de tirer de cette substantielle étude tout le suc qu'elle contient.

EDMOND DES ROBERT.

Bonneval et Flabémont.

La fondation de Wichard, dans la solitude de Bonneval, s'est-elle normalement développée, avec une telle prospérité que ses successeurs aient eu les moyens de bâtir une

belle église romane, dont il nous reste les vestiges caractéristiques ?

Les conjectures répondent affirmativement. L'histoire doit être plus discrète. Voici, en effet, un petit document, copie authentique d'un parchemin de 1211, qui semble imposer des réserves, et interdire l'immédiate solution du problème. Tel qu'il existe aux Archives des Vosges, fonds Flabémont (H. 16), on le conservait, — c'est lui-même qui nous l'apprend —, dans l'Archive de Flabémont, avec ces indications précises : Tiroir Bonneval, liasse Hérival.

On devine, à ce simple énoncé, que l'existence de la maison fondée par Wichard, a été liée à celle des prémontrés, eux aussi chanoines de Saint-Augustin. On verra, par la lecture du document, en quoi ce lien a consisté, et dans quelles conditions il a été rompu.

V., Dei gratia magister humilis et conventus fratrum Hirsutæ vallis, universis præsentem paginam inspecturis salutem in Domino.

Noverit discretio vestra bonæ memoriæ dominum Galterum abbatem et fratres Flabonismontis domum nostram Bonæ Vallis, quam de consensu et laude nostræ voluntatis ipsis concesseramus olim possidendam, intuitu divinæ pietatis et magnorum inibi virorum et nostri, tali nobis reddidisse conditione quod eandem domum de cætero cuilibet domui vel personæ nullomodo poterimus dare, vendere, vel mutuo quolibet à nobis alienare, vel pignori obligare, nisi tamen fratribus ecclesiæ supradictæ. Quod ut ratum sit, sigilli nostri firmavimus impressione.

Actum anno Verbi incarnati M^o CC^o XI^o.

Ainsi, la maison de Bonneval avait été spontanément et définitivement concédée à l'abbaye de Flabémont. L'époque de cet abandon est déjà lointaine, en 1211. Il n'était révocable que sous le bon plaisir des prémontrés. Ceux-ci ne se sont prêtés à la rétrocession que dans un but religieux, en cédant aux instances des seigneurs du pays, et à celles d'Hérival lui-même, maintenant sorti d'une pé-

riode difficile. Encore les religieux de Flabémont ne renoncent-ils pas à toute éventualité de retour, et ils gardent un droit exclusif d'acquéreur privilégié.

C'est Gauthier, qui n'est pas sans notoriété dans l'histoire ecclésiastique de son temps, qui a mené à bonne fin cette négociation. Après lui, son successeur Albert veut avoir une reconnaissance formelle des stipulations convenues. C'est ainsi que l'Archive de Flabémont prend en garde soigneuse, et conserve jusqu'à la Révolution, un document qui maintient le souvenir de son antique possession, et ses droits éventuels. Ceux-ci sont d'ailleurs, une garantie d'indépendance et de perpétuité pour l'établissement qui relève d'Hérival, et qui, par sa situation, ne peut manquer d'être attiré à une absorption par le monastère de Bonfays. N'est-ce point par précaution contre les grands personnages, *magnorum ibidem virorum*, qui auront des intérêts immédiats vers Bonfays, que la réserve de préemption est expressément formulée, par cet écrit de 1214, en faveur de Flabémont ?

Le fait de l'union, probablement assez prolongée, avec Flabémont, étant notoire, reste-t-il probable que les successeurs problématiques de Wichard ont élevé, et même ont été en mesure d'élever ce monument de beau style roman, dont les ruines sont encore si dignes d'intérêt ? La discipline sévère des chanoines d'Hérival, comme celle des cisterciens, dont ils ont d'ailleurs accepté l'influence et la direction, ne s'accommodait pas trop des recherches de l'architecture. Il n'en était pas de même des prémontrés, qui visaient délibérément à toutes les splendeurs du culte.

C'est pourquoi il ne semble pas plus téméraire de restituer à Flabémont l'honneur de cette construction, qu'il ne l'est de conserver à Cluny, le mérite de la belle église de Relanges. La légende des barons et des sires fondateurs de ci et de là peut en souffrir, mais l'histoire ne s'en plaindra pas.

Qui est ce V., maître d'Hérival, apposant son scel à la précédente déclaration ? Apparemment le Villaume, *aliàs* Guillaume de Rombeck ou Romberg, dont Hugo, Calmet et les auteurs de la *Gallia* font le successeur d'Étienne I^{er}. La date de 1211, ici explicitement consignée, leur donnerait une fois de plus raison. En ce cas, s'il a existé un maître d'Hérival, dont le nom portait en initiale la lettre O., à la supposer bien lue, comme le révèlent les Archives de Bonfays, sous la date de 1219, il s'agirait non d'un prédécesseur, mais d'un successeur de Villaume de Romberg.

Notons, en passant, qu'il n'y a pas identification complète entre le terme Romberg et celui de Saint-Mont. Ici, comme en nombre d'autres documents, Romberg est l'expression longtemps usitée pour désigner Remiremont. C'était, d'ailleurs, l'usage, conservé par les franciscains de nos jours, de désigner les clercs et les religieux par le nom de leur lieu natal, accolé à celui de leur baptême ou de leur profession (1).

A. DIDIER-LAURENT.

Le Monument gaulois de Hérange, au Musée lorrain.

On lit dans la *Revue de l'histoire des religions* (sept.-oct. 1911, p. 270-271) :

« M. Adolphe J.-Reinach a publié dans la *Revue archéologique* (1911, I, p. 221-256) et en tirage à part chez Leroux, un important article sur les *Divinités gauloises au serpent*. C'est ainsi que sur le bas-relief de Nancy où

(1) On peut ajouter à la liste des maîtres d'Hérival, les deux suivants, inscrits aux nécrologes du chapitre : 20 février. *Obiit Laurentius prior Hyrevallis, qui dedit viginti quinque solidos tull.* (Fin xiv^e siècle ou comm. xv^e) — 2 mai : *Obiit frater Richerus, Hyrevallis, qui dedit pro anniversario suo LX florenos* (xv^e-xvi^e siècle).

Cournault reconnaissait l'image d'un Evocatus, tenant un cep de vigne, et de sa femme, le jeune et savant archéologue retrouve un dieu et une déesse qui tiennent chacun un serpent dans la main droite. Autour de cet exemple, viennent se grouper une série de monuments... »

Notre confrère M. A. Grenier n'admet pas cette explication : il s'exprime de la sorte :

« On lira avec intérêt et profit l'article plein de faits et d'idées que consacre M. A.-J. Reinach (1) aux *Divinités gauloises au serpent* (2), à propos de la *stèle de Hérange*, aujourd'hui au Musée Lorrain, à Nancy. L'auteur y fait preuve d'une abondante érudition. On ne peut que se rallier à la plupart des observations qu'il présente ; mais le point de départ de l'article me paraît complètement erroné. M. A.-J. Reinach connaît la stèle de Hérange par le moulage du musée de Saint-Germain. Sur l'original, je ne puis trouver à Nancy aucune trace des serpents qu'il a distingués sur la reproduction. Le bas-relief représente deux personnages : un homme et une femme ; l'homme tient de la main gauche un bâton vertical dont la partie médiane dessine en effet un double replis ressemblant, soit à ceux du corps d'un serpent, soit à un arc ; mais les extrémités n'autorisent ni l'une ni l'autre de ces hypothèses. La partie inférieure, complètement droite, assez lourde et parfaitement cylindrique sans l'amaigrissement de la queue ou l'aplatissement de la tête du serpent, repose sur le sol, comme un bâton. Le haut est plus effilé et se termine par une pointe légèrement recourbée du côté opposé à la tête du personnage. L'aspect général est celui d'un sarment noueux, à moins que la double courbure à

(1) M. Grenier écrit *A.-J. Reinach*, ce qui paraît logique ; cependant ce nom revient plusieurs fois dans le même n° de la *Revue de l'histoire des religions*, revue où les fautes typographiques sont rares, et il y est écrit *Adolphe J.-Reinach*. Semblable est la signature de l'auteur à la fin de son travail, dans la *Revue archéologique*, ainsi que je m'en suis assuré.

(2) « *Revue archéologique*, mars-avril 1911, p. 221-236, pl. IV ».

l'endroit de la main n'ait eu simplement pour but de corriger une erreur de l'esquisse et de réunir les deux extrémités du bâton dans la main du personnage et non à côté d'elle. Quant à l'objet que tient la femme, c'est une tige épaisse et très courte, reposant dans la paume de la main levée et se terminant par une sorte de pomme de pin ou de gros fleuron. Il ne saurait, en aucun façon, être question d'un serpent s'enroulant autour du corps et venant se terminer parmi les plis du vêtement. Les petites ondulations très nettes qui se voient sur le côté gauche de la robe représentent, aucune incertitude n'est possible, le bord tombant du manteau. De la main droite, l'homme tient une coupe à pied et la femme, semble-t-il, une grappe de raisin. Aucun des détails, ni du costume, ni des attributs ne paraît caractéristique d'une représentation religieuse. La stèle passait autrefois pour le monument funéraire d'un *evocatus*, militaire portant le bâton, comme les centurions, et de sa femme. Il semble bien en effet que l'objet en discussion représente une *vitis* plutôt que toute autre chose, mais une *vitis* qui ne paraît rien avoir de militaire et dans laquelle je préférerais reconnaître, s'il fallait absolument indiquer une hypothèse, un cep de vigne, tel que peut en trouver constamment à portée de sa main un simple vigneron (1). »

Il m'a semblé qu'il convenait de faire connaître ici l'opinion nouvelle émise par notre érudit confrère, et que l'on aimerait à comparer sa description, si attentive, avec celle qui a été donnée, lors de l'arrivée du bas-relief au Musée lorrain, par feu l'abbé Guillaume (2). Quant à l'opinion du regretté Charles Cournault, elle est exprimée, à la suite de la description du monument, dans le *Catalogue* du Musée lorrain publié en 1863 (p. 5, n° 22).

L. GERMAIN DE MAIDY.

(1) *Bibliographie lorraine (Annales de l'Est)*, 1911, p. 41-42.

(2) *J. S. A. L.*, 1860, p. 54-55.

CHRONIQUE

Versement de membre perpétuel.

A versé la somme de 200 francs dans les conditions indiquées à la délibération du 8 avril 1891, et est, en conséquence, devenu membre perpétuel de la Société d'archéologie lorraine :

M. l'abbé Charles CHAPELIER, chanoine de la Cathédrale, rue des Frères-Simon, 7, à Saint-Dié (Vosges).

Erratum.

Notre confrère, M. Marichal, nous signale que dans son étude « Gehenneio », parue dans le *Bulletin* de février, à la p. 36, ligne 5, il faut lire Henri de Lorraine au lieu de Pierre de Brixey.

BIBLIOGRAPHIE

— La légende de saint Eucaire est étudiée par M. L. Bigot dans une brochure non mise dans le commerce et intitulée : *Monsieur saint Eucaire de Liverdun et les martyrs de Pompey*, Nancy, Crépin-Leblond, 1912, in-8 de 34 pages. A ce propos, l'auteur examine la question plus générale des martyrs céphalophores ; puis il rapproche cette légende de celle de la légion thébéenne, dont elle dérive probablement, saint Eucaire prenant la place de saint Maurice.

— Le *Bulletin* a signalé (1911, p. 23) l'apparition d'une revue consacrée aux cloches, l'*Ephemeris campanographica*. Dans le fasc. VIII (juin 1912) de cette revue, p. 314-320, sous le titre *Aux alentours de Nancy*, est un article non signé qui relève toutes les cloches dont il est question dans le tome IX, récemment paru, de l'Inventaire sommaire des Archives de Meurthe-et-Moselle.

Pour la Commission de rédaction, le Président : PIERRE BOYÉ.

L'imprimeur-gérant : A. CRÉPIN-LEBLOND, 21, rue Saint-Dizier, Nancy.

Bulletin mensuel

DE LA

SOCIÉTÉ D'ARCHÉOLOGIE LORRAINE

ET DU

MUSÉE HISTORIQUE LORRAIN

12^e ANNÉE. — Nos 8-9. — AOÛT-SEPTEMBRE 1912.

MÉMOIRES

Sur quelques fantaisies de copistes.

On attache, de nos jours, — et avec raison — une haute valeur aux variantes que nous offrent les manuscrits des auteurs célèbres; le premier état d'une rédaction encore flottante, et même les notes marginales, les observations, parfois étrangères au sujet, qui échappent à la plume capricieuse, à l'imagination vagabonde d'un poète, sont relevés avec soin par les critiques. Mais nous ne possédons point les manuscrits originaux des écrivains du moyen âge, et n'avons jamais le plaisir d'observer sur le vif la formation de leur pensée avant la « cristallisation » finale; là, on a beau chercher l'homme, on ne trouve que l'auteur. Cependant quelques phrases ajoutées par les

scribes à leurs textes nous permettent de surprendre leurs sentiments, leurs préoccupations. Un copiste est assurément moins digne d'intérêt qu'un auteur, mais il ne faut pas dédaigner ce qu'il inscrit en marge du texte officiel, quand, interrompant la rédaction des règlements et des comptes, ou mettant à profit le silence passager de celui qui lui dicte, il laisse courir sa plume et exprime ce qu'il a dans l'esprit ou dans le cœur. Et c'est un amusement pour l'érudit que de rencontrer dans les vieux manuscrits ces traces d'une humanité déjà lointaine, et pourtant si proche de nous par certains côtés.

Voici quelques exemples inédits, tirés de sources diverses. A la dernière page du *Compte quatorziesme de Waultrin de Filliers, receveur et gruyer de Lonwy* (1) pour l'année 1511, on trouve ces vers, tracés de la même main que le reste du registre (2) :

Le pecheur par contrition
Disant à Dieu son péchié
Treuve en soi purgation,
Combien que grant soit son péchié (3),
Ut habetur in verbo perallegato
Perani domino (4).

O Marie, mere tres piteuse (5)
Par la grant affliction
Dont ton ame tres pretieuse
Fut navrée à la Passion,

(1) Longwy, chef-lieu cant. de Meurthe-et-Moselle, arr. Briey. Filliers est actuellement Fillières, com. du canton de Longwy.

(2) Arch. du département de la Meuse, B. 1909.

(3) *Péchié* compte toujours pour deux syllabes. A-t-il trois syllabes ici ?

Tous ces vers paraissent mal scandés ; ils ont — à la scansion normale — tantôt sept, tantôt huit pieds.

(4) Il faut sans doute corriger en *Perenni*. — Nous ne trouvons nulle part *perallegatus*. Le texte cité nous est inconnu.

(5) Le vers est faux.

Garde-moy de dampnacion,
Mere de Dieu, fille et ancelle,
Et par ta procuracion
Impetre moy vie eternelle,
Car tu es dame toute belle,
Ta bonté jà ne varia ;
Je te salue, vierge pucelle (1),
En disant : Ave Maria.

Cete pièce, d'une facture conventionnelle, est accompagnée d'une note qui nous est précieuse : « Frère Gobert, prieur du couvent des Augustins de Rains (= Reims), en Karesme 1512, print ledit themme et *Ave Maria* en tous ses sermons au couvent des Augustins de Bar. »

Le lecteur hésite, à cette lecture, entre deux hypothèses : ou bien le copiste a emprunté le texte même de cette méditation au sermonnaire, ce qui n'aurait rien d'étonnant, car on sait les fautes de goût et les licences que se permettaient les prédicateurs ; ou bien c'est cet honnête teneur de livres, qui, frappé du thème et des réflexions de frère Gobert, les entendant, comme il l'avoue lui-même, au début de chaque sermon, a essayé de leur donner un tour poétique. Cette dernière explication nous paraît préférable ; nous devons constater cependant l'absence de ratures en ces lignes ; mais est-il interdit de conjecturer que le scribe nous a épargné ses tâtonnements, et qu'il a écrit sa pièce après l'avoir entièrement rédigée ?

Les Archives de Meurthe-et-Moselle nous offrent des exemples analogues. Mais le caractère des copistes devait être très divers. Celui qui a écrit le *compte de Jacob Thiellequin, châtelain et cellerier de Chastenois* dans les années 1459-1463 (2) est sans doute un jeune homme, peu

(1) Le vers est faux.

(2) Arch. Meurthe-et-Moselle, B. 4377. — Châtenois, chef-lieu cant. des Vosges, arr. de Neufchâteau.

sérieux, passionné, ou du moins très désireux de commettre le péché de chair ; à moins qu'il ne s'agisse de quelque « Iris en l'air ». Mais la précision de certains vers semble exclure cette supposition.

Nous lisons à la dernière page, sur la couverture, ce poème informe, d'un rythme boiteux, adressé à une femme :

L'autre jour, en mon dormant,
Dame, je pansois tant à vous,
Et tout parmi mon someillant,
Dame, me souvins tant de vous ;
Et je pansois ainsi que vous
Eussiez vostre pensée à moy ;
Je vous aimeroie sur tout,
Et le vous promet par ma foy.
Dame, je suis jones amoureux,
Et me viens complaindre à vous ;
Mais ce vous sui ung poit honteux,
Nous ne sommes que moy et vous (1) ;
Dame, je vous suplie que vous
Me dit (2) brieve veritez,
Ce je per mon temps vers vous ;
Car autre part me fault aller.

Adieu, adieu, Lorence
Et la belle Fillon,
Nous en irons en France,
Ne sé quant nous reviendrons (3).

(1) Le sens paraît être, avec une forte ellipse : *Mais si (ce = se) je vous suis un poids honteux, un remords, dites-vous que nous ne sommes.....*

(2) Sans doute pour : *disiez*. — Paléographiquement on lirait plutôt au vers suivant : *par... temps...* Toute la rédaction et l'écriture elle-même sont très négligées.

(3) Le vers est faux. Il semble avoir un pied de trop, car les vers qui l'entourent comptent 6 syllabes.

Et si je m'en retourne (1),
Ne vous apenserons (2) ;
Faites-vous fière (3) robe
A la mode de Lion (4).
Fame se plaint, fame se die,
Fame est malade quant el vieult,
Mais faoy que je doie à Saint Marie,
Quant ele vieult el est garie (5).
On dit en ung comunz proerbe
Qu'en un chaus four ne croît point d'erbe (6),
Et dit-on bien comunement
Que les gelines n'ont ung dans.

La pièce, écrite d'une main fiévreuse, hâtive, est signée : *Thlrflsxpłrn*, et au-dessous *Thielq*. Les lettres qui se succèdent ainsi ont sans doute un sens secret, mais nous n'avons pas qualité pour déchiffrer toute cette cryptographie. On peut seulement affirmer que les premières lettres sont les consonnes du nom de Thiellequin. Serait-ce le châtelain de Chastenois lui-même, qui compromettrait ainsi sa dignité dans une intrigue d'amour ? Le copiste n'est-il pas plutôt son fils, comme le laisserait sup-

(1) Dans le texte *manretorne*.

(2) Est-ce *penser* ou *pendre* ? Ce dernier sens paraît préférable. *Nous ne vous pendrons pas pour cela*. — On pourrait expliquer aussi : *Nous ne penserons pas à vous*.

(3) Dans le texte : *fıeres robe*. Est-ce pour *fère* = *faire* avec l'i lorrain ? ou bien *fıere* est-il une épithète ? Nous penchons pour cette dernière explication.

(4) Sans doute la ville de Lyon. Ce détail est curieux.

(5) Texte du manuscrit : *...ce plain ... se dient... et malade*. — Le 3^e vers du quatrain est faux. Il faudrait écrire : *Mais foy que dois sainte Marie* pour obtenir un octosyllabique. — Le 4^e vers porte : *il ait gari*.

(6) Texte du manuscrit : *arbe*. Ce dernier couplet semble être une menace : il faut battre le fer quand il est chaud, et les femmes n'ont pas de grands moyens de défense.

poser le cryptogramme f l l s (= *fillius* ou *filius*) ? En ce cas il eût été bien imprudent d'écrire cet aveu sur un registre de comptes, que son père compulsait souvent.

Quoi qu'il en soit, l'histoire se présente avec un fonds de réalité. Nous avons sûrement dans ce griffonnage l'esquisse d'une intrigue assez banale, où le jeune secrétaire paraît avoir apporté une ardeur singulièrement égoïste et dénuée de toute élévation, si l'on en juge du moins par la forme. Il est d'ailleurs habile, et trouve d'instinct les arguments propres à toucher le cœur de la dame ; il déclare rêver d'elle, il insiste sur l'idée de son départ, et insinue que son absence pourrait bien être éternelle. Il est même brutal dans la strophe qui raille les infirmités où la dame cherchait une excuse, un délai, et dans les derniers vers, bien obscurs, il faut l'avouer, qui semblent plus rudes encore (1).

A ce jeune homme un peu féroce opposons le copiste des *Lettres patentes du duc Charles III* ; il est de la fin du xvi^e siècle (2). Celui-là aime la noble sentence, le quatrain humoristique ; peut-être écrit-il surtout pour éprouver la fermeté de sa plume d'oie, la souplesse de sa main, car presque à chaque page, dans ce registre, on rencontre des arabesques, des dessins, des mots empruntés à la langue du droit, au formulaire des chancelleries, et même des colonnes de chiffres ; la répétition de plusieurs membres de phrases avec des variantes, ferait croire à des essais personnels ; mais nous avons pu identifier quatre vers qui sont sûrement de Clément Marot (3).

(1) Le refrain même aurait de quoi piquer notre curiosité, puisqu'il est à peu près identique à celui de l'immortelle chanson de Marlborough.

(2) Arch. Meurthe-et-Moselle, B. 60 (1590-1592).

(3) C'est la 4^e épigramme de l'édition de La Haye, chez Gosse et Neaulme, 1731 (t. II, p. 202). Elle comprend 18 vers.

Ils forment le début d'une épigramme connue, et le copiste n'y a rien changé. Il les a transcrits au folio 134 bis, *verso*.

Plaise au roy nostre sire
De commander et dire
Qu'un bel acquiet on baille
A Marot qui n'a maille.

Si d'autres morceaux ne donnent pas au lecteur l'impression d'être originaux, le modèle est difficile à retrouver, et nous n'avons pu y parvenir. Du moins laisse-t-il paraître ses goûts et son caractère. On distingue d'abord au folio 138 *verso* un quatrain signé *Henry*, et l'on est tenté de croire que c'était le prénom du scribe ; ces vers sentencieux lui seraient donc imputables.

L'homme vivant selon raison,
Considérant le temps qui court,
Il est plus ayse en sa maison
Que n'est seigneur suivant la cour.

Ce quatrain, ou du moins les premiers mots, reviennent à tout instant en marge, notamment aux folios 215 *recto*, 235, 305 *verso*, 386 *recto*, 411 et 450 *verso*. Au folio 348 *recto*, il est transcrit de manière à ne former que deux longs vers ; un autre quatrain le suit :

Affin d'avoir certain enseignement
Du souverain sçavoir de l'Escripture,
A l'escrivain yras diligemment
Qui t'en fera (1) évidente ouverture.

Dans ces vers qui semblent bien avoir pour auteur le

(1) Le manuscrit porte : *feras*.

copiste lui-même, *écriture* aurait, suivant toute probabilité, le sens de *style, art de composer et d'écrire*, car ils sont suivis de cet informe fragment :

Aux amateurs d'art et de littérature qui ont desir d'escrire (1)
Excellemment ung escrivain montre son escripture
Suivant laquelle.....

La phrase revient encore au folio 386 v^o, suivant des dispositifs variés ; c'est ainsi qu'elle figure sur la ligne extérieure de cercles concentriques tracés d'une main très habile. Là aussi, cette pensée revêt une forme nouvelle, non moins incomplète :

Docte escrivain, par humble obéyssance
J'escri à vous pour estre bien assur
Affin d'avoir certain enseignement
Du souverain sçavoir de l'escripture...

Au folio 348 r^o, on lit cette maxime peu courageuse, et d'un cynisme naïf (2) :

Je suis homme de bonne taille
Pour bien frapper en la bataille ;
Mais quand je vois le coup venir,
Je suis homme pour m'enfuir (3).

Plus vraiment plaisant est le quatrain du folio 386 r^o.

(1) Ce membre de phrase est écrit deux fois.

(2) Sur le manuscrit, les trois premiers vers sont disposés comme des lignes de prose.

(3) Ici, une amorce de développement versifié, dont le scribe n'a rédigé que les premiers mots :

Incessamment convient que chascun pense
A bien servir Dieu...

[Plusieurs de ces mots sont répétés.]

L'oye dict.

J'ayme mon mestre et ma maistresse,
Sur ma plume dorment en leur lict (1) ;
Anprés, auront ma chair, ma gresse ;
Si leur sera tres grand proffictz.

Il est difficile de dire si ces deux dernières pièces, et même quelques-unes des autres, sont de l'invention du secrétaire ou s'il n'y a pas là de simples souvenirs de lectures. Nous inclinons à restreindre chez lui la part de l'originalité, sans pouvoir d'ailleurs fournir les preuves, car ces recherches nous entraîneraient trop loin (2). Nous entrevoyons du moins un copiste qui est tout entier à sa tâche ; les préoccupations littéraires ne lui viennent qu'en exerçant sa main ; elles sont pour lui un moyen, non un but ; ou du moins il y arrive par la calligraphie. Chose curieuse, cet homme qui vit à la fin du xvi^e siècle semble avoir dans son esprit des idées et des formes anciennes. Ses sentences le dateraient du xv^e siècle. S'il se souvient de Marot, il ignore Ronsard et les poètes de la Pléiade.

Ces développements marginaux nous ont fourni l'occasion de mieux connaître les copistes : sentiment religieux, amour, sentences morales, plaisanteries, n'est-ce pas là tout le moyen âge en raccourci ? Il y manque la politique ; mais, à cette époque, les grands personnages seulement s'en occupaient ; il n'y avait pas de presse populaire pour tourner la tête aux modestes bureaucrates et aux artisans ; s'ils avaient des convictions de ce genre, ils étaient bien contraints à les dissimuler, par prudence.

R. HARMAND.

(1) Le vers est faux.

(2) Nous les avons cependant poursuivies quelque temps, mais sans résultat.

Notice sur la Tour de Frémonville (1).

1. — Le voyageur qui suit la route de Blâmont à Cirey ne manque pas de remarquer sur sa gauche, dans la traversée du village de Frémonville, une maison ayant un caractère particulier. C'est une construction carrée à un seul étage, avec grenier au-dessus ; la façade au midi, donnant sur la route, est percée d'une porte, au-dessus de laquelle un écusson effacé occupe le centre d'un [linteau en accolade] de la dernière période du style ogival ; un petit perron donne accès à cette porte, qui est accompagnée de deux larges fenêtres carrées et à meneaux ; à l'étage supérieur, il y a deux fenêtres pareilles, entre lesquelles fait saillie une gracieuse tourelle carrée (2) sur un cul-de-lampe ; cette tourelle est elle-même percée de deux jolies baies géminées... — Les deux faces latérales... (3). L'ensemble paraît assez harmonieux, quoique la toiture ait été évidemment abaissée à une époque relativement récente (4).

(1) Ce travail, dont le commencement est inachevé, m'a été laissé par mon confrère et ami le comte Edmond de Martimprey de Romécourt, l'historien des comtes de Blâmont, mort prématurément en 1889. Nous avons été visiter ensemble la Tour de Frémonville et devions terminer de concert cette étude. Mais les événements ont dérangé nos projets ; le temps a passé et mes recherches se sont portées sur d'autres sujets. — Différents motifs me disposent toutefois à livrer maintenant au public les pages écrites par notre regretté confrère : si incomplète que soit la description de la Tour de Frémonville, elle en prouve du moins l'importance historique, et la partie généalogique du travail, surtout en ce qui concerne la famille de Pindray, renferme des faits très intéressants, ainsi que peu connus.

L. GERMAIN DE MAIDY.

(2) C'est plutôt une échauguette (L. G. de M.).

(3) Cette phrase est restée inachevée (*Idem*).

(4) Ici l'auteur a laissé vide un grand bas de page, où il comptait continuer la description de l'édifice et parler de l'intérieur. — On trouvera une planche représentant la Tour de Frémonville, et un

II. — Frémonville a fait partie, de temps immémorial jusqu'aux premières années du xvi^e siècle, des domaines de la maison de Salm, puis de celle de Blâmont, qui n'était qu'une branche de la première.

Dans une charte de l'an 1034, où ce village se trouve mentionné pour la première fois à notre connaissance, nous voyons les comtes Herman (de Salm) et Godefroy donner à l'abbaye de Saint-Remy de Lunéville six manses à Frémonville avec la cure de ce lieu, *sex mansos cum ecclesia ad Fraimonvillam* (1).

Ferry d'Ogéville, écuyer, déclare, le 8 février 1286, n. st., qu'il est devenu homme-lige de Henry, sire de Blâmont, moyennant une rente que celui-ci lui a donnée à Frémonville (2).

On voit encore *Framonville* figurer dans le partage que Henry I^{er}, sire de Blâmont, fit de ses biens le samedi après la Trinité 1311 (3).

Quel intérêt auraient eu ces seigneurs à faire élever, dans un lieu si rapproché de Blâmont, leur résidence, un monument quelconque, ne fût-ce même qu'une tour, destiné à rappeler aux habitants leur souveraineté ? Évidemment

intéressant passage la concernant, dans E. AMBROISE, *Les vieux châteaux de la Vesouze (Le Pays lorrain, 1909, texte p. 32., 335-336 ; pl. p. 336)* ; il y est dit de la Tour primitive (p. 336) : « Les épaisses murailles ont été éventrées et garnies de fenêtres tantôt ogivales, tantôt carrées. La porte sculptée, qui s'ouvre sur un perron moderne, paraît dater du xv^e siècle ; enfin, une sorte de guérite en saillie, percée d'une double fenêtre en ogive, évidemment ajoutée après coup, donne à cette construction un aspect particulier qui ne manque pas de pittoresque. » (L. G. de M.)

(1) D. CALMET, *Hist. de Lorr.*, 1^{re} éd., t. I, pr., col. 412.

(2) Arch. M.-et-M., B. 580, n° 8.

(3) Arch. M.-et-M., B. 574, n° 53. — Sous la date du dimanche après l'Ascension en mai 1317, on trouve : « Lettres d'Asselin de Framonville, prévôt de Blâmont, et d'Aline, sa femme, par les quelles ils ont acquis des abbé et couvent de Saint-Remy de Lunéville tous les gros dixmes de Framonville et leur moulin sous le dit lieu, reversibles au couvent après leur mort. » (*Ibid.*, B. 582, n° 70.)

aucun. Les deux titres suivants vont nous donner peut-être l'explication que nous cherchons.

Le premier (1) est un accord du mois d'août 1332, entre Henry III, sire de Blâmont, et Isabelle de Saint-Dizier, veuve de Eyme de Blâmont, dans lequel on lit que le dit Henry doit avoir en partage « *la ville de Fromonville, lou molin et tout que il appartient à la ditte ville por vint six livrées de terre, sens la part le conte de Hassebourch et l'encheute le prévôt Anbelin (2) qui fut.* »

Le deuxième (3), daté du 29 juin 1363, est un acte de vente de Rodolphe, comte de Habsbourg, tant en son nom qu'en celui de Jean et Godefroy, ses frères, au profit de Jean le jeune, comte de Salm, son neveu, et de Marguerite de Blâmont, sa femme, de ce qui leur était échu dans la seigneurie de Blâmont, du chef d'Agnès de Blâmont leur mère, consistant en la moitié des villages de « *Imelingen, Fremetingen, Herboytingen, Syretingen, Gutmunster, Leffrenborn, Bartrenbosch..... Halewiler.....* et la moitié des moulins de *Fremetingen* et de *Villevacourt*, etc..... Tous ces noms, malgré la tournure allemande de la plupart, désignent clairement Imling, Frémonville, Harboué, Cirey, le Val de Bon-Moûtier, Lafrimbolle, Bertrambois, Halloville et Vilvaucourt ; s'il pouvait y avoir le moindre doute en ce qui concerne Fremetingen, il suffirait de rapprocher le titre dont nous parlons du précédent pour être convaincu qu'il s'agit bien du même village, mentionné chaque fois avec le moulin qui se trouvait sur son territoire ; et, de plus, les localités que nous venons de citer sont toutes, à part Imling, situées dans le voisinage de Frémonville.

Il est donc certain que les comtes de Habsbourg ont

(1) *Ibid.*

(2) *Alias*, Asselin de Frémonville, prévôt de Blâmont en 1317.

(3) Arch. M.-et-M., B. 575, n° 192.

possédé, pendant plus de trente ans, un fief considérable dans le comté de Blâmont ; ces seigneurs, qui résidaient au loin, durent nécessairement, selon la coutume du temps, y faire construire, sinon une forteresse, tout au moins une tour ou donjon féodal, autant comme marque de leur souveraineté que pour y établir un prévôt chargé de rendre la justice en leur nom et de percevoir leurs revenus.

Telle fut, croyons-nous, l'origine de la Tour de Frémonville. La situation avantageuse de ce village, dans une vallée importante, sa position au centre des possessions de la maison de Habsbourg dans le comté de Blâmont et sa proximité de cette ville, devaient le faire choisir plutôt qu'un autre pour y fixer le siège d'une prévôté.

On a vu, par ce qui précède, Frémonville devenir en partie la propriété de Jean, comte de Salm, et de Marguerite, sa femme, cousine de Thiébaut 1^{er}, sire de Blâmont ; mais, dès le 2 mars 1379, n. st., dans le partage fait entre les enfants du même Thiébaut (1), « *la ville de Fromonville* » figure sans aucune réserve, ce qui semblerait indiquer qu'elle appartenait alors tout entière, comme précédemment, au seigneur de Blâmont, sans doute par suite de la cession que Marguerite, alors veuve du comte de Salm, avait été obligée de lui faire, le 23 juin 1376, de ce qu'elle possédait dans le comté de Blâmont, après une courte guerre où ses troupes furent complètement défaites par celles de son cousin (2).

Il est probable que la Tour de Frémonville suivit dès lors les destinées du village où elle était située, lequel resta en la possession de la maison de Blâmont jusqu'en

(1) *Ibid.*, n° 133.

(2) *Ibid.*, n°s 149, 167. — Il y a un titre de la même année par lequel Marguerite de Blâmont reconnaît que, pour faire la paix avec Henry, sire de Blâmont, son cousin, elle lui a cédé tout ce qu'elle avait en la ville, ban et finage de Blâmont.

l'année 1503, où il fut réuni au duché de Lorraine par suite de l'abandon volontaire que le dernier comte fit de ses états au duc René II. Elle fut sans doute entièrement ruinée en 1475, lorsque l'armée du duc de Bourgogne vint assiéger et prendre Blâmont, et reconstruite quelques années plus tard, nous ne savons par qui, à peu près telle que nous la voyons encore aujourd'hui.

En 1565, Christine de Danemarck, duchesse douairière de Lorraine, donna à Melchior Henry (1), son conseiller, secrétaire et surintendant de ses affaires dans le comté de Blâmont et la seigneurie de Deneuvre, qui composaient son douaire, les *Tour, maison et gagnage de Fromonville*, pour en jouir à titre de fief héréditaire, afin de s'acquitter d'une somme de 1 700 francs qu'elle lui devait pour ses gages (2).

C'est ainsi que fut constitué le fief de la Tour ; nous venons de voir de quoi il se composait à son origine ; on y joignit, dans la suite, le bois *du Prévôt* situé dans les environs et contenant environ 30 arpents, et plus tard la seigneurie foncière du village.

Ces biens ne tardèrent pas à faire retour à la duchesse, qui dut en disposer de nouveau presque aussitôt, puisque l'on trouve, sous la date de 1593, un paiement de 100 francs fait au sieur Pompéo Gallo, chambellan du duc, « pour la rente de 2 000 francs restant de 4 000 à lui accordés par la feuë reine de Danemarck, pour la Tour de *Fromonville* qu'elle avait pour pareille somme retirée à soi dudit sieur Pompéo, Sa Majesté lui en ayant fait don et octroi peu auparavant à cause de ses services » (3).

Dès 1601, la Tour était entre les mains d'Octavian de Lampugnan, conseiller d'état du Duc, qui en fournit son

(1) Anobli en 1551.

(2) H. LEPAGE, *Communes de la Meurthe*.

(3) *Ibid.*

dénombrement les 11 avril et 9 juillet de cette année (1). Il donna encore, en 1616, ses reversales pour le bois du Prévôt et, en 1625, un nouveau dénombrement pour les « Tour, terre et seigneurie de Frémonville » (2). Ce seigneur, d'origine italienne, avait pour armes : *de gueules, à la bande échiquetée d'argent et d'azur de deux pièces, au chef d'or chargé d'un aigle de gueules*.

A la fin du ^{xvii}e siècle, Anne-Françoise de Lampugnan, ayant épousé *Georges-Louis de Pindray*, lui apporta en dot le fief de la Tour et dépendances ; elle était probablement petite-fille d'Octavian et sœur d'Antoinette de Lampugnan mariée à Luc Le Roy de Montluc, chevalier, seigneur de Montluc, lieutenant-colonel du régiment de Bartillac, dont un fils, nommé Alphonse-François-Antoine, fut baptisé à Frémonville en 1688 (3).

III. — La famille de Pindray, qui porte *d'argent au sautoir de gueules*, avec la devise *In signis vinces*, est originaire du Périgord, où elle est connue dès le ^{xiv}e siècle.

Un de ses membres, *Bernard de Pindray*, seigneur de Saudrille, capitaine au régiment de Thoiré pour le service de France, s'était fixé en Lorraine par suite de l'alliance contractée, le 26 janvier 1641, entre lui et Catherine (ou mieux *Christine*), d'Anglure, dame de Grémecey, fille de Chrétien d'Anglure, seigneur de Chambrey, Pettoncourt, Grémecey, etc., et de Gabrielle du Gaillard d'Hellimer. Il en eut plusieurs enfants :

1^o *Georges-Louis* qui suit ;

2^o *Marie-Catherine*, née à Nancy le 11 février 1643, mariée à Maurice Poincignon de Grémecey ;

(1) Arch. M.-et-M., B. 578, n° 69.

(2) H. LEPAGE, *Communes*, art. *Frémonville*.

(3) Registres de la paroisse de Frémonville.

3^o *Anne*, alliée à Henry-Joseph Kickler, écuyer, seigneur de Guéblange, comm^{re} général des eaux et forêts à Sarreguemines ; d'où : Charles-Emmanuel Kiecler qui épousa Henriette de Bannerot. Anne mourut à Guéblange le 8 juillet 1731, âgée de 73 ans, et y fut inhumée dans l'église (1).

Et sans doute aussi :

4^o *Marguerite*, née à Nancy, le 14 avril 1647 ;

5^o *François-Barthélémy*, né aussi à Nancy, le 6 août 1648 (2).

Georges-Louis de Pindray, chevalier, seigneur de la Soudry (*sic*) et de la Tour de Fremonville, épousa, comme nous l'avons dit, *Anne-Françoise de Lampugnan*, vivant avec lui en 1689 (3) et morte quelques années plus tard, sans lui avoir donné d'enfants. Il se remaria, à Frémonville, le 23 septembre 1697, à *Anne-Henriette de Bannerot*, fille de Charles de Bannerot, écuyer, voué de Baccarat, seigneur de Criviller et Montigny, et de Charlotte-Henriette Traizet, et mourut âgé de 58 ans, le 29 juin 1705, à Frémonville, où il fut inhumé dans l'église. Sa veuve épousa en secondes noces, le 19 juin 1708, en l'église de Frémonville, Charles de Maimbourg, écuyer, seigneur du fief de Buissoncourt et de Maxéville.

Il avait fait ses reprises en 1704 pour le fief de la Tour et la seigneurie de Frémonville et avait été maintenu, le

(1) LIONNOIS, *Hist. de Nancy*, t. II, p. 306.

(2) Les détails généalogiques qui précèdent sont dus presque tous à l'obligeance de M. de Haldat du Lys ; ceux qui vont suivre et dont la provenance n'est pas indiquée sont extraits des registres des paroisses de Frémonville et de Blâmont.

(3) Elle vivait encore le 28 janvier 1691, où elle fut marraine, à Repaix, d'une fille de Nicolas de Martimprey et de J.-Béatrix de Netancourt, sa femme (Reg. Repaix).

10 mai de la même année, par le duc de Lorraine, en la qualité de chevalier (1). Il eût, de sa seconde femme :

1^o *Gabrielle-Christine*, née et morte, âgée de deux mois, à Frémonville, en 1698 ;

2^o *Mathias*, baptisé à Frémonville le 9 mars 1700, sur lequel nous n'avons pu découvrir aucun autre renseignement ;

3^o *François*, qui suit ;

4^o *Anne-Henriette*, née à Frémonville le 1^{er} mai 1704, mariée, à Blâmont, le 13 janvier 1739, à *Nicolas-Adrian*, comte de *Nettancourt*, capitaine au régiment de Marsan, fils de François-Siméon, comte de *Nettancourt*, seigneur de *Repaix*, et de Marie-Françoise-Charlotte de Saint-Maurice, et morte le 6 novembre 1784, à Blâmont.

François comte de Pindray, chevalier, seigneur de la Tour de Frémonville, Foulcrey, Guéblange, etc., voué de *Baccarat* en partie, naquit le 15 février 1702 et épousa *Lucie Bertrand de Marimont* (2), morte le 20 mars 1779, à l'âge de 73 ans, et « inhumée dans le chœur de l'église, sous la tombe où reposent les seigneurs et dames de la Tour de Frémonville ».

Il obtint du duc de Lorraine, le 5 juillet 1733, des lettres de comte pour lui et ses descendants (3) et fit, en 1775, ses reprises pour son fief de la Tour et, en 1773 et 1781, ses foi et hommage pour la moitié de la terre et seigneurie de Guéblange et les fiefs de Kerprich et de Guebestroff à lui

(1) H. LEPAGE et L. GERMAIN, *Compl. au Nobiliaire de Lorraine*.

(2) Le nobiliaire manuscrit de la Bibliothèque de Nancy dit qu'il épousa « à Vic, le 8 juin 1731, Catherine Bertrand de Marimont, veuve de Joseph-François-Henri Rousselot, seigneur de Vroncourt, capitaine de cuirassiers au régiment de Mercy pour le service de S. M. I. et fille de Sébastien Bertrand de Marimont, capitaine de cavalerie au régiment de Rottembourg, au service de France, et d'Anne Thieriet. »

(3) *Compl. au Nobiliaire*.

obvenus par le décès du baron de Kickler son cousin (1). Il mourut à Frémonville le 6 mai 1785, n'ayant eu que des filles :

1^o *Madeleine-Élisabeth de Pindray*, née à Frémonville le 21 juillet 1734.

2^o *Charlotte, comtesse de Pindray*, née à Frémonville le 6 juin 1739, eut en partage la terre de Foulcrey ; elle épousa à Blâmont, le 16 juillet 1791, *Jean-Baptiste-Xavier de Fages de Rochemure*, capitaine au régiment d'Auvergne, en garnison à Phalsbourg, originaire du Vivarais, plus jeune qu'elle de 17 ans ; celui-ci ayant été mis peu après sur la liste des émigrés, elle requit le divorce, qui fut prononcé le 28 pluviôse an II ; c'était sans doute pour sauver ses biens, car M. et M^{me} de Rochemure vivaient ensemble à Blâmont en 1807, où elle mourut le 14 janvier.

3^o *Marie-Catherine, comtesse de Pindray*, née à Frémonville le 26 septembre 1741 ; elle déshonora sa famille en adoptant les idées les plus révolutionnaires et en épousant, le 2 vendémiaire an III, un certain *J.-B. Uriot*, nommé à la cure de Frémonville en 1779 et alors curé constitutionnel de ce lieu ; celui-ci étant mort, elle se remaria à un médecin dont nous ignorons le nom et qui, dit-on, la fit mourir pour jouir plus tôt de la fortune qu'elle lui avait léguée et qui comprenait la Tour, où elle faisait sa demeure, et le bois du Prévôt, appelé alors, comme il l'est encore aujourd'hui, le bois de *la Dame*.

4^o *Marie-Thérèse-Marguerite, comtesse de Pindray*, née à Frémonville le 28 juillet 1743, mariée à Blâmont, le 30 janvier 1786, à *Antoine-Joseph, baron de Sailly*, capitaine des grenadiers au régiment de La Fère infanterie et chevalier de Saint-Louis, fils de François, baron de Sailly,

(1) *Communes de la Meurthe*, art. *Guebestroff*.

seigneur de Montigny, Basoilles, Igney, etc., et de Madeleine de Nettancourt, auquel elle apporta la terre et seigneurie de Guéblange (1). Elle mourut le 24 avril 1816, à Blâmont, légua, aux pauvres et à l'hôpital de cette ville, des biens considérables, en reconnaissance desquels (2) un monument, en forme d'obélisque, lui fut élevé au centre du cimetière ; on y lit, au-dessus de son nom, cette inscription :

A LA
BIENFAITRICE
DES PAUVRES
LA VILLE
DE BLAMONT
RECONNAISSANTE

MAD^{me} MARIE-THÉRÈSE-MARG^{le}
COMTESSE DE PINDRAY
VEUVE DE MONSIEUR ANTOINE JOSEPH
BARON DE SAILLY
DÉCÉDÉE A BLAMONT
LE 24 AVRIL 1816

ÉRIGÉE EN 1844.

Comte EDMOND DE MARTIMPREY DE ROMÉCOURT.

(1) Il s'agit seulement, je crois, de la moitié de cette seigneurie advenue à la famille de Pindray, par legs du baron de Kiecler ; l'autre moitié devait déjà appartenir aux Nettancourt, par héritage de la famille de Baillivy. (L. G. de M.)

(2) V. Reg. des délibérations du Conseil municipal de Blâmont, 1816 et 1844.

Lexiques du dialecte lorrain.

Bien des personnes nous ont déjà demandé dans quels ouvrages elles pouvaient trouver la signification des termes du dialecte lorrain qu'elles rencontrent sans cesse dans les chartes et dans les chroniques, et qui en rendent parfois l'intelligence difficile. Ayant ainsi réuni quelques notes sur cette question, nous les publions ici pour qu'elles servent à tous. Nous ne nous occupons que du dialecte roman ou français, à l'exclusion de l'idiome germanique qui était parlé dans le nord-est du pays, à Sarrebourg, Sarreguemines, Bitche, Boulay, etc. Et naturellement, nous envisageons le Barrois et les Trois-Évêchés autant que le duché de Lorraine (1).

Il faut, bien entendu, commencer par consulter les lexiques généraux sur l'ancienne langue française; les termes particuliers à la Lorraine y sont consignés, trop rarement à notre gré, mais enfin quelquefois. D'ailleurs, aucun de ces ouvrages ne donne, à beaucoup près, un inventaire complet de la langue du moyen âge qui était, comme on le sait, étonnamment riche. Nous ne citerons que les principaux, rangés non pas dans l'ordre de leur publication, mais dans l'ordre de leur composition, car plusieurs sont des livres posthumes. *L'Éclaircissement de la langue française*, de Jean PALSgrave, publié à Londres en 1530, répertorie la langue parlée de son temps (2). L'il-

(1) Ce bref répertoire ne fait pas double emploi avec la *Bibliographie du patois lorrain* qu'un de nos confrères défunt, Louis JOUVE, a donnée dans les *M. S. A. L.* de 1866, et qui énumère surtout les textes publiés, ni avec le rapport de M. François BONNARDOT sur le dialecte lorrain (*Archives des missions scientif. et littér.*, 1873).

(2) Réédité par F. GÉNIN dans la *Collection de documents inédits sur l'histoire de France*, Paris, 1852, in-4.

lustre DUCANGE avait inséré dans son *Glossarium mediæ et infimæ latinitatis*, dont la première édition est de 1678, beaucoup de mots français destinés à faire comprendre les termes latins correspondants. On les a réunis à la fin du *Glossarium* dans les rééditions successives, et en dernier lieu, l'éditeur L. Favre en a fait un ouvrage à part et d'un format commode (1). Beaucoup plus volumineux est le *Dictionnaire historique de l'ancien langage français* de LA CURNE DE SAINTE-PALAYE, composé dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, publié de nos jours par le même L. Favre (2). Le *Glossaire de la langue romane* de ROQUEFORT (3) et le *Lexique roman* de RAYNOUARD (4) rendent encore quelques services. On consultera surtout, mais avec précaution, car il contient bien des erreurs, le *Dictionnaire de l'ancienne langue française et de tous ses dialectes du IX^e au XV^e siècle*, par Frédéric GODEFROY (5).

Nous avons hâte de passer aux ouvrages particuliers à notre province, et nous énumérerons, non seulement les lexiques du langage d'autrefois, mais aussi ceux des patois actuels, car ces patois ne sont que des continuations de l'ancien dialecte, où les mêmes mots se retrouvent à peu près intacts. Le tout se répartit en trois catégories :

I. — Les lexiques relatifs à l'ensemble de notre province. Ils sont peu nombreux : dom JEAN-FRANÇOIS a composé un *Vocabulaire austrasien* (6) pour expliquer les documents en vieux français contenus dans les preuves de cette *Histoire de Metz* dont il venait de commencer la

(1) Niort, 1879, 2 in-8.

(2) Paris, 1877-1883, 10 in-4.

(3) Paris, 1808, 3 in-8.

(4) Paris, 1836-1844, 6 in-8.

(5) Paris, 1881-1902, 10 in-4. — Un résumé de ce grand ouvrage, avec quelques additions, a été publié par MM. BONNARD et SALMON sous le titre de *Lexique de l'ancien français*, Paris, 1901, in-8.

(6) Metz, 1773, in-8.

publication avec le concours d'un autre savant bénédictin, dom Nicolas Tabouillot; peu après, un remaniement de cet ouvrage parut sous le titre de *Dictionnaire roman, wallon, celtique et tudesque* (1). Un régent de collège, Jean-François MICHEL, uniquement préoccupé de correction grammaticale, dressa le *Dictionnaire des expressions vicieuses usitées dans un grand nombre de départements, et notamment dans la ci-devant province de Lorraine* (2). De même nature est le *Recueil des locutions vicieuses les plus répandues, même dans la bonne compagnie*, par F. MUNIER, un autre professeur (3). Récemment, l'Académie de Stanislas décida de faire une enquête sur nos patois, pendant qu'on les parlait encore, et le résultat en fut publié par un de ses membres, Lucien ADAM, en un fort volume, *Les patois lorrains* (4), dont un savant de premier ordre, Gaston Pâris, a fait l'éloge (5), et qui contient un vocabulaire de 150 pages.

II. — Les lexiques relatifs à une portion du pays, ou même à des localités. Il y en a davantage, parce qu'ils sont plus aisés à faire : dès le XVIII^e siècle, un savant professeur de l'Université de Strasbourg, Jérôme-Jacques OBERLIN, le frère aîné du célèbre pasteur Jean-Frédéric Oberlin, publiait un *Essai sur le patois lorrain des environs du comté du ban de La Roche* (6); puis il rédigea un *Vocabulaire de l'ancien langage messin du moyen âge et du patois d'aujourd'hui* (7). Un peu après, Nicolas-Louis-Antoine RICHARD, bibliothécaire de la ville de Remiremont,

(1) Bouillon, 1777, in-4.

(2) Nancy, 1807, in-8.

(3) Metz, 1812, in-8.

(4) Nancy, 1881, in-8.

(5) *Romania*, 1881, p. 601-609.

(6) Strasbourg, 1773, in-12.

(7) Resté inédit; le ms. est à la B. N., fonds franc. 14.529.

dressait des glossaires partiels du patois vosgien, et en particulier du patois de Dommartin près de Remiremont (1); puis F.-S. CORDIER donnait un *Vocabulaire des mots patois en usage dans le département de la Meuse* (2), et le curé PÉTIN un *Dictionnaire patois-français* qui intéresse surtout les Vosges (3).

De nos jours, ces travaux se sont multipliés, surtout à Metz : Eugène ROLLAND, *Vocabulaire du patois du pays messin* (4); D. LORRAIN, *Glossaire du patois messin* (5); Ferdinand DES ROBERT, *Notice sur un vocabulaire messin imprimé en 1515*, en latin, français et allemand (6). On regrette de ne pas trouver de glossaire dans l'étude de Mathieu CLESSE, *Le patois de Fillières* (7); il y en a un au contraire, et copieux, dans l'étude de Nicolas HAILLANT sur *Le patois d'Uriménil* (8). Nous citerons encore : de Henri LABOURASSE, le *Glossaire abrégé du patois de la Meuse, notamment de celui des Vouthons* (9); du chanoine HINGRE, le *Vocabulaire du patois de La Bresse* (10); de

(1) *Mémoires de la Société nationale des antiquaires de France*, t. VI, 1824.

(2) Paris, 1833, in-8; extrait des mêmes *Mémoires*, t. X, 1834.

(3) Nancy, 1842, in-12.

(4) Paris, 1873-1876, in-8, extrait de la *Romania*, t. II, V.

(5) Nancy, 1876, in-8, extrait des *Mémoires de l'Académie de Metz*, 1874-1875.

(6) *Mémoires de la même*, 1879-1880.

(7) *Mémoires de l'Académie de Stanislas*, 1875, 1877. — Fillières, arr. Briey, cant. Longwy.

(8) *Annales de la Société d'émulation du département des Vosges* (Épinal, in-8), 1882-1887; le glossaire est dans les volumes de 1885 à 1887. — Uriménil, arr. Épinal, cant. Xertigny.

(9) Arcis-sur-Aube, 1887, in-8. — Les Vouthons, arr. Commercy, cant. Gondrecourt.

(10) *Bulletin de la Société philomatique vosgienne* (Saint-Dié, in-8), 1886-1887, 1902-1903 et années suivantes. Cette publication est arrivée actuellement au milieu de la lettre P. — La Bresse, arr. Remiremont, cant. Saulxures.

l'abbé VARLET, le *Dictionnaire du patois meusien* (1), et même, hors de notre province, mais à sa limite, un *Glossaire du patois du territoire de Belfort*, par Auguste WAUTHERIN (2).

A cette catégorie des lexiques locaux se rattachent aussi les manuscrits 325 à 340 de la Bibliothèque de la ville de Nancy. A la suite, sous les n^{os} 341 à 346, sont les mémoires envoyés de diverses communes, et qui ont servi à Lucien ADAM à écrire son ouvrage d'ensemble sur *Les patois lorrains*, cité plus haut.

III. — Les lexiques spéciaux, qui ne contiennent qu'un nombre de mots limité, et non l'ensemble de la langue. Ils sont eux-mêmes de deux sortes.

D'une part, divers érudits qui ont publié des textes anciens, soit littéraires, soit historiques, d'origine lorraine, ont jugé à propos, et avec raison, de les faire suivre de glossaires, où les mots tombés en désuétude sont réunis et expliqués. Nous citerons, toujours dans l'ordre des dates de publication : la *Relation du siège de Metz en 1444*, publiée par DE SAULCY et HUGUENIN aîné (3) ; le *Journal de Jehan Aubrion, bourgeois de Metz, avec sa continuation par Pierre Aubrion, 1465-1512*, publié par Lorédan LARCHEY (4) ; la *Chronique de Lorraine*, œuvre du x^v^e siècle et du début du x^{vi}^e, publiée par l'abbé MARCHAL (5) ; les anciennes poésies populaires lorraines, publiées, d'abord par une commission composée de Guerrier de Dumast,

(1) *Mémoires de la Société philomatique de Verdun* (Verdun, in-8), 1896.

(2) *Bulletin de la Société belfortaine d'émulation* (Belfort, in-8), 1896 et années suivantes.

(3) Metz, 1835, in-8.

(4) Metz, 1857, in-8.

(5) Nancy, 1859, in-8, t. V du *Recueil de documents sur l'histoire de Lorraine*, publié par notre Société.

l'abbé Marchal, Auguste Digot et Louis Lallement (1), puis par Louis JOUVE (2) ; *La guerre de Metz en 1324*, poème du xiv^e siècle, publié par Ernest de BOUTEILLER (3) ; *Le saint voyage de Jhérusalem du seigneur d'Anglure*, publié par BONNARDOT et LONGNON (4) ; le *Cartulaire de l'abbaye d'Orval*, publié par le P. Hippolyte GOFFINET (5) ; le *Cartulaire de l'abbaye de Sainte-Hoilde*, publié par Alfred JACOB (6) ; le *Recueil d'inventaires des ducs de Lorraine*, publié par Charles GUYOT (7) ; *Les vœux de l'épervier*, poème messin du xiv^e siècle, publié par MM. Georg WOLFRAM et François BONNARDOT (8) ; la *Chronique messine de Jaïque Dex*, publiée par Georg WOLFRAM (9), et qui est également du xiv^e siècle. On regrette de ne pas rencontrer de glossaire à la suite des *Actes lorrains du XIII^e siècle en langue vulgaire* publiés par Natalis de WAILLY (10) ; il faut parcourir le texte même de ces 384 chartes pour y trouver les anciens vocables et essayer de découvrir leur

(1) *M. S. A. L.*, 1853.

(2) *Ibid.*, 1867.

(3) Paris, 1875, in-8.

(4) Paris, 1878, in-8, édition de la Société des anciens textes français. — Ce récit de la fin du xiv^e siècle a été écrit en français, mais translaté peu après en dialecte messin, et le glossaire tient compte des termes messins.

(5) Bruxelles, 1879, in-4, dans la *Collection des chroniques belges inédites*. — Ce cartulaire s'arrête à 1365. Orval est dans la province belge de Luxembourg, mais tout à fait à la limite du département de la Meuse.

(6) *Mémoires de la Société des lettres de Bar-le-Duc*, 1882. — Sainte-Hoilde, arr. Bar-le-Duc, cant. Révigny, comm. Bussy-la-Côte.

(7) Nancy, 1891, in-8, t. XVI du *Recueil de doc. sur l'hist. de Lorr.* — Ces textes sont des inventaires de meubles, vêtements, armes, bijoux, dressés au xvi^e siècle.

(8) *Jahrbuch der Gesellschaft für lothringische Geschichte und Altertumskunde* (Metz, in-8), 1894.

(9) Metz, 1906, in-8, t. IV des *Quellen zur lothringischen Geschichte*, publiées par la Société précitée.

(10) Dans les *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale*, t. XXVIII, Paris, 1878, in-4.

sens. Il en est de même pour les 68 documents, la plupart en français, donnés en pièces justificatives à la fin du *Catalogue des actes de Mathieu II, duc de Lorraine*, de Le Mercier de MORIÈRE (1). Ces deux collections renseignent parfaitement sur la langue écrite dans notre province au XIII^e siècle, mais le manque de glossaire en rend l'emploi peu commode.

D'autre part, des érudits, qui avaient traité certaines questions très spéciales, ont pris le soin de dresser la liste des termes techniques qu'ils avaient rencontrés et d'en donner l'explication. Ces glossaires fort courts n'en sont pas moins fort précieux, parce qu'ils font connaître des mots particulièrement difficiles : ainsi, Pierre-Camille LEMOINE, sous le titre assez bizarre de *Dictionnaire praticien gothique*, a inséré dans sa *Diplomatique pratique* (2) une liste de tous les vieux mots qu'il avait relevés dans les chartes ; comme Lemoine, quand il composa cet ouvrage, venait de classer et d'inventorier les riches archives du chapitre de la cathédrale de Toul (3), nombre de termes du dialecte lorrain sont entrés dans cette liste. Dans son livre, *Les forêts lorraines jusqu'en 1789* (4), M. Charles GUYOT a placé un glossaire des termes anciens se rapportant aux forêts, à la chasse et à la pêche usités dans notre province. M. Pierre BOYÉ a commenté les termes d'apiculture dans son étude sur *Les abeilles, la cire et le miel en Lorraine jusqu'à la fin du XVIII^e siècle* (5). Dans son *Nécrologe de*

(1) Nancy, 1893, in-8, t. XVII du *Recueil de doc. sur l'hist. de Lorr.* — Mathieu II a régné de 1220 à 1251.

(2) Metz, 1763-1772, 2 in-4 ; ce dictionnaire est à la fin du t. I.

(3) L'inventaire de ce chartrier fut rédigé par lui de 1757 à 1763. — Un fils de Pierre-Camille, nommé Claude-Jean-François, fera un peu plus tard le même travail sur les archives de Saint-Gengoult de Toul et de la Primatiale de Nancy.

(4) Nancy, 1886, in-8, extrait des *M. S. A. L.*, 1884-1886.

(5) Nancy, 1906, in-8, extrait des *M. S. A. L.*, 1906. L'explication des anciens termes est au chap. II.

la cathédrale de Verdun (1), M. l'abbé Charles AIMOND a expliqué quelques termes spéciaux. On peut encore signaler que Henri LEPAGE a relevé, sinon toujours expliqué, un certain nombre de termes anciens dans les tables des matières de ses trois grands ouvrages, *l'Inventaire sommaire des archives de la Meurthe* (2), *Les Communes de la Meurthe* (3), *Les archives de Nancy* (4).

Enfin, deux recueils manuscrits peuvent être rattachés à cette même catégorie : le manuscrit 502 de la Collection de Lorraine à la Bibliothèque nationale est composé de documents et extraits de documents propres à fixer le sens de certains mots lorrains tombés en désuétude. M. Paul MARICHAL donne une longue analyse de ce manuscrit dans son *Catalogue de la Collection de Lorraine* (5), ce qui nous dispense d'insister.

L'autre recueil est moins connu, et c'est pourquoi nous le décrivons avec quelques détails : le carton K. 4193 des Archives nationales contient 85 pièces, toutes relatives à la Lorraine, et principalement à l'état économique de ce pays avant la Révolution ; le n° 2 est un cahier in-folio de 16 pages, dont 13 écrites d'une écriture du XVIII^e siècle ; ce cahier n'est ni daté, ni signé, et porte ce long intitulé : « Index et explication de certains mots et termes usités particulièrement dans les duchés de Lorraine et de Bar, pour signifier des choses que l'on exprime autrement dans le langage commun et ordinaire de la France, que l'on n'a pu se dispenser d'employer dans le contexte de cet ouvrage » (6). Les mots expliqués, quelquefois assez

(1) Strasbourg, 1910, in-8.

(2) La table des matières a paru à Nancy, 1884, in-4.

(3) Nancy, 1853, 2 in-8.

(4) Nancy, 1865, 4 in-8.

(5) Nancy, 1896, in-8, t. XVIII du *Recueil de doc. sur l'hist. de Lorr.*

(6) Ceci désigne-t-il un livre imprimé, ou bien un des mémoires manuscrits contenus dans ce carton, nous ne savons.

longuement, sont tous relatifs aux questions fiscales, agricoles et forestières.

Ces divers ouvrages, imprimés ou manuscrits, aideront beaucoup ceux qui se trouvent aux prises avec des textes lorrains d'interprétation difficile. Ils seront aussi fort utiles au travailleur courageux qui entreprendrait un inventaire complet de notre dialecte provincial, œuvre ardue, mais nécessaire, que l'on souhaitera voir se faire de ce côté-ci de la frontière, des termes français ne pouvant être mieux commentés qu'en langue française.

E. DUVERNOY.

Image de dévotion à l'effigie de Notre-Dame de Montaigu.

Notre confrère M. Eugène de l'Escale nous a prêté aimablement, avec autorisation de la reproduire, une curieuse vignette trouvée par lui en bouquinant sur les quais à Paris. C'est une image de dévotion à l'effigie de Notre-Dame de Montaigu.

Le commandant Thouvenin, aussi notre confrère, donnant un exemple que beaucoup devraient suivre, vient de rédiger avec une piété filiale la monographie du coquet village où il naquit : Laneuveville-devant-Nancy (1), et aux pages 106 et suivantes dudit ouvrage se trouve tout un chapitre concernant justement la propriété de Montaigu qui tire son nom d'un ermitage, érigé tout au début

(1) Commandant T.-E. THOUVENIN, *Monographie historique de Laneuveville-devant-Nancy*, Nancy, A. Barbier, 1912, gr. in-8 de vii-281 p., avec 12 pl. hors texte et de nombreuses fig. dans le texte.

du xvii^e siècle sous le vocable de Notre-Dame de Montaigu, célèbre pèlerinage de la Vierge, en Brabant (1).

La reproduction ci-contre nous dispense d'une description. Le paysage nous semble fictif; la chapelle, à la droite



(1) C'est à cette même époque, en 1609, que l'archiduc Albert et Isabelle, sa femme, firent construire, par l'architecte Cœbergher, l'église dédiée à Notre-Dame, qui existe encore à Montaigu en Brabant.

objective, figure-t-elle l'ancien édifice dont l'emplacement est encore connu dans le parc de Montaigu, car la petite construction qui se trouve à gauche en entrant par l'avenue donnant sur la grand'route a été bâtie depuis la Révolution ?

L'attention est retenue par les deux croix de Lorraine, légèrement pattées, accostées de deux C entrelacés, monogramme du duc Charles IV, et aussi par l'écu de forme Renaissance fixé sur le pied de l'arbre au tronc duquel est attachée l'image miraculeuse de la Sainte Vierge.

Ce blason nous semble être aux armes bien connues de la famille de Bassompierre : *D'argent à trois chevrons de gueules*. Mais pour quel motif les armoiries des Bassompierre se trouvent-elles ici (1) ? Cette image de piété était-elle un emblème patriotique lorrain que les fidèles sujets de l'inconstant Charles IV conservaient précieusement ? Dans ce cas nous pourrions associer au souvenir du prince celui de Charles de Bassompierre, marquis de Rémoville, « qui partageait depuis longtemps l'existence errante de Charles IV (2) », colonel d'un de ses régiments, marié en 1644 à Henriette d'Haracourt-Chambley ; ou bien celui de son frère, Anne-François, marquis de Bassompierre, grand-écuyer de Lorraine, bailli de Vosges, tué en duel en 1646, fils tous deux de Georges-African de Bassompierre, marquis de Rémoville, grand-écuyer de Lorraine et bailli de Vosges, décédé en 1632, et d'Henriette de Tornielle.

C'est là un petit problème iconographique, non encore résolu, qu'il nous a semblé intéressant de poser et de soumettre à la sagacité des chercheurs.

EDMOND DES ROBERT.

(1) Notons en passant que ces armes sont celles du pays de Hainaut et qu'elles figurent sur un plan ancien de la ville de Lierre-en-Brabant, avec un écu à la croix ; l'un ou l'autre de ces blasons est sans doute celui de la ville.

(2) F. DES ROBERT, *Correspondance inédite de Nicolas-François, duc de Lorraine et de Bar*, M. S. A. L., 1885, p. 147.



EX-LIBRIS

DE LA BIBLIOTHÈQUE DE LA SOCIÉTÉ D'ARCHÉOLOGIE LORRAINE
ET DU MUSÉE HISTORIQUE LORRAIN

par EDMOND DES ROBERT.

L'ex-libris de la Société d'archéologie lorraine.

Notre confrère M. Edmond des Robert a doté nos gardiens d'une fort belle plaque aux armes de Lorraine ; c'est lui aussi qui, en collaboration avec M. Demeufve, composa l'affiche du Musée et décora notre nouvelle salle consacrée à l'histoire de la ville de Nancy. Son talent d'héraldiste vient de se révéler une fois de plus par l'exécution d'un ex-libris destiné à marquer les livres de la bibliothèque de la Société d'archéologie lorraine et du Musée historique lorrain. Nous en donnons une reproduction hors texte.

Les armoiries pleines de Lorraine, telles qu'elles furent portées à partir du milieu du xvi^e siècle, se trouvent placées dans un cartouche de style Renaissance ; elles sont entourées d'une guirlande de feuillage liée par des rubans aux couleurs nationales lorraines ; c'est ce qu'on appelle un *chapeau de triomphe*. Deux petites croix de Lorraine couronnées flanquent l'écusson.

Un fond en grisaille fait ressortir l'éclat, doucement assourdi, des émaux héraldiques et l'ensemble produit le plus heureux effet. Nul doute que les collectionneurs ne cherchent à mettre dans leurs cartons cette jolie vignette, qui a été tirée en deux formats.

BIBLIOGRAPHIE

— M. Henri JADARD consacre deux brochures au même personnage : l'une, *Noël Gillet, poète ardennais du XVI^e siècle, et ses œuvres publiées en 1574 et 1575* (Paris, A. Picard, 1912, in-8 de 31 p., extr. de la *Revue historique ardennaise* de mai-

juin 1912), fait connaître un auteur jusqu'ici complètement ignoré, et dont le mérite est d'ailleurs assez mince : il naquit, on ne sait en quelle année, à Rethel ou aux environs, vécut à Reims, dans ce cercle de beaux esprits qui entouraient le grand cardinal de Lorraine, devint en 1577 chanoine de la Collégiale Saint-Pierre de Mézières et y mourut en 1580. La bibliothèque de Reims a acquis récemment un exemplaire, peut-être unique, d'un court poème publié par lui à Reims en 1574, *Le portraict de la félicité de très illustre, très haut et très puissant prince Mgr Nicolas de Lorraine, prince du Saint-Empire, duc de Mercure....*, éloge hyperbolique de ce prince, oncle de Charles III, qui gouverna assez sagement le duché pendant la minorité de son neveu. Ayant ainsi célébré le père, Gillet ne pouvait manquer de louer aussi la fille, la belle Louise de Vaudémont, quand, l'année suivante 1575, elle épousa, à Reims même, le roi de France Henri III. De là l'autre brochure de M. Jadart, *Le Mariage de Henri III à Reims et son épithalame par Noël Gillet, poète rethélois du XVI^e siècle* (Reims, 1912, in-8 de 19 p., extrait du t. 131 des *Travaux de l'Académie de Reims*). Il résulte de ces études très précises que Noël Gillet était fort attaché à la maison de Lorraine, et peut-être trouvera-t-on un jour dans les archives lorraines quelques nouveaux renseignements sur lui.

E. D.

— Dans la *Romania*, avr. 1912, p. 171-183, M. Oscar BLOCH détermine quelques *Étymologies franc-comtoises et lorraines*.

— Dans les *Annales de la Société archéologique de Namur*, t. XXX, 1912, p. 234-245, sous le titre *Les Lorrains dans l'Entre-Sambre-et-Meuse (1634-1650)*, M. F. BAIX publie une relation des pillages et méfaits de toutes sortes commis par les soldats de Charles IV dans ce pays, relation écrite par un contemporain, sans doute par un chanoine de la collégiale de Florennes.

Pour la Commission de rédaction, le Président : PIERRE BOYÉ.

L'imprimeur-gérant : A. CRÉPIN-LEBLOND, 21, rue Saint-Dizier, Nancy.

Bulletin mensuel

DE LA

SOCIÉTÉ D'ARCHÉOLOGIE LORRAINE

ET DU

MUSÉE HISTORIQUE LORRAIN

12^e ANNÉE. — N^o 10. — OCTOBRE 1912.

Procès-verbal de la séance du vendredi 19 juillet 1912.

Présidence de M. Pierre Boyé, président.

Communications.

MM. le commandant Colson et le lieutenant de vaisseau François de Thierry ont adressé des lettres de remerciements à l'occasion de leur admission.

Nécrologie

Il est donné avis du décès de M. Henri Poincaré, membre de l'Académie française et de l'Académie des sciences. L'illustre savant, mort à Paris, le 17 juillet 1912, était né à Nancy, le 29 avril 1854.

Admissions.

MM. Albert Maringer et Paul Sasias sont admis comme membres titulaires.

Présentations.

Sont présentés en la même qualité : MM. Daniel **Dela-farge**, professeur de première au lycée Ampère, 9, rue Pierre-Corneille, Lyon, par MM. Émile Duvernoy, René Harmand et Albert Collignon ; Jules **Dorez**, pharmacien, adjoint au maire de la Ville de Nancy, 2, rue des Quatre-Églises, par MM. Pierre Boyé, Justin Favier et Léon Germain de Maily ; Robert **Gérard**, place de la Gare, Jarville, par MM. Pierre Boyé, Émile Duvernoy et Edmond des Robert ; le docteur Henry **Longuet**, médecin aide-major au 8^e d'artillerie, 30, rue Pasteur, par MM. le médecin-inspecteur Schneider, Paul Delaval et Edmond des Robert ; Maurice **Pottecher**, homme de lettres, 5, rue de la Santé, Paris, par MM. Pierre Boyé, Justin Favier et Charles Sadoul ; et Pierre **Roussel**, ancien membre de l'École française d'Athènes, 14, rue de la Fayencerie, par MM. René Harmand, Paul Perdrizet et Albert Grenier.

Ouvrages offerts à la Société.

Les régions de la France. — VIII. La Lorraine, le Barrois et les Trois-Évêchés, par Chr. PFISTER. Paris, 1912, in-8 de 137 p.

Les thèses du prince Nicolas-François de Lorraine. Notes biblio-iconographiques, par J. FAVIER. (Extr. de 25 p. des *M. S. A. L.*, 1912, avec 1 pl. hors texte.)

Cadrans solaires, légendes et devises horaires, à Reims, dans la région, en France, par Henri JADART. Reims, 1912, in-8 de 157 p., avec 23 fig. dans le texte.

La harouille au prieuré de Cons, par Lucien HUBERT. Paris, 1912, in-8 de 115 p.

Lettres inédites du baron de Dumast..... au sujet de la conversion au catholicisme de Madame la comtesse de Civry, par Louis YVERT. Paris, 1912, in-8 de 34 p.

Monsieur Victor Parisel. Notes biographiques, par Louis Bossu. Saint-Dizier, 1912, in-8 de 7 p.

Lectures.

M. G. Goury lit une note du commandant QUENAUDIT sur : *Un cachet cabalistique du Musée historique lorrain*, note destinée au *Bulletin*.

M. DUVERNOY donne lecture d'un chapitre de son *Catalogue des actes des ducs de Lorraine de 1048 à 1139*. Ce travail est destiné aux *Mémoires*, et la Société nomme, pour former la commission de revision : MM. Christian Pfister, René Martz et Robert Parisot.

MÉMOIRES

Choiseul-Stainville et Choiseul-La Baume (1).

(Suite.)

Le duc de Choiseul, créé par Louis XVI en 1787 (2), n'était pas un étranger à la Lorraine où des circonstances douloureuses devaient d'ailleurs le ramener.

Charles-Marie de Choiseul, son grand-père, seigneur de Daillecourt, lieutenant-général en Champagne, brigadier des armées du Roi, capitaine des gendarmes de la reine, chevalier d'honneur de la reine de Pologne, avait épousé, par contrat du 2 février 1728, Henriette-Charlotte de Basompierre, dame du palais de la reine de Pologne ; à ce

(1) Voir le *B. S. A. L.*, 1911, p. 250.

(2) Arch. nationales, XIB. 9082.

contrat figurait une grande partie de la noblesse lorraine : le comte de Ludre et d'Afrique, mari de Chrétienne de Choiseul ; Antoine-Clériadus de Choiseul (1), son frère, depuis primat de Lorraine et cardinal-archevêque de Besançon ; François-Joseph de Choiseul, marquis de Stainville, son cousin (2) ; le marquis de Beauvau et de Novéant, maréchal de Lorraine ; le marquis de Menesaire et Catherine-Simone de Choiseul, son épouse ; le comte d'Haussonville ; le comte de Ravenel, seigneur de Mandre ; François Dessalles, marquis de Bulgneville, maréchal de Lorraine ; le marquis de Bassompierre, oncle et curateur de la future ; le prince de Chimay ; Louis-Antoine de Raigecourt ; le marquis de Bissy et de Fauquemont, cousin ; le marquis du Châtelet, parent des deux parties ; Anne-François, marquis de Bassompierre, cousin issu de germain ; Marc de Beauvau, prince de Craon, et Marguerite de Ligniville, sa femme ; le comte de Tornielle, marquis de Gerbéviller, etc... (3).

Il laissa deux fils et une fille. L'aîné de ses fils, Marie-Gabriel-Florent-Christophe, marquis de Faulquemont, comte de Dalem, colonel du régiment de Navarre, épousa à Paris, par contrat des 9 et 10 février 1749, Marie-Françoise Lallemand de Betz.

Il eut pour fils :

1^o Marie-Gabriel-Florent-Auguste comte de Choiseul,

(1) Devant Pierre, tabellion général du duché de Lorraine à Nancy.

(2) Marié à Lunéville, le 23 novembre 1717, à Françoise-Louise de Bassompierre (CH. DENIS, *Inventaire des registres de l'état civil de Lunéville*, Nancy, 1899, in-4, p. 17. GG. section I, n^o 29). Son père et homonyme François-Joseph 1^{er} de Choiseul, avait épousé, le 2 mai 1695 au château de Beaupré, Nicole de Stainville. (État civil de Chassey, Meuse, arr. Commercy, cant. Gondrecourt.)

(3) Arch. nationales, fonds de Bassompierre, liasse 153. — État civil de Savigny, Vosges, arr. Mirecourt, cant. Charmes ; mariage du 24 février 1728 au château de Savigny.

puis comte de Choiseul-Gouffier, né à Paris le 28 septembre 1752, marié à Paris, le 23 septembre 1771, à Adélaïde-Marie-Louise de Gouffier d'Heilly, ambassadeur, membre de l'Académie française, pair de France, mort à Aix-la-Chapelle le 20 juin 1817. De lui descendent les Choiseul-Gouffier ;

2^o Michel-Félix-Victor, né à Paris le 10 avril 1754, député à l'Assemblée constituante de 1789, de qui descend la deuxième branche des Choiseul-Daillecourt.

La fille de Charles-Marie, Marie-Louise de Choiseul, épousa à Lunéville, le 18 avril 1746, Gaspard comte de Sommyèvre, guidon de gendarmerie, chambellan du roi de Pologne (1).

Le second fils de Charles-Marie de Choiseul-Daillecourt épousa, au château d'Haroué, appartenant à la maison de Beauvau, Diane-Gabrielle de La Baume-Montrevel, le 1^{er} septembre 1755 (2).

Ce n'est pas ici le lieu de parler de la baronnie de Pesmes (3) et de la maison de La Baume-Montrevel. C'est sur cette baronnie que Louis XVI avait constitué le nouveau duché de Choiseul. Nous laisserons à MM. Godard et de Beauséjour, nos confrères de la Société d'Émulation de la Haute-Saône, le soin de parler de Pesmes et de ses seigneurs, dont ils ont entrepris l'histoire. Il suffira de dire que cette seigneurie, qui commande la vallée de l'Ognon sur une assez longue étendue, après l'exécution en 1455 de Jean de Grandson (4), seigneur de Pesmes, qui s'était révolté contre Philippe le Bon, passa à Jean de La Baume,

(1) CH. DENIS, *op. cit.*, p. 176 (GG, section 2, n^o 36).

(2) *Inventaire sommaire des Archives de Meurthe-et-Moselle*, t. IX, p. 71. (E. Suppl. 3055.)

(3) Pesmes, Haute-Saône, chef-lieu cant. de l'arr. Gray.

(4) Grandson, Suisse, cant. Vaud.

seigneur de l'Abergement (1) et de Vallufin (2), comte de Cynople en Calabre le 13 septembre 1383, chevalier de l'Annonciade en 1339, bailli du Vaud en 1398 et 1399, seigneur d'Aubonne et de Coppet en 1364 (3), chevalier du Porc-épic du 17 mars 1404, prévôt de Paris le 14 mai 1420, maréchal de France le 22 janvier 1422, premier comte de Montrevel par lettres patentes d'Amé VII, duc de Savoie, du 26 décembre 1427, marié à Genève, par contrat du 5 novembre 1384 (4), à Jeanne de La Tour-Châtillon, dame d'Illens, Arconciel et Attalens (5).

Pesmes resta dans la maison de La Baume-Montrevel et appartenait au XVIII^e siècle à la branche cadette de cette famille, celle des marquis de Saint-Martin (6). Ferdinand-Charles-François de La Baume, qui la représentait alors, avait épousé à Lunéville, le 29 juillet 1723 (7), Élisabeth-Charlotte de Beauvau, coadjutrice de Poussey, née à Lunéville le 27 novembre 1703 (8), un des vingt enfants de Marc de Beauvau, marquis de Craon et d'Haroué, prince du Saint-Empire, et d'Anne-Marguerite de Ligniville. Ils laissèrent trois enfants :

1^o Emmanuel-Melchior-Esprit de La Baume, né à Pesmes, le 16 août 1733 (9), mort le 3 juillet 1754, laissant,

(1) L'Abergement-Clémentiat, Ain, arr. Trévoux, cant. Châtillon-les-Dombes.

(2) Arch. Doubs, B. 6.

(3) Aubonne et Coppet, Suisse, cant. Vaud. — Arch. cantonales Vaudoises.

(4) Arch. cantonales Vaudoises.

(5) Irlain, aujourd'hui Illens, Arconciel et Attalens, Suisse, cant. Fribourg. (Arch. cantonales Vaudoises.) Armes : *de gueule au sautoir d'or*.

(6) Saint-Martin-le-Châtel, Ain, arr. Bourg, cant. Montrevel, érigé en marquisat par lettres patentes de Charles-Emmanuel duc de Savoie, le 10 août 1584.

(7) CH. DENIS, *op. cit.*, p. 88. (GG, section I, n^o 35.)

(8) *Ibid.*, p. 53. (GG, section I, n^o 18.)

(9) Greffe du tribunal civil de Gray, Haute-Saône.

par son testament, fait à Besançon le 19 avril 1753, publié au bailliage de Gray le 5 août 1754, son nom et ses armes à Diane-Gabrielle de La Baume, sa sœur cadette, chanoinesse de Remiremont, et aux descendants éventuels de celle-ci (1), ainsi que la baronnie de Pesmes, qui fut érigée, par lettres patentes de juillet 1753, en marquisat de La Baume-Montrevel en faveur d'elle et de ses descendants (2).

Il partageait le reste de ses biens entre ses deux sœurs dont l'aînée, Jeanne-Marguerite de La Baume, épousa, par contrat passé à Remiremont (3) le 19 mars 1759, et cérémonie du 21, Eugène-François-Pierre de Ligneville, marquis de Houécourt (4), duc de Myniano, prince de Conca, au royaume de Naples, grand maître des postes de Toscane, né à Lunéville le 1^{er} juin 1728 (5), décédé à Nancy le 22 juillet 1778 (6), inhumé au château d'Houécourt le 25.

Claude-Antoine-Gabriel, duc de Choiseul, était né aussi à Lunéville, le 26 août 1760 (7). Il était appelé à porter le nom et le titre de marquis de La Baume-Montrevel pour les raisons que nous avons énumérées ci-dessus.

Comte de Stainville par adoption, il avait épousé en la paroisse Saint-Denis d'Amboise (8), auprès de son oncle, le duc Étienne-François de Choiseul-Amboise, Ma-

(1) Arch. Doubs, B. 663, fol. 100 et Arch. Haute-Saône, B. 1006.

(2) Arch. Doubs, E. Suppl. 122.

(3) Devant le notaire royal de l'hôtel de Sa Majesté. État civil de Remiremont

(4) Houécourt, Vosges, arr. Neufchâteau, cant. Châtenois.

(5) CH. DENIS, *op. cit.*, p. 99. Les cérémonies du baptême ne se firent que le 26 décembre. (GG, section I, n° 40.)

(6) Testament Ligneville, devant Pierson, notaire à Nancy. État civil d'Houécourt.

(7) CH. DENIS, *op. cit.*, p. 147. (GG, section 2, n° 10.)

(8) Amboise, Indre-et-Loire, arr. Tours, chef-lieu cant.

rie-Stéphanie de Choiseul-Stainville (1), le 6 octobre 1778. Elle était née à Versailles, le 10 décembre 1763 (2), fille du maréchal Jacques de Choiseul, comte puis marquis de Stainville, né à Lunéville, le 6 septembre 1727 (3), commandant en Lorraine par lettres patentes du 25 février 1766 (4), et qui avait laissé à Nancy le plus sympathique souvenir. Il était en outre, d'après son acte de décès, chevalier des ordres royaux, protecteur de l'ordre de Saint-Hubert de Barrois, gouverneur général d'Alsace supérieure et inférieure, commandant de la ville et citadelle de Strasbourg, préfet de Haguenau (5).

La maréchale de Stainville, Thomase-Thérèse de Clermont d'Amboise, mariée par contrat à Paris du mardi 17 novembre 1761 (6), était morte à Nancy « en son hôtel », le 4 août 1789 (7), peu après son mari, mort à Strasbourg, le 2 juin 1789.

La nouvelle duchesse de Choiseul, était, avec sa sœur, Thérèse-Françoise de Choiseul, mariée le 6 avril 1782 à Jean-Joseph-Marie-Honoré Grimaldi, prince de Monaco, née à Paris le 8 décembre 1766, morte sur l'échafaud le 9 thermidor an II, jour de la chute de Robespierre (8), les dernières représentantes de la branche dite Choiseul-Stainville.

Le duc de Choiseul, sous-lieutenant du régiment d'Alsace, 1^{er} mai 1773, capitaine à Royal-Cravates cavalerie, 21 avril 1777, mestre de camp en second au régiment de la Rochefoucauld-dragons, devenu en 1788 Angoulême-

(1) Greffe du tribunal civil de Tours.

(2) État civil de Versailles.

(3) CH. DENIS, *op. cit.*, p. 96. (GG, section I, n° 39.)

(4) Arch. Meurthe-et-Moselle, B. 202, fol. 51.

(5) État civil de Strasbourg.

(6) Arch. nationales, Y. 68.

(7) État civil de Nancy et Arch. Meurthe-et-Moselle, C. 2 746, fol. 20.

(8) Arch. nationales, W. 453, dossier 972.

dragons, du 1^{er} janvier 1784, était colonel de Royal-dragons du 21 septembre 1788 (1), lorsque l'insurrection de Nancy, en 1790, vint le mettre en lumière et lui valut la croix de Saint-Louis en janvier 1791.

Il avait été un des premiers colonels qui abandonnèrent la Cour, Paris, leurs familles et leurs plaisirs, pour se mettre à la tête de leurs régiments et les faire rentrer dans le devoir, et c'est pour ce motif que le général marquis de Bouillé avait fait choix de lui, pour diriger l'expédition de Varennes.

M. Lenôtre a raconté, dans son *Drame de Varennes*, le lamentable échec de cette expédition, organisée par le général de Bouillé ; il est donc inutile d'y revenir. Il est permis cependant de se demander comment un général aussi expérimenté avait pu organiser les forces destinées à protéger la famille royale, d'une façon qui devait nécessairement attirer l'attention et absolument inefficace à résister à l'émeute. Tous les petits paquets de hussards et de dragons, répartis tout le long de la route, incapables d'agir efficacement par eux-mêmes et de se soutenir les uns les autres, n'eurent d'autre effet que d'amener l'effervescence de la foule : Choiseul à qui la direction de cette longue suite de petits postes échappa, dès le début, n'eut jamais un sérieux détachement sous la main. Jeté à bas de son cheval, après l'arrestation du roi, et mis en prison le 21 juin 1791, traduit devant la Haute-Cour, gracié après la promulgation de la Constitution, le duc de Choiseul demeura en France jusqu'au 10 août, où il figure parmi les derniers défenseurs de l'ordre. Obligé de quitter la France après les massacres de septembre, il recruta le régiment de Choiseul-hussards dont il fut colonel le 16 mars 1794. Maréchal de camp le 1^{er} janvier 1793 (2),

(1) Ministère de la Guerre.

(2) *Ibid.*

fait une première fois prisonnier en 1795, évadé en Angleterre, il s'embarqua sur un navire anglais, croyant aller servir aux Indes, et fut jeté par la tempête sur la côte de Calais le samedi 14 novembre 1795 (23 brumaire an IV). Traduit devant une commission militaire le 30 décembre 1795 (9 nivôse an IV), il fut traîné de juridiction en juridiction ; le conseil des Cinq-Cents, le 18 juillet 1797 (30 messidor an V), et le Conseil des Anciens, le 2 août 1797 (15 thermidor an V) ordonnèrent la mise en liberté des naufragés. Maintenu cependant en prison, puis déporté à Munster le 1^{er} janvier 1800 (1), arrêté et mis au Temple en 1803, il obtint enfin du Premier consul sa mise en liberté définitive, à la requête de sa fille qui écrivit à Bonaparte pour lui demander la grâce de son père.

Le duc de Choiseul avait eu un frère mort jeune : Charles-Clériadus, né à Lunéville le 17 mars 1757 (2).

Il avait eu trois enfants, dont un fils, mort jeune : René-Auguste-Alfred-François-Thérèse, né à Paris le 30 avril 1788.

Il lui restait : Jacqueline-Béatrix-Stéphanie, née à Paris, le 24 février 1782 (3), et Antoine-Clériadus-Thomas-Alfred-Étienne, né à Paris, le 18 septembre 1786 (3). Ce dernier, après avoir fait les campagnes de 1805, 1806, 1808 en Espagne, capitaine de hussards, chevalier de la Légion d'honneur, aide de camp du général Gauthier, chef d'état-major du maréchal Lannes, mourut à Vienne (4), le 2 septembre 1809, d'une fièvre putride, autrement dit de la

(1) Ministère de la Guerre.

(2) CH. DENIS, *op. cit.*, p. 142 (GG, section 2, n° 7). — Quelques généalogistes nomment ce personnage Jacques-Christophe, né à la même date, mais son acte de naissance donne son véritable nom.

(3) Paroisse Saint-Eustache, État civil de Paris, Archives de la Seine.

(4) Ministère de la Guerre.

gangrène, ayant reçu trois blessures non soignées. Il y fut enterré.

Ainsi finit la branche de Choiseul-La Baume, devenue Stainville par mariage et adoption. Elle n'avait eu que trois représentants mâles. Par un retour, fréquent d'ailleurs, des choses de ce monde, le dernier descendant mâle du feld-maréchal comte de Stainville, du marquis de Choiseul-Stainville, ambassadeur de l'impératrice-reine auprès de diverses cours de l'Europe, du maréchal de Choiseul-Stainville qui passa sa jeunesse au service de l'Autriche et fut fait lieutenant feld-maréchal en novembre 1759 (1) et chambellan de Marie-Thérèse, l'héritier du duc Étienne-François de Choiseul, fait duc en 1758 à la suite de son ambassade à Vienne, et négociateur du mariage de Louis XVI et de Marie-Antoinette, venait mourir à Vienne dans la campagne à la suite de laquelle Napoléon épousa l'archiduchesse Marie-Louise. En lui s'éteignait expressément le titre de duc de Choiseul, créé en 1787 : « au défaut d'enfants mâles et de descendance mâle, en ligne directe, du sieur comte de Choiseul-Stainville, le dit titre de duché-pairie sera et demeurera éteint. » Ce duché, en effet, recréé, dit Louis XVI, en considération d'Étienne-François, duc de Choiseul, décédé en 1785, et pour « récompenser les services du sieur maréchal de Stainville », avait été essentiellement fait pour ceux qui devaient désormais porter le nom de Stainville.

Pendant ces divers événements, Diane-Gabrielle de La Baume-Montrevel était morte à Paris le 27 novembre 1792 (2), et le marquis de Choiseul-La Baume, son mari, ayant commis l'imprudence de rester à Paris, où il suivait un procès depuis 1791, tandis que son fils était pros-

(1) Ministère de la Guerre.

(2) Paroisse Notre-Dame de Lorrette, État civil de Paris, Archives de la Seine.

crit, était mort sur l'échafaud le 4 mai 1794 (15 floréal an II), condamné comme complice « des intrigues de Capet et de sa femme » (1); il avait hérité par testament en 1762 de Jacques-Philippe de La Baume dit Perrenot de Grandvelle, comte de Saint-Amour (2), marquis d'Oiselay (3), baron de Chantonay (4).

Son cousin Florent-Alexandre-Melchior de La Baume d'Occors, d'Agoult-de Vesc, comte de Montrevel et du Saint-Empire, né à Mâcon (5) le 18 avril 1736, était mort sur l'échafaud le 7 juillet 1794 (19 messidor an II) (6), dernier de la branche aînée de la maison de La Baume. Il avait épousé en premières noces, le 10 février 1752, Élisabeth-Céleste-Adélaïde de Choiseul, de la branche de Praslin, morte à Paris le 18 octobre 1768, dont il s'était séparé le 17 avril 1760 (7) sous la médiation du duc Étienne-François de Choiseul, et dont il n'eut point d'enfants. Il se remaria le 22 juillet 1769 à Anne-Marie-Jeanne-Catherine de Grammont (8); le 3 juin 1783 il se sépara de nouveau et n'eut encore pas de postérité. Il était fils de Melchior-Esprit de La Baume et de Florence du Châtelet, mariés par contrat du 25 juillet 1731 (9).

(1) Arch. nationales, W. 358, dossier 753.

(2) Saint-Amour, chef-lieu cant. Jura, arr. Lons-le-Saulnier.

(3) Oiselay (Haute-Saône), arr. Gray, cant. Gy. — Les Oiselay portaient : *de gueule à la bande vivrée d'or*.

(4) Chantonay (Haute-Saône), arr. et cant. Gray. — Archives de la Haute-Saône, B. 1949, B. 2650 et B. 2610, envoi en possession de M. de Choiseul des biens du comte de Saint-Amour. — Les La Baume-Montrevel portaient : *d'or à la bande vivrée d'azur*, et les La Baume-Saint-Amour : *d'or à la bande d'azur*.

(5) État civil de Mâcon, paroisse Saint-Pierre, GG. 71.

(6) Arch. nationales, W. 409, dossier 941.

(7) Arch. Ain, E. 138.

(8) État civil de Villersexel, chef-lieu cant. Haute-Saône, arr. Lure.

(9) Arch. Ain, E. 138. — La Chesnaye des Bois a confondu le personnage avec Nicolas-Auguste son frère. Melchior-Esprit de La Baume était également parrain d'Emmanuel-Melchior-Esprit que nous avons vu plus haut et avec lequel il est fréquemment confondu.

Le comte de Choiseul-Gouffier, expulsé de Constantinople, où il était ambassadeur, par les jacobins du lieu, en octobre 1792, avait cherché un refuge en Russie où il s'était acquis la faveur de Paul I^{er}.

Là s'arrête, pour le moment, le récit des malheurs et des catastrophes des maisons de Choiseul-Stainville et de Choiseul-La Baume.

« Le citoyen Choiseul-Stainville » (1), comme il est qualifié sous la Révolution et le Consulat, hérita de son fils ; nous verrons ensuite comment cet héritage devait le conduire à fixer de nouveau son domicile en Lorraine. On a essayé de confondre la branche de Choiseul-La Baume dans l'ensemble de la branche de Choiseul-Daillecourt, dont elle est issue, mais il suffit de voir le contrat de mariage de Claude-Antoine-Clériadus de Choiseul, où toute sa famille figure, pour constater, qu'après Charles-Marie de Choiseul, la branche de Daillecourt se bifurque en deux ; la descendance de deux frères a toujours constitué deux branches distinctes.

Dans ce même contrat (2), Claude-Antoine-Clériadus de Choiseul, pour satisfaire au testament de son beau-frère et au désir de sa femme, prend l'engagement de porter en toute circonstance, le nom de La Baume ; au droit de porter le nom, Louis XV avait joint le titre de marquis.

Marquis DE MARMIER.

(1) Stainville étant un nom de famille et non un titre, le duc de Choiseul, privé de ses titres par la Révolution, n'en était pas moins officiellement qualifié « Choiseul-Stainville ». Il en est de même de son père qualifié Choiseul-La Baume : voir son procès et en outre Arch. nationales, F. 4687.

(2) Fait au château d'Haroué devant Billecart, notaire à Nancy, le 1^{er} septembre 1755, contrôlé à Nancy le 5 septembre.

La maison d'Anneville de l'ancienne chevalerie lorraine.

La maison d'Anneville est peu connue en Lorraine, ainsi que le faisait remarquer M. Duvernoy dans un récent article (1); cela ne saurait nous étonner, car cette famille n'a eu qu'un seul représentant lorrain, Jean d'Anneville, et si elle est rangée parmi les maisons de l'ancienne chevalerie lorraine, c'est seulement en raison des alliances successives de Jean avec deux familles de cette chevalerie.

Cette maison est normande et remonte à une haute ancienneté. Elle était habituée en basse Normandie, au pays de Cotentin, et tirait son nom d'Anneville-en-Saire (2), « en la sergenterie de Valognes », qu'elle possédait depuis le temps de Guillaume-le-Conquérant.

Elle était déjà officiellement reconnue comme fort ancienne dans la province de Normandie, lors de la recherche de Raymond Montfaut (3), en janvier 1463. Deux siècles plus tard, elle était maintenue sans dérogeance par l'intendant Guy de Chamillart (4), de la généralité de Caen,

(1) *La famille d'Anneville, correction à dom Calmet*, dans *B. S. A. L.*, 1912, p. 109-111.

(2) Anneville-en-Saire, Manche, arr. Valognes, cant. Quettehou.

(3) Montfaut est le premier qui fut chargé, dans la généralité de Caen, de la recherche des usurpateurs de noblesse : sa mission s'exécuta en 1463 et 1464, dans les diverses sergenteries de la province.

(4) Chamillart : *d'azur, à une terrette d'argent, colletée de gueules; au chef d'or, chargé de 3 étoiles de sable*. (France.) L'intendant fut le père de Michel de Chamillart, ministre d'État et secrétaire de la guerre.

en 1666. Ses armoiries étaient : d'*hermines*, à la *fasce de gueules* (1).

Jean d'Anneville, cadet de sa maison, brisait ces armes en chargeant la fasce d'une étoile d'or (2).

Jean d'Anneville était fils de Guillaume, écuyer, seigneur de Chiffrevast (3), et de damoiselle Gillette de la Roque (4), dame de Flottemanville (5) ; c'est son père qui avait été reconnu comme ancien noble par Montfaut. Son frère aîné, Robert, continua, en Cotentin, la descendance, qui ne paraît s'être éteinte qu'à l'aurore du xix^e siècle.

En sa qualité de cadet, Jean, second fils de Guillaume d'Anneville, s'expatria et alla chercher fortune sous d'autres cieus : il s'attacha à celle de son compatriote, Louis de Bourbon (6), seigneur de Valognes, qui en avait fait son écuyer tranchant dès 1481 : il servait encore sous ses ordres, le 7 mars 1497, que son père Guillaume d'Anneville était exempté du service de l'arrière-ban en raison de la présence de Jean à l'armée, sous les ordres de ce prince (7).

Il était encore célibataire à cette époque, l'exemption

(1) V. DE BEAUREPAIRE : *Recherche de la noblesse de la généralité de Caen*, page 104.

(2) J. CAYON, *Ancienne chevalerie de Lorraine*, p. 6. Il blasonne à tort : d'*argent semé d'hermines*, à la *fasce de gueules*, les hermines étant toujours sur fond blanc qui est leur émail particulier, mais jamais sur champ d'argent. L'abbé CAULIN, dans son ouvrage : *Quelques seigneuries au Vallage*, Troyes, 1867, in-8, donne les mêmes armes avec un sautoir de gueules, au lieu d'une fasce.

(3) Chiffrevast, arr. et cant. Valognes, comm. Tamerville.

(4) La Roque : d'*azur*, à 3 *fascas d'argent*. (Cotentin.)

(5) Flottemanville, Manche, arr. Valognes, cant. Montebourg.

(6) Louis de Bourbon, prince de la Roche-sur-Yon, seigneur de Valognes, second fils de Jean, comte de Vendôme, et d'Isabelle de Beauvau, se distingua dans les guerres d'Italie : il fut la tige des Bourbon-Montpensier.

(7) Arch. Manche, série E, fonds non encore classés.

de l'arrière-ban n'étant accordée qu'au père dont le fils sous les drapeaux n'était pas encore marié.

C'est après avoir longuement guerroyé en Italie, à la suite de Louis de Bourbon, que Jean d'Anneville s'habitua en Barrois, nous ne savons exactement dans quelles conditions ; peut-être s'était-il trouvé en relations avec le duc René II, lors des négociations de celui-ci touchant la couronne de Naples qu'il ambitionnait.

Quoi qu'il en fût, René choisit Jean d'Anneville pour son chambellan et lui concéda la capitainerie des Kœurs (1), avec une pension annuelle de cent francs barrois sur la recette du lieu (2).

Jean d'Anneville ne tarda pas du reste à se fixer définitivement dans les duchés par son mariage, célébré du 7 mars 1497 au 22 septembre 1499, avec damoiselle Marguerite de Savigny (3), fille de Jacquot de Savigny, chevalier, seigneur de Montreuil-le-Sec (4), et de dame Barbeline de Bouzey (5), et sœur du grand prévôt de Saint-Dié, Wary de Savigny. Cette dame était déjà veuve de Jean de Sampigny (6), chevalier.

Jean entra ainsi dans une des familles les plus influentes des duchés, puisque sa femme était la propre nièce de Georges de Savigny, chevalier, bailli et capitaine de Nancy, et chef du Conseil et des finances du duc (7).

(1) Les Kœurs, aujourd'hui Kœur-la-Grande et Kœur-la-Petite, communes distinctes de la Meuse, arr. Commercy, cant. Pierrefitte.

(2) Arch. M.-et-M., B. 733, nos 56, 70.

(3) Savigny : *de gueules, à 3 lions d'or, 2 et 1.* (Lorraine.) Ancienne chevalerie.

(4) Aujourd'hui Monthureux-le-Sec, Vosges, arr. Mirecourt, cant. Vittel.

(5) Bouzey : *d'or, au lion de sable.* (Lorraine.) Ancienne chevalerie.

(6) Sampigny : *d'azur, au chef d'argent ; au chevron de gueules, brochant sur le tout.* (Barrois.) Ancienne chevalerie.

(7) CAUMARTIN, *Recherche de la noblesse de Champagne*, f^o Savigny d'Anglure.

Aussi, peu après leur mariage sans doute, le duc René consentait aux nouveaux époux, conjointement et leur vie durant, le bénéfice de ses châtellenie et mairie des Kœurs, par ses patentes du 22 septembre 1499 (1).

Mais la vie qui s'ouvrait si souriante au jeune ménage, allait être brisée par la mort de Marguerite de Savigny.

Dès les premières années du xvi^e siècle, en effet, celle-ci était décédée sans postérité et, dès le 22 avril 1509, Jean d'Anneville avait convolé en secondes noces.

Par sa seconde union, il entrait dans une famille aussi notoire que la précédente : Aspremont-aux-Merlettes (2).

Mahaut d'Aspremont qu'il épousait, était fille de Geofroy, chevalier, seigneur de Marchéville (3) en Barrois, et d'Esclances (4) en Vallage, et de dame Jehanne des Armoises (5); petite-fille de Jacquot d'Aspremont, seigneur de Marchéville, et de dame Anne de Choiseul (6), dame d'Esclances.

A ce moment, Jean d'Anneville était arrivé au faite des honneurs : le duc René l'avait fait bailli de Bar et le roi Louis XII son chambellan ; il était seigneur des Kœurs, de

(1) Arch. M.-et-M., B. 733, n^{os} 56, 70, et B. 7, fol. 76 v^o; acte analysé par M. Duvernoy, dans *B. S. A. L.*, 1912, p. 109.

(2) Aspremont-aux-Merlettes : *d'argent, à 3 merlettes de sable*. (Barrois.) Chevalerie lorraine. Ne pas confondre avec les Aspremont à la croix blanche, qui portaient : *de gueules, à la croix d'argent* et qui appartenaient aussi à la chevalerie lorraine.

(3) Marchéville, Meuse, arr. Verdun, cant. Fresnes-en-Woëvre.

(4) Esclances, aujourd'hui Eclance, Aube, arr. Bar-sur-Aube, cant. Soullaines.

(5) Des Armoises : *gyronné, d'or et d'azur, de 12 pièces; sur le tout, d'argent, parti de gueules*. (Ardennes.) Chevalerie lorraine.

(6) Choiseul : *d'azur, à la croix d'or, cantonnée de 18 billettes de même, 10 en chef et 8 en pointe*. (Champagne.) Chevalerie lorraine.

Villotte-devant-Louppy (1), Esclances en partie, Levigny (2) et Guerpont (3).

Il devint bientôt seul seigneur d'Esclances : cette seigneurie venait en effet des Choiseul d'Aigremont et avait été apportée à Jacquot d'Aspremont par sa femme Anne de Choiseul. Geoffroy, leur fils, en hérita et la laissa à son tour à ses trois enfants, Jacques, Gérard et Mahaut ; après son mariage avec Mahaut d'Aspremont, Jean d'Anneville l'acheta à ses deux beaux-frères, Jacques et Gérard, le 22 avril 1509, moyennant 2 800 francs barrois, soit 2 240 livres tournois (4).

A défaut de foi et hommage, la seigneurie fut saisie par le Roi ; mais mainlevée de cette saisie fut donnée, le 31 août 1509, lorsque Jean d'Anneville eut fait acte de foi et hommage et versé 224 livres tournois, soit moitié des quints et requints qu'il devait (5). Jean paraît, malgré ses fonctions de bailli de Bar, avoir surtout habité Esclances, où il fit fortifier le château et où il fonda l'église Sainte-Catherine (6).

En 1520, il donne quittance de ses gages de bailli de Bar (7) ; le 10 avril 1521, il appose son sceau à un aveu de Balthasar de Housse (8), chevalier (9) ; enfin, en 1523, il affranchit des hommes et des femmes de sa seigneurie d'Esclances (10).

(1) Villotte-devant-Louppy, Meuse, arr. Bar-le-Duc, cant. Vaubecourt.

(2) Levigny, Aube, arr. Bar-sur-Aube, cant. Soulaines.

(3) Guerpont, Meuse, arr. Bar-le-Duc, cant. Ligny.

(4) Arch. comm. d'Eclance (Aube).

(5) *Ibid.*

(6) *Ibid.*

(7) Arch. M.-et-M., B. 1025.

(8) Housse : *d'argent, au chef échiqueté, d'or et d'azur, de 3 traits* (Duché de Juliers.) Chevalerie lorraine.

(9) Arch. M.-et-M., B. 593, n° 46.

(10) Arch. comm. d'Eclance.

C'est le dernier acte que nous connaissons de lui. En 1526, Mahaut d'Aspremont était déjà qualifiée veuve de Jean d'Anneville (1).

Mahaut rendit foi et hommage pour Esclances le 14 janvier 1533 et passa ses aveux et dénombrements les 26 septembre 1534 et 20 mars 1539 (2). Le 21 novembre 1532, elle avait repris ses fiefs de Magdeleine de Grandpré (3), comtesse de Linange (4), et, le 28 septembre 1534, du duc de Bar (5).

Le dernier acte que nous connaissons d'elle est l'aveu sus-indiqué du 20 mars 1539 ; elle était décédée le 7 juillet 1555, date du partage de ses biens de Champagne (6).

De son premier mariage avec Marguerite de Savigny, Jean d'Anneville n'avait pas eu d'enfant survivant. De sa seconde union, avec Mahaut d'Aspremont, il avait eu deux filles.

1. *Philippe* ;

2. *Antoinette*, qui vont suivre.

1. Philippe d'Anneville, dite aussi Philippotte, se maria trois fois. Elle épousa, en premières noces, Robert de Villars (7), écuyer, qui était seigneur d'Esclances, en 1526, avec sa belle-mère Mahaut d'Aspremont, et dont nous ne savons rien autre. Ce premier mari vécut peu et mourut sans postérité.

Le 19 août 1530, Philippe était déjà remariée à Jacques

(1) Arch. comm. d'Eclance.

(2) Arch. comm. d'Eclance.

(3) Grandpré : *d'or, à 5 fasces de gueules*. (Champagne.) Chevalerie lorraine.

(4) Linange : *d'azur, à 3 aiglons d'argent, membrés et becqués d'or*. (Allemagne.) Chevalerie lorraine.

(5) Arch. M.-et-M., B. 748, n° 161, et B. 791, n° 2.

(6) Arch. comm. d'Eclance.

(7) Il doit appartenir à la famille des Villars, seigneurs de Davrey, qui portait : *d'hermines, au chef de gueules, chargé d'un lion, à mi-corps, d'argent*. (Champagne.)

de Larban, dit de Villeneuve (1), écuyer, seigneur de Beauvoisin en Languedoc (2), chambellan du duc Antoine et gouverneur de son fils François, marquis du Pont à Mousson : ce même jour 19 août, elle échangeait, conjointement avec son mari, avec le duc Antoine, les terre, seigneurie et maison forte des Kœurs, venant de son père Jean d'Anneville et à elle confirmées lors de son mariage, contre l'importante seigneurie du château bas de Commercy, provenant au duc de Gérard d'Avillers (3), allié de Philippe d'Anneville par la famille d'Haraucourt (4), et décédé en 1526 ; c'était la portion de seigneurie dite de Saarbrück (5) et provenant des seigneurs de ce nom (6).

Jacques de Larban, lui aussi, ne vécut pas longtemps : il était décédé avant 1536, laissant une fille, Antoinette de Larban, dame de Commercy, qui épousa, par contrat du 3 octobre 1542, messire Jean d'Urre (7), chevalier, seigneur de Tessières en Dauphiné (8) et par mariage de Commercy et d'Esclances, maître d'hôtel ordinaire du duc Antoine

(1) Larban, dit de Villeneuve : *d'azur, à 3 trèfles d'or ; au chef de gueules, chargé de 3 étoiles d'or.* (Languedoc.)

(2) Beauvoisin, Gard, arr. Nîmes, cant. Vauvert.

(3) Avillers : *de sable, à la croix d'or, accompagnée d'une fleur de lys de même, au 1^{er} canton.* (Lorraine.) Ancienne chevalerie.

(4) Haraucourt : *d'or, à la croix de gueules ; au franc quartier d'argent, chargé d'un lion de sable, armé et lampassé de gueules, couronné d'or.* (Lorraine.) Ancienne Chevalerie. Gérard d'Avillers, bailli de St-Mihiel, seigneur de Commercy et Mars-la-Tour, avait épousé Marguerite d'Haraucourt dite aussi Catherine et cousine de Philippe d'Anneville par les Savigny. Philippe était son héritière pour un sixième.

(5) Saarbrück : *d'azur, semé de croix recroisetées, au pied fiché, d'argent ; au lion de même, armé, lampassé et couronné d'or, brochant sur le tout.* (Barrois.) Ancienne chevalerie.

(6) L'acte est reproduit intégralement par DUMONT, *Histoire de Commercy*, t. I, p. 336 et suiv.

(7) Urre de Tessières : *d'argent, à la bande de gueules, chargée de 3 étoiles d'argent.* (Dauphiné.) Chevalerie lorraine.

(8) Aujourd'hui Teyssières, Drôme, arr. Montélimar, cant. Dieulefit.

et, plus tard, capitaine de Foug (1) ; ils moururent, lui le 14 décembre 1587, elle le 29 octobre 1570 (2), et laissèrent un fils qui continua la descendance et quatre filles, dont l'une épousa François de Fontaine (3), chevalier, seigneur de Cierges (4), père du fameux général Paul-Bernard de Fontaine, et l'autre s'allia à Bertrand de Mauléon de La Bastide, chevalier (5).

Entre temps, Philippe d'Anneville s'était remariée en troisièmes noces, avant 1537, à messire Claude de Beauvau (6), chevalier, baron de Rorthey (7), seigneur de Sandaucourt (8), et par mariage de Commercy, ambassadeur du duc près l'Empereur, veuf de dame Claude du Fay (9), fils du second mariage de Pierre de Beauvau, chevalier, baron dudit Rorthey, sénéchal de Lorraine et et chambellan du duc. Elle comparait avec lui à une sentence du bailiage de Valognes du 15 décembre 1536 (10).

2. Antoinette d'Anneville, seconde fille de Jean d'Anneville et de Mahaut d'Aspremont, épousa messire Laurent de Francières (11), chevalier, seigneur de Francières (12)

(1) Foug, ancienne prévôté barroise, aujourd'hui cant. Toul-Nord.

(2) DUMONT, *op. cit.*, t. I, p. 382.

(3) Fontaine : *d'azur, à 3 bandes d'or*. (Biscaye.) Chevalerie lorraine.

(4) Cierges, Meuse, arr. Montmédy, cant. Montfaucon.

(5) Mauléon de la Bastide : *de gueules, au lion d'or*. (Guyenne.) Chevalerie lorraine.

(6) Beauvau : *d'argent, à 4 lionceaux de gueules, armés, lampassés et couronnés d'or*. (Anjou.) Chevalerie lorraine.

(7) Rorthey, ancien château-fort, Vosges, arr. Neufchâteau, cant. Coussey, comm. Sionne.

(8) Sandaucourt, *ibid.*, cant. Châtenois.

(9) Du Fay : *d'or, à 3 pals de vair ; au chef de gueules*. (Lorraine.) Ancienne chevalerie.

(10) Arch. de la Manche, fonds des bailliages, non encore classés.

(11) Francières : *d'argent, à la bande de sable*. (France.)

(12) Francières, Oise, arr. Compiègne, cant. Estrées-Saint-Denis.

et de Conflans en Bassigny (1), d'une vieille famille de l'Ile-de-France.

Elle était dame de Der, fief démembré de la seigneurie d'Esclances et était déjà mariée en 1539. Son mari était, à cette époque, capitaine et gouverneur de Bar-le-Duc.

Ils moururent avant 1565, laissant deux filles : Mahaut de Francières, qui épousa René de Choiseul, chevalier, baron de Meuse (2) et de Beaupré (3), et seigneur, par mariage, d'Esclances, qui retournait ainsi aux Choiseul après plus d'un siècle : il était chevalier de l'ordre, gouverneur de Coiffy (4) et fut la tige des ducs de Choiseul et de Praslin (5) ; — et Edmée de Francières, qui s'allia à Nicolas de Saint Belin (6), chevalier, seigneur de Vaudremont (7) et, par mariage, d'Esclances, premier échanson de la reine et chevalier de l'ordre du roi, d'où une nombreuse postérité.

Ainsi finit, aux duchés de Lorraine et de Bar, la maison d'Anneville. Elle n'y avait brillé qu'un demi-siècle à peine ; mais elle s'était alliée aux lignages les plus illustres de la vieille chevalerie lorraine.

Sa mémoire mérite d'être conservée dans son pays d'adoption.

LOUIS BOSSU.

(1) Ancienne prévôté du Barrois mouvant, enclavée en Franche-Comté, aujourd'hui Conflans-sur-Lanterne, Haute-Saône, arr. Lure, cant. Saint-Loup-sur-Sémouse.

(2) Meuse, commune sise à la source de la Meuse, Haute-Marne, arr. Langres, cant. Montigny-le-Roi.

(3) Beaupré, château de la commune actuelle de Chassey, Meuse, arr. Commercy, cant. Gondrecourt.

(4) Coiffy, ancienne prévôté champenoise, aujourd'hui Coiffy-le-Haut, Haute-Marne, arr. Langres, cant. Bourbonne-les-Bains.

(5) Praslin, Aube, arr. Bar-sur-Seine, cant. Chaource.

(6) Saint-Belin : *d'azur, à 3 têtes de bétier d'argent*. (Champagne.) Ancienne chevalerie lorraine.

(7) Vaudremont, Haute-Marne, arr. Chaumont, cant. Juzennecourt.

A propos d' « un testament de paysan au XVII^e siècle ».

L'auteur du mémoire précité, M. l'abbé Nicolas, le fait remarquer, p. 127 n. 3 du *Bulletin* de juin 1912 : bien que les anciens rituels de Trèves, Toul et Verdun ne contiennent aucune prescription concernant le droit que prélevaient les anciennes fabriques pour accorder la sépulture dans les églises, ce droit semble avoir réellement existé.

Or la sépulture dans les églises est mentionnée souvent dans les documents du xvi^e et du xviii^e siècle, surtout par les couvents pour les paroisses dont ils étaient les patrons.

Voici en particulier ce que disent à ce sujet les « Statuts, règles et ordonnances des églises paroissiales dépendant de Domèvre », manuscrit de la fin du xvii^e siècle (1). Après la défense d'usage des « poils, ouvriers et assemblées nocturnes », le chapitre sur les offices paroissiaux et l'énumération des cas d'absolution interdits aux chanoines et réservés à l'abbé, le document contient sous le titre : « Droits d'autel », les prescriptions suivantes :

Baptêmes, rien ;

Relevailles, le pain, le cierge, 1 franc ;

Viatique, extrême-onction, rien ;

Fiançailles, publication, 1 gros le dimanche, 2 gros la semaine ;

Mariages conclus hors de la paroisse, 5 gros ;

Pour aller chercher les saintes huiles, 1 livre ;

Une messe basse, 1 esquelin, moins pour les pauvres ;

Enterrement d'enfants, 2 gros ; m^e d'école, 6 gros ;

(1) Archives de Meurthe-et-Moselle, H. 1384.

Enterrement d'adultes avec 3 messes, 24 gros ; m^e d'école, 4 gros ; marguillier, 3 gros ;

Enterrement dans la nef, 10 gros ;

Enterrement dans le chœur, 20 gros.

L. MAUJEAN.

CHRONIQUE

Cours publics.

Notre confrère M. Robert PARISOT, professeur d'histoire de l'Est de la France, étudiera cette année-ci, dans son cours public, l'histoire de la région lorraine de 925 à 1552. Comme l'hiver dernier, c'est le samedi à cinq heures et demie que parlera M. Robert Parisot. Le cours s'ouvrira probablement le 14 décembre.

A la faculté de droit, le cours de notre confrère, M. GAVET, Histoire du droit et des institutions juridiques de l'Est, a lieu le vendredi à 5 heures ; à la faculté des sciences, le cours de M. JOLY, Géologie de la Lorraine, terrain houiller, se fait le jeudi à 5 heures et demie.

BIBLIOGRAPHIE

— De M. l'abbé L. WILLEUMIER, doyen du chapitre de la cathédrale de Metz, un chaleureux plaidoyer « pro domo sua », *Sauvons la cathédrale ! Observations au sujet des transformations dans l'intérieur de la cathédrale de Metz*, Metz, Paul Even, 1912, in-8 de 55 p. Il signale tout ce qui s'est fait de fâcheux depuis quelques années dans ce bel édifice, les erreurs à réparer ou à empêcher.

Pour la Commission de rédaction, le Président : PIERRE BOYÉ.

L'imprimeur-gérant : A. CRÉPIN-LEBLOND, 21, rue Saint-Dizier, Nancy.

Bulletin mensuel

DE LA

SOCIÉTÉ D'ARCHÉOLOGIE LORRAINE

ET DU

MUSÉE HISTORIQUE LORRAIN

12^e ANNÉE. — N^o 11. — NOVEMBRE 1912.

Procès-verbal de la séance du vendredi 11 octobre 1912.

Présidence de M. Pierre Boyé, président.

Communications.

M. Pierre Sasias a adressé une lettre de remerciements à l'occasion de son admission.

M. le Préfet fait connaître à la Société que le Conseil général a maintenu pour l'année 1912 la subvention de 500 francs votée antérieurement en sa faveur.

La Société d'archéologie de Bruxelles, fondée en 1887, annonce qu'à l'occasion de ses 25 années d'existence, S. M. le roi des Belges a daigné lui accorder le titre de Société royale : elle invite notre Société à assister aux fêtes de son jubilé en novembre prochain.

M. le Président a reçu une invitation analogue pour prendre part à la cérémonie d'inauguration du *Rice Institut*, de Houston (Texas), et aux fêtes données à cette occasion.

C'est depuis la dernière réunion de la Société qu'a eu lieu, le 28 juillet dernier, l'inauguration solennelle du

Musée historique lorrain sous la présidence de MM. Raymond Poincaré, Président du Conseil des Ministres, Ministre des Affaires étrangères, Membre de l'Académie française, et Albert Lebrun, Ministre des Colonies, Président du Conseil général de Meurthe-et-Moselle.

Nécrologie.

La Société a le regret d'enregistrer la perte de sept de ses membres : M. Charles Bertin, mort à Nancy le 1^{er} juillet dernier dans sa 79^e année ; M. Charles de Meixmoron de Dombasle, mort à Diénay (Côte-d'Or), le 20 juillet dans sa 73^e année, membre de la Société depuis 1857, du Comité du Musée depuis 1869, et qui, comme vice-président de l'Académie de Stanislas, avait prononcé l'allocution aux fêtes de notre Cinquantenaire (1898) ; le docteur Henry Thorion, décédé à Fresnes-en-Woëvre, le 30 juillet ; M. Albert Martin, doyen honoraire de la Faculté des lettres, professeur de langue et littérature grecques, correspondant de l'Institut, mort à Nancy, le 7 août, dans sa 68^e année ; M. Th. Pernot, mort à Tramout-Émy, le 29 du même mois ; M. l'abbé Gillant, curé d'Auzéville, auteur d'ouvrages estimés, décédé le 12 septembre à l'âge de 69 ans ; et M. Léopold Marcot, avocat, ancien maire de Réméréville, décédé à Nancy, le 6 octobre, dans sa 81^e année.

Distinctions honorifiques.

M. Alfred Krug vient d'être promu officier de la Légion d'honneur ; et M. René Martz, officier de l'Instruction publique.

Admissions.

MM. Daniel Delafarge, Jules Dorez, Robert Gérard, le docteur Henry Longuet, Maurice Pottecher et Pierre Roussel sont admis comme membres titulaires.

Présentations.

Sont présentés en la même qualité : la **Bibliothèque publique de New-York**, par MM. Pierre Boyé, Justin Favier et Léon Germain de Maily ; MM. Maurice **Dieterlen**, élève à l'École des chartes, 14, quai d'Orléans, Paris, par MM. Émile Duvernoy, Christian Pfister et Paul Marichal ; Georges **Ducrocq**, directeur des *Marches de l'Est*, 84, rue de Vaugirard, Paris, par MM. Pierre Boyé, Louis Marin et Charles Sadoul ; l'abbé Camille **Galland**, curé de Lebeuville, par MM. Paul Thouvenin, Justin Favier et Pierre Boyé.

Ouvrages offerts à la Société.

De l'actualité de l'étude du moyen âge, par Émile Duvernoy. Nancy, Berger-Levrault, 1912, in-8 de 12 p.

Une enclave lorraine en Alsace. Liepvre et L'Allemand-Rombach, par le même. Nancy, Berger-Levrault, 1912, in-8 de 86 p.

Un assassin du duc Henri de Guise. — François II de Montpezat, baron de Laugnac, capitaine des quarante-cinq (1566-1590), par Mlle Jane HAZON DE SAINT-FIRMIN. Paris, A. Picard, 1912, in-8 de 72 p.

Monographie historique de Laneuveville-devant-Nancy (Nova-Villa), par le commandant T.-E. THOUVENIN. Nancy, A. Barbier, in-8 de 281 p., avec 12 pl. hors texte et fig. dans le texte.

Lectures.

M. Edmond des Robert lit une notice de M. Louis Bossu, destinée au *Bulletin* : *La maison d'Anneville de l'ancienne chevalerie lorraine*.

M. Christian PFISTER commence la lecture de son travail : *Les élections à Nancy et dans le département de la Meurthe sous le Consulat et sous le Premier Empire (1799-1815)*.

MÉMOIRES

Le ruisseau l'Aroffe et le village d'Aroffe.

Dans ses *Notes de toponymie lorraine : A propos du Rabodeau*, M. Paul Marichal a cité le village d'Aroffe comme ayant reçu jadis le nom du ruisseau qui l'arrose (1). L'exemple est fort bien choisi et prouve la thèse de notre confrère. Mais dans les quelques lignes qui concernent ce ruisseau, il s'est glissé de légères inexactitudes que je voudrais rectifier pour qu'elles ne se répètent pas sur la foi du *Bulletin*.

D'abord, le nom du ruisseau, dans l'usage constant de ses riverains, est encore aujourd'hui, comme en 833, l'Aroffe qui passe à Vicherey. Le nom de Vicherey, donné au ruisseau, est, si j'ose dire, un nom de cabinet, inventé par des géographes et des archéologues à l'encontre de la pratique courante des habitants de la vallée. Je l'ai rencontré dans Durival (2). H. Lepage l'emploie aussi et il appelle « Aroffe ou Fontaine-des-Fées », le « ruisseau qui prend sa source au-dessus de Tramont-Lassus et se jette dans le Vicherey près d'Aroffe (Vosges) » (3). Il écrit encore : « Le Vicherey, ruisseau, prend sa source sous le bois d'Haussonville, près d'Aboncourt, passe sur les territoires

(1) *B. S. A. L.*, 1912, p. 80.

(2) *Table alphabétique des villes, bourgs, villages et hameaux de Lorraine et Barrois*, 1749, p. 64 ; *Mémoire sur la Lorraine et le Barrois*, Nancy, p. 445 ; *Description de la Lorraine et du Barrois*, Nancy, 1779, t. III, p. 459.

(3) *Dictionnaire topographique du département de la Meurthe*, Paris, 1862, in-4, p. 6. Cf. *M. S. A. L.*, 1860, 2^e partie, p. 33. Voir aussi A. FOURNIER, *Topographie ancienne du département des Vosges*, dans les *Annales de la Société d'émulation du département des Vosges*, 1898, p. 57.

de Beuvezin et de Gémonville et se perd sous terre en aval de ce dernier village » (1). Des cartes du département de la Meurthe, qui ont passé sous mes yeux, donnent à ce ruisseau le nom du Vicherey jusqu'à Aroffe, et à partir de ce village lui rendent son nom de l'Aroffe. La confusion avec le ruisseau des trois Tramont (2), qui porte différents noms, ne s'explique pas pour quiconque a vu les deux vallées et a examiné leur formation géologique. Le ruisseau des Tramont n'est qu'un affluent de l'Aroffe, dont la vallée est perpendiculaire à celle du véritable Aroffe, et ce n'est que par abus qu'on l'a nommé l'Aroffe.

La vallée de l'Aroffe, en effet, bien que, sur une longueur de moins de cinquante kilomètres, elle soit constituée par des collines de trois formations géologiques différentes, est très nettement dessinée de son point de départ au-dessus de Beuvezin jusqu'à son arrivée dans la vallée de la Meuse. A son origine, elle est la continuation du Saintois qui est lui-même la prolongation de la Plaine des Vosges. Ses collines sont fertiles et arrosées par de nombreuses sources, dont les eaux grossissent le cours du ruisseau. Assez étroite jusqu'à Pleuvezain, elle s'évase ensuite et s'élargit pour se resserrer soudain au territoire de Gémonville, entre des côtes calcaires et arides, dénudées d'abord, puis couvertes de forêts de plus en plus hautes et épaisses au Pré-aux-Bois. Ces côtes sont parsemées de rochers qui affleurent hors de terre et sont fissurés (3), et elles ne donnent naissance à aucune sour-

(1) *Ibid.*, p. 132.

(2) Tramont-Lassus, Tramont-Émy, Tramont-Lajus ou Saint-André, cant. Colombey, arr. Toul.

(3) Les plus curieux de ces rochers sont celui du moulin de Gémonville, dont il sera question plus loin, et la Roche-en-bas-roche, au Pré-aux-Bois, dans les bois communaux de Tranqueville. Cette roche, qui surplombait sur une longueur de vingt mètres et pouvait abriter, dit-on, cent personnes, fut divisée en deux parties par l'infiltration séculaire de la pluie et la partie antérieure et surplombante s'écroula,

ce(1). La vallée de l'Aroffe traverse ainsi le pays de Haie et elle mérite le nom de « manre vélleye » ou mauvaise vallée, qu'elle porte parmi les populations de terroirs plus riches. Toutefois, ses collines s'abaissent au sortir du Pré-aux-Bois et sont cultivées ; l'Aroffe a son lit au milieu des terres labourées, à Harmonville, pour retrouver bientôt des prairies. La vallée s'évase de nouveau et se confond avec le large plateau de Barisey-au-Plain. Les sources reparaissent, mais moins abondantes et moins fraîches. « Les eaux pluviales s'infiltrèrent dans les fentes du calcaire et sourdent au pied de la falaise bajocienne au contact des marnes du lias (2). » Après avoir traversé ainsi le pays de Haie, la vallée de l'Aroffe se resserre de nouveau sur le territoire de Saulxures-lès-

une nuit de 1816, avec un fracas tel que les vitres des maisons de Gémonville en tremblèrent à la distance de trois kilomètres. La route actuelle du Pré-aux-Bois passe sur ses débris, qu'il a fallu déblayer pour l'ouvrir. Des restes d'habitation en pierres, des débris de cuisine et une sépulture dans un puits creusé dans le roc, qui ont été mis à jour par le cantonnier Thouvenin, sur la berge de la nouvelle route, attestent que la Roche-en-bas-roche a fourni un abri à la population primitive de la vallée. Du reste, à huit cents mètres plus haut, dans le bois communal de Gémonville, sur la hauteur, une série de tumuli adossés les uns aux autres, appelés le Château des Fées, a servi de sépulture à un autre clan de la même population.

(1) La seule source de la forêt de Haie est celle de la vallée de Saint-Amon, dont le cours souterrain était utilisé par les habitants du hameau du même nom, qui a été brûlé en 1814 par les soldats des armées alliées, et par ceux de l'unique maison (maintenant en ruines), rebâtie depuis. Ses eaux courantes s'écoulent vers la vallée de l'Aroffe, dont elles rejoignent le cours souterrain sur le territoire de Harmonville. C'est à tort que M. Auerbach dit que le soleil ne pénètre pas dans la vallée de Saint-Amon (*Le plateau lorrain. Essai de géographie générale*, Paris, Nancy, 1893, in-12, p. 165). Le soleil y a fait longtemps croître les céréales, et si la haute futaie arrête les rayons du soleil dans la partie supérieure de la vallée et aux abords de la grotte, j'ai vu, dans mon enfance, les arbres maintenant élancés et vigoureux, tout petits, plantés qu'ils avaient été il y a quatre-vingts ans environ. La partie inférieure de la vallée est maintenant encore exposée aux rayons du soleil, dont j'ai senti la chaleur bien souvent pendant les vacances d'été, qu'on en croie mon expérience.

(2) B. AUERBACH, *op. cit.*, p. 176.

Vannes entre les Côtes de Meuse, et en pénétrant sur un terrain d'une autre formation géologique, elle devient le vallon de Gibeau-meix, qui « sépare l'arête du Signal de Sauvigny jusqu'à Rigny-la-Sale, de la forêt de Mein » (1).

Les divisions administratives, établies depuis la Révolution, ont morcelé la vallée de l'Aroffe plus encore que sa formation géologique. Elle appartient à trois départements, ceux de Meurthe-et-Moselle, des Vosges et de la Meuse, mais avec cette particularité qu'elle se trouve trois fois en Meurthe-et-Moselle et deux fois dans le département des Vosges. Son ruisseau, dont le cours est plus sinueux encore qu'elle-même, arrose Beuvezin (2) ; il faisait mouvoir plusieurs moulins, presque tous démolis ; il pénètre aussitôt dans les Vosges, passe à Vicherey, à Pleuvezain, à Soncourt et à Aroffe (3), rentre de nouveau en Meurthe-et-Moselle sur le territoire de Gémonville (4), où, après s'être perdu, il « coule à sec », selon une expression célèbre, tout le long du Pré-aux-Bois, dont la vallée est si pittoresque, et au-delà, sur les territoires vosgiens de Tranqueville, Harmonville et Autreville (5), redevient meurthois pour la troisième fois, en traversant les prés de Barisey-au-Plain et de Saulxures-lès-Vannes et les villages de Vannes-le-Châtel, Uruffe et Gibeau-meix (6). Il entre alors dans le département de la Meuse, mouille Rigny-la-Sale et se jette dans la rivière de la Meuse à Rigny-Saint-Martin (7). Faite à Paris en 1790, la délimitation des départements n'a pas tenu compte de la géographie ni de la topographie. D'autres considérations

(1) *Ibid.*, p. 127-128.

(2) Arr. Toul, cant. Colombey.

(3) Ces quatre villages, arr. Neufchâteau, cant. Châtenois.

(4) Arr. Toul, cant. Colombey.

(5) Ces trois villages, arr. Neufchâteau, cant. Coussey.

(6) Ces cinq villages, arr. Toul, cant. Colombey.

(7) Les deux Rigny, arr. Commercy, cant. Vaucouleurs.

entraient en jeu. La partie supérieure de la vallée de l'Aroffe aurait dû être entièrement rattachée au département des Vosges, avec lequel elle était en relation directe et plus facile. Primitivement, Aroffe avait été attribué à la Meurthe ; mais, le 26 février 1790, les députés de ce département, « ayant pris communication de la carte dressée en exécution du procès-verbal de division dudit département » (1), reconnaissaient « qu'elle était exactement conforme, à l'exception du village d'Abaucourt (lisez : Aboncourt) donné par le département des Vosges en échange amiable du village d'Aroffe » et déclaraient, « au nom de leurs commettants, l'agréer dans tous ses points » (2). J'ai entendu dire par des anciens de Gémonville que l'échange d'Aboncourt et d'Aroffe entre les deux départements de la Meurthe et des Vosges avait été consenti à la requête de M. de Malvoisin, seigneur d'Aboncourt, qui, pour ses intérêts personnels, demandait que les terres de sa seigneurie fussent de la Meurthe ; mais je n'ai pas trouvé confirmation de ce dire (3). En tout cas, il en est résulté que Gémonville, qui, au point de vue ecclésiastique, avait toujours dépendu de la paroisse d'Aroffe et n'avait un vicaire résident que depuis 1709, fut séparé de sa paroisse-mère (4), et qu'ainsi détaché, son territoire,

(1) Cette carte, dressée par Cassini, est aux Archives M.-et-M., C. 520.

(2) L'original de cette cession est collé sur la carte de Cassini, Archives M.-et-M., et a été publié dans *Documents rares et inédits pour servir à l'histoire des Vosges*, Paris, 1882, t. VII, p. 342-343.

(3) Des personnes qui avaient connu Poullain de Grandprey, m'ont affirmé à plusieurs reprises que le futur conventionnel, qui avait son château à Graux, avait fait à Paris les démarches nécessaires pour que Graux, Tranqueville, Harmonville, Autreville et Punerot fussent rattachés au département des Vosges, tandis que si ces villages avaient appartenu à la Meurthe, la frontière des deux départements aurait relié en ligne droite Aroffe à Mont-l'Étroit. Je ne sais si ce bruit public est fondé.

(4) Gémonville ne fut pas paroisse dans la nouvelle délimitation ecclésiastique, établie en conformité avec la Constitution civile du

qui a 2 600 mètres de largeur dans la direction de la vallée, forme une véritable enclave dans les Vosges, reliée seulement à la Meurthe par ses forêts aux forêts domaniales du territoire de Favières (1) sur une largeur de 60 mètres environ, de telle sorte qu'il est impossible de communiquer de Gémonville avec les autres communes du département sans traverser le territoire vosgien.

Quelques mois plus tard, la délimitation des départements de la Meurthe et des Vosges dans la vallée de l'Aroffe souleva des contestations. Beuvezin avait été attribué par erreur, comme Germonville et Bralleville (2), aux deux départements. Le 21 juillet 1790, le comité de la Constitution, d'après l'examen des pièces, fut d'avis que ces trois communes du district de Vézelize fussent du département de la Meurthe. Le 21 septembre suivant, les Vosges voulaient examiner les motifs de cet avis ; mais le 15 novembre, le commissaire du troisième bureau de l'administration départementale de la Meurthe estimait qu'il y avait lieu de demander à l'Assemblée nationale confirmation de l'avis du comité (3). Beuvezin appartient donc définitivement à la Meurthe, et les divisions administratives de la vallée de l'Aroffe ne furent plus changées. Toutefois, l'établissement des arrondissements et des cantons actuels fit que cette vallée fut partagée entre un arrondissement des Vosges (Neufchâteau), un de la Meurthe (Toul) et un de la Meuse (Commercy), et entre deux cantons vosgiens (Châtenois et Coussey), un meurthois (Colombey) et un meusien (Vaucouleurs).

clergé, et l'évêque constitutionnel de la Meurthe se borna à y nommer plusieurs administrateurs, qui ne résidèrent pas, et ce ne fut qu'en 1803, après le Concordat, que Gémonville fut canoniquement érigé en succursale indépendante d'Aroffe.

(1) M.-et-M., arr. Toul, cant. Colombey.

(2) M.-et-M., arr. Nancy, cant. Haroué.

(3) Arch. M.-et-M., L. 73 ; *Procès-verbal des séances de l'administration du département de la Meurthe*, Nancy, 1791, p. 110.

Une singularité du ruisseau l'Aroffe, que nous avons déjà mentionnée et sur laquelle il est nécessaire d'insister pour la préciser, c'est qu'il se perd sous terre à Gémonville. Durival et Lepage, dans les ouvrages déjà cités, disaient que ce phénomène avait lieu en aval de ce village. Cette indication, tout en étant exacte, était incomplète, puisque, jusqu'à une date toute récente, les eaux de l'Aroffe s'infiltraient partiellement dans les fissures souterraines d'un rocher, qui affleure de plusieurs mètres au-dessus du sol, après qu'elles avaient fait tourner les roues d'un moulin séculaire (1). Elles y parvenaient après avoir suivi, sous la maison et sous la culée du pont (bâti en 1868), un conduit voûté en pierres jusqu'à la grotte souterraine formée devant le rocher. Elles ne s'y engouffraient pas avec bruit, mais elles y pénétraient doucement au milieu de la vase qui obstruait partiellement l'ouverture des deux fissures du rocher. Le moulin n'avait donc pas de canal de décharge. Maintenant, le « trou du moulin » est comblé. Le propriétaire actuel des bâtiments, M. Gustave Grégoire, l'a rempli de pierres et de décombres, au mois de mai 1901, pour éviter les risques des accidents qui auraient pu s'y produire (2). Mais la voûte ancienne n'a pas

(1) Il s'agit du « moulin de bas » ou du vieux moulin, distinct du « moulin de haut », qui est beaucoup plus récent. Le premier est dans le village même, sur la rive droite du ruisseau, et le second sur la rive gauche, un peu isolé des autres maisons, sur l'ancien chemin d'Aroffe, en face du « château ». Sur le premier moulin, voir Archives M.-et-M., B, 1899, 8607 ; C, 14, 34. Comme le dit exactement BAILLY, *Le Département des Vosges*, t. I, *Géographie physique* (Épinal, 1887, in-8), le ruisseau a été conduit sur les roues du moulin par un bief, maintenant comblé, dont la direction est encore visible, et si on a utilisé ses eaux avant leur disparition, c'est en bâtissant le moulin sur les bords du rû, qui continuait son cours normal, de telle sorte que le péril d'inondation du village de Gémonville, imaginé par M. FOURNIER, *loc. cit.*, est chimérique autant que sa comparaison du « trou du moulin » avec les katavothres grecs.

(2) La note comique est venue égayer cet événement. Les habitants de Tranqueville, qui avaient des prés au Pré-aux-Bois et qui crai-

été démolie. Elle s'écroulera un jour peut-être (1) où on la découvrira de nouveau. Les archéologues s'intéresseront à cette découverte et s'il n'y a plus en vie d'habitants de Gémonville qui aient vu l'ancien état des choses, ils émettraient des hypothèses à son sujet et commettraient peut-être de graves erreurs, que cet article pourra empêcher d'être émises.

Depuis que le « trou du moulin » est comblé, rien n'est changé au cours de l'Aroffe. Ses eaux continuent à s'enfoncer sous terre dans le lit du ruisseau, soit en face du moulin et de la maison de mes parents, où il y a deux ouvertures visibles, sans compter les fissures invisibles, soit en aval du village dans quatre excavations, espacées sur une longueur de quatre cents mètres environ, au lieu-dit le Petit-Moche. La première, qui n'est qu'à cent mètres du village, a été remmurée et l'eau n'y pénètre plus que par infiltration. Dans les trois autres, qui forment des entonnoirs, l'eau tombe avec fracas de quelques mètres de hauteur. Voilà ce qu'on peut appeler le « gouffre » de Gémonville. Il suffit à absorber le cours ordinaire du ruisseau qui, pendant l'été, ne dépasse pas le premier des entonnoirs mentionnés plus haut. Dans les grandes crues

gnaient de les voir inondés par l'Aroffe, envoyèrent une députation de six ou sept personnes, dont plusieurs conseillers municipaux, pour protester contre la fermeture du trou du moulin de Gémonville. Les députés parlaient haut et faisaient des menaces. Il fut facile de les apaiser en leur montrant, sur place, le peu d'eau qu'avalait le trou du moulin dans les grandes crues et l'absence de péril d'inondation pour leur prairie. En effet, « quand les eaux devenaient grandes », le meunier se hâtait de fermer les vannes du moulin et de lever celles du « rû » pour laisser libre cours au torrent tumultueux, et néanmoins l'eau reflueait par la voie souterraine jusque sous les roues du moulin qui ne pouvaient plus tourner. On disait alors que le moulin était « noyé ».

(1) Un éboulis a déjà eu lieu à l'intérieur de la maison, dans l'huilerie, et la brèche a été fermée seulement par des pierres entassées qu'il suffirait d'enlever pour descendre sous la voûte et pénétrer jusqu'au rocher.

estivales, après un gros orage, par exemple, les flots impétueux et mugissants de l'Aroffe coulent à pleins bords, envahissent même la vallée dans toute sa largeur, et cependant ils ne dépassent guère le territoire de Gémonville. Quand ils ont ainsi coulé des heures entières, aucune goutte d'eau n'arrive sur le territoire de Tranqueville. La vallée avec son sous-sol calcaire est trouée « comme une écumoire » ou « comme une passotte », selon les expressions imaginées des habitants de Gémonville. C'est seulement dans les crues hivernales, après de longues et fortes pluies ou à la fonte des neiges, que l'Aroffe a son cours complet, à la surface du sol, et qu'il répand ses eaux tout le long du Pré-aux-Bois et au-delà jusqu'à Barisey-au-Plain et Saulxures-lès-Vannes.

Mais quel est le sort de l'eau engouffrée ? Il faut abandonner comme des opinions populaires sans fondement soit la croyance locale que les eaux souterraines de l'Aroffe reparaissent à la Rochotte, auprès de Pierre-la-Treiche (1), ce que Durival relatait en 1779 (2), soit l'hypothèse qui reconnaît l'Aroffe dans le ruisseau des Bouvades ou de la Bouvade (3). La formation géologique du pays de Haie rend ces opinions improbables. Il ne suffit pas non plus de dire, avec M. Auerbach (4), que les eaux de l'Aroffe, comme celles de l'Arr, près de Thuilley-aux-Groseilles (5), se perdent dans les terrains calcaires de la Haie. En réalité, l'Aroffe, comme le Mouzon et la Meuse en amont de Neufchâteau (6), a un cours souterrain de Gémonville au territoire de Saulxures-lès-Vannes. Ce cours souterrain a

(1) M.-et-M., arr. Toul, cant. Toul-Sud.

(2) *Description de la Lorraine et du Barrois*, t. III, p. 159.

(3) *B. S. A. L.*, 1912, p. 81.

(4) *Le plateau lorrain*, p. 170.

(5) M.-et-M., arr. Toul, cant. Colombey.

(6) H. JOLY, *Géographie physique de la Lorraine et de ses enveloppes*, Nancy, 1911, in-8°.

été mis au jour, en 1895, par les travaux de construction de la voie ferrée de Toul à Neufchâteau. Les devis primitifs prévoyaient, sur le territoire de Barisey-au-Plain, un ponceau sur l'Aroffe, pareil aux deux ponts sur lesquels passe la voie ferrée de Barisey-la-Côte à Mirecourt. En creusant les fondations de ce ponceau, les ouvriers découvrirent le lit souterrain du ruisseau au milieu des rocaillies ; un pont plus solide avec des assises plus profondes fut nécessaire et un devis supplémentaire dut être dressé pour couvrir les frais imprévus de l'entrepreneur. « L'eau (de l'Aroffe) fut retrouvée à une profondeur de trois à quatre mètres, coulant dans la roche, sur un fond sableux. Le cours était lent, aussi trouva-t-on des graviers, galets, sables en quantité » (1). Ce n'est donc pas seulement « le trop plein du gouffre de Gémonville » qui « va rejoindre le lit du ruisseau de Gibeauveix » (2) ; c'est l'eau de l'Aroffe lui-même, qui ne s'est pas égarée sous terre, qui reparait à la surface du sol, sur le territoire de Saulxures-lès-Vannes, qui reprend son lit naturel et arrose Uruffe, « un homonyme d'Aroffe ».

E. MANGENOT.

(1) A. FOURNIER, *loc. cit.*, p. 58, qui ajoute : « si bien qu'un moment la Compagnie de l'Est se demanda si elle ne les utiliserait pas pour le ballast de la ligne ferrée. » Ce renseignement me paraît peu fondé, étant donné le peu de largeur du lit souterrain du ruisseau et par conséquent la petite quantité de ces graviers. Mais M. Fournier a eu le mérite d'être un des premiers à signaler le cours souterrain de l'Aroffe. Il a même reconnu « de véritables soupapes de sûreté » dans les fosses, qui se trouvent sur le territoire d'Autreville entre la route nationale n° 74 et la voie romaine et dans l'une desquelles se perd un petit ruisseau. Dans les grandes crues l'eau souterraine sort de ces fosses et se répand dans la prairie. Cette eau, qu'on appelle à Autreville « le pujus », pénètre dans le sol oolithique, en laissant à la surface des débris de toute sorte, qui forment un engrais très apprécié des cultivateurs.

(2) B. S. A. L., 1912, p. 81.

L'abbé de Vence et le roi Stanislas.

Le 8 août 1737 (1), tous les corps de la ville de Nancy allèrent complimenter pour la première fois à La Malgrange le roi de Pologne, Stanislas Leszczynski, qui venait de prendre possession de la Lorraine. Les harangues qui furent prononcées à ce moment n'ont pas été publiées, à notre connaissance ; mais voici qu'à la Bibliothèque d'Avignon nous avons retrouvé celle que débita l'abbé de Vence, grand-prévôt de la collégiale de Saint-Georges, à la tête de son chapitre :

« Sire, la fortune, lassée de vous accabler, vient enfin de se fixer sur vous ; il était temps que l'ami de Charles XII et le beau-père de Louis XV cessât de donner à l'Univers l'humiliant spectacle de l'inconstance humaine. Votre Majesté va régner enfin et sur qui ?... Ah ! sire, jugez par nos larmes de ce que nous perdons et de ce que nous attendons de vous.

« Si la renommée de vos vertus ne vous avait devancé, nous oserions vous citer Léopold, d'éternelle mémoire, et son fils que nous n'avons qu'entrevu ; nous supplierions Votre Majesté d'imiter ces princes. Mais il ne faut pas d'exemples à un héros : son cœur lui dicte ses devoirs ; écoutez le vôtre, Sire, et nous serons heureux. »

L'abbé de Vence et ses amis étaient très contents de ce morceau littéraire ; le discours est reproduit deux fois en tête et à la fin d'un ouvrage du grand-prévôt dont nous parlerons plus loin ; et un annotateur n'a pu s'empêcher de dire toute son admiration : « L'éloquence, écrit-il,

(1) Au t. III du manuscrit d'Avignon, on lit au fol. 443. « Compliment que M. l'abbé de Vence prononça à la tête de son chapitre, lorsqu'au mois de mars 1737, tous les ordres de l'État allèrent à La Malgrange rendre leurs premiers hommages au roy Stanislas ». Mais la date est manifestement fausse ; en mars 1737, Stanislas n'était pas encore en Lorraine. Il s'agit de la cérémonie du 8 août 1737. *Histoire de Nancy*, t. III, p. 442.

égale la Majesté des Rois, quand elle leur parle ce langage. » Nous supposons pourtant que Stanislas a dû faire la grimace : le bon abbé insistait trop sur les infortunes précédentes du roi de Pologne ; puis il faisait, devant le nouveau maître, un éloge trop pompeux de l'ancienne dynastie. Au moins ne peut-on l'accuser d'ingratitude.

C'est en effet le 24 juillet 1723, au temps de Léopold, que Henry d'Orches de Vence fut élu grand-prévôt du chapitre de Saint-Georges (1). Il était né en 1676 (2), à Pareid-en-Woëvre (3), fit de brillantes études théologiques, reçut le titre de « docteur de la maison et société de Sorbonne » (4). Léopold le nomma précepteur des nombreux princes que lui donna Élisabeth-Charlotte et l'abbé fut ainsi en rapports étroits avec le jeune homme qui allait devenir l'empereur François 1^{er}. Il surveilla l'édition de la Bible du R. P. Carrières, de l'Oratoire, que l'imprimeur Leseure publia à Nancy en 22 volumes in-12 de 1738 à 1743 (5), et il donna, parallèlement à cette édition, huit volumes d'*Analyses et de dissertations sur les livres de l'Ancien Testament, contenant un traité de la Révélation et des différentes sortes d'inspirations* (6). Dom Calmet affirme : « Cet ouvrage est fort goûté des savants

(1) H. LEPAGE, *L'insigne église collégiale Saint-Georges*, dans les *M. S. A. L.*, t. I (1849), notes, p. LIV.

(2) La date donnée par Lemoine, dans une note datée du 6 novembre 1749, en tête de notre manuscrit.

(3) DOM CALMET, *Bibliothèque lorraine*, col. 1001. — Pareid-en-Woëvre, auj. cant. de Fresne-en-Woëvre, arrond. de Verdun.

(4) Il prend ce titre en tête du manuscrit.

(5) *Commentaire littéral sur la Genèse* (etc.), inséré dans la traduction française, avec le texte latin à côté par le R. P. de Carrières, prêtre de l'Oratoire.

(6) Volumes in-12, portant la date de 1742 et 1743. Les notes de l'abbé de Vence furent reprises plus tard dans d'autres éditions de la Bible, par exemple dans celle donnée à Paris chez Antoine Boudet, 1767-1773, 17 vol. in-4°.

qui y reconnaissent un grand fond de science dans l'Écriture sainte (1). » Mais l'abbé de Vence comptait surtout sur un autre travail pour lui assurer l'immortalité. Il avait écrit une « Chronologie sacrée et profane depuis Adam jusqu'à J.-C., avec des éclaircissemens sur les endroits les plus difficiles de l'Écriture sainte ». Le manuscrit original comprend trois volumes in-4^o, d'une écriture très compacte (2), assez difficile à déchiffrer. Les volumes portent la date de 1749. C'est en tête et à la fin de l'ouvrage que nous avons trouvé le compliment adressé à Stanislas.

Un libraire-imprimeur de Neufchâteau, Monnoyer, avait promis de publier cette œuvre ; mais il refusa de s'exécuter au dernier moment, prétextant que le travail était écrit d'un style faible, qu'il trouverait peu d'acheteurs. L'abbé de Vence chargea un prêtre de Neufchâteau, Joseph-Chrysostome Lemoine, de poursuivre les négociations ; puis, désespérant de les voir réussir, il légua à l'intermédiaire les trois volumes manuscrits. Comment sont-ils venus de la bibliothèque de Lemoine — ils portent son *ex-libris* très simple — dans la Bibliothèque publique d'Avignon ? Mystère ; en tout cas, ils se trouvent aujourd'hui dans ce dernier dépôt où ils portent la cote 48-50 (ancien fonds 461).

Toutes les contrariétés que lui causa cet ouvrage ont-elles hâté la fin du prévôt ? Il serait téméraire de le soutenir, puisqu'il mourut à 73 ans. Il fut le dernier prévôt de Saint-Georges. Stanislas avait réuni le 10 septembre 1742 le chapitre Saint-Georges à celui de la Primatiale ; mais l'abbé de Vence put garder son titre de prévôt et le second

(1) *Bibliothèque lorraine, l. c.*

(2) Voir la description précise de ces manuscrits dans le *Catalogue général des manuscrits des bibliothèques publiques de France. Départements*, t. XXVII, p. 29.

rang dans les deux chapitres unis jusqu'au jour de sa mort qui arriva le 1^{er} novembre 1749 (1).

CHR. PFISTER.

Station préhistorique à Lay-Saint-Remy.

L'union antéhistorique de la Moselle et de la Meuse, généralement admise aujourd'hui, avait cessé de se produire, lorsqu'apparurent les hommes paléolithiques dans la contrée située entre ces deux rivières. Remontant la Meuse, ils avaient établi leurs stations à Spy, Furfooz, Cumières, Kœur, Commercy. Il était logique de penser qu'arrivée à l'ancien confluent de la Haute-Meuse avec la Moselle, une de leurs tribus avait remonté les rives de cette dernière, c'est-à-dire longé les marais de Pagny et de Lay-Saint-Remy, et suivi le chemin tout tracé que lui offrait la trouée d'érosion du Val de l'Ane pour gagner la Haute-Moselle, Pierre-la-Treiche et Maron.

On peut démontrer aujourd'hui la réalité de ce passage et même leur séjour au bord des marais de Lay. En 1903, près de la lisière de ces derniers (lieu dit la Haute-Borne), furent trouvés des objets en silex éclaté blond ou gris,

(1) Voici les autres documents que nous avons trouvés sur Nancy à la Bibliothèque d'Avignon, sans compter la lettre sur la fête de la canonisation de saint François de Salles que nous publierons prochainement dans le *Bulletin*. Ms. n° 1333, fol. 66-73 : Notes sur la bataille de Nancy où fut tué Charles le Téméraire (Notes sans valeur d'un érudit du xviii^e siècle, qui suit la chronique de Jean de Roye). — N° 841, p. 831. Le R. P. Cerutti. De l'intérêt d'un ouvrage. Discours prononcé à l'Académie de Nancy le 8 mai 1763. Il a été imprimé à Nancy, V^e et Claude Leseure, 60 pp. in-8°, et dans divers recueils. — N° 1868, fol. 134. Description abrégée du département de la Meurthe. A la fin de ce travail on lit : « Ce mémoire a été rédigé à la demande du ministre de l'intérieur. La commission nommée par l'administration centrale du département était composée des citoyens Coster et Willemet, professeurs de l'École centrale, Poupillier, négociant, et Lecreulx, ingénieur en chef du département, rédacteur. A Nancy le 15 pluviôse an VII » (3 février 1799). Cet ouvrage a été imprimé à Paris, imprimerie de la République, an VII, 28 pages in-4°.

patinés par le temps : une hache amygdaloïde ; une sorte de casse-tête en forme de hachette allongée ; un racloir (couteau) à arête fort tranchante ; une pointe (de flèche ou poinçon) ; quelques rognons plus ou moins brisés et un très grand nombre de beaux éclats.

Depuis, au même lieu, sur un espace restreint, un chercheur éclairé, M. René André, a recueilli et nous a communiqué : quelques morceaux de rognons et de très nombreux petits fragments de silex ; un coup-de-poing (ou casse-tête) assez grossier, tronc conique ; sept fragments de racloirs de diverses dimensions ; cinq pointes de flèches ; un très beau couteau en silex blond, très tranchant, large de 2 cm. à une extrémité, 1 cm. $1/2$ à l'autre, de coupe trapézoïdale épaisse de 9 mm., long de 9 cm. (il devait l'être davantage).

Le néolithique est moins marqué. R. André n'a trouvé en cet endroit qu'une hachette de silex noir poli, assez bien conservée, et quelques fragments grossiers de poteries. Or ce lieu porte le nom de Haute-Borne, dénomination qui est en Lorraine, suivant Beaulieu, le témoignage irrécusable de l'existence d'un monument mégalithique, menhir ou dolmen (1), et par ce fait, du stationnement de l'homme néolithique.

Docteur POL SERRIÈRE.

Extrait de : *La contrée et le bourg de Foug des origines à nos jours*, par Fernand Lemaire et le dr Pol Serrière (en préparation).

CHRONIQUE

Versement de membre perpétuel.

A versé la somme de 200 francs dans les conditions indiquées à la délibération du 8 avril 1891, et est, en conséquence, devenu membre perpétuel de la Société d'archéologie lorraine :

(1) Jean-Louis DE BEAULIEU, *Archéologie de la Lorraine*, Paris, 1840-1843, 2 in-8.

M. Fernand LOPPINET, conservateur des eaux et forêts en retraite, 43, rue du Faubourg-Saint-Jean, à Nancy.

Congrès.

Le 51^e Congrès des Sociétés savantes de Paris et des départements s'ouvrira à Grenoble le mardi 13 mai 1913, à 2 heures. Les journées des mardi 13, mercredi 14, jeudi 15 et vendredi 16 mai seront consacrées aux travaux du Congrès. M. le Ministre de l'Instruction publique et des beaux-arts présidera la séance générale de clôture, le samedi 17 mai à 2 heures.

Avant ce Congrès habituel des Sociétés savantes se tiendra, mais à titre exceptionnel, une assemblée de même nature : la Commission instituée au Ministère de l'Instruction publique, pour rechercher et publier les documents relatifs à la vie économique de la Révolution aura en 1913 dix années d'existence. A cette occasion se tiendra à Paris, du 3 au 5 février, une assemblée générale de cette Commission ainsi que des Comités départementaux qui s'y rattachent. Une circulaire ministérielle du 23 septembre 1912 énumère les questions qui seront étudiées dans cette assemblée, et invite les travailleurs des départements à y venir et à y faire des communications.

Société lorraine des études locales.

Les statuts et le programme de cette toute récente Société, que l'on trouvera encartés dans le prochain n^o du *Bulletin*, en feront suffisamment connaître l'objet et les moyens d'action : elle ne vise pas à créer la science, mais à la répandre ; elle ne publiera pas des Mémoires ou un Bulletin, mais seulement des brochures qui vulgariseront les résultats acquis ou enseigneront à faire des recherches et à en tirer parti. Ce n'est donc pas une nouvelle Société savante qui se constitue en concurrence avec tant d'autres ; bien au contraire, elle aidera efficacement à la prospérité de celles-ci en augmentant le nombre des personnes qui s'intéressent à leurs travaux, qui comprennent et respectent les monuments du passé et s'opposent énergiquement à tous les actes de vandalisme. Elle créera, nous l'espérons, un milieu favorable à nos chères études lorraines qui ont fait tant de pro-

grès depuis soixante ans, grâce surtout au labeur de notre Société, mais ne sont pas encore aussi connues qu'il faudrait du grand public. — Ajoutons que la plupart des membres du bureau de la section de Meurthe-et-Moselle appartiennent à la Société d'archéologie lorraine, plusieurs même au bureau de cette Société.

BIBLIOGRAPHIE

— Dans le magnifique volume publié par M. Louis LAFFITTE, *Rapport général sur l'Exposition internationale de l'Est de la France, Nancy, 1909*, Nancy, Berger-Levrault, 1912, in-4 de cxi-932 pages avec 39 planches, graphiques et cartes hors texte et 375 illustrations dans le texte, nous remarquons trois chapitres qui se rapportent à nos études : p. 21-25, de M. Charles SADOUL, conservateur au Musée historique lorrain, cette *Chambre lorraine de la Maison alsacienne*, dont le *Bulletin* a déjà parlé à l'époque (1909, p. 213) et dont M. Sadoul était plus à même que personne d'expliquer les richesses, puisqu'il les avait rassemblées et disposées lui-même avec une science et un goût éprouvés ; p. 115-137, de M. Gaston FLOQUET, doyen de la Faculté des sciences, l'*Exposition rétrospective lorraine des sciences*, donnant la biographie sommaire des nombreux savants qu'a produit notre province depuis le xvi^e siècle ; p. 699-715, de M. Paul DENIS, l'*Évolution de Nancy à travers les siècles*, qui retrace l'accroissement continu de la ville, de sa population, de son budget, et reproduit les principaux plans de la ville de 1633 à 1911.

— M. Vital COLLET, de Charmes, dresse la généalogie de sa famille pendant le xviii^e et le xix^e siècle : *Les Collet, de Harau-court, de Vigneulles et leur descendance*, Nancy, imp. Vagner, 1912, in-8 de 24 p. Ces Collet furent presque tous cultivateurs ; on trouve cependant parmi eux un juge de paix et plusieurs prêtres, dont l'un fut guillotiné en 1794. Ces généalogies de vieilles familles rurales sont d'un haut intérêt, et l'on en a encore bien peu en Lorraine.

— Dans la *Revue des études historiques* de sept.-oct. 1912, p. 557-566, M. FURCY-REYNAUD publie une curieuse note autobiographique dans laquelle Michel-Emmanuel Glasson-Brice, maire de Nancy sous la Terreur, expose ses mésaventures, les persécutions que lui a values, dit-il, sa renommée d'ancien terroriste, et son dénuement actuel. Cette note, rédigée en frimaire an VIII, est adressée au ministre de l'Intérieur, et Glasson-Brice qui, de son métier, était acteur d'opéra, conclut en demandant une place, n'importe laquelle, car il se juge apte à tout.

— Un érudit luxembourgeois, qui malheureusement n'a pas jugé à propos de se faire connaître, a retrouvé, dans des archives provenant de Differdange, un manuscrit en 160 articles, plus 16 articles d'appendice, de la fameuse loi de Beaumont, manuscrit plus correct que tous ceux qu'on possédait jusqu'à présent. A l'aide de ce manuscrit et des quatre éditions déjà données de cette loi, il en a établi un texte critique contenant toutes les variantes, et il l'imprime dans les *Publications de la Section historique de l'Institut grand-ducal de Luxembourg*, vol. LII, 2^e fasc., Luxembourg, 1911, in-8, p. 249-303. La loi de Beaumont eut une aussi grande vogue dans la Lorraine et le Barrois que dans le Luxembourg et la Champagne, et cette nouvelle édition nous intéresse donc beaucoup,

MUSÉE HISTORIQUE LORRAIN

DONS

SECTION II

Par le MUSÉE DES SAPEURS-POMPIERS : Insigne de membre du Cercle harmonique de Nancy (1862-1865); insigne de membre de la Société de tir de Nancy, postérieur à 1870.

— le comte Jules BEAUPRÉ : Trois petits ou moyens bronzes frappés à Trèves, des empereurs Constantin, Magnence et Décence, trouvés à Sion.

— M. Charles FRIEDBERG, étudiant : Monnaie russe (1770) en cuivre.

— M. OUDIN, sous-officier aux sapeurs-pompiers : Petite médaille (argent) du Jubilé de la Réformation à Strasbourg, 1817.

— M^{lle} Louise ROBERT, à Pont-à-Mousson : Marie de Médicis, fonte moderne de la médaille de Dupré, avec bélière.

— M. THIRION, directeur des Promenades : Jeton à l'effigie de Louis XIII (laiton) et petite monnaie allemande (cuivre), trouvés à Nancy.

SECTION III

Par la VILLE DE NANCY : Crucifix de pierre qui surmontait le monument érigé à Nancy au carrefour de la rue du Ruisseau et du faubourg des Trois-Maisons.

— la SOCIÉTÉ DES MINES DE MOUTIERS : Épée du xvi^e siècle trouvée dans un terrassement exécuté à Moutiers (Meurthe-et-Moselle) en face de l'église ; pied de chenêt du xvi^e siècle trouvé dans un terrassement exécuté sur le carreau de la mine de Moutiers.

— le comte J. BEAUPRÉ : Clé du xviii^e siècle avec panneton découpé en forme de croix de Lorraine ; provenance : Saint-Urbain près Rosières-aux-Salines.

— M. Albert DENIS, député et maire de Toul : Épreuve sur terre de Lorraine du médaillon exécuté par la faïencerie de Bellevue et offert par la municipalité de Toul à l'intendant Depont lors de l'inauguration du « Quartier-Neuf » en 1784.

— M. J. DRON, à Laneuveville-devant-Nancy : Plaque de schako de la Garde nationale (1848) ; plaque de garde de sûreté de Laneuveville-devant-Nancy (époque de la Restauration).

— M. Paul JEAN : Casque de pompier de Domremy (1830).

— M. H. LEBLANC, antiquaire : Cafetière en ancienne faïence de Montigny-lès-Vaucouleurs.

— M. MATH, maréchal des logis du train des équipages : Ancienne mesure de cordonnier de provenance lorraine.

— M^{me} Aug. PARISOT : Cafetière en ancienne porcelaine de Plombières, deux plateaux carrés et un pot à crème à décor bleu (xviii^e siècle).

— M. H. PAULUS, à Paris : Les derniers moments de Claude de Lorraine, duc de Guise, esquisse à l'huile par Charles Paulus, né à Château-Salins en 1809 et mort à Nancy.

— M^{lle} Louise ROBERT, à Pont-à-Mousson : Taque de cheminée de la fin du XVIII^e siècle, épées, gardes d'épée, fers de pertuisane et d'épieu, étriers, éperons, bossette de mors (XVI^e et XVII^e siècles) trouvés dans la Moselle à Pont-à-Mousson en 1884.

Fragments d'une cruche en grès avec sujets en relief : Suzanne et les Vieillards (XVI^e siècle), même provenance.

Fragment de cruche en terre cuite vernissée décorée de musiciens en relief (fin du X^e siècle), même provenance.

Carreaux de poêles trouvés à Pont-à-Mousson, la plupart dans la Moselle ; sujets divers : Christ en Croix, Vierge, ange tenant un écu, lansquenet, Hector de Troie, la Justice (XVI^e et XVII^e siècles).

Fragment d'un bas-relief de Clodion (terre cuite).

La Vierge tenant l'enfant Jésus, statuette en bois du XVIII^e siècle.

Targette ajourée et ciselée (Lorraine, XVIII^e siècle).

— M. Robert SOMBORN, à Boulay : Trois drapeaux tricolores en fer-blanc provenant de la mairie et de la gendarmerie de Boulay avant l'annexion.

— M. le Dr VERCOUTRE, médecin militaire en retraite, à Dijon : Petit panneau de bois, orné d'une guirlande de fleurs délicatement sculptée, avec entrée de serrure en fer (partie de porte de tabernacle) ; travail vosgien (XVIII^e siècle).

— M. Léonce VOIRIN, à Paris : Trois clés (XVII^e et XVIII^e siècles).

SECTION V

Par M^{me} BUQUET : Bénitier en faïence ancienne décorée.

— M^{lle} DEBARGE : Deux bénitiers en faïence ancienne décorée.

— M. Eug. de L'ESCALE : Gravure ancienne représentant N.-D. de Montaigu, près Nancy.

— M^{me} MARCHAL : Porte-aiguilles en cuivre jaune.

— M^{lle} PAILLER, à Pompey : Pincettes à charnière en fer forgé.

— M^{lle} Louise ROBERT, à Pont-à-Mousson : Lampe de mineur, une lampe en fer forgé, couvercle de bassinoire en cuivre repoussé, une paire de mouchettes.

— M. Léonce VOIRIN : Couvercle de bassinoire en cuivre repoussé.

ACQUISITIONS

SECTION III

Huilier en ancienne faïence de Saint-Clément à décor doré, avec burettes en verre taillé ornées de guirlandes de fleurs (époque de Louis XVI).

Toise de Lorraine.

Fragment d'un tympan de porte armoric, provenant de Toul (xvii^e siècle).

SECTION IV

Lettre autographe du colonel Fabvier au général Gourgaud, 4 septembre 1829.

SECTION V

Porte-bouquet en terre de Favières ;

Dessus d'alcôve en bois sculpté ;

Rouet, forme dite bouc, avec *mouillotte* en faïence ornée de peintures et de fleurs en relief ;

Briquets en laiton ;

Corne de berger à jus de tabac sculptée (Amance) ;

Bénitiers en faïence, provenances diverses ;

Statuette en cuivre jaune représentant saint Hubert ;

Petit arrosoir en cuivre repoussé ;

Soufflet cuir, bois et cuivre ;

Saloir rustique ;

Potence en fer forgé servant à suspendre les lampes ;

Mouchettes, poches, peignes à chanvre, couteau à chanvre, fourchettes à rôtir, dévidoir, lampes en fer forgé ;

Boîte à horloge.

Pour la Commission de rédaction, le Président : PIERRE BOYÉ.

L'imprimeur-gérant : A. CRÉPIN-LEBLOND, 21, rue Saint-Dizier, Nancy.

Bulletin mensuel
DE LA
SOCIÉTÉ D'ARCHÉOLOGIE LORRAINE
ET DU
MUSÉE HISTORIQUE LORRAIN

12^e ANNÉE. — N^o 12. — DÉCEMBRE 1912.

Procès-verbal de la séance du vendredi 8 novembre 1912.

Présidence de M. Pierre Boyé, président.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Communications.

MM. Jules Dorez, Daniel Delafarge, le docteur Henry Longuet et Maurice Pottecher ont adressé des lettres de remerciements à l'occasion de leur admission.

Nécrologie.

Il est donné avis du décès de M. Lazard Nathan, professeur, mort à Nancy, le 24 octobre, dans sa 82^e année, membre de la Société depuis 1869.

Distinctions honorifiques.

Notre éminent concitoyen le général Lyautey vient d'être élu membre de l'Académie française.

M. Créancier, maire de Foug, a été nommé chevalier du Mérite agricole.

Admissions.

La Bibliothèque publique de New-York, MM. Maurice Dieterlen, Georges Ducrocq et l'abbé Camille Galland sont admis comme membres titulaires.

Présentations.

Sont présentés en la même qualité : MM. Thierry de **Lambel**, au château de Fléville, par MM. le comte Jean de Bizemont, le baron de Latouche et Edmond des Robert; Georges **Meyer**, notaire, rue de La Vaux, Saint-Mihiel, par MM. Henri Bernard, Pierre Boyé et Edmond des Robert; et Raymond **Schwab**, secrétaire-rédacteur du Sénat, 31, boulevard Saint-Jacques, Paris, par MM. René Harmand, Albert Collignon et Charles Sadoul.

Ouvrages offerts à la Société.

Rapport général sur l'Exposition internationale de l'Est de la France, Nancy, 1909, par Louis LAFFITTE. Paris-Nancy, 1912, grand in-8 de 932 p., avec 375 fig. dans le texte, 28 pl., 7 graphiques, 4 cartes et plan hors texte. (Offert par la Municipalité.)

Saint-Mihiel, par Henri BERNARD. Nancy, 1912, in-4 de 123 p., avec 122 gr. et 8 pl. hors texte.

Causeries sur le vieux Sedan, notamment en 1560, 1^{re} partie, par A. PHILIPPOTEAUX. Sedan, 1912, in-8 de 42 p. avec 8 pl.

La vie et l'œuvre de Palissot (1730-1814), par Daniel DELAFARGE. Paris, 1912, in-8 de 554 p.

Solimariaca et Saint-Élophé, 16 octobre 362, par l'abbé L. LÉVÊQUE. Sedan, 1912, in-8 de 192 p., avec 16 gr.

Les écoles de Foug à travers les siècles, par Fernand LEMAIRE et le docteur Pol SERRIÈRE. Bar-le-Duc, 1912, in-8 de 46 p.

Esquisse d'une histoire de la région lorraine, par Robert PARISOT. Nancy, 1912, in-8 de 23 p.

Valleroy. Monographie historique, géographique et économique, par M^{me} C. MORETTE. Briey, 1912, in-8 de 40 p.

Renouvellement du Bureau.

L'ordre du jour appelle le renouvellement du Bureau.

Le Bibliothécaire, le Bibliothécaire-adjoint et le Trésorier, ayant été élus pour trois ans en 1909, sont soumis à la réélection.

M. le Président déclare le scrutin ouvert et invite les membres présents à y prendre part.

Le dépouillement donne les résultats suivants : Votants, 26 ; majorité absolue, 14.

Obtiennent :

1^o Pour les fonctions de Président : M. Pierre Boyé, 24 voix ; 2 bulletins blancs.

Pour les fonctions de Vice-Président : M. Justin Favier, 23 voix ; 1 bulletin blanc.

Pour les fonctions de Secrétaire annuel : M. Edmond des Robert, 25 voix ; 2 bulletins blancs.

Pour les fonctions de Secrétaires adjoints : M. Emile Duvernoy, 24 voix ; M. Marcel Maure, 24 voix ; 4 bulletins blancs.

Pour les fonctions de Bibliothécaire : M. Georges Goury, 22 voix ; M. Paul Laprevote, 2 voix ; 2 bulletins blancs.

Pour les fonctions de Bibliothécaire adjoint : M. Charles Sadoul, 24 voix ; 2 bulletins blancs.

Pour les fonctions de Trésorier : M. Julien Knecht, 24 voix ; 2 bulletins blancs.

En conséquence, la composition du Bureau n'est pas modifiée.

Lectures.

M. Hippolyte Roy lit une étude sur : *Le dernier seigneur d'Amance*, destinée au *Bulletin*.

M. Émile Duvernoy communique une note de M. Jacques RAMBAUD : *Sur un poignard de Fra Diavolo conservé au Musée historique lorrain*.

M. Pierre Boyé continue la lecture du travail de M. Christian PFISTER : *Les élections à Nancy et dans le département de la Meurthe sous le Consulat et sous le Premier Empire (1799-1815)*.

INAUGURATION SOLENNELLE

DU

MUSÉE HISTORIQUE LORRAIN

28 juillet 1912

Depuis sa constitution régulière en mars 1850, à différentes reprises le Musée historique lorrain, propriété ainsi qu'on le sait de la Société d'archéologie lorraine, fondée elle-même le 11 septembre 1848, avait célébré par de belles cérémonies des événements notables de son existence. A peine le Comité avait-il rassemblé quelques objets et obtenu un modeste asile sous le vestibule du Palais ducal, que, le 10 septembre 1850, les Membres du Congrès scientifique de France, tenant à Nancy sa dix-septième session, se réunissaient devant la Porterie, son berceau, pour prêter leur parrainage à l'œuvre naissante. Et lorsque les galeries du rez-de-chaussée et du premier étage eurent, de 1852 à 1857, été mises à la disposition du Musée, dans la Salle des Cerfs s'était fêté le 20 mai 1862, sous la présidence du Préfet de la Meurthe, avec beaucoup d'apparat, une si appréciable extension. Des plaques de cuivre gravées, l'une apposée dans le vestibule, l'autre à l'entrée de la Galerie des Cerfs, rappellent ces deux dates.

Si hier encore on eût cherché en vain dans tout le Palais une troisième inscription commémorative, ce n'est pas que, cinquante années durant, la vie du Musée se fût écoulée paisible, se traduisant seulement par des progrès lents et uniformes. Quelle catastrophe, en réalité, que l'incendie du 17 juillet 1871, et quel exemple de constante énergie l'effort qui aboutit sans retard à la réfection de l'édifice et à la reconstitution des richesses disparues ! Mais à la réouverture du Musée, en 1875, le Comité s'était contenté d'accorder l'hospitalité de la Salle des Cerfs au Congrès international des Américanistes, qui y siégea pour sa première session le 19 juillet. La destruction du Palais ducal avait suivi de plus tragiques malheurs. Le bâtiment relevé de ses ruines, les cœurs saignaient toujours d'une blessure à vif. La modestie des artisans de la rapide et surprenante restauration se comprend. Leur réserve les honore.

Dès la fin du dix-neuvième siècle cependant, nos amis et nous-mêmes pouvions nous étonner que, le cédant en cela à nombre d'institutions plus jeunes, le Musée historique lorrain n'eût pas encore reçu la consécration désirable : la visite d'un Membre du Gouvernement était toujours à souhaiter.

L'occupation en 1894 d'une salle supplémentaire prise, au sud, sur les bâtiments de l'État-major et dans laquelle furent réunis les documents relatifs au passé de la capitale lorraine, fut un accroissement trop faible, encore que fort opportun, pour justifier, après les manifestations de 1850, 1862 et 1875, l'inauguration de l'ensemble.

Or, récemment, à l'extrémité opposée de nos galeries, dans la partie du Palais qui abrite l'École supérieure de garçons, trois autres salles, que laissaient libres le transfert de l'École des beaux-arts, nous étaient abandonnées par la Ville. La prise de possession s'en fit au mois de

décembre 1910. Elles ne restèrent pas longtemps inutilisées. Dans le courant de mars 1911, deux baies étaient percées, qui mirent, au premier étage, deux de ces salles en communication directe avec la Salle des Tapisseries. Témoinnage de sa gratitude pour une bienveillance constante, dont il avait derechef une preuve tangible, le Comité décidait d'affecter la plus vaste pièce à l'histoire de Nancy, tandis que la salle trop exigüe de 1894 recevrait les chefs-d'œuvre de la ferronnerie lorraine. La seconde salle disponible serait consacrée aux Gloires militaires de la Révolution et du Premier Empire. Au rez-de-chaussée, la troisième, provisoirement isolée et à laquelle on accèdera par un perron construit dans le style de l'édifice, recevra les productions de l'art populaire, négligées faute de place et qu'il est temps de recueillir.

Ces transformations s'annonçaient dispendieuses. Des concours aussi généreux que discrets écartèrent les soucis financiers. Malgré les travaux considérables nécessités par une différence imprévue de niveau entre les salles du premier étage, malgré les difficultés inhérentes aux adaptations de ce genre, grâce aux soins non moins désintéressés qu'habiles de l'Architecte des Monuments historiques, M. Charbonnier, et au zèle des Conservateurs, chacun rivalisant de savoir et d'entrain, nos locaux neufs, adaptés de façon parfaite à leur destination, aménagés, meublés, pouvaient être ouverts au public le 1^{er} avril 1912.

Date mémorable s'il en est dans l'évolution du Musée, non pas tant par le gain de l'heure que par les développements ultérieurs qu'il annonce et prépare. Le premier coup de pioche porté dans l'épaisseur du mur de refend qui arrêta au nord notre essor, a brisé le cadre étroit où nous avions craint un jour de rester à jamais enserrés. C'est « en attendant mieux » que, par delà la brèche, il nous a été permis d'avancer de quelques mètres. Nous avons hâte

de poursuivre notre marche. L'échéance est prochaine — des deux côtés on l'escompte, — où l'installation de l'École supérieure dans des locaux plus appropriés à son rôle important, s'opérera pour le réel profit des élèves et le meilleur classement de nos collections.

Fallait-il se réjouir dans la stricte intimité des collaborateurs, de semblable solution ? Cet agrandissement significatif, précurseur de l'aisance décisive, ne réclamait-il pas, au contraire, l'inauguration solennelle toujours différée ? Il est des scrupules, des silences que, sous peine de trahir leur cause, ont le devoir de s'interdire des collectivités comme la nôtre. Pour une institution sexagénaire, temporiser davantage serait déjà excessif. Dans les circonstances où l'occasion s'offrait — deux compatriotes, deux Membres de la Société d'archéologie président aux destinées du pays — plus long délai eût été impardonna-ble. Et voici qu'au moment où nous songions à solliciter, ambitieux sans doute, la présence des Ministres lorrains à notre fête, le projet prenait corps du voyage à Nancy, pour le dernier dimanche de juillet, de MM. Raymond Poincaré, président du Conseil, ministre des Affaires étrangères, et Albert Lebrun, ministre des Colonies. Soumis à M. le Préfet et à M. le Maire, notre vœu reçut leur approbation complète. Mais il fallut aussi leur utile entremise, dont nous leur restons particulièrement reconnaissants, il fallut l'estime flatteuse dont les Ministres consentaient à donner à la Société une marque publique, pour que, en dépit d'un programme très chargé, cette idée d'une visite officielle au Palais ducal pût être étudiée et bientôt adoptée. L'inauguration de l'École supérieure de pharmacie aurait lieu dans la matinée. L'après-midi, les Membres du Gouvernement, quittant le parc Sainte-Marie à l'issue d'un banquet et se rendant à la Pépinière pour la remise des médailles de 1870, s'arrêteraient au Musée

historique lorrain. La Société n'avait plus qu'à organiser une réception digne de l'honneur qui lui était fait.

Le Comité et son Bureau multiplièrent leurs séances. Les détails de la cérémonie furent précisés. Une difficulté se présenta toutefois, et nous en devons l'aveu à nos adhérents. Il nous eût été agréable de convier sans exception tous nos Sociétaires. Beaucoup parmi ces quelque huit cents Membres se seraient fait une joie, un devoir, de participer à la solennité. Mais les galeries d'un musée se prêtent mal aux agglomérations. Encombrées d'objets rares et fragiles, elles n'admettent que des groupes restreints. Des précautions sont à prendre pour la sécurité des collections. Elles deviendraient illusoires dans l'affluence des assistants. Tout bien examiné, l'espace nécessaire aurait lui-même fait défaut. L'hésitation n'était pas possible. Non sans un regret sincère, le Comité dut décider qu'à lui seul incomberait la prérogative d'accueillir les Ministres et que les invitations, envoyées par le Président au nom du Bureau, ne s'adresseraient qu'aux hautes autorités civiles et militaires, aux Présidents des principales associations savantes ou artistiques de la région et à quelques catégories bien déterminées de personnes.

Cette liste comprenait notamment, sans que nous prétendions la transcrire ni au complet, ni dans l'ordre rigoureux des préséances : les Préfets, les Sénateurs et les Députés des trois départements lorrains ; les Membres du Conseil général de Meurthe-et-Moselle ; la Municipalité et les Membres du Conseil municipal de Nancy ; le Secrétaire général de la Préfecture ; les Membres du Conseil de Préfecture ; le Président du Conseil général des Vosges ; le Général commandant le 20^e Corps d'armée et le Général commandant la 11^e Division d'Infanterie ; le Directeur du service de santé du 20^e Corps ; le Premier Président de la Cour d'appel et le Procureur général ; le Président du

Tribunal civil et le Procureur de la République ; les Présidents du Tribunal et de la Chambre de Commerce ; le Recteur de l'Université, les Inspecteurs d'Académie de Meurthe-et-Moselle, de la Meuse et des Vosges, les Doyens des Facultés de droit, de médecine, des sciences et des lettres, et le Directeur de l'École de pharmacie : le Proviseur du Lycée, les Professeurs d'histoire et d'archéologie de l'Université ; les Sous-Préfets et les Maires de Lunéville, Toul et Briey ; le Bâtonnier de l'Ordre des Avocats ; le Conservateur des Eaux et Forêts et le Directeur des Contributions indirectes, tous deux membres de la Société ; les Vice-Présidents de la Commission des Hospices et du Comité d'inspection et d'achats de livres de la Bibliothèque publique, institutions auxquelles le Musée est redevable de dépôts précieux ; les Présidents de l'Académie de Stanislas, de la Société industrielle de l'Est, de la Société des Amis de l'Université, de l'École de Nancy, de la Société lorraine des Amis des Arts, de l'Association des Artistes lorrains, de la Société d'émulation du département des Vosges à Épinal, de la Société philomatique vosgienne à Saint-Dié, de la Société des lettres, sciences et arts de Bar-le-Duc, de la Société philomatique de Verdun, de la Société des naturalistes et archéologues du nord de la Meuse à Montmédy ; des Associations des Amis du Vieux-Nancy, du Nouveau-Nancy et du quartier Grandville ; les Rédacteurs en chef des cinq journaux quotidiens de Nancy ; etc. Soit un total d'environ deux cents personnes.

La cérémonie était fixée pour le 28 juillet à trois heures. Dès deux heures et demie, les invités ne faisant pas partie du cortège officiel, commencent à arriver au Palais ducal. Sur le seuil et dans nos salles, des sapeurs-pompiers, obligeamment mis à la disposition du Comité par le Com-

mandant de la Compagnie, M. Albert Barbier, assurent le service d'ordre. Une animation extraordinaire règne dans les environs. Sous la profusion des drapeaux et des guirlandes, la Grande-Rue est toute à l'allégresse. La sombre façade du Palais s'est elle-même égayée, plus sobrement, d'immenses oriflammes où alternent les couleurs françaises, lorraines et barroises. Dans la cour du Musée, au-dessus de chaque ogive du cloître, aux fenêtres de la Tour, ces mêmes bannières flottent joyeusement. Le pur tracé de leurs bars d'or et de leurs alérions d'argent atteste les données d'un héraldiste averti. Cependant, au dehors, la foule devient plus compacte. Enfin le bruit sonore d'une escorte retentit, des acclamations s'élèvent ; et le premier landau du cortège ministériel, contournant la Petite-Carrière, s'arrête devant la Porterie du duc Antoine, dont les lourds vantaux roulent sur leurs gonds massifs. Cette porte ne s'est pas ouverte depuis que, le 22 octobre 1867, Sa Majesté François-Joseph I^{er} de Lorraine-Habsbourg visita la demeure de ses ancêtres.

MM. Raymond Poincaré et Albert Lebrun, Adolphe Bonnet, préfet de Meurthe-et-Moselle, et Joseph Laurent, maire de Nancy, descendent de voiture. Ils sont reçus par le Président de la Société d'archéologie lorraine, administrateur du Musée, M. Pierre Boyé ; MM. René Martz, conservateur des monnaies et médailles ; Jules Beaupré, conservateur des collections préhistoriques, gallo-romaines et franques ; Georges Demeufve, conservateur du mobilier et des objets d'art ; Charles Sadoul, conservateur de la section d'art populaire ; et Georges Goury, conservateur des estampes, livres et sceaux. Le vestibule, où M. le Préfet effectue les présentations, a été orné de massifs de palmiers ; face à l'entrée, se détache sur un rideau de feuillage rehaussé de trophées, l'alerte profil du René II de Lépvy.

Aux accents de la *Marseillaise* qu'exécute la musique du 69^e régiment d'Infanterie, massée dans le jardin, les Ministres et leur suite, précédés des gardiens en grande tenue, s'acheminent par le cloître vers les degrés de la Tour de l'Horloge. Dans la série des taques alignées le long de cette galerie, une pièce devait tout particulièrement attirer l'attention. M. Pierre Boyé fait remarquer à M. Poincaré la plaque de cheminée aux armes de la famille Cachet. Elle provient de cette maison voisine, à l'angle de la Grande-Rue et de la rue de Guise, devant laquelle le cortège ralentira tout à l'heure. Construit par le médecin Christophe Cachet, conseiller intime du duc Charles III, l'immeuble fut acquis au dix-neuvième siècle par Jacques-Nicolas Poincaré, grand-père de MM. Raymond et Henri Poincaré, et c'est là que naquit, le 29 avril 1854, le génial savant dont le monde déplore la perte récente.

Après avoir gravi le grand escalier, décoré à profusion de plantes vertes et, gracieuse allusion aux couleurs lorraines, de touffes répétées de fleurs jaunes et rouges, nos hôtes pénètrent dans la Salle des Cerfs, où se tiennent les Membres du Comité. Suspendu à la voûte, un velum y forme, dès l'arrivée, une sorte de vaste tente. Des écharpes tricolores s'y entrecroisent ; la tapisserie d'*Assuérus et Esther*, surmontée du tableau de Feyen-Perrin représentant la découverte du corps de Charles le Téméraire, en enrichit le fond (1). Quatre fauteuils ont été disposés, devant lesquels prennent place les deux Ministres, entourés de M. le Préfet et de M. le Maire de

(1) Pour tout cet arrangement, estimé très réussi, M. Paul Charbonnier, encore, ne nous avait ménagé ni ses conseils, ni son temps ; M. Thirion, directeur du service municipal des promenades, avait eu la complaisance de contribuer à la décoration florale.

Nancy, en leur qualité de président et de vice-président nés du Comité du Musée. De cet endroit le regard embrasse dans toute sa profondeur la galerie historique, longue de cinquante-cinq mètres, large de huit.

M. Pierre Boyé présente alors à M. le Président du Conseil les Membres du Bureau et du Comité : M. Justin Favier, conservateur de la Bibliothèque publique, vice-président de la Société ; M. Léon Germain de Maily, secrétaire perpétuel ; M. Edmond des Robert, secrétaire ; M. Émile Duvernoy, archiviste départemental, secrétaire adjoint ; MM. Paul Charbonnier, architecte des Monuments historiques ; Pierre de Lallemand de Mont ; Henri Mengin, avocat à la Cour, ancien bâtonnier ; et René Wiener. M. Christian Pfister, condisciple de M. Raymond Poincaré, nous avait fait le plaisir de se joindre à nous ; en une telle journée, la présence à nos côtés de l'historien de Nancy n'était-elle pas tout indiquée ?

Pendant ce temps, les autorités ont continué de se grouper sous le velum, où de multiples uniformes jettent leur éclat dans la sévérité des habits noirs. Peu à peu toute la partie nord de l'immense galerie a été occupée. Il nous serait impossible d'énumérer sans omissions les notabilités qui répondaient ainsi à notre appel. Il nous suffira de citer au nombre des personnalités entourant plus immédiatement les Ministres ou nous ayant donné en l'occasion un témoignage spécial d'intérêt : MM. le docteur Chapuis et de Langenhagen, sénateurs de Meurthe-et-Moselle ; le comte d'Alsace prince d'Hénin, sénateur des Vosges ; Albert Denis, le docteur Grandjean et Méquillet, députés de Meurthe-et-Moselle ; Grosdidier et Noël, députés de la Meuse ; Mathis, Picard et Verlot, députés des Vosges ; les généraux Goetschy, commandant le 20^e Corps d'armée, et Poline, commandant la 11^e Division d'Infanterie ; Georges Maringer, directeur au Ministère de l'Intérieur, et

Hubert Brice, directeur au Ministère de l'Agriculture ; Furby, procureur général ; Charles Adam, recteur de l'Université ; les généraux Aubier, Beltramelli, Curmer, Kaufmant et Lefèvre ; le médecin-inspecteur Schneider ; Bovier-Lapierre, secrétaire général de la Préfecture ; le lieutenant-colonel Lormeau, major de la garnison, etc. La plupart des Membres du Conseil général, MM. les Adjoints Schertzer, Maringer, Simon, Dorez et Souriau, et la grande majorité des Membres du Conseil municipal — les deux corps élus dont l'efficace sympathie renouvelle chaque année au Musée d'utiles subventions, — sont présents. M. Georges Le Monnier, vice-président, représente le Comité de la Bibliothèque municipale ; M. Derazey, président, la Société d'émulation du département des Vosges ; l'Académie de Stanislas a délégué son secrétaire annuel, M. Louis Schaudel ; etc.

Absents de Lorraine ou empêchés : MM. Aubert, préfet de la Meuse ; François, préfet des Vosges ; Humbert, sénateur de la Meuse ; le comte de Ludre, député de Meurthe-et-Moselle ; Lefébure, député de la Meuse ; Cuny, député des Vosges ; Lederlin, président du Conseil général des Vosges ; le baron d'Hamonville et le comte Molitor, conseillers généraux de Meurthe-et-Moselle ; Vilgrain, président de la Chambre de Commerce ; Villain, président de la Société industrielle de l'Est ; Edgard Gégout, président de la Société des Amis de l'Université ; le docteur Gross, doyen de la Faculté de médecine ; Paul Perdrizet, professeur à la Faculté des lettres ; Fraizier, inspecteur d'Académie de la Meuse ; Véchambre, inspecteur d'Académie des Vosges ; Paquy, président de l'Association des Amis du Vieux-Nancy, etc., s'étaient fait excuser.

Le moment des discours est venu. M. Pierre Boyé salue en ces termes les Membres du Gouvernement :

Discours de M. Pierre Boyé

« MONSIEUR LE PRÉSIDENT DU CONSEIL,

« MONSIEUR LE MINISTRE DES COLONIES,

« Au nom de la Société d'archéologie lorraine, fondatrice et propriétaire de ce Musée, j'ai l'honneur de vous souhaiter une respectueuse bienvenue.

« En daignant présider cette inauguration, vous apportez à notre œuvre un grand encouragement. Cette journée est la récompense — nous en sentons le prix — d'un long et collectif effort.

« Il y avait hier un demi-siècle, le premier secrétaire perpétuel de la Société célébrait, ici même, en des vers enthousiastes, tout ce que cette galerie, la Galerie des Cerfs, avait vu. Elle avait vu des réjouissances magnifiques. Elle avait entendu les délibérations des États généraux. Elle avait reçu de brillantes ambassades ; gardé la dépouille des Ducs, au seuil de ces funérailles dont un proverbe faisait une des plus étonnantes cérémonies qui se pussent contempler. Déchue de sa splendeur, berceau de la Bibliothèque publique, laissée à un profond abandon, livrée aux plus vulgaires destinations, elle revoyait, mais immobiles et silencieux cette fois, ses maîtres de jadis, qui en étaient sortis pour le triomphe ou l'exil, les aventures et la tombe. Et c'est ainsi, afin de fêter la prise de possession de cette salle par nos prédécesseurs, que, le 20 mai 1862, une assistance d'élite s'y pressait.

« Ses fastes mouvementés étaient loin d'être clos. Une nuit de juillet 1871, l'incendie embrasait ce toit, dévorait nos richesses. Alors, comme le phénix de la fable renaît plus vivant de ses cendres, sur des ruines fumantes l'édifice se relevait. Dans la galerie restaurée, d'autres trésors viennent s'abriter. Ils s'entassent ; ils s'accumulent.

Bientôt elle en regorge. A ce point que les locaux adjacents, conquis pièce à pièce, où nos collections se développent, apparaissent à leur tour insuffisants, et qu'à peine installés sur un plus vaste espace, nous sommes impatients d'occuper, dans la totalité du Palais ducal, l'étendue indispensable dont les bienveillantes promesses de la Municipalité nous ont assuré la jouissance ; tenaces, importuns peut-être, mais jaloux d'imiter les bons ouvriers des débuts :

Croyant n'avoir rien fait, tant qu'il restait à faire.

« La Galerie des Cerfs a donc beaucoup vu. Aujourd'hui, par une rare fortune, elle est témoin, Messieurs, d'un événement unique dans nos annales. Après soixante-quatre ans d'existence, la Société d'archéologie lorraine s'applaudit de la présence d'un ministre. De deux ministres, même. La dette est largement payée. Tout concourt, en la circonstance, à rendre plus appréciable la faveur que nous fait le Gouvernement de la République. Nous n'avons pas à accueillir les seuls Président du Conseil et son collègue éminent. Il s'agit de plus, pour nous, de remercier deux Lorrains, deux des meilleurs fils dont s'enorgueillit notre terre généreuse. Et lorsque, promenant mes regards sur ce cortège d'admirateurs et d'amis qui les accompagne, je lis, sur presque chaque visage, des sympathies acquises à notre association, — il était des nôtres, l'illustre penseur né à l'ombre de ce monument et trop vite disparu du lumineux sommet des spéculations sublimes, — ne pouvant oublier que nos hôtes acclamés ont tenu, eux aussi, à nous honorer d'une flatteuse adhésion personnelle, vraiment je suis tenté de dire, si du moins il m'était permis d'employer un tel mot pour traduire un tel geste, que la page d'histoire qui s'écrit, nous l'écrivons en famille.

« L'instant n'est pas à un long discours. Est-il besoin,

au reste, de détailler notre programme? Tout, en ces lieux, le commente. Nous avons rappelé les diverses civilisations qui se sont succédé sur notre sol, depuis ces inquiets ancêtres des âges de la pierre et du fer, et ces Gaulois campés à l'oppidum de Sainte-Geneviève, jusqu'aux guerriers dont les sépultures franques du Vieil-Aître nous ont livré les bijoux. Cippes, bronzes, statues, exhumés à Scarpone ou à Grand, attestent la forte empreinte qu'imprima aux rives de la Moselle et de la Meuse la domination romaine. Sous cette voûte, ces rangées de portraits, ces médailles, ces tentures résument les destinées, paisibles ou tragiques, de la dynastie, tantôt si sage, tantôt si turbulente, courageuse toujours, qui régna sur le pays durant près de sept cents ans. Le lustre jeté dans le monde par une petite mais vaillante nation ne saurait nous laisser indifférents. Dans la salle consacrée à la vie municipale, c'est moins, en retour, la capitale élégante d'autrefois que la noble cité moderne qui retiendra votre attention : cité débordante d'initiatives ; l'une des plus ardentes, l'une des plus aimantes, de la mère-patrie.

« Elle date de loin, cette fusion non des intérêts mais des cœurs. Et si jamais quelqu'un s'égaraient ici, qui, trompé par une fausse apparence, pensât interpréter dans le sens de ses chimères coupables le respect de nos mains pour des lambeaux d'histoire, dans la Salle militaire vingt soldats déjà de la Révolution et de l'Empire, vingt héros, seraient là pour lui reprocher son erreur.

« Maints chefs-d'œuvre, épars, du ciseau ou du burin, de la ferronnerie, de la céramique, de la verrerie, indiquent quelles séries admirables il nous sera donné d'établir, avec du temps et des ressources, afin de marquer, dans la diversité de ses manifestations, des maîtres du moyen âge et de la Renaissance aux maîtres de l'École

actuelle de Nancy, la continuité de l'inspiration, du génie lorrain.

« Charmés par de prestigieux morceaux de sculpture, séduits par des orfèvreries délicates, des tapisseries somptueuses, pourrions-nous, cependant, dédaigner de très simples choses : la cruche que pétrirent les doigts gourds d'un pauvre potier, le meuble sans grâce sur lequel s'essaya un naïf couteau ? Ces objets de folk-lore, rassemblés depuis peu dans une salle spéciale, sont autant d'éléments pour la reconstitution d'intérieurs. On y viendra rêver à ces obscurs semeurs de qui le bon grain, après un long sommeil, lève désormais et germera encore dans le champ fécond de l'avenir.

« Au milieu de toutes ces froides effigies, parmi tant de splendeurs fanées, ne sentez-vous pas, Messieurs, passer, frémissant, comme un souffle de ferveur, d'amour, de regret et d'espoir ? Nous ne sommes pas que dans un palais dédié aux arts rétrospectifs, où s'étiquettent et se classent en sèches catégories les vestiges d'un passé muet. Vous êtes dans un sanctuaire, où s'alimente, épuré aux leçons parfois sévères de l'histoire et aux évocations éloquentes des choses, le feu d'un patriotisme discret. Il n'y a pas ici que des ors qui achèvent de s'éteindre et des ombres pâlies s'enfonçant toujours davantage dans la nuit d'époques révolues. Au nombre de ces souvenirs, il est de douces reliques. Reliques des jours de gloire. Reliques des heures de deuil. Celles des heures de deuil nous sont les plus précieuses, et pour certaines, n'est-ce pas ? chères voisines captives qui naguère nous les avez confiées, il nous plaît de nous dire les scrupuleux dépositaires.

« Voilà pourquoi, Monsieur le Président du Conseil, Monsieur le Ministre des Colonies, votre visite au Musée de la Lorraine, cette halte pieuse au sein du vieux Nancy, au cœur de notre commune et fidèle province, sur un

des points les plus sacrés de la France éternelle, revêt une très haute et consolante signification. »

Aux paroles du Président de la Société d'archéologie lorraine, M. Raymond Poincaré répond par le discours suivant :

Discours de M. Raymond Poincaré

« Vous avez raison de le dire, Monsieur le Président, nous sommes ici dans le sanctuaire du passé et, si je m'écoutais, je me laisserais gagner, par tant de souvenirs qui m'environnent, au charme des méditations.

« Dans cette Galerie des Cerfs, qui était autrefois ornée des trophées de chasse remportés, au cœur de nos forêts, par les ducs de Lorraine et qui, aux jours de deuil, se tendait de noir pour servir de salle funèbre, nous devrions sans doute, après avoir entendu votre pieux et touchant discours, nous recueillir dans la contemplation muette des âges disparus. Tout, dans ce merveilleux Musée historique, nous invite à la réflexion et au silence. Voici que s'ouvre, devant nous, le reliquaire de nos ancêtres.

« Vieux spécimens de la céramique lorraine, qui nous rappelez la gloire des fabriques de Lunéville et de Niderviller ; chefs-d'œuvre de serrurerie et de ferronnerie ; antiques horloges qui avez mesuré le temps au travail de nos pères et qui dormez aujourd'hui votre éternel sommeil ; armes surannées qui attestez les traditionnelles vertus de notre race guerrière ; gravures de Callot qui nous montrez dans sa fleur le génie artistique de notre province ; toiles qui évoquez les images pâlies des princes et des princesses de Lorraine ; tapisseries illustres, qui mettez aux prises la science de mon ami Pfister et celle de M. Pierre Boyé ; médailles, emblèmes, devises, qui conservez, figés

dans le métal ou dans le verbe, tant d'épisodes de notre histoire ; estampes jaunies qui avez la poésie des ruines et qui représentez les anciens édifices de la ville, les fêtes de jadis, les cérémonies oubliées ; somptueuse cheminée de l'auditoire de Joinville, dont les rinceaux et les cariatides n'absorbent pas tous nos regards et qui ne nous empêchez pas de voir aussi les taques modestes et vénérables qu'a léchées la flamme au foyer de nos aïeux : laissez-nous respirer un instant, auprès de vous, le parfum des siècles évanouis.

« Nous appartenons à une époque fiévreuse et à une société tourmentée ; nous aimons à dévorer le temps et l'espace ; nous sommes constamment travaillés par la soif du progrès et par le besoin de l'action. Mais nous sommes cependant capables de comprendre que rien de solide et de durable ne s'édifie sur le mépris des traditions, que c'est folie de vouloir rompre la chaîne entre le passé et l'avenir, et que la patrie, comme l'humanité, est faite de plus de morts que de vivants. Telle est bien, si je ne me trompe, l'éloquente leçon du Musée lorrain. Nous qui l'entendons, nous saurons la retenir. »

Lorsque de chaleureux applaudissements ont souligné le beau discours, d'une si haute élévation de pensée, de M. le Président du Conseil, M. Poincaré remet à M. René Martz, président de chambre à la Cour d'appel, conservateur des monnaies et médailles, la rosette d'officier de l'Instruction publique.

Sur l'invitation qui leur en est faite, les Ministres et les notabilités, conduits par les Membres du Comité, poursuivent la visite du Musée. On parcourt d'abord le côté ouest de la Salle des Cerfs, dans laquelle l'obtention des nouveaux locaux a permis de remédier à un entassement regrettable. La perspective n'est plus coupée par de ma-

lencontreuses statues. La disposition des objets y est devenue à la fois plus plaisante et plus logique.

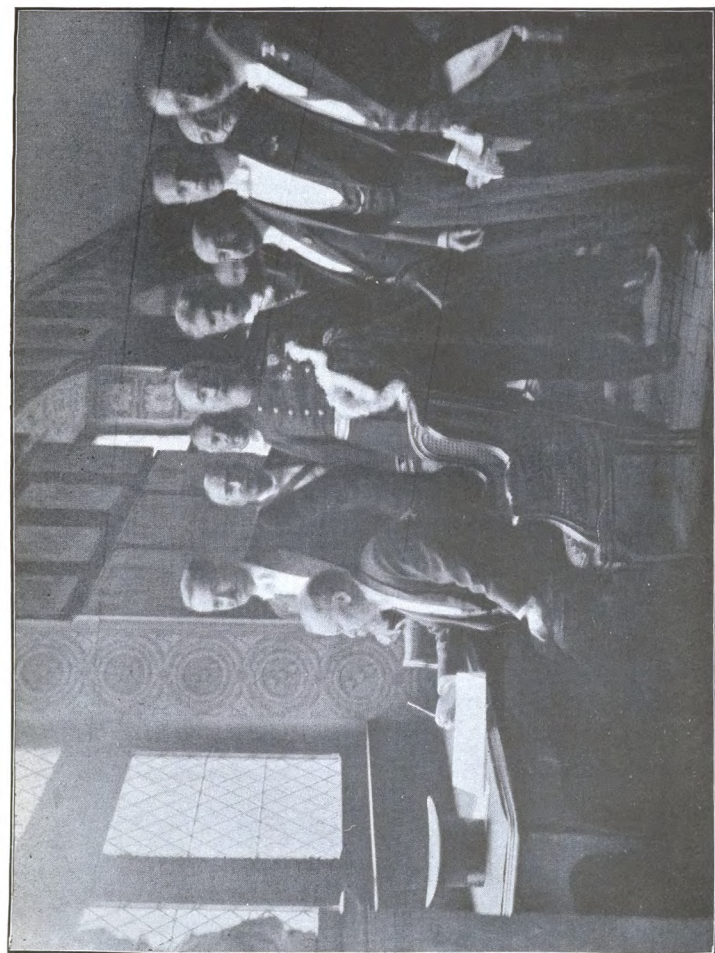
Au bout de cette galerie, s'ouvre la Salle de la Ferronnerie, l'ancienne Salle de Nancy. Un revêtement de stuc, qui donne à s'y méprendre l'illusion de la pierre, met en relief les moindres détails des balcons, des départs d'escalier, des impostes appliqués sur sa blancheur. Au-dessus d'une porte reconstituée d'après une maison du quartier, une grille du seizième siècle protège une fenêtre aux losanges verdis. Voici une collection de heurtoirs fournis par des demeures nancéiennes. Là ont été rangées, dans l'ordre chronologique, d'innombrables clés. Dans une vitrine centrale, sont des serrures, des cadenas, des types les plus imprévus. A terre, des coffres pesants, aux secrets compliqués. L'un d'eux est, croit-on, une œuvre de début de Jean Lamour, de qui la pleine maîtrise s'affirme dans deux vases fleuris et un trophée pyramidal provenant de la place Stanislas. Des fleurons, des feuilles, des motifs séparés, dorés ou décapés, initient les connaisseurs aux procédés d'une surprenante technique. L'ombre de Jean Lamour hante vraiment ce lieu, et c'est à bon droit que le portrait de l'incomparable serrurier y figure.

Au sortir de la Salle de la Ferronnerie, le cortège revient dans la Salle des Cerfs. Il passe devant cette cheminée de pierre sculptée de l'auditoire de Joinville, qu'évoquait en une poétique vision M. Poincaré; puis, par le côté est, se dirige vers la Salle des Tapisseries. Dans cette partie du Musée se trouve une de nos meilleures toiles: un portrait du duc de Choiseul, attribué à Vanloo. Ce tableau est bien fait pour suggérer, aujourd'hui, un rapprochement. Un siècle et demi plus tôt, un autre Lorrain, lui aussi, détint donc le portefeuille des Affaires étrangères; il fut premier Ministre et sa voix s'élevait, écoutée, dans le conseil des nations.

Arrivés à mi-chemin de la galerie, les Membres du Gou-

vernement consentent à interrompre leur promenade. Un livre d'or manquant jusqu'alors au Musée, nulle occasion n'avait semblé plus propice que la cérémonie du 28 juillet pour combler la lacune. Dans une reliure de style, frappée aux plats des plus beaux fers de nos collections, les feuillets vierges attendent sur un bureau, auprès de l'encrier du général Drouot. M. le Président du Conseil, M. le Ministre des Colonies, M. le Préfet et M. le Maire y apposent leur signature. Moins de deux mois plus tard, ce livre devait être à nouveau tiré de son étui. Le lundi 23 septembre, les membres de la Mission militaire russe, descendus du plateau de Malzéville où Leurs Altesses Impériales le grand duc Nicolas et la grande duchesse Anastasie ont assisté à une revue, entreront au Musée lorrain. Or, coïncidence remarquable, quand le général baron Kaulbars, le général lieutenant prince Massalsky et le général lieutenant Manikowsky se pencheront sur ces pages, ce qui frappera leurs regards, c'est le paraphe de l'illustre homme d'État qui, au lendemain de sa venue au Palais ducal, accompagné des vœux du pays tout entier était parti pour Pétersbourg représenter noblement la France et servir de grands intérêts.

La Salle des Tapisseries franchie, on pénètre dans la nouvelle Salle de Nancy. Par son aspect riant, son aménagement à la moderne, cette pièce n'est pas sans contraster avec les galeries de l'ancienne partie du Palais. Spacieuse, elle est baignée d'un jour abondant, que tamisent les stores de ses cinq fenêtres. A la frise des murs, d'une teinte claire, courent de capricieuses banderoles qui s'enchevêtrent au chardon symbolique et sur lesquelles la devise de notre cité se répète sous toutes ses variantes : *Non inultus premor.* — *Nul ne s'y frotte.* — *Ne mi toqués, il point.* — *Qui s'y frotte s'y pique.* Une version patoise y met son double jeu de mots : *N'empogne me, wade es pognes.* On en peut lire aussi une paraphrase, couplet de



LES MINISTRES SIGNANT SUR LE LIVRE D'OR DU MUSÉE HISTORIQUE LORRAIN.

De gauche à droite : MM. Raymond Poincaré, président du Conseil, ministre des Affaires étrangères ; Albert Lebrun, ministre des Colonies ; René Groisman, député et maire de Commercy ; Adolphe Boxnet, préfet de Meurthe-et-Moselle ; le docteur Chapuis, sénateur de Meurthe-et-Moselle ; Joseph Laurent, maire de Nancy ; Pierre Boyé, président de la Société d'archéologie lorraine ; Albert Denis, député et maire de Toul ; — Paul Souriau, adjoint au maire de Nancy ; Jules Beaudré, conservateur au Musée.

la complainte que chantaient les habitants lors de l'entrée à Nancy, le 28 avril 1516, de Renée de Bourbon, femme d'Antoine — ces époux princiers dont le lit, tout proche, est l'orgueil du Musée :

*Se gros loherain parlons par vers,
Tenans forme de retorique,
Loyaulx sommes et non pervers,
Et qui nous poinct très fort on picque.*

Les armoiries de la ville ont été peintes dans plusieurs cartouches en grisaille : armoiries primitives, octroyées par Charles III; interprétations maladroitement du Premier Empire et de la Restauration; et jusqu'à cette fantaisie qu'est le blason *d'or aux deux canons d'azur en sautoir*, attribué à Nancy sous Louis XIV par la lubie d'un commissaire ignorant. Cette décoration héraldique est due au beau talent de notre confrère M. Edmond des Robert. Au Conservateur, M. Georges Demeufve, revient, comme pour la Salle de la Ferronnerie et la Salle militaire, le mérite d'une installation dont le goût très sûr a rallié les suffrages. La salle où nous sommes est consacrée tant à l'histoire monumentale qu'à la vie municipale. Les portraits des Maires occupent donc le centre du panneau principal, tandis qu'une série de ses plans les plus remarquables résume les transformations à travers les siècles, puis l'extraordinaire développement de la métropole de l'Est. Le long de vitrines courantes, des dessins nous montrent, sous leurs aspects successifs, les édifices modifiés ou détruits; les portes, les statues, les vieux hôtels privés. D'autres gravures se rapportent aux événements historiques : bataille de Nancy en 1477, affaire de Nancy en 1790; réceptions des chefs d'État. On s'est gardé d'exclure les vues de la pittoresque banlieue; et ce ne sont pas celles dont l'étude comparée réserve les moindres surprises. De fines gouaches de l'époque de Stanislas, des

toiles consciencieuses de Claudot, les portraits des architectes qui contribuèrent davantage aux embellissements de Nancy : Emmanuel Héré ou Richard Mique, valent tour à tour un examen de détail. Dans une vitrine d'honneur, agrémentée de chardons en cuivre repoussé, se voient les médailles, les insignes, les jetons de l'Hôtel de Ville; là reposent les clés d'apparat de la cité et, dans leurs serrures mêmes, les clés énormes qui fermèrent réellement nos portes Saint-Nicolas et Saint-Jean. Au milieu de la salle ont été classés les documents relatifs à la voirie, aux fontaines, au service des incendies, au théâtre, aux bâtiments du Palais ducal; on y expose les objets découverts dans le sous-sol nancéen : minuscules figurines, verres irisés, grossières empreintes. Ça et là des placards renseignent sur les règlements de police, la répartition des quartiers, les taxes de denrées aux énumérations savoureuses. Par le moyen d'un dispositif ingénieux, plusieurs de ces affiches centenaires garnissent la partie inférieure des quatre colonnes où les bannières de Sociétés des villes annexées : Metz, Thionville, Sarrebourg, Phalsbourg, — dont Nancy accepta le dépôt, — érigent leurs pieux trophées. Le coq de l'ancienne église Saint-Èvre tourne sur un pivot de fer forgé. Ces pilotis supportèrent les fortifications; on les exhuma lors des travaux du nouveau théâtre. Ce marbre, signé *Walneffer*, est la réduction du médaillon de Louis XV qui surmontait l'Arc-de-Triomphe. Ce siège fleurdelisé est le fauteuil de Charles X, remis naguère au Musée par la Cour d'appel. Sous l'ample glace de leur armoire, les souvenirs de la Garde nationale de Nancy : schakos, gibernes, diplômes, son drapeau sous Louis-Philippe, réveillent chez plusieurs visiteurs des traditions de famille; — arrêté un instant devant ce meuble, M. le Président du Conseil veut bien nous faire part des siennes.

Les ressources de nos cartons ont permis d'ajouter, dans la Salle militaire, à des portraits originaux presque toutes les effigies gravées connues des généraux lorrains de la Révolution et du Premier Empire : Drouot, Ney, Victor, Lasalle, Gouvion-Saint-Cyr, Duroc et Oudinot, Molitor, Richepanse, Exelmans ou Lobau, sans oublier Jordy, Fabvier, les Hugo, les Christophe. Le Sage de la Grande Armée semble présider cette assemblée de braves. Tout nous parle de lui. Non seulement ses traits se trouvent reproduits sous des aspects multiples : un buste, des médaillons, un tableau, des dessins, des images populaires même ; mais voici de ses lettres officielles ou intimes ; des objets qui lui ont appartenu : cette carte d'Allemagne souvent consultée, ces bottes qu'il chaussa pendant la campagne de Russie, un pistolet de poche. Voici surtout l'inestimable legs fait à sa ville natale par l'aide de camp de l'Empereur : sabre porté par Napoléon en Égypte, son étoile de la Légion d'honneur, une mèche de ses cheveux. Drouot, également, offrit pour un musée local cette pierre de la Bastille. Les sabres d'honneur des Christophe et de Diettmann, des coiffures, des rubans, des médailles, des brevets, les décorations du duc de Reggio et le cordon du Saint-Esprit du maréchal Molitor, les clés de Namur prises le 19 juin 1815 par l'adjudant François Baptiste, et ce grand drapeau qui en décembre 1840 représenta le département de la Meurthe au débarquement des Cendres à Rouen, avaient ici leur place désignée.

La veille de la visite ministérielle, une plaque de bronze a été scellée dans l'embrasure de la baie par laquelle le cortège doit rentrer de la Salle des Gloires militaires dans la Salle des Tapisseries. Au passage des Membres du Gouvernement, le voile dont elle est recouverte tombe. L'inscription apparaît :

EN MARS 1911 CETTE COMMUNICATION ENTRE LA PARTIE PRIMITIVE
ET LA PARTIE RECONSTRuite DE L'ÉDIFICE
A ÉTÉ PRATIQUÉE EN VUE DE L'EXTENSION DU MUSÉE
DANS LA TOTALITÉ DU PALAIS DUCAL.

LE 28 JUILLET 1912

A L'OCCASION DE L'OUVERTURE DES NOUVELLES SALLES
MARQUANT LA PREMIÈRE PHASE DE CET AGRANDISSEMENT
LE MUSÉE HISTORIQUE LORRAIN
EST SOLENNELLEMENT INAUGURÉ PAR

MESSIEURS

RAYMOND POINCARÉ

PRÉSIDENT DU CONSEIL DES MINISTRES
MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES
SÉNATEUR ET PRÉSIDENT DU CONSEIL GÉNÉRAL
DE LA MEUSE
MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

ET

ALBERT LEBRUN

MINISTRE DES COLONIES
DÉPUTÉ ET PRÉSIDENT DU CONSEIL GÉNÉRAL
DE MEURTHE-ET-MOSELLE

ADOLPHE BONNET ÉTANT PRÉFET DE MEURTHE-ET-MOSELLE

JOSEPH LAURENT MAIRE DE NANCY

PIERRE BOYÉ PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ D'ARCHÉOLOGIE LORRAINE

ET DU MUSÉE HISTORIQUE LORRAIN, ADMINISTRATEUR DU MUSÉE

JULES BEAUPRÉ, RENÉ MARTZ, GEORGES DEMEUFVE,

GEORGES GOURY, CHARLES SADOUL, CONSERVATEURS

ET

PAUL CHARBONNIER ARCHITECTE DES MONUMENTS HISTORIQUES.

Il importait de perpétuer un fait si honorable dans l'histoire du Musée. Ces lignes formeront désormais une sorte de trilogie avec les textes commémoratifs des cérémonies de 1850 et de 1862.

Si le temps n'avait pas manqué, nos invités eussent pu, avant de quitter le Palais ducal, pénétrer encore dans la salle où M. Charles Sadoul rassemble, avec une ardeur communicative, les spécimens de l'art populaire, ou plus exactement de l'art rustique lorrain : meubles, ustensiles, bibelots. La patiente sagacité du Conservateur a obtenu, dans la juxtaposition de menus objets d'apparence insignifiante considérés isolément, des séries d'un incontestable intérêt : porte-aiguilles, par exemple, pelles à « couvot », cornes de berger. Chez lui, le regard se promène amusé de ces berceaux à ces horloges, des bassinoires reluisantes aux bénitiers multicolores, de ces rouets et de ces lampes à ces gaufriers et moules à gâteaux, des cires habillées du Nancéien Guillot à cette coutellerie rétrospective dont la variété des modèles suffit à occuper une vitrine. Autour d'un métier de tisserand se groupent les instruments ayant servi à l'industrie du chanvre. Les incrustations de telle armoire indiquent son origine : elle orna quelque « grange » des Hautes-Vosges. Cette autre se date d'elle-même : parmi ses éclatantes marqueteries, l'artiste anonyme n'a-t-il pas compris les portraits équestres du tsar Alexandre I^{er} et de l'empereur d'Autriche ? Elle remonte à l'invasion de 1815. Dans un des trois « boxes », la reconstitution d'un « poêle », avec son lit à courtines et sa « taque », charmera plus d'un citadin par la saine simplicité de son décor désuet.

La galerie réservée aux époques préhistoriques, gallo-romaine et franque mériterait d'être parcourue. Depuis quelques années, ses richesses se sont considérablement accrues. L'abandon de ses propres collections consenti par le Conservateur, M. Jules Beaupré, les trouvailles par

lui faites au cours de fouilles suivies, au résultat fructueux desquelles le hasard eut toujours une part moindre que l'intuition scientifique, n'ont pas peu contribué à augmenter l'importance de cette section.

Mais l'heure presse. Dans les allées de la Pépinière, une multitude est impatiente de fêter les Ministres. Accompagnés comme à l'arrivée par le Président et les Conservateurs, MM. Poincaré et Lebrun regagnent donc le vestibule du Palais. Pendant que nos hôtes traversent pour la seconde fois la galerie ogivale, la musique militaire interprète les strophes célèbres d'Erckmann-Chatrian notées par Sellénick : *Dis-moi quel est ton pays ?* Le soliste l'explique :

C'est un pays, de plaine et de montagne,
Que les vieux Gaulois ont conquis
Deux mille ans avant Charlemagne ;
Que l'étranger nous a pris...
C'est la vieille terre française
De Kléber, de la *Marseillaise* ;
La terre des soldats hardis,
A l'intrépide et froide audace
.....

Déjà la Porterie s'est rouverte, le cortège s'éloigne, que le chœur affirme encore :

C'est la vieille et loyale Alsace !

Ainsi se terminait, sur une pensée donnée à la province sœur, la cérémonie d'inauguration du Musée historique lorrain, cérémonie brillante, émouvante même, dont nous souhaitons que nos éminents visiteurs daignent garder un souvenir agréable.

La journée du 28 juillet aura, nul n'en saurait douter, les plus heureuses conséquences pour le bon renom de la Société d'archéologie lorraine et la prospérité de son Musée. Elle a vu la consécration des progrès accomplis. On y enregistra, dans l'accord étroit des parties, des engagements réciproques. Un large avenir nous est assuré.

Au fond de la Salle militaire, une panoplie sollicite volontiers nos regards. Les armes qui la composent sont modestes ; rien, à ce que nous sachions, n'en relève la provenance. Elles doivent ce privilège à l'espace qu'elles décorent : le cadre d'une baie aveuglée. Que ce trumeau vienne à s'écarter, et du coup le Musée est doublé d'étendue. C'en est fait de l'encombrement forcé des galeries, du voisinage fâcheux d'objets disparates, de la gêne des recoins obscurs et du danger de locaux humides. Toutes les améliorations désirables sont possibles. Rendue à sa majestueuse unité, la Salle des Cerfs abrite exclusivement les souvenirs de la dynastie lorraine. Sa voûte a été repeinte ; son pavé, restauré. Deux ou trois meubles de prix en occupent seuls le centre. Sur les murs se succèdent, toiles et estampes, les portraits des Membres de la famille ducale, y compris les rameaux que poussa cette tige auguste. Des noms et des dates guident l'étranger dans la chronologie des règnes et la complexité des alliances. La Salle des Tapisseries est devenue une salle des armes. Des morceaux rarissimes, jadis confondus dans des vitrines inconfortables, s'offrent ici en toute valeur. Au delà de la Salle des Gloires militaires, où la porte simulée est enfin tombée, une galerie continue d'enfilade le Musée de 1912. La tenture de la *Condamnation de Banquet et de Souper* y déroule à l'aise sa chatoyante allégorie. Chacune des pièces que cette galerie dessert a reçu son affectation : Salle Stanislas, où revit l'étrange petite cour du roi de Pologne ; salles de la céramique, de la verrerie, de la chalcographie ; vieille officine, avec ses boîtes à drogues, ses mortiers, les instruments de précision, et les admirables vases de pharmacie de l'hôpital Saint-Charles. C'est encore, entre plusieurs, la salle consacrée à la Lorraine annexée et aux épreuves de l'Année terrible. Au rez-de-chaussée, les belles proportions du vestibule se sont prêtées au classement des taques, dont l'envahissante

série gâtait l'harmonieuse élégance du cloître. Au second étage, des intérieurs bourgeois ou campagnards ressuscitent comme autant de scènes de la vie d'autrefois. L'aile latérale nord a été partagée entre le cabinet des médailles et les collections préhistoriques, gallo-romaines et franques, que la rouille menaçait dans leur galerie primitive. Restituée sur la rue Jacquot, l'entrée monumentale de l'Arsenal, disparu, procure un second accès dans le jardin agrandi, où se disséminent, parmi les pelouses et les arbustes, maints vestiges d'architectures. Réappliqué sur une façade intérieure, le portail de l'ancienne chapelle Saint-Julien sert de seuil à une salle de l'art religieux. La Société dispose pour ses séances d'une pièce plus confortable. Les manuscrits et les éditions précieuses sont restés, mieux à l'abri des risques divers, sur leurs rayons du dernier étage de la Tour. Du moins une bibliothèque d'étude, plus accessible, facilite-t-elle les recherches à nos adhérents. Dans les constructions annexes, l'utilisation continuelle de magasins et réserves, d'ateliers, de laboratoires pour les moulages et la photographie, permet à peine de croire qu'un établissement comme le nôtre en fut pendant tant d'années dépourvu.

Et ceci n'est pas un rêve. Il s'agit d'une réalisation dont un laps de temps relativement très court nous sépare. Le transfert inévitable de l'École supérieure marquera cette ère nouvelle. Tout a été préparé dans cette expectative. L'heure sonnée, il va suffire du renversement de quelques briques, pour que s'effectue, sans autres travaux qu'un léger raccord de vernis, la confusion parfaite des deux bâtiments. Alors, mais alors seulement, nous aurons rempli notre programme, et le Musée historique lorrain sera digne de la Lorraine.

PIERRE BOYÉ.

MÉMOIRES

Jacques d'Amance, chevalier, maréchal de Lorraine.

Ce personnage, qui portait le nom d'une terre appartenant à la maison de Lorraine, (1) vivait à la seconde moitié du xiv^e siècle. Il était fils de Wichart d'Amance et de Jeannette de Bayon (2). Ce Wichart serait le deuxième ou le troisième de son nom.

Il existe en effet une obligation souscrite, « lan de graice nostre sygnor mil deus cens sexante et quatorze ou mois d'aoust », devant « Jennins Drouez, prevoz de Nancey et d'Amance, » par un certain « Wychars d'Amance chevaliers », lequel reconnaît devoir « quatorze livres de mecens (3) boins et loiaux », remboursables « à la feste sent Remi ou chief d'octobre », engageant « touz ses biens mubles et non mubles », et donnant pour cautions « le sygnor Liebaut de Serckes chevalier (4) et Thiriet d'Amance le fil Miliaut d'Amance et Saffrignon de Boutières desous Amance » (5).

Jacques d'Amance était sans doute un petit-fils de ce

(1) Amance, M.-et-M., arr. Nancy, cant. Nancy-Est. — La maison d'Amance portait comme armes : *d'azur à un écu d'argent*.

(2) L. QUINTARD, *Bayon et ses seigneurs*, dans *M. S. A. L.*, 1900, p. 17 et 18.

(3) La livre de Metz, le « mecen », valait en moyenne 45 francs à cette époque, d'après le comte DE RIOCOUR, *Les Monnaies lorraines*, dans *M. S. A. L.*, 1883, p. 38.

(4) Sierck, Moselle annexée, arr. Thionville, ch., -l. cant.

(5) Bibl. nat., Collection de Lorraine, ms. 80, fol. 6-8. — Bouxières-sous-Amance, M.-et-M., arr. Nancy, cant. Nancy-Est.

dernier. Le nom de sa femme nous est révélé en un acte du 23 août 1388, passé devant Henrion, notaire « en l'église de Toul », par lequel Jacques d'Amance, « chevaliers du diocèse de Toul », et Jehanne de Puligny, son épouse, avaient acquis sur Edouard, comte de Deux-Ponts, la moitié de Woinville (1), de Varnéville (2) et de Buxerulles (3), moyennant 1 600 petits florins (4).

Edouard, comte de Deux-Ponts — ou plutôt Evrard — était ce seigneur allemand qui, en 1383, avait déclaré la guerre à Robert I^{er}, duc de Bar, auquel il disputait la succession de Pierre de Bar, le damoiseau de Pierrefort, son cousin germain (5).

Jehanne de Puligny est dénommée généralement Jacquette de Puligny. Jacquette, c'est Jacques féminisé. Cette ancienne coutume persiste encore en maints de nos villages lorrains. La femme du Martin est la Martine; la femme du François est la Fanchon; la femme du Nicolas est la Nicole.

Jacques d'Amance servit, comme conseiller, le duc de Bar; il fut également employé par le duc de Lorraine. Il est mêlé à de multiples négociations.

Le 7 avril 1380, Jacques d'Amance figure avec Jehan de Puligny (6) — son beau-père vraisemblablement — et Jean, sire de Ray (7), comme arbitre en un différend sur-

(1) Woinville, Meuse, arr. Commercy, cant. Pierrefitte.

(2) Varnéville, *Ibid.*, cant. Saint-Mihiel.

(3) Buxerulles, *Ibid.*, cant. Vigneulles.

(4) Arch. M.-et-M., Cartulaire Trognon, B. 329, f° 15-17 v°.

(5) Pierre II de Bar, dit le damoiseau de Pierrefort, était fils de Henri de Bar, seigneur de Pierrefort, et d'Isabelle de Vergy. Le père du comte de Deux-Ponts avait épousé la sœur du dit Henri de Bar.

(6) Ce pourrait être Jean III de Puligny, fils de Gérard III de Puligny et de Clémence de Dieulouard. Cf. Abbé Eug. MARTIN, *Puligny*, dans *M. S. A. L.*, 1893, p. 12. — Puligny, M.-et-M., arr. Nancy, cant. Vézelize.

(7) Ray, Haute-Saône, arr. Gray, cant. Dampierre-sur-Salon.

venu entre Henri de Bauffremont, chevalier, et Errard de Bauffremont, écuyer, solidairement (1), et Thierry de Boppart (2), évêque de Metz, auquel différend était mêlé le duc, son maître (3).

Le 15 décembre 1384, au moment de conclure un traité de paix avec Evrard, comte de Deux-Ponts, dont nous avons rencontré la signature, Robert donnait en caution de 5000 florins cinquante de ses gentilshommes, parmi lesquels nous trouvons encore Jacques d'Amance (4).

Le 23 mai 1388, à la conférence tenue à Florange (5) entre le duc de Bar et Jean de Puttelage (6), un des seigneurs allemands ligüés contre lui, Jacques d'Amance représentait son maître (7).

En 1391, Charles II, duc de Lorraine, donnait pleins pouvoirs à Jacques d'Amance et à Jean de Parroy, chevalier (8), pour mener à terme un projet de mariage déjà ancien entre Ferry de Lorraine, son frère, et Bonne de Bar, troisième fille de Robert (9).

Ces pourparlers ne devaient pas aboutir. Ferry de Lorraine épousa, on le sait, Marguerite de Joinville, comtesse de Vaudémont (10), et Bonne de Bar Valéran de Luxem-

(1) Fils de Huart de Bauffremont, chevalier, seigneur de Scey. — Scey, vraisemblablement Scey-sur-Saône, Haute-Saône, arr. Vesoul, ch.-l. cant.

(2) Ancien évêque de Worms (Allemagne), évêque de Metz de 1365 à 1384, avait succédé à Jean de Vienne.

(3) SERVAIS, *Annales historiques du Barrois*, Bar-le-Duc, 1867, 2 in-8, t. II, p. 27-28.

(4) *Ibid.*, t. II, p. 81 (note).

(5) Florange, Moselle annexée, arr. et cant. Thionville.

(6) Puttelage, *ibid.*, arr. Sarreguemines, cant. Sarralbe.

(7) SERVAIS, *op. cit.*, t. II, p. 133.

(8) Sénéchal de Lorraine (1390).

(9) SERVAIS, *op. cit.*, t. II, p. 189.

(10) Fille aînée de Henri, V^e du nom, comte de Vaudémont, sire de Joinville, et de Marie de Luxembourg.

bourg, comte de Saint-Paul, connétable de France (1).

Le 11 janvier 1395, nous retrouvons sous la halle de Vézélise (2) Jacques d'Amance, assistant comme témoin avec plusieurs chevaliers au serment solennel prêté par les *francs hommes* devant Henri de Bar, représentant le duc, son père, leur suzerain (3).

Le 5 août 1395 enfin, Messires Jacques d'Amance, maréchal de Lorraine, Jean de Parroy (4), sénéchal de Lorraine, et Gérard d'Haraucourt (5), chevalier, remettent à Charles II, en son château d'Einville (6), les sceaux de la Régence (7).

Jacques d'Amance était réputé pour son zèle, son dévouement et son habileté; nous en avons un témoignage éclatant, un témoignage inattendu : Enguerrand VII, sire de Coucy (8), devait le choisir un jour pour son exécuteur testamentaire. Enguerrand se connaissait en hommes; il avait distingué le loyal serviteur qui, sans se laisser éblouir, resta un Lorrain, fidèle à son maître et à son pays.

On est peut-être un peu surpris de rencontrer en nos affaires le sire de Coucy. Or Enguerrand VII avait donné sa fille aînée, Marie de Coucy, à Henri de Bar, fils aîné de Robert, et lui-même, il avait épousé Isabelle de Lorraine, fille du duc Jean I^{er} (9). Il avait chevauché maintes fois à

(1) Valeran, III^e du nom, fils de Guy de Luxembourg, comte de Ligny et de Saint-Paul, châtelain de Lille, et de Mahaut de Châtillon. Il était frère du bienheureux Pierre de Luxembourg, évêque de Metz.

(2) Vézélise, M.-et-M., arr. Nancy, ch. I. cant.

(3) SERVAIS, *op. cit.*, t. II, p. 218-219.

(4) Parroy, M.-et-M., arr. Lunéville, cant. Lunéville-sud.

(5) Maréchal de Lorraine en 1398. — Haraucourt, M.-et-M., arr. Nancy, cant. Saint-Nicolas-du-Port.

(6) Einville, M.-et-M., arr. Lunéville, cant. Lunéville-nord.

(7) CALMET, *Hist. de Lorraine*. 2^e éd., t. III, col. 508.

(8) Fils d'Enguerrand VI, sire de Coucy, et de Catherine d'Autriche.

(9) Voir notre étude : *Coucy et la Lorraine*, dans la *Revue lorraine illustrée*, 1912, p. 113-128.

travers nos campagnes, prêtant son épée au duc Robert contre Evrard de Deux-Ponts; convoquant en 1388, au nom de Charles VI, les chevaliers de la Lorraine et du Barrois pour marcher contre le duc de Gueldres (1) qui avait osé envoyer une « deffiance » au roi de France (2).

Certes, pour avoir été élu parmi cent chevaliers, Jacques d'Amance devait inspirer la confiance et mériter cet honneur. Le sire de Coucy s'était signalé dans les combats comme le plus vaillant et dans les conseils comme le plus éclairé. Par un geste de sublime humilité chrétienne, il avait refusé, à la mort de Duguesclin, l'épée de connétable, désignant comme le plus digne Olivier de Clisson. Dire sa gloire, c'est grandir le bon chevalier lorrain qui, après avoir servi nos ducs avec fidélité, était appelé, tout-à-coup, par un héros illustre.

Cependant, Enguerrand avait été capturé à la bataille de Nicopolis (3) avec Henri de Bar, son gendre; Enguerrand se mourait dans les fers, loin de son castel, loin de son « amée » Isabelle de Lorraine, dont la douce image hanta son agonie. Deux jours avant de fermer les yeux, par un codicille du 16 février 1397, le sire de Coucy avait demandé à être enseveli aux Célestins de « Villeneuve-emprès-Soissons » (4); il engageait ses meubles, ses joyaux, et même ses domaines, jusqu'au complet achèvement de ce monastère, par lui fondé en 1390; enfin il léguait une somme de « *mille florenos ad scutum* » à Jacques d'Amance, chevalier, maréchal de Lorraine, son exécuteur (5).

(1) Guillaume, duc de Gueldres, fils du comte de Juliers.

(2) Cf. CALMET, *op. cit.*, t. III, col. 494-495. — E. DE LÉPINOIS, *His. de la ville et des sires de Coucy*, Paris, Dumoulin, 1859, in-8, p. 205.

(3) Nicopolis, ville de Bulgarie, sur le Danube.

(4) Villeneuve-Saint-Germain, Aisne, arr. et cant. Soissons.

(5) André DU CHESNE, *Histoire généalogique des Maisons de Guînes*

Ce choix était arrêté depuis longtemps, et non dicté par la surprise. Jacques d'Amance ne se trouvait point au chevet du héros avec Henri de Bar, dont Froissart a loué le « réconfort ». Il était resté sans nul doute en Lorraine. Les prisonniers, on le sait, avaient été massacrés sous les yeux du cruel Bajazet, hormis quelques-uns, dont les noms sont connus, épargnés pour leur naissance ou pour leur richesse.

Jacques d'Amance était donc maréchal de Lorraine. Il ne fut pas le premier en fonctions : mais il est le premier connu, le premier auquel on ait pu assigner une date. Il exerça de 1385 à 1398 (1).

Il ne put accomplir la mission, à lui confiée par le sire de Coucy agonisant : il mourait lui-même bientôt après. Un mandement de Robert, du 1^{er} avril 1398, mentionne en effet « les hoirs de messire Jacques d'Amance (2).

Son tombeau est resté mystérieux et nous ne saurons jamais si Jacques d'Amance, chevalier, maréchal de Lorraine, repose à côté de ses aïeux, ou bien si, venu pour recevoir les restes du grand Enguerrand VII, il gît, oublié, sous une dalle effacée, en une église rurale du Laonnois.

Avant de le quitter, mentionnons à cette époque un abbé assez énigmatique, de sa race peut-être.

Aux environs de Coucy (3), était un abbaye bénédictine fondée à la fin du x^e siècle, et dont il reste, entre autres

d'Ardres, de Gand et de Coucy. Paris, S. Cramoisy, 1631, in-4^e, preuves, p. 419.

(1) Cf. Henri LEPAGE, *Les offices des duchés de Lorraine et de Bar*, dans *M. S. A. L.*, 1869, p. 68-75. Mais Henri Lepage, ignorant le codicille d'Enguerrand VII, a écrit : maréchal de Lorraine. (1385-1392.)

(2) SERVAIS, *op. cit.*, t. II, p. 106, note.

(3) Coucy, Aisne, arr. Laon, ch.-l. cant.

vestiges, une salle capitulaire, une chapelle gothique et un donjon féodal; une abbaye sise avec Prémontré en la vieille forêt des « Vosges laonnoises » (1), Saint-Nicolas-aux-Bois, *Sanctus-Nicholaus-de-Vosago* (2).

Selon la *Gallia christiana* (3), le XXII^e abbé de ce monastère fut un certain Pierre d'Amance, *Petrus de Amantiis* (4). En revêtant la robe noire des bénédictins, il dépouilla sa lignée pour devenir frère Jean, III^e du nom (5). Les chartes, par lui octroyées aux serfs de Saint-Nicolas-aux-Bois, dont il accomplit l'émancipation, ne nous livreront jamais son secret. En celle du 19 février 1402, il se qualifie, comme le dernier de ses religieux, « Jehans, humble Abbé de l'église Sainct-Nicholas-au-bois » (6). Il gouverna de 1398 à 1403 et il tomba, percé d'une flèche, à un assaut du monastère par un parti anglais.

Les contemporains ont noté la mort tragique, mais sont restés muets sur les origines de ce modeste abbé, qui fut peut-être, en sa solitude, un fils inconnu de Jacques d'Amance, chevalier, maréchal de Lorraine.

HIPPOLYTE ROY.

(1) Voir la note sur cette forêt en notre étude : *Coucy et la Lorraine*, *op. cit.*, p. 113.

(2) Saint-Nicolas-aux-Bois, Aisne, arr. Laon, cant. La Fère.

(3) *Gallia Christiana. Ecclesia laudunensis*, t. IX, col. 612.

(4) Il est, en France, trois localités dénommées Amance : la 1^{re}, M.-et-M., arr. Nancy, cant. Nancy-est; la 2^e, Aube, arr. Bar-sur-Aube, cant. Vandeuvre; la 3^e, Haute-Saône, arr. Vesoul, ch.-l. cant.

(5) Abbé Achille PALANT, *L'Abbaye de Saint-Nicolas-aux-Bois*, dans *e Bulletin de la Société académique de Chauny*, 1898, t. VI, p. 121.

(6) Archives de l'Aisne, H. 356.

Sur les Coutumes monastiques de Saint-Vanne du X^e siècle.

Dans le dernier n^o de la *Revue bénédictine*, juillet 1912, dom Ursmer Berlière consacre un intéressant article, *Coutumiers monastiques* (p. 357-367), aux deux nouveaux volumes de dom Bruno Albers, O. S. B., *Consuetudines monasticæ*, tomes IV et V.

« En annexes (du t. V), dit-il, D. Albers publie, d'après Martène, les Coutumes fragmentaires de Saint-Vanne de Verdun au x^e siècle (p. 113-133) et les Coutumes également fragmentaires de Fleury (1), d'après Jean du Bois (p. 137-151), mais sans recourir aux manuscrits d'où ces auteurs les ont tirées.

« Le texte de Saint-Vanne de Verdun doit être ce « fragments d'un ancien cérémonial de Saint-Vanne de l'onze « au douzième siècle », mentionné par D. Pierre Le Court dans son catalogue des manuscrits de Saint-Vanne, n^o 73, in-8^o (2), mais qu'on ne retrouve plus. Quant au texte de Fleury, il doit se trouver dans le recueil de D. Estiennot, à la Bibliothèque de l'Arsenal à Paris, ms. 109 H. L., n^o 20, p. 154 : *Tractatus de regimine victus ex ms. cod. Floriacensi saeculo IX^o exarato* (3). Il serait intéressant d'en rapprocher le Coutumier du xiii^e siècle ms. 129 d'Orléans (4). Qu'est devenue la transcription des Coutumes primitives de Fleury, faite par l'évêque Gauzlin de Toul entre 930 et

(1) Fleury-sur-Loire, ou Saint-Benoît-sur-Loire, Loiret, arr. Gien, cant. Ouzouer-sur-Loire. Cette abbaye était le plus ancien monastère bénédictin de France.

(2) BERLIÈRE, *Les manuscrits de l'ancienne abbaye de Saint-Vanne de Verdun* (Bibliographie moderne, 1897, p. 305).

(3) *Catalogue des manuscrits de l'Arsenal*, t. II, p. 223.

(4) *Catal. des manuscrits des bibl. de France*, Départ., t. XII, p. 52.

934 ? Qu'est-ce que l'*Ordo antiquus* de Gorze conservé manuscrit à Épinal ? Quel magnifique champ laissé à l'exploration de notre savant et zélé confrère du Mont-Cassin... (1) »

L. G. DE M.

Une épitaphe à Frémonville

L'épitaphe suivante a été copiée autrefois, d'une manière identique, par le comte Edmond de Martimprey de Romécourt et par moi-même. La pierre sur laquelle elle est sculptée se trouvait alors placée dans le mur du jardin du presbytère, lequel touche à l'église. Le haut est orné d'une croix ; les huit premières lignes sont encadrées latéralement par des bords rectilignes ; les trois dernières le sont par une ligne concave qui déborde l'encadrement latéral et se replie en volutes vers l'intérieur.

— L. G. DE M.

CY GIST LE CORP
DE NICOLAS WI
LLAVME GREFFI^{er}
ET TABELLION
A LA RESIDANCE
DE FREMONVIL..
DECEDE LE PRE
MIER JANVIER
1763
PRIE DIEV POVR
SON AMME.

(1) *Revue bénédictine*, 1912, p. 366-367.

BIBLIOGRAPHIE

— Sous ce titre : *Monographie historique de Laneuveville devant Nancy (Nova villa)*, M. le commandant THOUVENIN, de l'armée territoriale, membre de la S. A. L., vient de faire paraître chez Albert Barbier (Nancy, 1912, grand in-8 illustré de vii-281 p.), une intéressante description historique et économique de ce village bien connu des Nancéiens, et dont le nom revient souvent dans les fastes anciens et modernes de l'histoire lorraine.

L'auteur a voulu rendre un filial hommage à son village natal ; il a tenu, nous dit-il, à en retracer aussi complètement que possible les faits et gestes dans le passé et jusque dans le présent, pour vivifier le culte de la petite patrie dans les cœurs de ses concitoyens, et par là même exalter chez tous le culte de la grande patrie : « Heureux, ajoute-t-il encore, si nous avons fait œuvre utile, et c'est le cœur plein de l'amour du sol de notre chère Lorraine que nous nous écrivons :

J'aime ma maison plus que ta maison.

J'aime mon village plus que ton village.

J'aime ma province plus que ta province.

Mais par dessus tout, j'aime la France. »

Eh bien, je crois que M. le commandant Thouvenin a fait en effet œuvre utile. Son étude, très nourrie de faits et de renseignements divers, sera lue avec intérêt. Elle se présente du reste fort agréablement avec son format, ses caractères, ses plans, figures et reproductions. Nous en félicitons avec plaisir l'auteur et souhaitons qu'il ait de nombreux imitateurs, désireux comme lui d'apporter par des monographies locales quelques pierres de plus à l'édifice historique que les Lorrains modernes élèvent depuis plus de trois quarts de siècle sur leur terre natale.

M. M.

— Dans le *Journal des Débats* du 6 déc. 1912, M. André HALLAYS annonce la fondation d'une Société des Amis de Saint-Mihiel, par notre confrère M. Henri Bernard, et fait ressortir l'attrait que donnent à cette petite ville lorraine le site où elle est bâtie, ses monuments, ses vieilles maisons.

Pour la Commission de rédaction, le Président : PIERRE BOYÉ.

L'imprimeur-gérant : A. CRÉPIN-LEBLOND, 21, rue Saint-Dizier, Nancy.

TABLE DES MATIÈRES

Procès-verbaux des séances.

	Pages
Séance du 8 décembre 1911.....	3
— 12 janvier 1912.....	25
— 9 février.....	49
— 8 mars.....	73
— 19 avril	97
— 10 mai.....	121
— 14 juin.....	146
— 19 juillet.....	201
— 11 octobre.....	235
— 8 novembre.....	249
— 13 décembre (voir le n° de janvier 1913).	

Inauguration solennelle du Musée historique lorrain, 23 juillet 1912 (<i>avec une planche</i>).....	145, 253
---	----------

Mémoires.

La localité dite Rammon, par Paul FOURNIER.....	8
Notes de toponymie lorraine. — « Rammon », par Paul MARICHAL.	12
Document sur le protestantisme en Lorraine, par Chr. PFISTER.	15
Deux enceintes préhistoriques ou anhistoriques inédites, par A. POIROT	18
Épithaphe à Saulxures-lès-Nancy, par E. DUVERNOY.....	21
Pseudo-sceau d'un prétendu « promoteur de la Cour des Grands Jours de Saint-Mihiel », par Edmond DES ROBERT (<i>avec une planche et une figure</i>).....	28
Notes de toponymie lorraine. — « Gehenneio », par Paul MARICHAL	33
Une vacance inexpiquée dans l'abbatit de Remiremont (1294-1304), par l'abbé A. DIDIER-LAURENT	38
Note sur un laraire représentant Minerve, trouvé à Vaudeville, par le Dr J. VOINOT (<i>avec une planche</i>).....	53
Inscriptions inédites à Pont-à-Mousson (<i>suite</i>), par E. DUVERNOY.	55
La vierge de l'église de Ceintrey, par E. SPÉRY (<i>avec deux figures</i>).....	57

Les anciennes cloches de Varennes-en-Argonne, par Ch. AIMOND.	62
Notes de toponymie lorraine. — A propos du Rabodeau, par Paul MARICHAL.....	76
L'ancien cimetière juif de Nancy, par R. WIENER (<i>avec un dessin</i>).....	84
Identification d'un abbé de Clairlieu, par Edmond DES ROBERT.	87
Le défenseur de BLAMONT en 1587, par L. GERMAIN DE MAIDY....	89
Lettre à la princesse de Lillebonne, par Edmond DES ROBERT (<i>avec un blason</i>).....	103
La famille d'Anneville (correction à dom Calmet), par E. DUVERNOY.....	109
Une tombe mérovingienne à Saint-Jean-lès-Marville, par Théophile COLLIGNON.....	111
Le Recueil historique de Marquis, par A. DIDIER-LAURENT.....	115
Deux mandements du ^{xvi} e siècle, par E. DUVERNOY.....	123
Un testament de paysan au ^{xvii} e siècle, par J. NICOLAS.....	126
Sur un instrument en pierre polie de la région lorraine, par Georges GOURY (<i>avec une planche</i>).....	130
Deux manuscrits latins des Évangiles venus de Toul à la Bibliothèque nationale de Paris, par E. MANGENOT.....	132
Le Grimé de Saint-Dié (addendum), par L. GERMAIN DE MAIDY...	136
Les manuscrits lorrains de la Bibliothèque de Modène, par Chr. PFISTER.....	148
A propos de la famille d'Esch, par Edmond DES ROBERT.....	159
Bonneval et Flabémont, par A. DIDIER-LAURENT.....	162
Le Monument gaulois de Hérange, au Musée lorrain, par L. GERMAIN DE MAIDY.....	165
Sur quelques fantaisies de copistes, par R. HARMAND.....	169
Notice sur la Tour de Frémonville, par le comte Edmond DE MARTIMPREY DE ROMÉCOURT.....	178
Lexiques du dialecte lorrain, par E. DUVERNOY.....	188
Image de dévotion à l'effigie de Notre-Dame de Montaigu, par Edmond DES ROBERT (<i>avec une figure</i>).....	196
L'ex-libris de la Société d'archéologie lorraine (<i>avec une planche en couleur</i>).....	199
Choiseul-Stainville et Choiseul-La Baume, par le marquis DE MARMIER.....	203
La maison d'Anneville de l'ancienne chevalerie lorraine, par Louis BOSSU.....	214
A propos d' « un testament de paysan au ^{xvii} e siècle », par L. MAUJEAN.....	223
Le ruisseau l'Aroffe et le village d'Aroffe, par E. MANGENOT....	228

L'abbé de Vence et le roi Stanislas, par Chr. PFISTER.....	238
Station préhistorique à Lay-Saint-Remy, par le Dr Pol SERRIÈRE.	241
Jacques d'Amance, chevalier, maréchal de Lorraine, par Hippo- lyte ROY.....	279
Sur les Coutumes monastiques de Saint-Vanne du x ^e siècle, par L. GERMAIN DE MAIDY ..	286
Une épitaphe à Frémenville, par L. GERMAIN DE MAIDY.....	287

Chronique.

Cours publics.....	21, 224
Vœux de nouvelle année.....	22
Thèses d'École des chartes.....	43
Errata	43, 120, 168
Versements de membres perpétuels.....	68, 168, 242
Publication des textes.....	69
Congrès	71, 243
Rapport fait au nom de la Commission des finances pour l'année 1911, par Ch. GUYOT	100
Société lorraine des études locales.....	243

Bibliographie.

Ouvrages de Fr. KERN.....	23
Histoire de Mattaincourt, par l'abbé BONNARD.	23
Journal d'un prêtre lorrain, par l'abbé THÉDENAT.....	24
Le maréchal Ney, par le général BONNAL.....	24
Le serment constitutionnel dans le département de la Meurthe, par l'abbé CONSTANTIN.	43
Promenades sentimentales, par René PERROUT	44
Le Comité de surveillance révolutionnaire de Toul, par Albert DENIS.....	44
La famille Parisot, par dom Jean PARISOT.....	45
Ouvrages de Ch. OULMONT sur Gringoire.....	45
Inventaire sommaire des Archives de Meurthe-et-Moselle, t. IX.	71
Les Enluminures, par Hipp. ROY	72
Feuilles d'histoire.....	72
Bibliographie lorraine (1910-1911).....	72
Le comte de Thierstein	91
Le poète Bertrand Bruand.....	92
Ouvrage à retrouver.	93
Libraires nancéiens d'il y a un siècle.....	94
Diarium Universitatis mussipontanæ (1572-1764), par G. GAVET.	138

La harouille au prieuré de Cons, par Lucien HUBERT.....	141
Semaine religieuse.....	141
La vie et l'œuvre de Palissot (1730-1814), par Daniel DELAFARGE.....	141
Journal des Débats	142, 288
Les régions de la France, VIII, La Lorraine, le Barrois et les Trois-Évêchés, par Chr. PFISTER.....	142
Saint Eucaire de Liverdun, par L. BIGOT	168
Ephemeris campanographica.....	168
Noël Gillet, par Henri JADART.....	199
Romania.....	200
Annales de la Société archéologique de Namur.....	200
Sauvons la cathédrale (de Metz), par l'abbé WILLEUMIER.....	224
Rapport général sur l'Exposition de Nancy, 1909, par Louis LAFFITTE.....	244
Les Collet... et leur descendance, par Vital COLLET.....	244
Revue des études historiques.....	245
Institut grand-ducal de Luxembourg	245
Monographie historique de Laneuveville-devant-Nancy, par le commandant THOUVENIN	288

Musée historique lorrain.

Dons au Musée.	46, 95, 143, 245
Acquisitions	48, 96, 144, 248

Planches et figures.

Enceintes de Pirmont (Frouard) et de Faulx... ..	19
✓ Sceau de la Cour des Grands Jours de Saint-Mihiel.....	32
✓ Laraire représentant Minerve trouvé à Vaudeville.....	54
La Vierge de l'église de Ceintrey.....	58, 59
L'ancien cimetière juif de Nancy.....	84
Blason de la famille Parisot.....	104
✓ Casse-tête trouvé à Grimaucourt (Meuse).....	130
Image de Notre-Dame de Montaigu	197
Ex-libris de la Société d'archéologie lorraine.....	199
✓ Les Ministres signant sur le Livre d'or du Musée historique lorrain	270

NANCY. — IMP. A. CRÉPIN-LEBLOND, 21, RUE SAINT-DIZIER

